This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

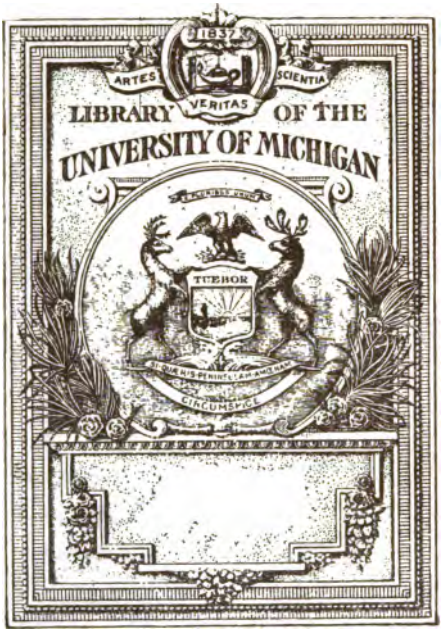
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

654


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
P82 sel

DERNIÈRES
SEMAINES
LITTÉRAIRES

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ARMAND DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, nouvelle édition	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2 édition	1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Causeries du samedi, 2e édition	1 —
Dernières Causeries du samedi	1 —
Les Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Nouvelles Semaines littéraires	1 —
Le Fond de la coupe, nouvelles	1 —
Les Jeudis de Madame Charbonneau, 5e édition	1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1 —
Contes et nouvelles, nouvelle édition	1 —
La Fin d'un procès, nouvelle édition	1 —
Mémoires d'un notaire, nouvelle édition	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition	1 —
Les Brûleurs de Temples, nouvelle édition	1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DERNIÈRES

SEMAINES

LITTÉRAIRES

PAR

Augustin Joseph Marie Ferrand, comte de, 1811-1890

ARMAND DE PONTMARTIN

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES

I

F. HALÉVY

LITTÉRATEUR ET ROMANCIER[1]

1er mars 1863.

A la fin de juillet 185. j'étais à Dieppe, dans la rue, et de fort méchante humeur, parce que ma mauvaise étoile m'avait conduit dans un hôtel où l'on faisait payer cinq sols par chaque coup de sonnette, et où la chambre comptait double quand on avait l'impertinence de ne pas dîner à la table d'hôte. J'étais plongé dans de mélancoliques réflexions sur le désaccord des bains de mer avec la médiocrité des fortunes, et je regrettais de n'être pas Anglais, auteur dramatique ou simplement millionnaire, quand mon compagnon de voyage s'écria : Tiens! voilà Halévy!

[1] *Souvenirs et portraits. — Derniers souvenirs et portraits.*

410933

C'était la première fois que je voyais de près l'auteur de *la Juive*. Je fus frappé de l'air de tristesse spirituelle et bienveillante répandu sur son visage. Au premier abord, ce visage semblait vulgaire, et Halévy ajoutait encore à cette impression par cette insouciance d'allures et cette négligence de costume familières aux travailleurs et aux artistes. Pour le passant, pour le curieux superficiel, rien ne le distinguait d'un notaire en voyage ou d'un avoué en vacances. D'épaisses lunettes — moins larges pourtant que celles de M. Thiers, — interceptaient ce rayonnement du regard, qui est à la figure ce que le soleil est au paysage. Mais bientôt le charme de sa parole réagissait sur l'ensemble de sa physionomie. Son œil, fortement enchâssé sous l'arcade sourcilière, s'accordait bien avec son sourire pâle et doux. Son front large et bombé, plein et ferme, s'éclairait d'une lumière intérieure, qui faisait songer à la veilleuse sous l'albâtre. Ce qu'il y avait d'un peu laborieux dans ce talent si élevé se reflétait, pour ainsi dire, dans l'illumination graduelle de cette tête pensive. La note dominante pourtant, c'était une tristesse résignée, intelligente, sereine; la tristesse d'un homme trop pénétré de la supériorité de l'idéal qu'il rêve sur l'œuvre qu'il exécute, ou froissé du peu de proportion du travail où il se consume avec les inconstances de la gloire humaine et les injustices du public.

Jamais je n'avais mieux compris, qu'en regardant F. Halévy, que les grands artistes se divisent en deux classes : ceux qui ont reçu du ciel un don spécial, une vocation particulière et exclusive, et que l'on ne peut se figurer appliquant à un autre art leurs facultés et leur

étude ; et ceux qui, plus compréhensifs, moins concentrés sur un point, doués d'aptitudes plus variées, ont excellé dans un art, tout en faisant d'heureuses excursions à droite ou à gauche et en nous laissant deviner qu'ils auraient presque également réussi ailleurs. Ainsi, pour nous en tenir à quelques noms modernes, bien que M. Ingres soit, dit-on, absorbé en ce moment par sa dignité de sénateur, qu'il ne rêve plus que rapports et bureaux, et déplore le dernier catarrhe qui l'a éloigné du Luxembourg pendant l'importante discussion de l'adresse, il semble que M. Ingres n'a été et ne pouvait être que peintre, et on ne saurait se l'imaginer autrement que le pinceau à la main : Paul Delaroche, au contraire, beaucoup moins peintre peut-être, aurait été un historien ou un moraliste éminent ; Félicien David n'a pas, nous le croyons, une portée bien étendue et de bien vives échappées hors de cet étroit et charmant domaine où il règne en maître, où il a recueilli les fines mélodies du *Désert*, la délicieuse *Orientale* de *Lalla-Roukh ;* tandis que Meyerbeer, s'il n'avait mieux aimé écrire, en dépit de Henri Heine, le quatrième acte des *Huguenots*, eût été un diplomate de première force.

Évidemment Halévy appartenait à cette race méditative et complexe pour laquelle tel ou tel art n'est que la concentration énergique, l'application par excellence de facultés éparses et diverses. Survienne une circonstance favorable ou une nécessité impérieuse, ces talents n'ont que très-peu à faire pour s'ajuster à un autre cadre et se révéler sous une autre forme. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, Halévy se trouva dès le

premier jour au niveau de ces fonctions qui exigent un esprit si souple, des connaissances si variées, et le don si rare de rendre attrayantes par le charme ou le piquant des détails bien des pages abstraites ou érudites. Il y déploya des qualités remarquables d'écrivain, de biographe et de penseur, de singulières aptitudes d'assimilation et d'analyse; parlant aussi bien du sculpteur Simart, du peintre Paul Delaroche et de l'architecte Fontaine, que des musiciens Adolphe Adam et George Onslow; se surpassant enfin dans deux morceaux que l'on ne saurait lire sans émotion : *Mozart* et surtout *Adolphe Nourrit*. Comme tel, Halévy est justiciable de la critique littéraire : il nous appartient aussi comme romancier : ceci me ramène à Dieppe et à mon histoire.

— Où allez-vous, maître? dit mon compagnon à Halévy, qu'il connaissait assez intimement.

— Je vais au Tréport, ou plutôt je me sauve... je m'enfuis... je ne suis pas assez riche pour rester à Dieppe...

Pas assez riche pour rester à Dieppe! l'homme éminent, arrivé à l'apogée de son talent et de sa gloire, l'auteur de vingt opéras applaudis et de vingt autres qui auraient mérité de l'être; un des deux chefs de l'École française, le secrétaire perpétuel d'une Académie, le compositeur célèbre dans le monde entier, l'artiste à qui nous avions dû de si douces heures... pas assez riche! Et il disait cela comme une chose toute simple, sans s'irriter, s'étonner ni se plaindre! Je rentrai en moi-même, face à face avec mon obscurité et ma petitesse; j'eus honte de ma vanité, de ma mauvaise humeur, de ma révolte contre les coups du sort et les coups de sonnette, de mes colères

contre les éditeurs et les *Reviewers* qui s'obstinaient, les insensés! à ne pas changer mon écritoire en Sacramento ou en Pactole.

En ce moment, comme pour donner à ma douloureuse surprise une expression pleine de couleur locale, deux Anglais passèrent, lorgnèrent la mer, et dirent : Oh!

— Mais, reprit Halévy, si vous voulez un appartement assez joli et pas trop cher, allez rue Duquesne, derrière le marché... de très-braves gens... au second, une belle vue... Je viens de m'y reposer quelques heures, et le logement doit être libre.

Nous courûmes à l'adresse indiquée : un quart d'heure après, j'étais établi dans la chambre qu'Halévy avait occupée dans la matinée. En installant mon petit bagage, j'aperçus, sous la commode, une feuille de papier qui s'était glissée entre le parquet et le tiroir inférieur : je la ramassai machinalement; elle était froissée, chiffonnée, couverte de poussière. Je parvins cependant à y lire, à travers un dédale de ratures et de surcharges, quelques phrases écrites au crayon :

« Très-embarrassé : je ne sais plus comment finir... Si je faisais d'Orazia un admirable *sujet* magnétique? Rosenwald, magnétiseur de premier ordre, aurait acquis sur elle une puissance sans limites; mais, par un secret de son art, il aurait appris que, si Orazia se marie, elle lui échappe... De là ses précautions extraordinaires pour la dérober aux poursuites passionnées du baron Gustave de Stora... Non, cela ne vaudrait rien... Alexandre Dumas a usé et abusé du magnétisme dans le roman... il faut chercher autre chose... Veine épuisée... Voyons! si Rosen-

wald, à qui je puis donner quinze ou vingt ans de plus qu'au baron de Stora, et qui d'ailleurs, en digne élève de Joseph Balsamo, peut être plus jeune que son âge, si Rosenwald était le père d'Orazia?... il l'aurait eue d'une jeune fille de haute naissance, dont la famille, toute-puissante à Vienne, poursuivrait le séducteur pour le punir et l'enfant pour la faire disparaître... De là l'enlèvement d'Orazia par Marietta la Vénitienne, son déguisement en bohémienne, ses voyages à travers l'Allemagne et le Tyrol... De là aussi, dix ans plus tard, les transes de Rosenwald, qui craint que le baron de Stora, avant ou après son mariage avec Orazia, ne découvre le secret de sa naissance, et... non, c'est mauvais, cela sent le mélodrame... C'est donc bien difficile! qui débrouillera l'écheveau?... Le commencement allait si bien!... » Le reste était tout à fait illisible.

Je ne comprenais guère : rien ne me prouvait d'ailleurs que ces notes fussent d'Halévy. Dieppe, au mois de juillet, est une succursale de Paris : ce logement pouvait avoir été occupé par un romancier aux abois, qui, trop pressé de se jeter, d'après le précepte d'Horace, *in medias res*, avait été arrêté net par les complications de son sujet, au vingtième feuilleton de son dixième volume. J'y fis donc peu d'attention à cette époque : mais en lisant avec un intérêt respectueux et sympathique le dernier volume d'Halévy, *Derniers Souvenirs et Portraits*, je me suis tout à coup retrouvé en pays de connaissance; j'ai vu défiler devant moi ces noms romantiques de Rosenwald, d'Orazia, du baron de Stora, et j'ai compris le sens des phrases sans suite, crayonnées sur ce mauvais mor-

ceau de papier qui devenait un autographe. Jugez-en.

Halévy, musicien supérieur, doué de précieuses facultés littéraires, avait lu et relu les beaux contes d'Hoffmann. Sans nul doute, il avait été frappé du parti immense que la musique et la littérature romanesque pouvaient tirer l'une de l'autre, pourvu que l'on tînt compte des différences qui existent entre l'esprit français et l'imagination allemande, et que l'on ne nous offrît, en fait de fantastique, que ce que nous pouvons accepter. C'est dans ces conditions qu'il esquissa le plan et écrivit les premières parties du *Baron de Stora*.

Pour bien apprécier ce récit, qui aurait eu les proportions d'un roman, il ne faut pas le juger comme on jugerait une œuvre de Balzac ou de George Sand. N'oublions pas que c'est un grand musicien qui écrit; que, dans sa pensée, la musique doit rester souveraine, et que les incidents, les personnages, les diverses scènes du drame, forment une sorte de chœur, un groupe obéissant et empressé autour de ce trône harmonieux. Dès lors les vulgarités se rehaussent, les invraisemblances s'effacent, les ombres s'illuminent, les caractères s'accentuent; tout s'éclaire, pour ainsi dire, d'une lumière mélodieuse, et subit cette espèce de transformation dont les compositeurs ont le secret, et qui verse à flots la poésie et la passion là où M. de Jouy n'avait su mettre que des niaiseries emphatiques et M. Scribe des habiletés banales. Seulement cette fois, — et c'est là l'originalité du *Baron de Stora*, — cette métamorphose, si fréquente, si visible dans *Guillaume Tell*, dans *les Huguenots*, dans *la Vestale*, au lieu de s'opérer en passant d'un art dans un autre,

s'accomplit sur place, dans la littérature même, par le seul contact de la pensée musicale avec les personnages et les incidents du récit.

Le baron Gustave de Stora mène à Paris la vie de dilettantisme et de plaisir. Il est jeune, riche, beau, généreux, aimable, et tous les sourires des existences heureuses rayonnent autour de son front couronné de fleurs printanières. Il a un maître de chant, nommé Dardanelli, et un ami, Étienne de Rosenwald : deux figures originales, deux singuliers acteurs de la comédie humaine, dont chacun a sa manie. Rosenwald est un magicien, un Cagliostro, à qui il est arrivé une fois, par hasard, de changer du charbon en diamant, et qui poursuit la réalisation du grand-œuvre avec accompagnement de magnétisme. Dardanelli est un vieux virtuose du Théâtre-Italien, qui chante horriblement faux, avec une oreille impitoyablement juste, et il fallait unir, comme Halévy, le tact de l'écrivain à la science du maître, pour nous intéresser aussi vivement à cette lutte entre l'oreille et le larynx, sans tomber dans le technique. Tout ce chapitre est charmant : c'est de l'Hoffmann français. Le baron de Stora est invité à une soirée musicale chez Dardanelli, et il y amène Rosenwald, malgré sa répugnance pour la musique. Là il rencontre une mystérieuse jeune fille d'une merveilleuse beauté, d'une voix incomparable, qui chante la divine romance de *Guillaume Tell :* « *Sombres forêts...* » de manière à incendier les arbres, à attendrir les tigres et à ensorceler les lions. En la voyant, en l'écoutant, Gustave de Stora éprouve une de ces émotions qui, dans l'espace de quelques secondes, anéantissent le passé et

fixent l'avenir d'un jeune homme romanesque; mais il se trouve que le comte de Rosenwald est aussi ému que lui et paraît avoir des droits antérieurs, sinon sur le cœur, au moins sur la destinée de la belle inconnue (*Incognita*, elle n'a pas d'autre nom chez Dardanelli).

Le trouble de son ami Gustave ne lui a pas échappé, et, en sortant, il le supplie de ne pas poursuivre une aventure qui aurait pour eux et pour elle les plus funestes conséquences. Cette scène nocturne sur le pavé de Paris, cette conversation entre deux amis menacés de devenir rivaux, a quelque chose de vague et d'inquiétant qui est d'un excellent effet, et que Halévy aura comparé sans doute à ces notes plaintives ou irritées qui grondent ou gémissent dans l'orchestre, pendant que le ténor *innamorato* chante sous le balcon de sa bien-aimée. Voici qui vaut mieux encore : Rentré chez lui, le baron de Stora ne peut s'endormir, et, après une nuit agitée, il se met à son piano. Sous une de nos plumes exclusivement littéraires, la situation ne serait pas neuve, et elle amènerait très-probablement des lieux communs, compliqués d'hérésies musicales. L'auteur du *Baron de Stora*, se retrouvant dans son élément, s'est inspiré de cette scène pour écrire deux ou trois pages d'une grande beauté, où la question si souvent débattue de la mélodie et de l'harmonie, les rapports de la musique avec les phénomènes les plus subtils de l'imagination et de l'âme, sont traités de main de maître. On comprend que les mystérieuses instances du comte de Rosenwald n'aient réussi qu'à surexciter la passion de Gustave de Stora, et le voilà lancé, à toute vapeur, à la recherche de son inconnue!

Il a pour premier complice Dardanelli lui-même, trop obligeant pour décourager un élève aussi généreux, et pour seconde auxiliaire une certaine Armide, créature assez fantasque, ancienne cantatrice devenue diseuse de bonne aventure. Surpris et entravé une première fois dans ses poursuites par l'inquiet Rosenwald, le baron ne tarde pas à découvrir la piste, qui le conduit, déguisé en accordeur de pianos, dans un couvent de Saint-Germain où son héroïne se tient cachée. Une série d'incidents romanesques, égayés de détails amusants et comiques, finit par placer Gustave et l'inconnue en présence l'un de l'autre, dans une sorte de *villa* enchantée, dont la suzeraine, madame d'Elby, est une vieille amie de Gustave et de sa mère. Malgré son grand âge, madame d'Elby n'a pas renoncé aux plaisirs et aux arts, et elle profite du prochain mariage de sa petite-fille Adrienne, pour préparer des fêtes magnifiques où la musique jouera le principal rôle. Ce chapitre est frais, lumineux comme le printemps et la jeunesse ; on y sent passer le souffle des journées heureuses, l'écho des amoureuses mélodies, un vague reflet de Watteau ou de Bocace, corrigés et purifiés par la musique.

Gustave, accueilli, choyé comme l'enfant de la maison, nommé ordonnateur de ces fêtes intelligentes, traité par l'aimable Adrienne avec une familiarité fraternelle, est d'autant plus content de ces bonnes fortunes, que l'*Incognita*, devenue l'amie intime et la compagne d'Adrienne, embellit de sa présence le château de madame d'Elby, et doit représenter Eurydice dans le divertissement annoncé. Elle est là, plus jolie, plus mélancolique, plus mysté-

rieuse que jamais, sous les yeux enivrés du baron de Stora. C'est alors qu'à la faveur d'une répétition et d'un ballet qui détournent l'attention générale, elle s'enferme avec Adrienne et Gustave, et leur raconte ce qu'elle sait de son histoire.

Le commencement de cette histoire est fait pour mettre en appétit les amateurs d'aventures : Orazia, — c'est le nom de la jeune fille, — a été déposée tout enfant au bord des lagunes par une mère qui désirait garder l'anonyme. Recueillie par les bonnes sœurs d'un couvent voisin, elle y passe quelques douces années, entre les soins affectueux des religieuses dont elle est la benjamine, et le dévouement sans bornes d'une brave femme du peuple, nommée Marietta. Tout à coup, une nuit, Marietta enlève Orazia, que menace, à ce que l'on peut croire, quelque danger formidable. Elle la fait changer de vêtements, l'habille en bohémienne, et nous les voyons, quelques jours après, dans une fête de village, chantant leurs plus beaux airs vénitiens ou napolitains, qui leur valent une ample récolte de petite monnaie. On conçoit que la curiosité de la pauvre Orazia, au début de cette pérégrination bizarre, soit portée à son comble : celle de ses deux auditeurs, Adrienne et Gustave, est violemment excitée par les premières phases de ce récit : celle du lecteur ne l'est pas moins, et j'ajoute que la mienne marque le même degré de température. Malheureusement, le roman finit là. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, Halévy, nous disent ses éditeurs, fut absorbé par ce surcroît de travaux (l'on sait s'il s'en acquittait en conscience), et il abandonna *le Baron de Stora*.

Est-ce bien là la vraie ou la seule cause de cet abandon? N'est-il pas permis de croire qu'Halévy, qui, après tout, n'était pas du métier, Halévy, qu'avaient très-justement séduit la couleur musicale et les perspectives idéales de son sujet, désespéra, arrivé à ce point de son récit, de débrouiller ce peloton de fil, de nous expliquer les antécédents d'Orazia, sa situation vis-à-vis de Rosenwald, les mystères de sa naissance, de son enlèvement, de sa captivité à Saint-Germain, des précautions prises par elle et autour d'elle pour la dérober à tous les regards, jusqu'au moment où nous la retrouvons chez madame d'Elby? L'aurait-il mariée? Les singularités douloureuses de sa destinée auraient-elles prévalu contre l'amour de Gustave? Y aurait-il eu collision et duel entre Rosenwald et le baron de Stora? Le champ est ouvert aux conjectures.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que rien n'est vrai dans mon histoire de Dieppe, excepté ma rencontre avec Halévy dans une des rues de la ville et l'impression profonde que produisit sur moi cette mélancolique et spirituelle figure. Si je me suis permis cette niaise fiction de feuille de papier trouvée dans une chambre d'auberge, c'est d'abord pour exprimer le travail d'imagination qui s'accomplit chez le lecteur désappointé par la brusque interruption de cet attrayant récit; c'est ensuite pour demander si, parmi nos musiciens-littérateurs (et nous n'aurions que l'embarras du choix), il n'y aurait pas un homme de bonne volonté, disposé à faire pour *le Baron de Stora*, d'Halévy, ce qu'Halévy lui-même fit, en 1833, pour le *Ludovic* d'Hérold, dont il termina la partition. *Le*

Baron de Stora a plus de cent cinquante pages, occupe plus de la moitié du volume et renferme des parties très-remarquables : on y découvre, sous une forme romanesque, cette alliance de la musique et de la littérature, qui caractérisa le talent d'Halévy. Rappelons-nous aussi qu'il en est, en pareil cas, des ouvrages de l'esprit comme des édifices. Un sentiment tendre et triste s'attache à ceux que la mort ou le caprice de l'architecte a laissés inachevés; mais bientôt l'herbe croît à travers les pierres disjointes; la pluie ruisselle le long des toits restés à découvert; les murs se lézardent et s'écroulent; le salpêtre ronge les corniches et les moulures. Ce n'est plus même une ébauche; c'est une ruine, la plus affligeante de toutes, la ruine de ce qui a été rêvé sans être fait. Voilà, ce me semble, bien des raisons qui militent en faveur de ma requête.

Il ne me reste que bien peu de place pour parler du plus touchant de tous les morceaux que contient cet intéressant volume. J'ai nommé Adolphe Nourrit. Halévy nous donne quelques lettres inédites de ce grand et malheureux artiste, écrites à l'époque où commençait cette crise qui se termina, à Naples, d'une manière si tragique. On y sent les progrès et les ravages de cette maladie morale contre laquelle Nourrit lutta avec l'énergie et la bonne foi d'une âme sincèrement religieuse, et qui finit par triompher. Quel cruel despote que l'art, toujours prêt, comme les tyrans de Rome ou du moyen âge, à mêler un poison subtil à ses philtres enivrants ou aux roses de ses festins! Qu'il est triste de penser que ces organisations privilégiées, ces personnifications poétiques

ou musicales de nos plus doux rêves peuvent être accablées sous leurs propres richesses et périr victimes de ces dons précieux qui les exaltent et nous ravissent ! Il y a, dans la notice d'Halévy, une dignité, une douceur, une tristesse sympathique et pénétrante que l'on ne saurait assez louer. Puisque nous aimons à placer notre frivolité entre deux gardiens, la vérité politique et la vérité religieuse, restons fidèle à cette habitude, et, le livre d'Halévy à la main, évoquons, en finissant, deux souvenirs.

Ce sont les excès de *la Parisienne* et de *la Marseillaise* qui préparèrent tous les malheurs de Nourrit, altérèrent la pureté de sa voix, et furent cause qu'à trente-cinq ans, au moment le plus radieux de son talent et de ses succès, il se sentit incapable d'entrer en lice avec Duprez. Il expiait ainsi l'erreur, le contre-sens, qui l'avait fait sortir en 1830 de son suave et pacifique domaine, pour s'associer aux passions révolutionnaires, lui, l'artiste aristocratique, le favori de cette société brillante, écrasée entre deux pavés, lui, dont l'art, le théâtre, la gloire, la fortune eussent sombré dans le naufrage universel, si les passions qu'il exprimait sur le théâtre avaient complété leur triomphe dans la rue. En regard de cette douloureuse image, rappelons une image plus consolante : Adolphe Nourrit était profondément religieux, non pas peut-être comme un théologien bien exact, mais comme une âme avide d'idéal. *L'Imitation de Jésus-Christ* était constamment sur sa table. Il ressort de la belle étude d'Halévy, qu'à l'heure du suicide sa raison et sa volonté n'existaient plus. Il a légué à la vie religieuse une de ses filles, Eugénie Nourrit, en religion sœur Marie-Joséphine de Nazareth.

Sœur Marie-Joséphine, priez pour votre malheureux père. Priez aussi pour tous ceux qui, sans être atteints au même degré que lui de la *mal' aria* qui l'a tué, sont cependant tourmentés du défaut d'équilibre entre les facultés qui charment, mais qui égarent, et celles qui sont comme le fond solide de l'âme, et lui donnent la force de lutter, de se résigner et de souffrir !

II

M. GUIZOT[1]

8 mars 1863.

Il y a des romans dans l'histoire, comme il en existe dans la vie réelle ; il ne s'agit que de savoir les trouver. Je dis roman dans l'histoire, et non pas roman historique, ce qui est bien différent. Le roman historique est un bâtard légitimé, un Dunois de bonne maison et de mine engageante, qui traite avec l'histoire, sa majestueuse sœur aînée, de puissance à puissance. Il lui dit : « Je vais initier à vos enseignements et à vos souvenirs une foule de gens ignorants ou frivoles qui, sans moi, ne vous liraient jamais ; je servirai de trait d'union entre l'érudition sérieuse et la légèreté mondaine. J'habituerai mes lecteurs à devenir les vôtres, à répéter les noms qui vous sont chers, à vivre de plain-pied avec vos personnages, et peut-être leur donnerai-je l'envie de les mieux connaître. Je réussirai à populariser auprès de la foule ce que vous aviez réservé pour l'élite ; — et qui sait ? Si je tombe, par

[1] *Un projet de mariage royal.*

hasard, entre les mains d'un homme de génie, si je me combine avec une époque de renouvellement littéraire qui vous invite à prendre part au mouvement universel, je pourrai bien, moi, futile enfant de l'aventure, contribuer à vous rendre plus vivante, plus pittoresque et plus attractive, vous guérir de vos sécheresses de cœur, des préventions de votre esprit, des pruderies de votre goût, de votre pauvreté d'imagination et de vos pâles couleurs; dépouiller vos beautés séculaires, mais parfaitement conservées, de ces ajustements de convention, de ces draperies en calicot rouge, auxquelles il ne manque que des tringles pour ressembler à des rideaux d'auberge : je vous corrigerai de la déplorable manie de n'aborder vos sujets que par le haut, par les cimes glaciales et les têtes couronnées, de n'en regarder que les côtés extérieurs et publics, au lieu d'y chercher l'homme tout entier, à tous les étages de la vie sociale; au lieu de pénétrer le sens intime des événements et des caractères, d'en mettre à nu les ressorts et de faire jaillir la lumière du dedans sur le dehors. Je briserai ce moule uniforme où vous modelez, de temps immémorial, vos rondeurs académiques, pour vous donner du sang, des nerfs, des muscles, des artères, toutes les saillies, tous les accidents, toutes les aspérités de cette vie humaine que vous représentez dans le passé en attendant que vous la retrouviez dans le présent. Je vous ferai sortir des routes impériales, des jardins ratissés, des allées droites, bordées de buis taillés en boule, pour vous introduire dans de beaux parcs anglais où de vrais arbres ombragent des eaux véritables, dans de frais sentiers, pleins de gazouillements et de verdure, où se ra-

jeunira votre vieillesse, où vous apprendrez à vous réconcilier avec la bonne nature, à reconnaître combien l'air vif et pur, le grand air des champs et du bon Dieu est préférable à l'atmosphère factice des palais et des cours!

« En revanche, ma noble sœur, service pour service : vous aurez bien, n'est-ce pas, quelques complaisances? Vous me permettrez bien de modifier et d'assouplir à ma guise les faits que vous racontez avec une exactitude souvent gênante : vous fermerez les yeux, s'il m'arrive de donner parfois des entorses à vos héros, de retrancher ou d'ajouter quelques centimètres à leur taille, d'enlaidir les uns, d'embellir les autres, de mettre du rouge sur une joue trop pâle, de faire sourire un visage austère, de noircir une honnête figure, d'abréger à ma convenance ce qui ferait longueur dans mes récits, de supprimer tel personnage inutile ou incommode à l'action de déranger quelques-unes de vos dates qui rendraient mes amoureux trop âgés ou mes mariés trop jeunes, qui forceraient mes pères de venir au monde après leurs fils, et mes filles de donner à teter à leurs grand'mères. Enfin, vous ne vous fâcherez pas trop fort si je bouleverse votre territoire que je fertilise ; si, pour charmer et grossir mon auditoire, je fais dire et faire par vos acteurs le contraire de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils ont dit, si je tue les vivants, si je ressuscite les morts, si je rends odieux les bons, aimables les méchants, effrontées les femmes vertueuses, vertueux les gens sans pudeur, si je supplée, en un mot, à mon droit de naissance par mon droit de conquête, et si je vous traite, vous et les vôtres, comme

ces créations imaginaires dont je dispose à mon gré. Vous savez que l'office des sœurs aînées est de cacher et d'adoucir les fredaines de leurs jeunes frères : rendez-moi ce service, ma docte sœur, et nous vivrons en bonne intelligence ! »

Tel pourrait être le langage du roman historique, et c'est ainsi que, de conquêtes en usurpations, nous l'avons vu passer de Walter Scott où le *faux*, c'est-à-dire l'*inventé*, sert à rendre la vérité plus intéressante et plus vraie, à M. Alexandre Dumas et à ses disciples, chez qui le *vrai*, c'est-à-dire la date, l'événement ou le personnage pris pour étiquette, ne sert qu'à rendre la fausseté plus fausse et le mensonge plus menteur : car le mensonge historique s'aggrave par l'augmentation numérique des gens qui y croient, par le prestige banal dont on l'entoure, et par la forme populaire qu'on lui donne.

Ai-je besoin maintenant d'indiquer en quoi le roman historique, même le moins enclin à abuser de ses licences, diffère du roman dans l'histoire, tel que l'a pratiqué à deux reprises et avec un talent égal M. Guizot ? Il nous disait, il y a huit ans :

« On veut des romans : que ne regarde-t-on de près à l'histoire? Là aussi on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité. J'admire et je goûte autant que personne l'imagination, ce pouvoir créateur qui, du néant tire des êtres, les anime, les colore et les fait vivre devant nous, déployant toutes les richesses de l'âme à travers

toutes les vicissitudes de la destinée ; mais les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs dont le spectacle a sur nous tant d'empire, ceux-là, quand je les vois de près et dans l'intimité, m'attirent et me retiennent encore plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et, de tous les poëtes, Dieu est le plus grand. »

Je n'ai pu résister au plaisir de citer en entier ce beau passage, que j'avais déjà transcrit en 1855 [1], et qui servait alors de préambule à l'étude historique, intitulé : *L'Amour dans le Mariage*. M. Guizot nous rappelle aujourd'hui ces lignes magistrales, au moment où il nous donne *Un Projet de Mariage royal*, c'est-à-dire, ajoute-t-il, une scène de haute comédie après une étude de tragédie politique.

Ce n'est donc ni du roman proprement dit, ni du roman historique qu'a voulu faire l'illustre écrivain : c'est de l'histoire *vue de près*, dans un cadre restreint, dans un épisode particulier, où rien n'est donné à l'imagination, à la fiction, mais où les choses se sont arrangées de manière à offrir un spectacle romanesque sur un théâtre purement historique. Ce spectacle était pathétique et tragique quand il nous montrait les nobles amours de lord et de lady William Russel : il est comique et triste — deux mots qui ne s'excluent pas ; au contraire ! — dans *Un projet de Mariage royal*. Réunit-il, au même degré, les éléments qui firent

[1] Voir les *Dernières Causeries littéraires*, page 21.

lire avec avidité et réussir avec éclat *l'Amour dans le Mariage*? Nous ne le croyons pas, et, en exprimant ce doute, nous indiquons des nuances qu'il convient de préciser.

Le roman historique a de graves défauts que nous ne vous avons pas dissimulés, et il peut arriver, nous l'avons vu, à être le plus effronté falsificateur de l'histoire ; mais, entre bonnes mains, il a le mérite d'extraire la quintessence de son sujet, d'en élaguer les scories, les détails oiseux, les personnages insignifiants, de couper court aux situations qui traînent, de supprimer ces redites de l'histoire, qui ne la font que plus semblable à la vie humaine, mais qui rappellent le mot de Shakspeare : « La vie est ennuyeuse comme un conte raconté deux fois. » — Par cela même qu'il accepte l'imagination pour alliée ou pour complice, il a le droit de concentrer la lumière sur les points culminants et les figures saillantes en laissant le reste dans l'ombre : il annule ce qu'il désespère d'assouplir ; il crée, à côté des héros historiques, des héros imaginaires, et il trouve, dans ce contact ou dans ce contraste, des effets dont profite la réalité pour nous sembler plus attrayante et l'invention pour nous paraître plus réelle. Ici rien de pareil : un historien éminent découpe dans l'histoire et nous livre tel quel un chapitre, un épisode, qui est aussi intéressant qu'un roman, qui a de plus l'avantage de retracer des événements qui ont eu lieu, des personnages qui ont vécu, mais qui ne possède, ni en bien, ni en mal, les artifices du roman. Cet inconvénient n'existait pas dans *l'Amour dans le Mariage*, tant les deux figures principales dominaient toutes les autres;

tant le jour se fixait sur ces deux pâles et austères visages; tant les événements marchaient rapides vers la suprême catastrophe! — Il se fait sentir un peu plus dans *Un projet de Mariage royal*, dont les dimensions sont trois fois plus considérables, où abondent les accessoires, les détails secondaires, les personnages inférieurs, et qui n'échappe pas toujours aux écueuils de la comédie politique, laquelle nous laisse froid quand elle n'est pas étincelante. Il a fallu, pour atténuer ce désavantage, l'art, la *maestria*, la grande manière, le style de M. Guizot, et ce jaillissement de pensées saisissantes qui relèvent tout à coup le récit, comme ces éclairs qui, sillonnant un pays de plaine, lui prêtent subitement des aspects grandioses et poétiques.

La scène s'ouvre au seuil du dix-septième siècle, qui n'est pas encore et qui ne promet même pas le grand siècle, puisque tous les grands acteurs du drame religieux, politique et guerrier sont descendus dans la tombe, sauf Henri IV, qui ne tarde pas à les suivre. L'on dirait que les intérêts s'amoindrissent en même temps que les caractères; et cependant le débat est toujours le même : les trois grandes puissances européennes, l'Espagne, la France et l'Angleterre se disputent la suprématie; chacune d'elles représente l'idée qui semble inhérente à son origine, à sa situation et à son génie : seulement en Espagne, les deux géants de l'absolutisme, les deux majestueux rêveurs de la monarchie universelle, Charles-Quint et Philippe II, sont remplacés par de pâles successeurs qui sont à peine des princes, à peine des hommes : en Angleterre, les grands Tudors, comme dit M. Guizot, ont fait place aux Stuarts, nom tragique que l'on ne peut pro-

noncer sans évoquer de mélancoliques fantômes, mais qui, en la personne de Jacques Ier, semble placer un intermède équivoque, pédantesque et bouffon entre l'ombre sanglante de Marie et le spectre de Charles Ier. En France, la forte et nationale politique de Henri IV a ses années d'hésitation et d'éclipse, en attendant qu'elle soit reprise avec plus d'éclat et de vigueur par le cardinal de Richelieu. L'Espagne et l'Angleterre, séparées par des abîmes, résument les deux termes extrêmes de l'immense lutte qui vient de diviser et qui divise encore l'Europe. La France, restée catholique, mais ayant reçu de son roi converti le bienfait, jusqu'alors inconnu, de la liberté religieuse, a, pour ainsi dire, une main posée sur le cœur de chacune des deux puissances rivales : on la croirait liée à l'une par la communauté de religion et le mariage de son jeune souverain avec une infante; mais, dans le fait, elle penche vers l'autre, parce qu'elle comprend que sa grande affaire, pendant la phase qui s'ouvre, est l'abaissement de cette monarchie superbe qui menaçait d'éteindre les autres États sous son ombre.

Telles sont les positions respectives, esquissées à larges traits par M. Guizot : c'est sous ces grandes couches historiques que les passions individuelles vont prendre leur source et leur cours, comme des ruisseaux sous des masses granitiques. Dans cette partie engagée entre les trois royaumes, les enjeux sont, d'une part, le jeune Charles, qui devient prince de Galles (1612) par la mort de Henri, son frère aîné, et que la Providence destinait à inscrire, trente-sept ans plus tard, le nom funèbre de Charles Ier aux premières pages du martyrologe royal ; d'autres parts,

l'infante Marie, sœur cadette d'Anne d'Autriche, et la princesse Henriette, fille de Henri IV, sœur de Louis XIII, dont les grandeurs, les infortunes et les fautes devaient un jour s'absorber dans une merveille d'éloquence sacrée comme des atomes de poussière dans un rayon de soleil.

Charles, dont le caractère et l'esprit offraient quelques-uns des défauts de son père, en différait par l'imagination et par le cœur : il était sérieux et romanesque. Il voulait trouver l'amour dans le mariage : quelle prétention pour un prince! M. Guizot dont le style a le privilége de s'assouplir et de s'attendrir à mesure qu'il avance dans la vie, écrit ici quelques pages charmantes sur ces nobles victimes de la raison d'État, que leur grandeur attache aux tristes rivages de la politique et qui sont trop souvent forcées de lui sacrifier leurs secrètes préférences et leurs sentiments les plus chers; sacrifice d'autant plus douloureux, qu'il rapporte rarement ce qu'il coûte et que les froids calculs de la sagesse humaine, les graves intérêts cimentés par ces royales alliances, sont presque toujours déjoués par les événements, par des antipathies de race, des nécessités de situation, plus fortes que tous les contrats. On dirait que ces sympathies naturelles, ces chastes tendresses sans lesquelles le mariage n'est que le plus immoral et parfois le plus dégradant des marchés, prennent leur revanche et se vengent de leurs humiliations passagères, en nous montrant cette raison inflexible et superbe, qui les a dédaignées et froissées, plus chimérique que leurs chimères et plus fragile que leur fragilité.

Quoi qu'il en soit, Charles voulut savoir par lui-même s'il pourrait aimer cette jeune infante Marie, que parut

un moment lui destiner la politique, bien mal comprise, de l'Angleterre et de l'Espagne. C'est alors qu'il entreprit, avec le brillant et fastueux Buckingham, le favori de son père et le sien, cet aventureux voyage à Madrid, où son imagination romanesque bâtissait d'avance son palais en Espagne, et qui est, à vrai dire, le sujet du livre de M. Guizot. Tout alla bien d'abord : l'aventure flattait l'orgueil espagnol et s'accordait avec cet esprit de galanterie chevaleresque que les compatriotes du Cid enseignaient à leurs rivaux. Mais bientôt les impossibilités éclatèrent : on vit reparaître l'antagonisme entre le génie des deux peuples, l'intérêt des deux puissances. La question religieuse et les lenteurs traditionnelles de la cour de Rome servirent à couvrir les secrets desseins du roi d'Espagne, qui destinait tout bas la main de l'Infante à un prince catholique. Chaque jour aggravait et envenimait les incompatibilités d'humeur : Buckingham était l'homme le moins fait pour réussir auprès de cette cour que marquait encore de son empreinte le sombre fanatisme de Philippe II, incrusté dans les pierres de l'Escurial. La gravité castillane se révoltait de ses insolences, de sa futilité, de ses prodigalités folles, de son scepticisme moqueur, de la licence de ses mœurs, de ses allures d'homme à bonnes fortunes. Ce qu'il y eut enfin de plus décisif, c'est qu'en dépit des portraits donnés ou reçus, des poésies de circonstance et des compliments de courtoisie, Charles n'aima pas assez l'Infante et ne se fit pas assez aimer d'elle pour que la question de sentiment pût prévaloir contre les autres difficultés. Dès lors il fut aisé de prévoir un dénoûment négatif, et le droit des gens, le droit international, à cette époque,

était encore soumis à de telles intempéries, qu'il y eut un moment où le principal sujet de curiosité et d'inquiétude ne fut plus de savoir si le prince de Galles épouserait l'Infante d'Espagne, mais si les Espagnols laisseraient partir Charles sain et sauf, « après l'avoir offensé. »

Tout cela est raconté par M. Guizot avec cette fermeté d'accent, cette justesse de ton, cette finesse de nuances, cette sûreté de main et de coup d'œil dont il a le secret. Mais les lenteurs de la cour d'Espagne, les lenteurs du saint-siége, l'infériorité historique de presque tous ces personnages, le peu de place que tiennent, en réalité, les sentiments des deux principaux intéressés à travers cette série de petits incidents et de petites figures, tout cet ensemble réagit sur l'esprit du lecteur et lui fait trouver dans le récit même quelque chose de l'uniformité et de la longueur de cette négociation sans issue. C'est la seule critique que nous puissions adresser, non pas à l'œuvre, mais au genre. Il est évident que la grande histoire, celle dont M. Guizot nous a donné de si beaux modèles, réduirait de beaucoup la part de ces épisodes et de ces acteurs secondaires, les forcerait de se serrer et de rentrer leurs coudes, et regarderait par-dessus leurs têtes les événements dont ils marquent un intermède. Il est clair aussi que le roman ferait, en sens inverse, un travail analogue, aurait soin d'écarter ou d'abréger tout ce qui n'est pas de son ressort, mettrait en relief le côté chevaleresque et mystérieux de l'aventure, inventerait des scènes d'amour, amènerait entre les deux amants de sentimentales rencontres, s'efforcerait, en un mot, d'amuser ses lecteurs en les trompant. L'auteur d'*Un*

Projet de Mariage royal ne pouvait employer ni l'un ni l'autre de ces deux procédés. Découpant son épisode dans l'histoire, il était obligé de donner à toutes les parties une valeur que le sentiment des proportions eût nécessairement diminuée dans une histoire générale : voulant rester exact et vrai, il ne lui était pas permis d'enrichir le roman aux dépens de la réalité.

Au reste, le récit se relève après que Charles, entré dans une nouvelle phase romanesque, a quitté l'Espagne pour la France : tout marche alors, tout avance; il semble que la vivacité française se communique à ce qu'elle touche : et puis quels noms! quels souvenirs! quelles images! Le dix-septième siècle qui grandit en devenant français de plus en plus; Richelieu, qui entre en scène; Henriette, spirituelle et souriante, tendant la main à Charles Ier sans se douter des *retours soudains* dont Bossuet parlera sur son cercueil; Corneille qui commence, Condé qui approche, Buckingham à l'apogée de sa gloire frivole, moins dépaysé à Paris qu'à Madrid, et tombant, par une nuit étoilée, aux pieds d'Anne d'Autriche; Louis XIV qui ne naquit que treize ans plus tard, mais qui semble déjà tressaillir dans les flancs de sa mère et de la France. Les dernières pages de M. Guizot couronnent admirablement son récit. Le charme mélancolique et pénétrant qui s'en exhale, c'est comme l'adieu de toutes ces grandeurs qui s'égayent, à l'aube, sous un rayon fugitif de bonheur, d'amour et de jeunesse, et qui vont bientôt retomber dans leurs conditions providentielles d'expiation et de douleur.

Saluons donc cet athlète infatigable, dont les efforts

se multiplient et dont les forces s'accroissent à l'âge où les hommes ordinaires ne sont bons qu'à se reposer et à se taire. Les mauvais plaisants peuvent sourire (ils ont bien tort), quand on leur demande des regrets pour les *agitations fécondes de la vie parlementaire;* mais nul ne sourira, Dieu merci! en présence d'une noble vie, d'une sereine et laborieuse vieillesse qui nous donne un bel exemple de dignité morale et qui nous console de ses mécomptes à force de travail et de talent.

III

M. H. MERCIER DE LACOMBE[1]

15 mars 1863.

Nos causeries prennent leur bien où elles le trouvent : il y a des œuvres de circonstance ou d'à-propos, destinées à ne pas survivre à l'incident qui les a fait naître : il y a des écrits politiques d'une valeur plus solide, mais qui, par la sévérité ou la négligence de la forme, découragent la critique littéraire. L'ouvrage de M. H. Mercier de Lacombe a d'autres conditions de vie et de durée : après avoir fixé l'attention des meilleurs juges et réuni les suffrages des plus sérieux esprits, après avoir obtenu le plus rare des succès et offert le plus rare des mérites, celui de paraître en dire assez sur un sujet où il était si facile et si dangereux d'en trop dire, il lui reste encore à compter avec la littérature, dont il relève par l'éclat du style, le bonheur de l'expression, la magnificence des horizons, la grandeur des souvenirs, et, le dirai-je? par le nom de Chateaubriand, — « le plus grand

[1] *Le Mexique et les États-Unis.*

lettré du dix-neuvième siècle, » — que le jeune écrivain a très-habilement évoqué, et dont la dernière pensée politique fut pour l'Amérique espagnole, comme sa première inspiration poétique était née dans les sauvages solitudes de la Louisiane et du Canada.

Commençons par une brève analyse, et, pour plus de couleur locale, tâchons d'y déployer, avec la simplicité de la colombe, la prudence du serpent. Nous regrettons, avec M. H. de Lacombe, qu'une discussion libre et publique n'ait pas jeté sur l'expédition du Mexique assez de jour pour en éclairer le but, pour en fixer les limites, pour en régler les dépenses, pour en constater les périls, pour déterminer à la fois les inconvénients et les avantages, pour balancer, par les espérances qu'elle peut donner, les inquiétudes qu'elle donne. Mais enfin il ne s'agit plus aujourd'hui ni de controverser ce qui a échappé dès l'abord à la controverse, ni de s'accorder le triste plaisir de rappeler pour la millième fois la paradoxale coïncidence de cette guerre avec d'honorables aveux d'embarras financiers, de sincères projets de réforme et de sages promesses d'économie. Non : le Mexique est tiré, il faut le boire; breuvage amer, auquel le *vomito negro* et la fièvre jaune mêlent leurs sinistres poisons!

Quel est, dans tout cela, le véritable intérêt de la France? Comment aurait-on pu éviter ou comment pourrait-on féconder ces sacrifices? Quelle est la part du vieux monde vis-à-vis de ce beau pays où éclate le douloureux contraste de la fertilité du sol et des splendeurs du paysage avec ces agitations stériles, ces défaillances

des caractères et des lois, des institutions et des mœurs, ces alternatives d'oppression et d'anarchie qui déshonorent toutes ces beautés et ruinent toutes ces richesses? Quels rôles auraient dû se distribuer les divers États européens, pour que le devoir de chacun se conciliât avec l'avantage de tous? Dans quelle mesure est-il permis de prévoir et serait-il possible de conjurer l'absorption, plus ou moins lointaine, mais à peu près inévitable, du Mexique et de ses alentours par les États-Unis d'Amérique, par cette forte race anglo-saxonne, dont l'humeur conquérante, entravée par la guerre civile, reprendra tôt ou tard son cours? Quelle que soit l'issue de cette guerre fatale, qui ne gémirait en songeant que, si les séparatistes ont gain de cause, le Mexique est voué d'avance à devenir un jardin d'acclimatation de l'esclavage, et que, si l'Union américaine survit à cette crise, la conquête de ces immenses territoires accroîtra, dans des proportions accablantes pour notre Europe, la puissance de cette formidable démocratie?

On le voit, toutes ces questions valent bien qu'on s'en occupe, alors même qu'il faudrait, pour y réfléchir, négliger un peu le roman à la mode ou la pièce en vogue. Et remarquez que je n'en prends que l'aperçu général et incomplet, ne pouvant suivre M. Mercier de Lacombe dans tous ces détails qu'il étudie avec une sagacité de critique, une sûreté d'informations, une justesse de vues, un sentiment libéral et français, une sorte de divination historique et politique au-dessus de tout éloge. Ce qu'il y a de terrible dans cette affaire, c'est qu'on n'a que le choix des sujets de tristesse et d'alarme. Si l'on se détourne

un moment de l'impasse mexicaine, de l'accroissement ou des discordes des États-Unis, on se trouve en face de l'Angleterre; de l'Angleterre que M. de Villèle, il y a quarante ans, signalait déjà, dans son rude et familier langage, comme prête « à avaler l'huître dont nous aurions péniblement cassé les écailles; » de l'Angleterre qui, si le Sud séparé des États du Nord, et si le Mexique, échappé à l'influence française ou espagnole, lui arrivaient un jour l'un portant l'autre, deviendrait infailliblement leur patronne sans y avoir dépensé un homme ou un schelling, fixerait, selon son bon plaisir, les tarifs de son patronage, et ferait du Mexique un Portugal dans du coton, « un Portugal cotonnier et négrier, dit énergiquement M. de Lacombe, végétant grassement sous la verge britannique. »

Ainsi, développement excessif et inquiétant des États-Unis s'ils se remettent d'accord, scission tout au profit de la prépondérance anglaise et du maintien de l'esclavage, si le Sud, formant un État à part et le Mexique resté en république obéissent au vieil adage : « qui se ressemble s'assemble ; » littoral immense, pays admirable, terre aussi riche dans ses profondeurs qu'exubérante à sa surface, débouchés inappréciables, perdus pour la civilisation et pour la France, inutilité de dépenses dont on ne saurait fixer le chiffre et de sacrifices dont on ne peut entrevoir le terme, voilà les alternatives que nous signale M. Mercier de Lacombe, non pas par un stérile parti pris d'opposition et de pessimisme, mais en s'appuyant sur des faits, sur des documents, sur des preuves, en mettant la vraisemblance au service de la vérité, en faisant de son

sujet un cercle dont le centre est au cimetière de la Vera-Cruz, dont la circonférence est partout, dans l'ancien et dans le nouveau monde.

Il serait injuste, en effet, de ranger le jeune publiciste parmi ces alarmistes *quand même*, qui se contentent d'insister sur le mal sans avoir l'air de songer au remède. L'idée de M. de Lacombe, — et c'est aussi la nôtre, — est que le mieux eût été de laisser à l'Espagne, « qui peut encore être notre ennemie, mais ne peut plus être notre rivale, » le premier rôle, l'initiative et aussi les charges les plus lourdes de cette grave affaire; d'essayer si elle ne pourrait pas, à l'aide des vieilles affinités de race, de mœurs, de religion et de langage, restaurer un royaume de Mexique en plaçant un de ses princes sur ce nouveau trône : chance qui semblait sérieuse, lorsque la candidature de l'archiduc Maximilien est venue, sinon justifier tout à fait, au moins expliquer et rendre logiques la retraite de l'Espagne et notre isolement.

Il y a bien une objection dont ne se font pas faute les adversaires d'une Restauration espagnole au Mexique : c'est la haine traditionnelle, l'implacable rancune qui remonte à la conquête, qui s'est perpétuée à travers des siècles d'oppression et que l'on découvrirait encore toute vivace au cœur de la population mexicaine. Mais d'abord cette haine est-elle générale? non, elle n'existe que dans le parti anarchique, dans ce parti de Juarez, contre lequel nous avons pris les armes et à qui M. H. de Lacombe inflige de justes flétrissures. La majorité bourgeoise, conservatrice et catholique, penche pour les Espagnols; et ce n'est pas, soit dit en passant, le détail le moins instructif

de tout cet ensemble, que de voir les anarchistes, les républicains, c'est-à-dire les patriotes, préparer à leur pays la domination étrangère et l'esclavage des nègres, c'est-à-dire le contraire du patriotisme et le contraire de l'égalité chrétienne, tandis que les partisans de la tradition et de la monarchie désirent une solution qui pourrait donner au Mexique une constitution nationale et une royauté libérale. Inutile d'ajouter que ces bizarreries ne sont possibles et ne se voient que dans le nouveau monde : le nôtre est trop spirituel et profite trop bien des leçons de l'expérience.

L'Espagne d'aujourd'hui n'est pas plus comparable, d'ailleurs, à celle de Philippe II, de Charles IV ou même de Ferdinand VII, que la France de M. de Martignac ou de M. Thiers ne ressemblait à celle de Louvois ou du cardinal de Fleury. A qui persuadera-t-on que l'Espagne, très-affaiblie, très-imparfaitement gouvernée, mais irrésistiblement livrée à des essais de liberté politique, secondée et réglée tout ensemble, dans ses prétentions, par l'alliance et l'influence françaises, eût apporté au Mexique les traditions de son ancien régime, des récidives d'oppression et d'arbitraire, des réminiscences du temps où le Conseil des Indes « réglait tout, prescrivait tout, exécutait tout, » où le gouvernement d'un pays sept ou huit fois grand comme la France était centralisé entre les mains de quelques personnages résidant à Madrid? Système aussi fatal, du reste, à la métropole qu'à sa succursale, et qui avait abouti à la décadence de l'une et à la perte de l'autre !

L'alliance française, disons-nous?— « *There's the rub,* »

ajouterons-nous en anglais, ce qui sera tout à fait de circonstance : il se pourrait bien que M. Mercier de Lacombe, de sa main fine et délicate, eût touché là à une de ces plaies secrètes qui persistent sous les habits brodés. L'idée d'un avénement, d'une chance quelconque de monarchie bourbonienne, même soumise à tant d'incertitudes, même transplantée sous un autre hémisphère, est représentée comme contraire aux traditions de l'Empire, aux intérêts de la France, à l'esprit de la société moderne, par les fanatiques, les *avancés* qui rêvent de donner un pendant aux grandeurs piémontaises, et pour qui le beau idéal d'une politique nationale serait de nous enserrer entre le royaume d'Italie au grand complet, accru du dernier lambeau de l'héritage de Saint-Pierre, et une péninsule ibérique confisquée au profit du Portugal sous la surveillance de l'Angleterre. M. de Lacombe nous le dit, et nous sommes d'autant plus tenté de le croire que nous avons sous les yeux une brochure intitulée *le Mariage ou l'Avenir du Portugal*, où ce projet est développé tout au long, et dont l'auteur, déguisé sous le pseudonyme de vicomte Mary de Tresserve, tient à la fois à la famille Bonaparte par sa naissance et au Piémont par un récent mariage avec le plus célèbre de ses hommes d'État. Cette brochure, où l'on aurait tort de ne voir que le rêve d'une imagination féminine, a au moins le mérite d'une de ces jolies indiscrétions qui expriment franchement ce que d'autres sous-entendent : elle se résume par ces mots : « Si l'Espagne absolutiste doit disparaître, qu'elle se console : *l'Ibérie*, *l'unité ibérique*, est bien près de renaître. »

L'opinion de M. Mercier de Lacombe ne se contente pas de chercher dans les difficultés du présent et dans les conjectures de l'avenir ses pièces justificatives : elle s'éclaire aussi par le passé, et c'est ici que se place le chapitre, selon nous, le plus intéressant de son ouvrage, celui qui lui donne à nos yeux le plus d'importance historique et littéraire : *Antécédents que trouvait dans la politique française une royauté espagnole au Mexique.*

Toutes les fois que se représente à l'esprit une idée féconde, une idée vraiment nationale, vraiment politique, on risquerait peu de se tromper en faisant remonter son acte de naissance à la Restauration. Ce régime qui fut si court, que traversèrent tant de passions hostiles, qui eut tout à faire ou à régénérer dans les finances, dans l'agriculture, dans l'armée, dans la diplomatie, et dont les hommes d'État, sans précédents, sans expérience, étaient forcés de marcher à tâtons sur une route bordée, à droite, d'ornières, à gauche, de précipices, et hérissée de tirailleurs, ce régime eut le temps d'accomplir, d'entreprendre ou de rêver tout ce qui a offert, dans la suite, des conditions de grandeur ou d'utilité. Utilité, grandeur ! Ne venons-nous pas de caractériser en deux mots les deux hommes que M. H. de Lacombe met en scène, dont l'accord eût tout sauvé, dont le dissentiment perdit tout, — M. de Villèle et M. de Chateaubriand?

Nous nous sommes beaucoup trop hâtés, — moi tout le premier, — d'abandonner M. de Chateaubriand homme politique, et je dois remercier M. de Lacombe de m'avoir fourni un argument de plus contre mon erreur de vieille date. Parce que les affaires publiques se sont assez mal

trouvées de l'intervention des poëtes, parce que la seconde génération poétique de notre siècle a tout gâté par un funeste penchant à absorber en soi la société au lieu de s'oublier pour elle, à ne consulter les leçons de l'expérience ou du bon sens qu'à travers les fumées de son imagination et de son orgueil, à faire de la politique un théâtre pour y jouer tour à tour la comédie de ses vanités ou le drame de ses aventures, on en a conclu à la condamnation en masse des écrivains de génie, déclarés suspects, songe-creux et incapables de prendre part au gouvernement. Chateaubriand a été compris dans la sentence, et il faut bien avouer qu'il y a donné prétexte en accablant de ses dédains amers les hommes positifs et la vie pratique, en sacrifiant ses principes à ses colères, et en se montrant, hélas! plus puissant pour détruire que pour créer ou pour réparer. Le fait est pourtant qu'avant et pendant son ministère, M. de Chateaubriand eut bon nombre d'idées excellentes, sensées, applicables, et dont l'élévation n'excluait pas la justesse : — « Beaux songes de poëte, » dit éloquemment M. Mercier de Lacombe après avoir cité quelques lignes touchantes, écrites par M. de Chateaubriand à M. de la Ferronays: « Beaux songes de poëte ! s'écrieront quelques personnes : mais songes dont l'accomplissement intégral aurait peut-être coûté moins d'efforts, d'iniquités et de deuil que tant de réalités frivoles ou sinistres qui ne réussissent pas même à durer ! »

Au nombre de ces plans grandioses dont l'enchaînement peut être aujourd'hui mieux jugé, M. Mercier de Lacombe place avec raison l'idée d'une restauration mo-

narchique et espagnole au Mexique, appuyée sur nos armes et précédée de cette guerre d'Espagne contre laquelle se déchaîna le libéralisme français, qui eut l'honneur d'exciter toutes les colères britanniques, et qui, dans le fait, releva notre drapeau, donna à ce drapeau une armée, resserra entre cette armée et la royauté ces liens sans lesquels tout est faiblesse au dedans, humiliation au dehors. Il était clair que, pour que la France royaliste et militaire restaurât les Bourbons d'Espagne, il fallait premièrement qu'elle fût sûre d'elle-même, et, pour leur donner un trône à Mexico, qu'elle commençât par rétablir leur trône à Madrid : les trois points s'éclairaient et se complétaient l'un par l'autre. M. Mercier de Lacombe déroule sous son meilleur jour cette belle page à laquelle M. de Chateaubriand dut appliquer le *pendent opera interrupta* de Virgile : car, au moment où l'affaire était en bon train, où il avait surmonté tous les obstacles, ramené à son avis les volontés les plus rebelles, apaisé l'Angleterre, donné presque du bon sens à Ferdinand VII, il tomba, le 6 juin 1824 ; jour néfaste, qui prépara le 29 juillet 1830.

Mettant en présence le génie à large envergure de M. de Chateaubriand et l'esprit si net, si habilement pratique, de M. de Villèle, M. de Lacombe est amené à ajuster dans ce cadre les portraits de ces deux hommes illustres : ces portraits sont de main de maître ; mieux que jamais ce parallèle nous fait comprendre combien il est regrettable qu'il n'en ait pas été de l'alliance courte et troublée du financier et de l'artiste comme de ces ménages dont l'heureuse harmonie se compose de contrastes plutôt

que de ressemblances. L'imagination ardente et féconde de Chateaubriand se combinant avec l'admirable bon sens de M. de Villèle, eût fait des prodiges, et la France eût gagné, par leur bon accord, tout ce qu'elle a perdu par leur rupture. Mais cette rupture n'est-elle pas partie de plus haut? M. de Chateaubriand n'a-t-il pas succombé à une antipathie plus redoutable que celle de M. de Villèle?

Les Athéniens se fatiguaient d'entendre décerner à un homme le titre de juste : un roi, un roi trop lettré surtout, devait s'irriter tout bas d'entendre toujours parler du génie de l'auteur des *Martyrs*, des services incomparables que sa plume avait rendus à la royauté. Pour se faire pardonner, il aurait fallu que Chateaubriand fût pourvu des qualités qui lui manquaient le plus; la souplesse, l'habileté secondaire, cet esprit de cour qui consiste à cacher sous de frivoles agréments des supériorités importunes. Lui qui avait admirablement compris la monarchie selon la charte, il ne comprit pas que, sous cette monarchie, sous cette charte, il y avait un homme, un prince, et que ce prince, assez intelligent pour accepter toutes les exigences de la société nouvelle, mais trop vieux pour ne pas conserver toutes les habitudes de l'ancienne, serait infailliblement froissé par les rugosités de son humeur bretonne et de son âpre génie. Le tort fut commun à ces deux rois *par la grâce de Dieu*, le monarque et le poëte. Louis XVIII, en effet, offrit ce trait particulier, que, chez lui, l'homme privé était resté d'ancien régime pendant que l'homme public avait marché avec son temps. Merveilleusement disposé par son tempérament et par son esprit à être un

roi constitutionnel, il garda la physionomie, la pantomime, j'allais dire les *tics* d'un roi absolu. Plus impersonnel, plus désintéressé du gouvernement de ses ministres que ne le furent Charles X gêné par sa conscience et Louis-Philippe cramponné à sa politique, il ne savait plus, une fois rentré dans ses appartements, se détacher de ses aversions ou de ses préférences, renoncer au favoritisme, dispenser ses ministres d'être courtisans et se guérir des enfantillages de cette royauté dont il connaissait si bien les intérêts et les grandeurs. Telle fut, selon nous, la vraie cause de la chute de M. de Chateaubriand : quant à ses conséquences, elles sont écrites en traits de feu dans sa polémique, en dates funestes dans notre histoire.

C'est une consolation du moins que de rétablir sous leur vrai jour tous ces épisodes où se retrouve la main ou la pensée d'un Bourbon, et ici M. H. de Lacombe nous permettra d'associer son nom et son œuvre à l'œuvre et au nom de son frère, Charles de Lacombe, dont le beau livre sur *Henri IV et sa politique*, couronné par l'Académie, compte parmi les meilleurs travaux historiques de ces dernières années. Dans les immensités de l'histoire comme dans celles du Nouveau-Monde, au terme des grandes luttes du seizième siècle, comme sur ces magnifiques rivages qui ont peu à peu désappris le nom et l'influence de la France, c'est la même politique que nous découvrons; nationale, libérale, féconde, digne d'une grande monarchie et d'un grand peuple. MM. Mercier de Lacombe sont dignes de combler les lacunes, d'éclairer les ombres, de rectifier les injustices qui ont eu une si large part dans nos fautes et dans nos malheurs. Il y a quelque chose de

touchant à voir ces deux frères, si jeunes encore, mûrs déjà par le travail et le talent, s'avancer du même pas sur cette voie où les guident la vérité et la justice, la religion et la liberté. Nous nous en allons, et ils arrivent : la génération à laquelle ils appartiennent est mieux préparée que la nôtre à cette tâche excellente. Nous avons eu, nous, trop d'ardeurs et trop de lassitudes, trop de songes et trop de réveils, les yeux trop aveuglés par la poussière du combat, l'intelligence trop dépaysée à la fois et trop aigrie par les mécomptes. Ceux qui nous remplacent auront une vue plus juste et plus nette, parce qu'ils profiteront de nos erreurs, parce qu'ils seront plus désintéressés dans la lutte, parce que les années, en s'écoulant, rétablissent les proportions et les perspectives. Qu'ils y ajoutent ce qui nous a manqué, la persistance, la sagesse, la mesure, un juste équilibre entre la *folle du logis* et les facultés actives ; qu'ils écrivent et pensent comme pensent et écrivent MM. de Lacombe : ils pourront accomplir le bien que nous n'avons pu faire et réparer le mal que nous avons fait.

IV

M. LOUIS VEUILLOT[1]

I

22 mars 1863.

Le 7 juin 1856, je montai, à six heures du soir, l'escalier d'une maison de la rue du Bac, qui conserve encore, au milieu du faux luxe de notre époque, la physionomie simple et grandiose des maisons de l'ancien temps. Arrivé au troisième étage, je sonnai, et l'on m'introduisit dans un salon qui est à la fois une bibliothèque et un cabinet de travail. Les fenêtres entr'ouvertes donnaient sur de beaux jardins dont le calme et la fraîcheur contrastaient délicieusement avec le bruit de la rue. Les faux ébéniers, les marronniers roses, les acacias étaient en fleur; un merle sifflait sa chanson joyeuse (peut-être une satire dans la langue des oiseaux) à travers des touffes de clématites et de glycinées. La soirée approchait: quelques gouttes d'une pluie d'été tremblaient au bord des massifs et aux pointes de l'herbe fine, pendant que l'azur du ciel,

[1] *Satires. — Le Fond de Giboyer.*

lavé par cette bienfaisante ondée, se teignait des couleurs purpurines du soleil couchant ; à peu près comme ces jeunes visages que les larmes mouillent encore, tandis qu'une parole d'amour ou de paix ramène sur le front et sur les lèvres la joie et la sérénité.

Les regards, en se reportant vers l'intérieur de l'appartement, étaient frappés de ces aspects sévères et doux, de ces détails familiers et tendres où se révèle tout un cœur, toute une intelligence, toute une vie : un portrait de femme, image chère et sacrée, souvenir douloureux et béni, servait de vis-à-vis à un crucifix d'ivoire ; consolateur divin, placé en face de l'affliction et de l'affligé. Sur la table de travail s'entassaient des livres, des revues, des feuilles volantes, couvertes de cette grande et virile écriture qui semble incruster le mot dans le papier et l'idée dans le mot : des rires d'enfants gazouillaient dans la chambre voisine : les rideaux de mousseline s'agitaient sous une brise tiède, chargée des vagues senteurs du jardin. Tout cet ensemble paisible, religieux et charmant n'éveillait que des idées suaves ; on s'y trouvait à mille lieues des ardeurs et des amertumes de la polémique : c'était comme une églogue chrétienne, avec mille nuances de mélancolie et de grâce, un je ne sais quoi de recueilli et d'apaisé qui faisait du bien à l'âme. L'homme à qui l'on eût dit qu'il avait là, devant les yeux, le repaire de l'ogre catholique, du tigre habitué à dépecer chaque matin la chair fraîche (est-elle fraîche ?) des libres penseurs, des voltairiens, des éclectiques, des parlementaires, des philosophes et des Havinés, celui-là aurait demandé si l'on voulait rire aux dépens de sa crédulité.

C'était M. Veuillot, pourtant et je ne saurais assez insister sur ce contraste, nécessaire, selon moi. à l'étude de ce talent et de cette physionomie, sur laquelle il est si facile de se méprendre. La tranquillité quasi patriarcale de cette vie intime mise en regard des véhémences et des saillies de cette vie publique c'est, pour ainsi dire, l'explication *illustrée* de cette double nature où tant de passion contenue et de tendresse se mêle aux rudesses du batailleur.

Quoi qu'il en soit, M. Louis Veuillot réunissait, ce jour-là, quelques-uns de ses confrères et de ses amis, pour les consulter sur une question délicate : il s'agissait de savoir si, pour le rédacteur en chef de l'*Univers*, alors à l'apogée de ses succès et de sa puissance, il y avait opportunité à publier un volume de poésies et de satires, dont plusieurs fragments considérables nous avaient été communiqués.

Les avis se partagèrent, et la majorité, chose extraordinaire chez des gens qui avaient si agréablement dîné, fut pour la négative; mais ce qui est bien plus étonnant, c'est que le poëte se soumit à cette sentence amicale qui le condamnait à emmailloter indéfiniment sa muse dans son journal. Cette docilité a duré sept ans, ni plus ni moins que la patience de Jacob amoureux de Rachel et mari de Lia. Hélas! Lia, laide mais féconde, n'est-ce pas la prose? Rachel, belle mais presque stérile, n'est-ce pas la poésie?

Si M. Veuillot a cru pouvoir enfin casser l'arrêt de 1856 au profit de son libraire et de ses lecteurs, c'est que les circonstances ont complétement changé. Il était alors au premier rang des vainqueurs, oracle d'un parti puissant, bien en cour, mis en relief par d'illustres cajoleries. Il

est aujourd'hui vaincu, proscrit, *battu de l'oiseau* (et quel oiseau! un aigle!) : alors, il pouvait dire comme M. de Pourceaugnac : «Quiconque rira de moi aura affaire à *lui.* » Aujourd'hui, il est impunément livré aux Aristophanes du théâtre le plus voisin du Palais-Royal : il avait alors le vent en poupe ; une belle poupe dont le pavillon, constellé d'abeilles, portait une croix à la hampe. A présent, les abeilles se sont envolées, le bateau a sombré, et le naufragé allait périr s'il n'eût été recueilli dans la barque de saint Pierre. Il occupait, comme journaliste, une position unique ; maintenant cette position s'est nécessairement amoindrie de tout ce que perd un talent spécial, violemment rejeté hors de son vrai cadre.

On le voit, M. Veuillot a racheté — et même assez cher, — son droit de poëte satirique. Ce qui eût été en 1856, un procédé à la Brennus, une millième variation du *Væ victis!* ce qui aurait pu compromettre ou diminuer sa grande situation de polémiste, n'offre plus un seul de ces inconvénients. Rentré dans la vie littéraire, il est autorisé par une disgrâce noblement subie à publier tout ce qui peut renouveler ses succès, montrer son talent sous des aspects imprévus, et faire admirer deux fois l'homme qui écrit de bons vers après avoir écrit de si excellente prose.

Il y a deux choses à considérer dans ces *Satires* : le système poétique et la portée satirique ; la forme et le fond, ou, en d'autres termes, la manière dont M. Veuillot comprend le vers français, successivement fatigué des excès du romantisme et des macérations du bon sens ; et la façon dont il pratique les libertés de l'attaque, des représailles ou de la riposte contre les travers de son temps,

les ennemis de ses croyances, contre beaucoup de coupables..... et quelques innocents.

M. Louis Veuillot a voulu ramener la versification moderne à cette simplicité sobre, forte et expressive qui est une des qualités les plus précieuses de la langue poétique du dix-septième siècle. C'est ce qui ressort de sa préface, morceau de prose dont le style exquis est d'un dangereux voisinage. La question serait immense et exigerait des volumes; je me bornerai à la résumer. Sans doute il serait désirable qu'après le régime des vaches trop grasses et des vaches trop maigres, notre poésie arrivât à se contenter de cette *frugalité d'ajustement* qui lui allait si bien du temps de Molière et de Boileau. Est-ce facile? est-ce possible? Je ne le crois pas. Un homme qui a commencé par une noble et belle pauvreté, qui s'est subitement enrichi, et qui, enivré par son opulence, a fini par se ruiner, se résigne très-dificilement à redevenir pauvre : il ne possède plus les grâces d'état; sa simplicité de seconde main et d'après-coup a la gaucherie et le malaise des fausses résignations. Les souvenirs ou les restes de son luxe récent font dissonance dans sa situation nouvelle, et trahissent l'effort dans tout ce qu'il fait pour s'y accommoder. Voilà, en abrégé et à vol de causeur, l'inconvénient des essais de restauration de tel ou tel style, des tentatives, même les mieux réussies, d'archaïsme et de pastiche. Voyez les écrivains qui ont tenté de ressusciter parmi nous la prose janséniste du grand siècle et de Port-Royal! Ils sont purs, sobres, sains, corrects, élégants, simples, clairs, nets, sages, limpides, sereins, ingénieux; ils sont tout ce que vous voudrez, ils ne sont pas vivants ;

leur originalité n'est que l'abdication de leur part dans la somme que chaque siècle apporte et qui n'est jamais payée d'avance par le siècle disparu. En courant après le naturel qu'ils prétendent manquer à leur époque, ils font de cette recherche même une négation de la qualité qu'ils poursuivent; ils soulignent leur simplicité, se gênent pour être aisés, se mortifient pour être sobres, s'apprêtent pour être sans apprêt, et, quand ils affectent de se servir d'une locution familière au temps qu'ils regrettent, on sourit comme d'une manie ou d'un tic.

Tout ceci, grâce au ciel ! ne saurait s'appliquer à M. Veuillot et à ses vers. Alors même qu'ils reproduisent, dans leur précision parfois un peu sèche et dans leur défilé *deux à deux*, les formes chères à la versification didactique du dix-septième siècle; alors même que l'on est tenté de dire : « C'est du Boileau passé au parti des Boisrudes, » il reste encore, dans ce volume, assez de vie, de verve, de sève, d'*individualité* pour que l'on reconnaisse M. Louis Veuillot, c'est-à-dire un des écrivains les plus originaux de notre temps. Il serait tout aussi injuste de contester le don de variété et de souplesse à l'homme qui a pu réunir sous le même pli de belles pages bibliques telles que *les Filles de Babylone;* d'heureuses tentatives dans le genre ingrat du discours en vers, comme l'*Art poétique* ou *Contre la prose;* de vraies satires, comme *Cotin et Voltaire*, *Un poëme épique*, *Marsyas*, et de charmantes fantaisies, telles que la *Rime riche*, *A une éplorée*, *Pétrarque*, etc. On trouve dans tout cela des qualités excellentes. Peut-être n'y rencontre-t-on pas assez souvent cette supériorité absolue et sans réplique, qui

ferait de ce volume un coup d'État de la poésie trop longtemps détenue dans la prose : on ne se dit pas d'une façon assez péremptoire : « C'est clair, la vraie vocation de ce *diable d'homme* était d'écrire en vers ! »

De même que M. de Laprade, dans ses satires, est un lyrique qui descend, M. Louis Veuillot, dans les siennes, est un prosateur qui monte; c'est pourquoi l'un fait songer à Corneille, l'autre à Boileau. L'un contemplateur et poëte, dit adieu aux aigles et aux neiges pour rentrer parmi les hommes ; l'autre, polémiste et homme d'action, hisse sur le Parnasse le bureau de son journal persécuté. Tous deux ont des bâtons noueux, dont ils se servent vigoureusement et qui laissent sur les épaules des *bleus* et des meurtrissures ; mais le bâton de l'un, coupé en pleine forêt alpestre, est le bâton du pèlerin en vacance ; celui de l'autre, fourni par la rédaction de *l'Univers*, est le bâton d'un journaliste en congé.

Sérieusement, et ce sera là ma seule critique, on ne sent pas assez, dans la poésie de ces *Satires*, le *sint ut sunt aut non sint*, le jet irrésistible d'une veine comprimée, l'explosion inévitable d'une vocation ajournée ou transposée. On y cherche vainement cette loi suprême de la poésie qui ne pourrait pas ne pas être, qui a été, à un moment donné, dans une imagination prédestinée, sous une plume *qui n'aurait pas pu faire autrement*, l'expression nécessaire d'un sentiment ou d'une idée. Il semble que l'auteur ait procédé du moins au plus, que sa poésie ait été le plus de ce dont la prose est le moins, et ne soit, par conséquent, que de la poésie relative. Or, la poésie, comme certains gouvernements, est condamnée à être

absolue sous peine de ne pas vivre. L'idée, chez M. Veuillot, avait un vêtement fait d'un étoffe souple, fine, ferme, transparente, suffisamment travaillée, qui se collait au corps, laissait voir le grain de la peau, dessinait le contour, mettait en saillie les nerfs et les muscles: elle a brodé l'hémistiche au corsage et la rime aux volants; c'est toujours la même étoffe et la même robe.

J'aborde maintenant une question plus délicate; ainsi que l'on pouvait s'y attendre, le volume de M. Louis Veuillot est plein de noms propres. Sur ce point, les illustres exemples ne lui manquent pas : Boileau et Gilbert, pour ne parler que des modernes, ont peu ménagé leurs contemporains, et leurs alexandrins sont hérissés de majuscules. On sait que Boileau a eu le tort d'enfiler quelques noms au bout de sa brochette satirique, non pas pour des motifs graves ou piquants, généraux ou personnels comme ceux de M. Veuillot, mais uniquement pour le bon plaisir de la rime. Tout cela est vrai, et cependant je ne suis ni entièrement persuadé, ni complétement édifié. Ce qui m'étonne surtout, dans cette hécatombe, dans cette Saint-Barthélemy d'un Archiloque chrétien, c'est ce mélange, cette *macédoine* de noms peu accoutumés et probablement fort irrités de se trouver ensemble. Je sais bien que les griefs du poëte contre les personnes ne sont que des griefs contre les doctrines; c'est convenu : humbles et charitables, nous n'avons jamais été ou essayé d'être malins, caustiques, vindicatifs, incisifs, que dans l'intérêt de la vérité pure. Hélas! qu'il est facile de glisser sur cette pente! Comme les doctrines les plus inflexibles sont, en certains cas, complaisantes! Que de petites clefs elles

possèdent qui ouvrent sur les plus petits coins du cœur humain! Que de trous dans ces haies impénétrables, et que de maraudages, à l'aide de ces trous! Que d'entorses à la consigne primitive, et que de mots de passe pour la tromper! Nos opinions sont, en pareille circonstance, des factionnaires myopes ou séduits; il suffit de revêtir un uniforme ou de se munir d'un faux passeport, pour qu'ils laissent entrer dans la place sous d'intéressants pseudonymes, bien des intrus, plusieurs suspects et bon nombre d'ennemis.

M. Veuillot me pardonnera ce langage; c'est par expérience que je parle, ou plutôt par un sévère retour sur moi-même. Il est facile de comprendre pourquoi nous nous éloignons de plus en plus sur ces questions personnelles. Chaque matin, en hommes désireux de se mettre en paix avec leur conscience, nous nous demandons tous les deux, si nous sommes assez détachés de nous-mêmes, assez désintéressés dans la lutte, assez décidés à changer en abstractions tous les acteurs et tous les incidents de nos querelles littéraires, assez oublieux de nos propres inimitiés, de nos vanités et de nos rancunes, assez absorbés par le désir de faire triompher nos convictions indépendamment de nos glorioles, assez habitués à planer au-dessus des misères terrestres et des petitesses humaines, assez impersonnels, en un mot, pour nous permettre des personnalités; M. Veuillot se répond oui; je me réponds non, et nous avons raison tous les deux: voilà toute la différence.

Si les avis peuvent, sans trop d'injustice, être partagés touchant les *Satires* de M. Louis Veuillot, je serai, n'en déplaise à la majorité de mes confrères, beaucoup moins accommodant au sujet du *Fond de Giboyer*.

II

Nous ne connaissons rien de plus désobligeant que de demander à l'auteur d'un livre autre chose que ce qu'il a voulu y mettre : bien des gens persistent à s'étonner ou à se plaindre que M. Louis Veuillot n'ait pas, dès le début, riposté dans un journal ou dans une brochure, sous une forme brève, vive et rapide, aux étranges personnalités de *Giboyer*. Ils nous disent : attendre trois mois, c'est trop attendre, et écrire trois cents pages, c'est trop écrire : M. Louis Veuillot est, avant tout, un grand journaliste, un polémiste sans rival, un maître d'escrime incomparable; il devait se fendre à fond sur son adversaire, qui, en se découvrant, lui faisait beau jeu, le transpercer de part en part, puis le hacher menu comme chair à pâté—et bonsoir ! Déodat le défunt, Déodat l'enterré, aurait proprement tué et couché par terre Giboyer le vivant et le triomphateur. Au lieu de cela, tout un volume, c'est bien long; un dialogue dans le genre de la *Critique de l'École des femmes*, c'est bien débonnaire; une préface sur les ennuis et les laideurs du timbre, c'est bien mou. Permettez-nous une comparaison qui n'a pas la prétention d'être neuve. Le talent, la verve, le style, et, par là-dessus, la très-légitime colère de M. Louis Veuillot, c'est, ou plutôt c'était une précieuse essence qu'il fallait nous faire immédiatement respirer dans un tout petit flacon, afin qu'elle ne perdît rien de son montant et de son parfum. Maintenant, plus vous avez laissé passer de jours, plus la liqueur s'est éventée; plus vous y avez ajouté de

gouttes d'eau ou d'encre, plus elle s'est affadie. — Et voilà pourquoi, sans être précisément muette, — au contraire! — votre fille n'a pas le poing sur la hanche, le geste prompt, la séve gauloise, l'œil provoquant, le rire éclatant, le jarret nerveux, la riposte éblouissante et les trente-deux dents blanches des servantes de Molière; de Molière, que vous n'aimez pas, ingrat! et que vous devriez chérir, ne fût-il bon qu'à nous donner l'échelle de proportion entre *Tartuffe* et *Giboyer!*

Voilà ce que répètent, ou à peu près, les dilettantes du pugilat littéraire : j'ai le déplaisir de ne pas être de leur avis. Sans être dans la confidence de M. Louis Veuillot, il est facile de deviner les raisons qui l'ont engagé à retarder et à développer cette réplique si curieusement attendue. S'il eût fait explosion dans la première quinzaine, il eût semblé à tout le monde que la querelle restait personnelle, qu'elle se renfermait étroitement et malignement entre l'agresseur et l'offensé. Toute la question se fût réduite à savoir lequel des deux avait le plus d'esprit, à qui demeurait, en définitive, la victoire, et il faudrait bien peu connaître la nature humaine et la justice des partis, pour ne pas être sûr que le *Te Deum* aurait été chanté dans les deux camps. Chrétien fervent et attristé, très-peu atteint, en somme, par les facéties aristophanesques de Giboyer, mais préoccupé surtout du sens moral et social de cet épisode, des passions qu'il flatte, des symptômes qu'il révèle, de l'avenir qu'il prépare, M. Louis Veuillot a eu une ambition plus haute. Au risque d'y perdre quelques-unes de ses qualités les plus merveilleuses et les moins contestées, il s'est proposé d'élargir le cadre, d'agrandir le dé-

bat, de devenir enfin, non plus son propre vengeur (à quoi bon? n'était-il pas assez vengé?), mais le vengeur et le champion de tout ce qu'outragent ou menacent les Giboyer présents ou futurs. Il s'est moins soucié d'avoir pour soi les rieurs que de ranger de son côté ceux qui savent réfléchir, observer et prévoir : le rire, après tout, n'est ni un argument bien fort, ni une bien enviable victoire, et si la comédie, à ce qu'on assure, châtie les mœurs en riant, c'est en riant aussi que se sont perdus les empires.

Est-il bien vrai, d'ailleurs, que la verve de M. Louis Veuillot, en se condamnant à être plus volumineuse et plus tardive, nous ait condamnés du même coup à un mécompte absolu? Une brochure, deux ou trois articles de journal, où l'auteur, en tout état de cause, n'aurait pas dépassé sa lettre à M. Jouvin, — parce que l'on ne dépasse pas la perfection, — nous auraient-ils donné ces variétés de ton, de style, ces beautés d'un genre si divers, où ce talent qu'on représente comme tout d'une pièce a fait preuve encore une fois de tant de flexibilité et de souplesse? En admettant que *le Fond de Giboyer* ne soit pas tout à fait un livre, — pas plus que le magasin d'un admirable tapissier n'est un appartement, — n'est-ce donc rien, ces beaux échantillons de plusieurs livres, polémique, critique, littérature, traité de morale, histoire, paysage?

Comptons : voici d'abord la préface, un peu longue, nous dit-on, mais originale et charmante, enrichie, sans avoir l'air d'y toucher, de quelques-uns de ces croquis à la plume, — et à l'emporte-pièce, — dont M. Veuillot a le secret. Apollon, que les poëtes appellent *Tymbræus*, ce qui ne veut pas dire dieu du Timbre, ne s'est jamais douté,

j'en suis sûr, que, si la destinée de ses clients est d'être généralement timbrés, le timbre administratif et fiscal pouvait inspirer d'aussi jolies choses. Quoi de mieux réussi que le passage sur « le vent du sifflet, qui, même faible et doux, conserve la dangereuse propriété d'allumer des fureurs inextinguibles dans le cœur des écrivains!.. » — Toute cette page est d'une vérité poignante. Les adversaires, que dis-je? les *offensés* de M. Veuillot signalent comme un chef-d'œuvre de justesse et de grâce cette définition de l'esprit par un homme plein de son sujet : « A mon sens, l'esprit est un don de voir et de dire juste, mais de dire juste dans un continuel essor d'imagination qui colore, qui anime, qui crée l'originalité en gardant la simplicité. C'est le style, la chose spontanée et savante avec quoi madame de Sévigné fait sa lettre, La Fontaine sa fable, Molière son dialogue, Montaigne sa divagation. Cette chose-là, cette chose exquise, les ramasseurs ne la ramassent jamais (parez cette botte-là, Giboyer!), et parmi ceux qu'on appelle gens d'esprit, beaucoup même ne la savent pas discerner. Ce n'est point le mot, ce n'est point l'éclat, ni le coup de feu ni le coup de dent; c'est la grâce et la fleur de l'intelligence, plus délicieuse qu'ailleurs chez madame de Sévigné, à cause de son perpétuel épanouissement d'honnête joie... » — Et voilà l'homme que l'on accuse de n'avoir qu'une corde à son arc; la grosse corde de l'injure!

Poursuivons : ne fallait-il pas un ouvrage écrit à tête reposée pour y traiter, par exemple, la question du réalisme, celle de l'antithèse, c'est-à-dire de cette manie qu'affiche de plus en plus l'art moderne, de chercher ses

effets dans le contraste d'un sentiment héroïque ou d'une vertu séraphique avec une condition dégradante ou une nature abjecte; contraste dont M. Victor Hugo, un des premiers, a donné le triste exemple et qui a infesté de galériens vertueux et de courtisanes sublimes le roman et le théâtre contemporains? Eh bien! l'on n'avait encore rien écrit là-dessus d'aussi remarquable et d'aussi vrai que les deux belles pages qui commencent par ces mots : « Que voulez-vous? il faut bien aussi un peu d'idéal... » Et de quatre! Voulez-vous maintenant changer d'horizon, voir la nouvelle façade du Théâtre-Français s'éclairer d'un rayon de soleil et se découper sur un fond, non plus de Giboyer, mais de ciel bleu? Écoutez ceci :

« Au mois de mai dernier, allant à Rome, je m'arrêtai un instant chez notre ami de Marseille. Il me conduisit à sa bastide, tout en fleurs sous l'ombre claire des pins. La beauté du lieu ne vous est pas inconnue : vous vous souvenez de ces rochers, de cette mer, de cette solitude aux portes de la ville. Un chalet, mais en marbre; une terrasse de château, la Méditerranée sous les yeux, des collines non loin; deux horizons, l'un de pointes noires découpées sur l'azur, l'autre de vagues bleues doucement remuées dans une brume d'or... Il faut voir l'endroit en habit de printemps. On ne peut imaginer ce que le premier soleil de mai y épanouit de richesses, y brûle de parfums. Accoutumés à l'opulence tranquille des chênes et des herbages, mes yeux du Nord s'étonnaient. Cette nature est fougueuse comme l'homme du Midi, prodigue de gestes, de discours, d'éclats de voix; tempêtes et chansons. Les longs rameaux jaillissent des moindres anfractuosités de

la pierre; ils se groupent en buissons, se tordent en guirlandes, s'étendent en draperies; tout petille de fleurs, toutes ces fleurs versent des aromes puissants. Pourpre, or, émeraude, azur, neige : la symphonie des couleurs est pleine et forte comme l'harmonie des parfums. »

Soyons justes : des pages comme celles-là et comme plusieurs autres que je suis bien forcé d'omettre, étaient-elles possibles dans un journal ou dans une brochure? Et quand même le retard et le changement de front stratégique ne nous eussent donné que ces compensations, y aurait-il lieu de se plaindre?

Signalons encore l'émouvante beauté, l'éloquence du dialogue final : « Il y a tant de choses dont Giboyer ne se doute pas, etc, etc. » — Et mille traits heureux, tels que celui-ci : « Les catacombes de la société moderne sont des égouts éclairés au gaz; » et une foule de passages où l'idée et le mot jaillissent si nets, si vifs, si lestes, si prompts, si bien faits l'un pour l'autre, qu'ils partent et arrivent ensemble et qu'on ne peut plus les séparer. Formons de tout cela une gerbe, et répétons à nos amis qui ne se disent pas contents et à nos antagonistes qui se disent enchantés, le : « Faites-en autant! » du marquis d'Auberive.

Maintenant, voici nos réserves. Nous voudrions voir M. Louis Veuillot renoncer, une fois pour toutes, à ces petits effets, peu dignes de son talent et obtenus par des assonances, des cliquetis de mots, des contorsions de noms propres : *Gibaugier*, *Martins d'Oisy et autres Martins*, *Jean Diable*, *Jean Rage*, *Jean Nuie*, Bourdaloue et Turlupin devenant *Bourlupin* et *Turdaloue;* effets d'autant

plus singuliers, que M. Veuillot a, dans sa prose, les pruderies et parfois les archaïsmes du dix-septième siècle; effets d'autant plus fâcheux qu'ils sont pour beaucoup, et peut-être pour tout, dans cette réputation que l'on s'obstine à lui faire, et d'après laquelle ce talent si souple, si varié, si pur, si classique, si élevé, souvent si éloquent, quelquefois si tendre et découvrant sous l'austérité chrétienne un fond de sensibilité passionnée, serait réduit à n'exceller que dans l'invective fougueuse et la virulente raillerie.

Seconde critique : il y a des moments où ce dialogue de cent soixante pages ressemble à un excellent cavalier, lequel, ne voulant pas arriver trop tôt et sûr du pays qu'il parcourt, forcerait de temps en temps son cheval à trotter sous lui. Il y a d'autres instants où Couturier, tour à tour perverti et converti pour les besoins de la cause, fait par trop l'effet de cet *avocat du diable* qui, dans les conférences de séminaire, s'arrange pour n'avoir jamais ni tort trop vite, ni raison trop longtemps. Mais ce ne sont là que des vétilles : c'est sur trois points d'un intérêt plus général que je vais essayer de discuter avec M. Veuillot et peut-être de le contredire.

Je ne veux pas rouvrir, contre l'auteur du *Fond de Giboyer*, une vieille polémique sur Molière : il a d'ailleurs adouci ses vivacités d'autrefois, et, s'il y a encore exagération, c'est du côté de ceux qui, au lieu d'admirer notre grand comique, en font un saint et un Dieu. Mais je ne saurais voir, chez Molière et chez Beaumarchais, dans Tartufe et dans Figaro, la filiation de Giboyer, « Voilà, dit le marquis (le marquis de M. Veuillot), un soldat de

l'idée que je ne peux voir sous l'aspect d'un héros. — Ce n'est pas, répond Couturier, comme Molière, comme Beaumarchais. — Si fait, reprend le marquis, c'est tout de même, moins le génie de Molière et le talent endiablé de Beaumarchais. »

Eh bien! non! ce n'est pas tout de même, et ici M. Veuillot ne s'aperçoit pas qu'il plaide une thèse contraire à la sienne, qu'il justifie, dans une certaine mesure, l'auteur de la nouvelle comédie. S'il était prouvé, en effet, que l'idée de *Giboyer* (y en a-t-il une?) est vis-à-vis de la société actuelle ce qu'a été l'idée de *Tartuffe*, en 1664, vis-à-vis du parti dévot, ce qu'a été, en 1784, l'idée de *Figaro* vis-à-vis des puissances de l'ancien régime, s'il était avéré que la situation de M. Émile Augier est la même que celle de Molière et de Beaumarchais, et que, précurseur comme eux, représentant comme eux la lutte d'une force inconnue contre un pouvoir visible, il a eu besoin comme eux de chercher, auprès d'une autorité supérieure, — la royauté en 1664, l'opinion en 1784, — des appuis et des passeports pour ses hardiesses, nous serions obligés d'invoquer en sa faveur des circonstances très-atténuantes.

Qu'est-ce que la comédie de Molière, et qu'est-ce que la comédie de Beaumarchais, considérées au moment même où elles parurent et se firent jour, ici à travers les fentes d'un palais, là à travers les fentes d'une société? Une faiblesse, destinée à devenir plus tard une force, aux prises avec une force qui est devenue plus tard une faiblesse. C'est pour cela qu'à distance, à présent que les rôles sont intervertis, nous qui voyons la religion désarmée, nous qui savons la tragique histoire de l'ancien ré-

gime tombé dans les ruines et dans le sang, nous sommes tentés de trouver Molière et Beaumarchais plus coupables qu'ils ne le furent. Je ne les défends ni ne les approuve ; mais enfin qui dit faiblesse explique et excuse d'avance les finesses, les supercheries, les obséquiosités, les subterfuges employés pour faire arriver au but une idée et une œuvre, qui, sans ces petits moyens, resteraient en route. Laissons de côté *Tartuffe*, qui est, à mes yeux, le plus étonnant chef-d'œuvre des lettres profanes, et qui échappe, par sa beauté même, à un contrôle impartial : mais *Figaro !* franchement, l'idée en valait la peine, et je conçois que cet endiablé Beaumarchais ait fait le diable à quatre pour forcer à son profit les portes du théâtre. Ne songez pas aux détails, à la bâtardise, aux scènes scabreuses, aux gravelures imaginées pour mettre en goût cette société dissolue et l'intéresser, par des baisers sur une joue, à recevoir des soufflets sur l'autre : Qu'est-ce, au fond, que Figaro? On l'a dit cent fois, c'est le Tiers, qui n'est rien, et qui veut être tout; c'est la société nouvelle qui va s'installer sur les débris de l'ancienne; c'est le peuple qui va monter d'un cran, s'appeler la bourgeoisie, et, sous ce nom, jouer une partie immense, la gagner, la perdre, la regagner, la reperdre encore, en attendant que cette bourgeoisie, qui n'a d'égal à son intelligence que son aveuglement, se laisse choir à son tour dans une vaste chaudière d'où sortira la démocratie moderne.

Trouvez-vous que notre horizon s'agrandisse, et que nous soyons assez loin de Giboyer? Giboyer n'est rien, Dieu merci ! et ne représente rien. Toutes les sociétés, aristocratie ou démocratie, ancien ou nouveau régime,

monarchie, république ou dictature, ont de ces *detritus*, de ces scories, de ces bavures; enfants perdus que les civilisations noient ou rejettent comme la mer rejette ou engloutit les naufragés ou les épaves; écume que le vice dépose au coin de la borne avec le chiffon de papier qui fut un journal et l'immondice qui fut une fleur. Or, si Giboyer est à cent degrés au-dessous de Figaro, si Giboyer n'a pas l'excuse d'être une idée présente ou future, une excuse d'un autre genre manque à l'auteur de *Giboyer*. En face de la société et des puissances de leur temps, Molière et Beaumarchais étaient des inférieurs, j'allais dire des subalternes, autorisés, par conséquent, à faire, pour réussir, ce qui est permis aux faibles et aux petits : mais, dans notre régime d'égalité, — et je suis loin de m'en plaindre, — un auteur dramatique, tel que M. Augier, est l'égal de tout le monde; du grand personnage dont il sera demain le collègue au Sénat; du prince, du duc ou de l'ancien président du conseil, dont il est aujourd'hui le collègue à l'Académie. Il ne lui était pas permis, à lui qui est le plus fort et dont la raison n'est pas pour cela la meilleure, de s'appuyer sur plus fort que lui et que nous, pour attaquer des faibles; il n'en avait pas le droit parce qu'il n'en avait pas besoin, et que toutes les conditions du débat sont renversées depuis Molière et même depuis Beaumarchais. Tout au plus, le lui aurait-on permis, si Giboyer était une idée; mais Giboyer n'est pas une idée : c'est une fantaisie. Sous le règne de Louis-Philippe et de la bourgeoisie, quand on joua *Robert Macaire*, nous dîmes tous avec le touchant ensemble d'une opposition aussi bien raisonnée que bien sentie : Voyez-vous ce garnement?

Robert Macaire, c'est Figaro en 1840 : c'était injuste et absurde sous un régime où, par une anomalie singulière, on faisait beaucoup de bruit et où l'on aurait entendu *voler* une mouche. Ne dites pas que Giboyer est Figaro en 1863, que Giboyer représente la démocratie moderne : ce serait offenser Figaro et insulter la démocratie.

Ceci m'amène à mon second point : ici mon sujet me déborde, et je suis forcé de me borner à une sorte de sommaire. On est surpris de voir, dans le *Fond de Giboyer*, M. Louis Veuillot si dur à l'égard de la démocratie. Si des catégories étaient permises parmi ceux qu'unissent et que confondent les mêmes espérances et la même foi, nous dirions que jusqu'à présent M. Veuillot avait paru personnifier dans le parti catholique l'élément démocratique avec sa séve, sa verdeur, sa passion et ses âpretés, tandis que le groupe du *Correspondant*, par exemple, en personnifiait l'aristocratie libérale. M. Veuillot est, en religion, un démocrate d'instinct, visité par l'Évangile, et en littérature, un démocrate de style, épuré et ennobli par le dix-septième siècle. Si, malgré ses formidables coups de boutoir, il est accepté et admiré dans un certain monde littéraire qui n'est pas précisément celui des salons, c'est qu'il y tient par des affinités secrètes, par des analogies de fond et de forme, que dominent très-heureusement et neutralisent le frein religieux, l'élévation du talent et l'habitude de vivre et de penser en chrétien. En province, dans les pays où le catholicisme est non-seulement pratiqué, mais populaire, où les deux cultes sont en présence, et où un protestant est positivement regardé comme plus noir qu'un malfaiteur, M. Veuillot est adoré, et je me

servirais un moment d'une locution détestable pour ajouter qu'il est l'idole du *bas* clergé, si je connaissais quelqu'un de plus *haut* qu'un curé de village. Ce sont là des indices dont il sied de tenir compte. A un point de vue plus général, la démocratie est le grand fait du dix-neuvième siècle. Ceux qui ne l'aiment pas doivent la subir; ceux qui l'aiment doivent la régler : tous doivent s'entendre pour la dégager de ce qu'elle a de grossier, d'impur, de dangereux, d'enclin au servilisme et aux convoitises, pour tirer parti de ce qu'elle a de jeune, de robuste et d'énergique. La démocratie est un enfant terrible, mais un enfant aux bras d'Hercule : la rendre solidaire des ignominies de Giboyer, c'est lui infliger une de ces humiliations, une de ces injures qui donnent envie aux enfants de commettre les fautes qu'on leur attribue et de mériter les reproches qu'on leur adresse.

Enfin je lis, dans le *Fond de Giboyer*, une page sur les comédiens, aussi belle dans son genre, mais aussi excessive que celles de Joseph de Maistre sur Voltaire et sur le bourreau. Les comédiens ne sont plus ni des *bannis* ni des excommuniés. Les derniers archevêques de Paris, notamment, ont rendu droit de cité chrétienne à ces artistes, que je ne puis consentir à regarder comme déchus d'aucune espèce de dignité humaine, lorsqu'ils interprètent et arrachent au silence des bibliothèques Corneille et Racine, Shakspeare et Molière, Mozart et Gluck, Cimarosa et Rossini. Il n'est pas vrai que ces artistes soient des *outlaws*, en guerre ouverte contre la religion qui les condamne, contre la société qui les repousse, et enchantés de toutes les occasions qui leur sont offertes de se venger de

l'une et de l'autre en exagérant les types satiriques, en poussant au noir les caricatures. Les sociétaires du Théâtre-Français, — ceux du moins que j'ai l'honneur de connaître, — sont, au contraire, des hommes d'ordre, corrects, spirituels, très-instruits, et s'ils n'ont plus l'élégante fatuité de Baron, de Molé et de Fleury, s'ils ne sont plus tout à fait marquis, ils sont encore, ce qui vaut mieux, gens de très-bonne compagnie. Il y a là une note fausse, au-dessus du ton, et je la signale d'autant plus franchement, que M. Louis Veuillot, en d'autres parties de son livre, se montre sous un aspect nouveau de conciliation affectueuse, qu'il a des retours sympathiques vers des noms peu habitués à ses hommages, qu'il a trouvé, pour parler de madame Swetchine, d'admirables accents, pleins d'émotion, de respect et de tendresse. Allons maître, encore un effort! Dans ce volume qui obtient, quoi qu'on en dise, un éclatant succès, vous revenez aussi à une autre *outlaw*, à une autre bannie, à une autre suspecte, dont nous avions douté tous les deux, et qu'on appelle la liberté. C'est qu'il est plus facile d'en médire que de se passer d'elle, plus dangereux de contribuer à sa ruine que de pardonner à ses fautes. La vérité vous compte parmi ses défenseurs les plus dévoués, les plus éloquents, les plus énergiques : eh bien! croyez-en le moins impeccable, hélas! mais le plus sincère de vos admirateurs et de vos amis. Cette vérité que vous aimez tant et que vous servez avec une si généreuse ardeur, n'est jamais mieux défendue que lorsqu'elle a à sa gauche le plus grand bienfait et à sa droite la plus grande vertu du christianisme : la liberté et la charité.

V

M. OCTAVE FEUILLET

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE[1]

---

29 mars 1863.

Nous voici sur les marches du palais Mazarin : n'entrons pas encore ; nous sommes en bonne et belle compagnie : s'il est vrai, comme on le dit, que ces séances attirent tout Paris, si, comme je le crois, ce tout Paris est gouverné par les femmes, et si, comme j'en suis sûr, les femmes sont toujours jalouses de leurs priviléges et de leur empire, elles ne peuvent souffrir que le roman fasse moins pour M. Octave Feuillet que la politique ne fit, il y a un mois, pour M. Albert de Broglie. Restons donc un moment à la porte : c'est le sort de bien des gens, sans compter les candidats. L'Académie française, en donnant M. Octave Feuillet pour successeur à M. Scribe, nous invite à rapprocher ces deux talents, à indiquer comment ces deux noms, mis en regard l'un de l'autre, pourraient servir de texte à un des innombrables chapitres de notre histoire littéraire.

[1] Réception de M. Octave Feuillet, le 26 mars 1863.

Je me suis souvent figuré le public de notre époque, — ce public flottant qui fait les succès et qui tient le milieu entre le très-commun et le très-distingué, — comme une immense caravane, partie du même point pour se diriger vers le même but par une même grande route. Le chemin est long, les humeurs sont diverses, les haltes fréquentes et les épisodes variés. A chaque incident ou à chaque étape, on se fractionne, on se divise par groupes, on fait un triage. Les sentiments, les mœurs, les idées, les goûts, cessent d'obéir à des lois générales pour devenir individuels et s'exagérer dans le sens qui leur est propre. Ce qui touchait à la vulgarité sans être absolument vulgaire, baisse d'un cran, tombe dans le trivial et parfois dans l'ignoble. Ce qui effleurait la réalité y entre à fond, en piétine et en fait remonter la vase. Ce qui n'était que délicat se manière jusqu'à l'afféterie. L'ingéniosité tourne au subtil, le naturel disparaît entre deux extrêmes dont l'un se fait brutal et grossier, l'autre raffiné et *précieux*. C'est ainsi que huit ou dix groupes distincts peuvent remplacer une multitude, que plusieurs petites églises peuvent s'élever sur les ruines d'un seul temple, qu'une variété de petits jardins d'agrément peut se découper dans un vaste domaine, et que la succession amoindrie, mais épurée et quintessenciée, de M. Scribe, a pu échoir à M. Octave Feuillet.

Tâchons de nous rajeunir de quarante ans, ce qui est, hélas! plus facile en rêve qu'en réalité. C'est à la fin de la Restauration et au commencement du régime suivant qu'a surtout régné et gouverné M. Scribe. Il installait le juste milieu au théâtre pendant qu'on essayait vainement

de l'acclimater dans la politique. Quelle était alors sa clientèle? Tout le monde, vous, moi, notre voisin, nos amis, nos adversaires, Paris, l'étranger, la province, la société tout entière, depuis l'exquise coterie du *Petit Château* jusqu'aux lecteurs de *Victoires et Conquêtes*, depuis le grenier de Béranger jusqu'aux salons de la Chaussée-d'Antin, depuis les grognards de la vieille garde jusqu'aux colonels de la garde royale, depuis les grandes dames jusqu'aux grisettes, depuis les commis jusqu'aux diplomates, depuis le Théâtre de Madame jusqu'à Saint-Thomas-d'Aquin, depuis le riche industriel qui murmurait contre le passé jusqu'au marquis spirituel qui se résignait au présent.

Quel langage parlait cette comédie éclectique à ce monde recruté dans tous les rangs et dans tous les camps? Un langage hérissé de solécismes, mais très-habile au point de vue de la circulation rapide et de l'universalité du succès. Toute sa méthode et toute sa morale se bornaient à réconcilier le sentiment avec l'intérêt, l'imagination avec le bon sens, le roman avec la vie bourgeoise; réconciliation normande dont l'idéal payait les frais, mais si adroitement déguisée et ajustée, que les esprits positifs se pâmaient d'aise sans que les âmes romanesques fussent tout à fait découragées. Au lieu de se mettre en frais d'invention et de plaidoyer au profit de cet *absolu*, de cet *à prendre ou á laisser* qui sied aux talents énergiques et plaît aux sociétés homogènes, M. Scribe s'appliqua et réussit à calculer la *moyenne* de son public. Il comprit que pour se faire applaudir par une société complexe, mixte, transitoire, toute en surface, faite de pièces, de morceaux

et de débris, il fallait être accommodant et superficiel. Il combina savamment toutes ses doses, non pas pour la plus grande gloire de la poésie, de la passion, des hautes facultés de l'âme, des mouvements héroïques du cœur, mais pour le plaisir d'une foule de gens qui représentaient cette bienheureuse *moyenne*, cette majorité immense, ce suffrage universel, et qui n'étaient absolument ni vertueux, ni immoraux, ni croyants, ni incrédules, ni spirituels, ni bêtes, ni distingués, ni vulgaires, ni chevaleresques, ni bourgeois, ni esclaves du positif, ni subjugués par le romanesque; gens enchantés d'associer l'utile à l'agréable, de voir cesser les hostilités entre la *sensibilité* et la raison, de découvrir enfin qu'ils passaient leur vie à faire de la morale sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Mais cette paix, ou plutôt cette trêve, maintenue et prolongée par M. Scribe à force d'expédients, de dextérité et d'amusantes invraisemblances, ne pouvait durer toujours. Les années de révolution comptent double pour les peuples et pour les littératures, comme les années de campagne pour les militaires. Le romantisme, d'ailleurs, arrivé sur ces entrefaites, déclarait ne rien entendre à toutes ces finesses, et, comme il appelait crûment les choses par leur nom, il eut au moins le mérite de rendre impossible ce régime de jolies supercheries, d'ingénieux escamotages et d'adroits accommodements.

On se sépara donc, et cette séparation coïncida avec le déclin de M. Scribe. Les esprits communs passèrent à gauche et les délicats à droite. Ceux qu'avaient séduits et charmés les bas côtés du talent de M. Scribe descendi-

rent encore, et firent la fortune d'un art nouveau, plus accentué que le sien, où la réalité s'accusait plus fortement et s'envenimait. Ceux qui représentaient, dans son public, les délicatesses de goût et de sens moral, se voyant moins nombreux, se montrèrent plus exigeants et plus susceptibles : c'est l'honneur des minorités et des vaincus. Il leur fallut autre chose que cette distinction un peu banale qui ne dépassait guère le niveau de la bourgeoisie nouvelle, autre chose que cette morale facile et de petite vertu, qui se réduisait, en somme, à une question d'intérêt bien entendu. Scribe nous avait dit : « Soyez sages pour être heureux ; gardez-vous du désordre et de la faute, parce que l'honnête et le raisonnable sont encore ce qu'il y a de plus utile et de plus commode ; évitez les exagérations et les enthousiasmes, parce que mon royaume, qui est de ce monde, appartient aux sentiments tempérés. » — Cette morale avait à monter d'un degré et à nous dire : Voyez-vous ces passions coupables, ces vices superbes, qui grondent et éclatent là-bas, dans ces livres chargés d'électricité et de tempêtes ? Mensonge que tout cela ! Ce sont des simulacres de poésie et de passion, des feux follets, bons à nous attirer, non pas même dans de majestueux abîmes, mais dans d'affreuses fondrières ; un vertige de l'imagination et des sens, où l'âme et le cœur ne sont pour rien et se vengent tôt ou tard de leur défaite par le châtiment et l'opprobre de leurs misérables vainqueurs : soyez sages pour être poétiques ; la vraie poésie, la vraie passion résident dans l'accomplissement du devoir. Les textes véritables du roman de la vie ont été falsifiés et défigurés par des mains

infidèles, intéressées à les travestir : nous allons, si vous le voulez bien, les rétablir, et nous serons tout ensemble, s'il plaît à Dieu, vertueux et romanesques! A cette morale ainsi teintée de poésie et d'idéal, il faudra aussi, pour être conséquent et ne pas troubler l'harmonie, un style plus pur, une culture plus délicate, une forme plus exquise, un art plus scrupuleux, des détails et des ajustements d'une élégance patricienne, d'une grâce féminine. Fiez-vous à moi, et s'il nous arrive parfois de tomber dans l'artificiel et le mignard, de mettre un peu de convention dans nos vérités, de prouver moins en voulant prouver trop, de rappeler un parc anglais illuminé de verres de couleur plutôt qu'un vrai paysage éclairé par le soleil, songez à ce qu'il en coûte pour rendre la vertu aussi séduisante que son contraire, et n'y regardez pas de trop près!

Nous voilà en plein dans notre sujet, à deux pas de l'Institut, cinq minutes avant la séance : retranchez les neuf dixièmes de l'auditoire, de l'œuvre, de la popularité, de la fécondité, de l'invention de M. Scribe ; donnez au dernier dixième du style, un redoublement de délicatesse intellectuelle, de sentiment littéraire, d'élégance morale, et vous aurez l'auditoire, l'œuvre, le succès, l'inspiration et la physionomie de M. Octave Feuillet.

Cette physionomie douce, distinguée, d'un charme mélancolique et un peu languissant, lui avait conquis les sympathies de l'assemblée avant qu'il eût ouvert la bouche. Son exorde était de nature à accroître encore cette impression très-favorable : il y a eu quelque chose d'ingénieux et de touchant dans cette manière de réduire dès

l'abord au roman tous ses titres académiques, afin de signaler l'avénement définitif de ce genre longtemps suspect ou secondaire, de rendre hommage à ceux qui, moins heureux, venus trop tôt ou placés dans des conditions moins propices, n'ont pas participé à la même récompense, et surtout de bien constater que, par cet empressement à se déclarer romancier et à se compter pour rien comme auteur dramatique, il éloignait toute idée de rapprochement et de parallèle entre le répertoire de M. Scribe et le sien. C'était trop modeste, mais spirituel et aimable, et cela donnait une transition excellente pour passer à l'éloge du célèbre défunt. Les récipiendaires bien avisés imitent, quoique en sens contraire, les héritiers prudents : ils n'acceptent les successions que sous bénéfice d'inventaire; seulement, ce n'est pas de la pauvreté de leurs prédécesseurs qu'ils se montrent effrayés : c'est de leurs richesses.

Par malheur, le discours académique a des traditions, et M. Octave Feuillet, décidé cette fois à les rétablir toutes, a trop respecté celles qui consistent à ne dire que du bien de l'homme qu'on remplace : pour éluder celles-là, pour faire légèrement sentir le dard de l'abeille dans le rayon de miel, l'épine sous la rose ou le serpent sous l'herbe, il faut une rouerie académique dont un récipiendaire est rarement capable : il faut un esprit critique, une habitude d'analyse, qui forment un talent à part; talent qu'il serait d'autant plus injuste de demander à un romancier, à un poëte, à un rêveur, à un fantaisiste, à un auteur dramatique, qu'en refroidissant ou mettant en garde contre elles-mêmes leurs facultés d'imagination, il

eût très-probablement amoindri leurs succès et nos plaisirs. On peut très-bien avoir écrit *Dalila*, la *Petite Comtesse*, le *Roman d'un Jeune homme pauvre*, *Sibylle*, sans être pour cela en mesure de se rendre un compte bien exact des ouvrages d'autrui : ou plutôt c'est justement parce que l'on a écrit ces choses charmantes que l'on se trouve, sur ce nouveau terrain, inférieur à un pur et simple critique, et surtout à un critique qui, par grand extraordinaire, ne serait ni simple, ni pur. Si M. Feuillet, par exemple, avait eu le regard assez sûr et assez attentif pour être vivement frappé des invraisemblances qui jouent un si grand rôle dans les pièces de Scribe, c'est que l'invraisemblance, cette mère prodigue du roman et du théâtre, lui eût paru *à priori* plus grave et plus fâcheuse qu'elle n'en a l'air : dès lors il s'en serait méfié pour son propre usage, et nous n'aurions pas eu les délicieuses invraisemblances de *Sibylle* et du *Roman d'un Jeune homme pauvre ;* on le voit, nous y aurions perdu, depuis des années, vingt fois plus que nous n'y aurions gagné avant-hier.

Sérieusement, les maîtres du genre, M. Villemain, qui, dans le temps, si j'ai bonne mémoire, lors de la réception de M. Scribe, avait mêlé à ses compliments de si fines pointes d'aiguille ; M. Sainte-Beuve, qui, de plus en plus initié aux grâces et aux grandeurs de la terre, assistait jeudi à la séance derrière le fauteuil de S. A. la princesse Mathilde, auraient pu enseigner à M. Octave Feuillet comment on s'y prend pour déchiqueter une gloire que l'on fait semblant de consacrer, pour percer à jour et à fond un talent dont on a l'air d'admirer les triomphales

surfaces et pour déshabiller un homme que l'on revêt de l'habit vert. Instruit à cette haute école, M. Octave Feuillet ne serait pas tombé, lui, si fin, si ingénieux, si délié quand il étudie les plus impalpables fibres du cœur, dans des lieux communs tels, que nous avons passé une heure à nous demander comment on pouvait être à la fois si pénétrant et si subtil dans l'analyse psychologique, si superficiel et si banal dans l'analyse littéraire. Le sujet étant immense, — sinon en profondeur, au moins en espace, — nous nous bornerons à deux points : la morale de M. Scribe et sa politique.

Que M. Scribe ait été, dans la plus complète acception du mot, un galant homme, mieux que cela, un homme d'une charité inépuisable et aussi ingénieuse que ses pièces, d'une bonté parfaite, ayant admirablement arrangé et réglé sa vie privée, où il avait su, malgré sa popularité sans égale, mettre cette ombre discrète qui est au bonheur domestique ce que la pudeur est à la beauté, soit; nous ne chicanerons pas là-dessus et nous n'en saurions assez dire ; mais la morale de son théâtre! Voyons, ne soyons pas dupes, et parlons tout au plus de sa décence. Je ne reconnais et ne salue le sentiment moral que là où il domine tout ce qui n'est pas lui, où il est, à lui seul, une puissance. S'il n'est qu'un assaisonnement ou un hasard, si je devine qu'il joue un rôle de subalterne prêt à paraître ou à disparaître suivant qu'on en a besoin ou qu'il gêne, si je sens qu'il suffirait pour l'annuler d'une combinaison différente sur l'échiquier dramatique, je puis encore m'amuser sans y mettre trop de façons, décidé que je suis à laisser toute pruderie à

la porte du théâtre comme on laisse son paletot au vestiaire : mais je ne veux pas que l'on crie au moraliste. Il y a plus, c'est ne pas comprendre M. Scribe, qui ne prétendait guère, je crois, à ce titre vénérable.

Qu'était-ce, en réalité, que M. Scribe? Un cerveau exceptionnel, fait exprès, soumis à une vocation spéciale, où tout était théâtre, comme, dans un cerveau de savant, tout est calcul mathématique, comme, dans un cerveau halluciné, tout est vision ou extase. C'était le théâtre fait homme, et, comme tel, il ne se préoccupait que d'une chose ; de se tenir en communication permanente avec le public, de prendre exactement et à toute heure mesure de ses goûts, de ses penchants, de ses faiblesses, d'essayer enfin tout ce qu'il pouvait risquer, *jusqu'où il pouvait aller* auprès de ce roi absolu, mais débonnaire, dont il se faisait le courtisan pour être plus sûr d'en devenir le maître. *Jusqu'où il pouvait aller*, pourvu que ces licences ne tournassent pas au scandale, pourvu que l'immoralité fût *sauvée* comme l'invraisemblance, que le tour de gobelet s'appliquât aussi adroitement à la morale qu'à l'intrigue, et que le public amusé consentît à ne pas trop voir ce qu'on lui montrait sous un voile, à ne pas trop comprendre ce qu'on lui disait en des mots à triple entente ! Voilà le secret, le succès et la moralité du théâtre de M. Scribe. Cela est si vrai, que lorsqu'il n'a plus à ménager des spectateurs réunis, qu'il espère avoir encore meilleur marché du lecteur isolé et qu'il est sûr du moins que l'improbation ne peut pas se traduire en sifflets, il force la note, éclaircit la gaze et arrive à la gravelure assez peu déguisée. M. Octave Feuillet a-t-il ouvert

un petit volume, édité par Charles Gosselin, en 1840, sous le titre de *Proverbes et Nouvelles?* S'il le connaît, s'il y a lu, entre autres, *un Ministre sous Louis XV*, *le Jeune docteur*, *Potemkin*, *la Conversion*, *le Tête-à-Tête*, il doit être parfaitement édifié sur le sujet qui nous occupe, et il a sans doute gémi des tyrannies du panégyrique. Ah! le vague! l'à-peu-près! la convention! la nécessité de placer sous des mots autre chose que ce que ces mots signifient et d'exprimer des idées contre lesquelles proteste le sens intime! C'est (en littérature) le fléau des salons, des Cours et des Académies.

Ceci nous mène à la politique de M. Scribe. Je serai bref, et pour cause : M. Scribe n'a pas eu de politique : on a raconté, à sa louange, que, le 24 février 1848, au moment où on s'égorgeait dans les rues, il combinait paisiblement un *libretto* d'opéra-comique. S'il avait eu une politique, on serait forcé d'être sévère envers lui, et par ricochet, envers son aimable panégyriste. Si réellement M. Scribe avait été une sorte de Béranger en prose mêlée de couplets et mitigée par la censure théâtrale, si sa muse ou sa musette avait trop aimé, dès 1818, à consoler les *douleurs* ou à réchauffer les *espérances* de la patrie, s'il s'était fait sciemment l'auxiliaire de l'opposition libérale, nous aurions le droit de poser une question et d'évoquer un souvenir. Les augustes et gracieux patronages ne datent pas seulement d'aujourd'hui. Le théâtre qui, après avoir servi de berceau à la gloire naissante de Scribe est resté, en définitive, le moins fragile débris de sa royauté, s'appelait le Théâtre de Madame ; ce titre n'était pas purement honorifique ; il indiquait la protection intelligente

et efficace d'une princesse que les arts et les pauvres avaient appris à bénir et de toute la société d'élite qu'elle animait de son sourire. Nous avouons ne pas connaître de prestidigitation dramatique, — si merveilleuse qu'elle pût être, — qui permît au favori de cette société et de ce théâtre de faire niche à la monarchie et de pousser aux révolutions pendant qu'il recueillait ces bénéfices et profitait de ces faveurs. N'insistons pas et gardons-nous de trop appuyer à propos d'un homme qui n'appuya jamais et s'en trouva bien. Ce qui est vrai, c'est que M. Octave Feuillet, qui est trop jeune pour se souvenir de ce temps-là, qui comprend tous les sentiments nobles et toutes les idées généreuses, eût donné plus de prix à un hommage dont personne ne s'est étonné et qu'il n'aurait pu omettre sans ingratitude, s'il avait préalablemant rendu plus de justice au passé : se montrer équitable envers ce qui n'est plus, c'est rendre vraisemblable et digne la louange de ce qui est.

Mais à quoi bon tout ce verbiage, et comment osons-nous écrire, quand M. Vitet a parlé? Nous avons retrouvé dans sa réponse cette perfection magistrale à laquelle il nous a accoutumés et dont il ne nous donne qne de trop rares modèles. Jamais ce dilettantisme supérieur, qui est lui aussi un art, ne s'était révélé sous une forme plus exquise, avec un accent plus irrésistible, une allure plus douce et plus ferme tout ensemble. Qu'il s'agisse de Scribe, de Musset ou de M. Octave Feuillet, on ne peut plus ajouter, après M. Vitet, que l'ancienne formule : *Magister dixit*, et ce n'est pas assez encore. Nous parlions tout à l'heure de ces maîtres dans l'art de mêler au nec-

tar académique le verjus et le vinaigre de la vérité, de déguiser des épigrammes sous des compliments et de faire comprendre au public autant de malices qu'on fait entendre de louanges au récipiendaire. Ce n'est pas la manière de M. Vitet, et sa manière est meilleure : il ne dit pas tout, mais il ne déguise rien ; il n'a pas besoin de velours, parce qu'il ne veut pas avoir de griffes ; il ignore ou dédaigne ces charmantes chatteries, légitimées ou légalisées par le code de l'Académie, plus avancé que son dictionnaire. Nul n'est plus vrai dans l'éloge, plus tendre et plus paternel dans le blâme, plus mesuré et plus décisif dans l'emploi de ces nuances permises qui font deviner la pensée sans la livrer lout entière. Étant données les barrières du lieu et du genre, M. Vitet les accepte, et nous dit ou a l'air de nous dire : Voilà les limites que je ne puis pas dépasser ; vous qui avez assez d'esprit pour me comprendre et pas assez pour être académiciens, faites dix ou cent pas de plus sur la voie que je vous indique, et vous serez dans la vérité.

Rarement, même à l'Académie, nous avions assisté à un succès pareil ; chaque phrase de l'orateur était interrompue ou suivie par des applaudissements sympathiques, des frémissements d'enthousiasme et de plaisir : ce succès a pris tous les caractères d'une manifestation vengeresse, quand M. Vitet, s'emparant d'une heureuse expression du récipiendaire, a ajouté : « Le théâtre alors prenait parti pour les vaincus... Vous avez raison, monsieur, c'était l'âge d'or ! » Giboyer soit qui mal y pense !

En somme, la séance a été très-brillante : ce n'était plus tout à fait le même public que pour la réception de

M. Albert de Broglie ; mais c'était un public charmant, où les femmes, comme toujours et mieux que toujours, se trouvaient en majorité. D'illustres spectatrices sont venues ajouter à l'éclat de la fête, et tout le monde a remarqué l'expression de béatitude janséniste qu'a prise en ce moment la figure de M. de Sacy. Vieux pécheur du libéralisme, il était heureux de dépouiller le vieil homme et de sentir en lui la Nature vaincue par la Grâce. Des quatre tribunes qui dominent les statues de Sully, de Descartes, de Bossuet et de Fénelon, trois avaient été tendues de damas rouge et ornées pour la circonstance. C'est dans une de ces tribunes que s'est tenu constamment M. Sainte-Beuve : il a préféré ses devoirs de courtisan à ses droits d'académicien : ne méritait-il pas d'ailleurs de passer ces aimables heures auprès de la princesse qu'il a si bien peinte?

VI

MME ACARIE ET MME SWETCHINE[1]

Samedi saint, 4 avril 1863.

L'excellente étude de M. Georges de Cadoudal, le volume tout frais éclos de madame Swetchine, voilà bien ce qu'il nous faut pour notre semaine sainte littéraire. Je ne sais si vous m'accuserez d'un *cléricalisme* excessif; mais s'il est vrai, comme tout le monde en convient, que même pour les esprits superficiels et frivoles, cette semaine ne ressemble pas aux autres, j'ajoute que notre causerie doit se ressentir de cette différence et s'arrêter un moment sur le seuil ou sur les marches de l'église.

Quel beau sujet d'ailleurs que celui-là, et comme il se lie étroitement à ceux qui, dans ces derniers temps, ont le plus passionné quelques-uns de nos plus illustres lettrés! Madame Acarie, la femme catholique à la fin du seizième siècle! madame Swetchine, la femme catholique au dix-neuvième siècle! ces deux figures, ces deux types personnifiant excellemment deux mondes séparés par des abîmes! Entre ces

[1] Madame Acarie, par M. G. de Cadoudal. — Madame Swetchine, *Méditations et prières.*

deux points extrêmes et comme pour marquer de l'un à l'autre les transitions et les gradations, le dix-septième siècle plaçant ses grandeurs, le dix-huitième ses désordres, la Révolution ses châtiments, notre siècle l'incroyable complication de ses éléments de vie intellectuelle et morale! Nous allons, si vous le voulez bien, faire ensemble ce petit pèlerinage de piété et d'agrément, en commençant par madame Acarie, en finissant par madame Swetchine, en essayant de peupler à notre guise les stations intermédiaires et d'indiquer ainsi ce qu'a été et ce qu'a pu être l'action bienfaisante des femmes à ces époques si diverses. Des livres mal élevés et des gens mal renseignés nous assurent que les femmes ont fait et font encore beaucoup de mal en ce monde : nous allons voir le bien qu'elles savent faire : nous aurons sous le bras ces deux aimables et édifiants volumes : nous aurons pour guides deux saintes personnes, l'une béatifiée déjà, l'autre qui ne peut manquer de l'être tôt ou tard ; et les premiers rayons d'avril, les premiers souffles du printemps, les premiers parfums des lilas embelliront cette pieuse promenade. Vous le voyez ; sauf ma prose, je ne saurais en définitive, vous proposer de moins dure pénitence.

Ce qui me frappe chez madame Acarie, c'est d'abord le parfait accord qui existe entre cette âme fervente et celle de son temps : c'est ensuite l'intensité extraordinaire du sentiment catholique et du sentiment national pendant ces dernières années du seizième siècle, que l'on se représente comme entamées déjà par l'esprit d'examen, les querelles religieuses, les influences étrangères et les ivresses de la Renaissance. Nous somme en effet trop en-

clins à croire qu'à cette date critique, après Rabelais, après Calvin, après le triste règne des Valois, la France devenait une sorte de terrain neutre, mixte, éclectique, placé entre les puissances catholiques et les puissances protestantes, comme pour en émousser les dissidences et fondre les deux esprit sous le patronage d'un roi aussi habile que mal converti. M. Georges de Cadoudal n'a pas de peine à nous prouver le contraire. Telle était alors la séve religieuse, que refoulée un moment, mais non pas affaiblie par la Réforme et la guerre, il ne lui fallut que quelques années de paix et de halte victorieuse pour reprendre toute sa force d'expansion et se manifester au dehors en des œuvres admirables ; à peu près comme ces grands chênes que la tempête enracine par les secousses mêmes qu'elle leur imprime, ou comme ces grands oiseaux dont les serres s'incrustent dans le roc ou sur les branches, pendant que l'orage fait tourbillonner les feuilles et le sable. C'est à ce mouvement de renaissance catholique que s'associèrent avec éclat de pieuses femmes, parmi lesquelles madame Acarie ne tarda pas à conquérir le premier rang, et dont l'héroïsme chrétien prépara la forte et magnifique génération féminine du règne suivant.

Dès les premières pages de ce petit livre, destiné à populariser une histoire présentée jusqu'ici sous une forme trop volumineuse et trop mystique, on se sent dans une atmosphère spéciale où tout, les hommes, les œuvres, l'air, le soleil, le terrain, la culture, les grands, les petits, voire les subalternes, est admirablement approprié à faire naître, croître et prospérer les choses saintes.

Barbe Avrillot, devenue plus tard madame Acarie, ap-

partenait, soit par sa famille, soit par celle de son mari, à cette noblesse parlementaire, presque aussi illustre et bien plus nationale, j'allais dire plus parisienne que la noblesse de cour et d'épée. C'est Paris, le Paris de la Ligue purifiée, apaisée, et réconciliée, qui produit ces vigoureuses natures, ces familles de vieille roche où les caractères gardent tout leur relief et toute leur carrure, où les mœurs offrent un singulier assemblage de dignité et de bonhomie, où les maîtres et les domestiques semblent n'avoir qu'un même cœur et où l'esprit français mêle quelques grains de son sel à l'encens des vertus et de la prière. Barbe Avrillot, malgré une vocation religieuse très-prononcée, se maria à dix-sept ans pour obéir à sa mère ; elle eut six enfants, et telle est l'harmonie de tout cet ensemble, que ce mariage, cette maternité, cette physionomie de maîtresse de maison, presque de femme du monde, au lieu de nuire à la prédestination chrétienne de cette âme et de cette vie, semblent en vérité l'avoir complétée. Son mari est un saint homme, un ligueur rallié, un peu boiteux, chansonné par la *satire Ménippée* ; il s'associe à toutes les bonnes œuvres de sa femme, la laisse gouverner dans l'ordre spirituel et temporel et n'a d'autre défaut que d'être un peu *tatillon*. Quoi de plus naïf et de plus charmant que l'épisode qui nous montre cet excellent homme, après avoir consenti à transformer sa maison en monastère et à y recevoir provisoirement les jeunes aspirantes au Carmel, intervenant, sans penser à mal, dans leurs pieux exercices, si bien que l'une d'elles, pour se prêter à ses fantaisies enjouées, finit par consentir à danser avec lui ? Et quels domestiques que ceux

de madame Acarie ! Comme c'est bien là une société dont rien n'a encore bouleversé les assises, dérangé le ciment, brisé ou aminci les cloisons! Les vertus de ces braves gens, sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de celles de leur maîtresse. Ils réalisent tout ensemble la domesticité et l'égalité chrétiennes, c'est-à-dire le sentiment qui relève les petits en les retenant à leur place. Se reconnaissant inférieurs par le rang, l'éducation et l'intelligence, mais égaux à leurs supérieurs par l'âme et la destinée divine, se sachant appuyés, protégés, aimés non moins que subordonnés, ils ne sont jamais ni révoltés, ni serviles ; leur obéissance est de l'amour encore, et la bassesse de leur condition s'ennoblit de toute la franchise de leur dévouement. Voilà les domestiques de ce temps-là; ne parlons pas de ceux d'aujourd'hui, et consolons-nous de la différence en contemplant les embellissements de Paris.

Est-il rien de plus curieux, de plus miraculeux, au sortir des étreintes de Luther et de Calvin, que ce voyage en Espagne, entrepris par les auxiliaires, les confidents de madame Acarie, pour mener à bien une grande œuvre ; l'acclimatation de l'ordre des Carmélites en France, la conquête de quelques religieuses espagnoles, invitées à venir apporter en deçà des Pyrénées les pures traditions de sainte Thérèse? Ce n'est rien, et c'est immense ; car songez à ce que fut cette maison des Carmélites de la rue Saint-Jacques dans la vie spirituelle du grand siècle, dans ces familles de haute noblesse volontairement décimées au profit du cloître, au soir ou même au midi de ces brillantes existences, arrachées toutes saignantes aux griffes de la passion mondaine pour aller se guérir en Dieu. Tous

les incidents de cette pieuse aventure à la recherche de couvents en Espagne, offrent un caractère légendaire que M. Georges de Cadoudal a très-bien fait de maintenir. On dirait un chapitre de la primitive Église transplanté jusqu'au seuil de la société moderne par un souffle de cette foi qui déplace les montagnes.

Après bien des épreuves et des périls auxquels nos voyageurs n'échappent qu'à force de miracles, le succès est complet ; la caravane revient au port, et nous avons le Carmel français, qui, même avec ses institutrices espagnoles, garde son caractère ; le Carmel de madame Acarie, « que l'observateur attentif distingue du Carmel de sainte Thérèse, comme on distingue un tableau de notre Lesueur des toile de Zurbaran ou de l'Espagnolet. » Il était difficile d'indiquer plus finement les nuances que le génie si différent des deux peuples a dû mettre dans l'application d'une même pensée. Madame Acarie, nous l'avons dit, est essentiellement française ; française de ce siècle de mâles vertus, de fortes croyances, de ce Paris catholique et ligueur qui ne se résigna à devenir royaliste que quand il put concilier son roi et sa foi. Unité, simplicité, fécondité, activité, voilà les traits distinctifs de cette sainte femme dont l'action s'exerce librement dans une sphère digne d'elle, secondée par les Bérulle, les Brétigny, les Gauthier, par d'autres femmes dont la piété rivalise avec la sienne, par de grandes dames qui lui servent de médiatrices auprès des pouvoirs de ce monde ; par son siècle qui la comprend et l'admire, par son roi lui-même, qui, sans prétendre à la sainteté, est assez clairvoyant pour deviner qu'il y a là une force, une création et une gloire.

En rencontrant, parmi les protectrices de l'œuvre où se résuma la vie de madame Acarie, une duchesse de Longueville, on se souvient de l'héroïne qui devait, un demi-siècle plus tard, aller si souvent chercher au Carmel l'oubli de ses chagrins et le pardon de ses fautes; on évoque les gracieuses ou majestueuses figures de toutes ces contemporaines de Louis XIV, sur lesquelles se continua l'influence de madame Acarie, et qui, longtemps après sa mort, apprenait encore d'elle, par tradition, à tout quitter pour le cloître, à s'abriter contre le monde et contre elles-mêmes auprès des filles de sainte Thérèse.

On peut donc dire, avec M. de Cadoudal, que les femmes du grand siècle, dans leurs contacts si fréquents avec la *spiritualité*, s'animent de l'esprit de madame Acarie. Puis, hélas! la chaîne se brise; l'ère des frivolités et des corruptions commence. Nous croyons cependant ne pas nous tromper en affirmant que, même au dix-huitième siècle, il y eut, dans les provinces et dans la haute bourgeoisie parisienne, des femmes que n'atteignit pas cette épidémie de désordre, et dont l'âme, le caractère, la maison, la vie extérieure et intime, se conformèrent de loin à ce type consacré par la vénération publique. D'ailleurs, si le mal avait été aussi universel, comment se serait-il trouvé tant de vertus toutes prêtes pour l'exil, le dénûment, la persécution, la prison et l'échafaud? L'expiation suprême remit en lumière la femme chrétienne et simplifia sa tâche, qui consista à pardonner et à mourir. Elle eut pour initiatrices et pour modèles, dans cette nouvelle phase, deux princesses, deux saintes, l'une qui mourut, l'autre qui vécut, et dont la mort et la vie pourraient être comparées à

deux calices de l'or le plus pur, incessamment tendus vers le ciel. J'ai nommé la princesse Élisabeth et Marie-Thérèse de France.

Ce que les révolutions ont fait de la société moderne, vous le savez : ne les maudissons pas; cherchons quel peut être le rôle de la femme chrétienne sur ce sol mouvant, morcelé, où le pied se heurte sans cesse à une ronce démocratique ou à une ruine de l'aristocratie ; dans un monde livré à tous les dissolvants de l'analyse, où l'on ne voit plus rien de compacte ni d'homogène, où les caractères s'affaiblissent, où les mœurs s'altèrent, où les physionomies s'effacent, où les intérêts se compliquent, où les idées se subdivisent et s'éparpillent, où la vie matérielle déborde, où les meilleures intelligences, gagnées par une sorte d'anarchie morale, ne savent plus faire faisceau, manquent de point de repère et de ralliement. Vous figurez-vous, dans une société pareille, un mari revenant de son club et trouvant douze carmélites installées chez lui par sa femme? Vous représentez-vous les domestiques de 1860 oubliant de rêver une augmentation de gages pour s'identifier de cœur et d'âme avec les croyances, les œuvres, les sacrifices et les épreuves de leur maître? Et cette belle légende du voyage en Espagne, cet héroïque ensemble de périls, de souffrances et de miracles, le voyez-vous prêt à disparaître dans la fumée des bateaux à vapeur et des locomotives? Dans cette dispersion générale, sous ce règne de l'individualisme, l'influence de la femme chrétienne ne peut plus être universelle, collective, nationale, mais individuelle. Ses conditions changent. Adieu l'unité, la simplicité, la fécondité ! Elle cesse de

créer des œuvres visibles et palpables qui témoignent à la fois de sa force intérieure et de celles dont elle dispose au dehors; elles sort des sphères de l'action pour se replier sur elle-même, pour se faire méditative et contemplative. Dans ce mystérieux travail, cette âme délicate gagne en saveur et en parfum ce qu'elle perd en expansion et en vigueur. C'est une liqueur rare qui, au lieu de se répandre à flots, se distille goutte à goutte, et remplit peu à peu un beau vase caché dans l'ombre: c'est une source, formée des plus pures eaux du ciel, des neiges les plus virginales, qui, au lieu de s'épancher en torrent ou en fleuve, retombe à travers les fentes de son rocher, et s'y creuse une coupe presque invisible, délices du chasseur fatigué et de l'oiseau voyageur.

Dans ce nouveau cadre, la femme chrétienne prend à la longue, volontairement ou à son insu, la direction d'une famille d'esprits, venus de tous les points du monde, partis de tous les degrés de l'échelle sociale, désorientés souvent, souvent près de s'égarer ou de se séparer, mais qui se reconnaissent à certains traits de ressemblance et se rapprochent dans une communauté d'intentions, de vœux, d'espérances et de regrets. Elle console les chagrins de l'un, elle tempère les ardeurs de l'autre, elle signale à celui-ci un écueil, elle indique à celui-là comment il pourrait tomber du côté où il penche. Sœur de charité des âmes, il lui faut une main fine et souple pour s'acquitter de sa tâche dans ce monde qui n'est, en définitive, qu'une vaste ambulance des ambitions, des enthousiasmes et des vanités. Si cette finesse est un peu subtile, si la souplesse de l'esprit vient en aide à la sincérité du cœur, tant mieux!

Cette femme n'en sera que plus propre à sa mission, toute de nuances, de demi-teintes, d'insinuation douce et balsamique. Peu importe même qu'elle soit étrangère, et je ne sais si ce dernier trait n'aura pas un sens particulier : il achèvera l'expression de la figure; il marquera ce cosmopolitisme qui cherche sa vraie patrie, sa patrie idéale, sur les ruines d'une étroite nationalité : il s'accordera avec le double caractère de notre siècle et de notre pays, où les influences exercées se combinent avec les influences subies, où la faculté d'expansion et celle d'assimilation se complètent l'une par l'autre. Cette femme, en deux mots, sera ou pourra être une Française adoptive, preuve vivante de la puissance de l'esprit français et de l'aptitude de certaines races à s'approprier cet esprit, en y ajoutant je ne sais quel arome, un raffinement et une grâce.

Est-ce un portrait de fantaisie, est-ce le portrait de madame Swetchine que je viens d'essayer? Moins heureux que ses amis, je ne l'ai connue que par ses ouvrages; mais elle s'y est mise tout entière, et l'on ne doit pas s'en étonner; madame Swetchine, si je m'en fais une idée juste, était moins une femme qu'une intelligence, un cœur, une âme : elle n'a vécu que de la vie intérieure, par le sentiment et l'idée dégagés de tout alliage mondain. Cette vie, en se reflétant dans ses écrits, nous la livre bien plus complétement que le miroir le plus fidèle, qui ne nous eût donné que son image. Ses confidences involontaires, toutes renfermées dans le monde moral, sont bien plus sincères et plus vraies que des confidences préméditées où se trahit et se dissimule tour à tour une existence disputée par des courants contraires. La femme qui a fait deux parts d'elle-

même et qui en a donné une, sinon au désordre, au moins au mouvement des plaisirs et du monde, au contact ou à l'étude des sentiments profanes, ne se révélera jamais qu'à demi : par cela même qu'elle sera femme, qu'elle aura une forme et un visage, il lui faudra un ajustement et un voile. Mais une âme, et une âme comme celle-là! Sa nudité sainte est, pour ainsi dire, la plus belle de ses parures, et les grâces dont elle s'entoure à son insu, ne servent qu'à la mettre mieux en lumière : la coquetterie, même celle de l'esprit, lui est si étrangère, si impossible, que sa subtilité est encore du naturel. Madame Swetchine est naturellement et nationalement subtile ; aimable défaut qui ajoute à l'originalité de sa physionomie, et qui, dans la littérature religieuse comme dans l'autre, dans le spirituel comme dans le temporel, n'en répond que mieux au goût d'une époque fatiguée et d'une société blasée!

C'est à la littérature la plus avancée dans la voie de la perfection et du salut qu'appartient le nouveau volume de madame Swetchine, et l'on est tenté, en y entrant, de chercher le bénitier, comme à la porte d'une église. Si l'on a pu dire, à raison ou à tort, que son salon ressemblait souvent à un oratoire, et que son oratoire ressemblait parfois à un salon, l'on ne manquera pas d'ajouter que ses *Pensées*, ses *Airelles*, la plupart de ses lettres, étaient plus voisines du salon, et que ces *Méditations*, ces *Prières*, ce *Journal de sa conversion*, touchent de plus près à l'oratoire. Mais une fois que notre frivolité mondaine a surmonté cette première impression, que de charme dans ces pieuses pages! quelle sagacité! quelle onction douce et pénétrante! madame Swetchine excelle

dans les pensées détachées : il y en a dans ce volume, et plusieurs sont remarquables par ce tour exquis, par cette *ingéniosité* suprême dont ses précédents ouvrages nous avaient offert tant de modèles.

« Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte. »

« On n'est heureux de fléchir que là où il faut se prosterner. »

« La vie est une plante dont le fruit mûrit pour l'éternité. »

[1]« La vieillesse est une voyageuse de nuit ; la terre lui est cachée ; elle ne découvre que le ciel. »

« Le christianisme, quelque élevé qu'il soit, est toujours à hauteur d'appui. »

« Combien elle est faite pour nous, une religion qui absout l'ignorance ! »

« La vérité est une lumière qui éclaire et une force qui sanctifie ; elle conduit les hommes à l'admiration de ce qu'ils connaissent et à l'amour de ce qu'ils admirent. »

« Le progrès indéfini, flagrante illusion dont le seul mérite est de protéger le progrès continu. »

« Il en est de la vérité sociale comme de la vérité religieuse : ce sont les passions et non les intelligences qui ne peuvent s'y accommoder, » etc., etc., etc....

[1] On nous a fait remarquer que cette belle pensée se trouve, presque mot pour mot, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe ;* faudrait-il en conclure que des *extraits de lectures* ont pu être confondus avec des pensées originales? Madame Swetchine était assez riche de son propre fonds pour que l'erreur fût permise. Quoi qu'il en soit, il conviendrait de s'assurer de ce détail avant de publier une nouvelle édition.

Il faudrait citer aussi le *Peuplier*, allégorie charmante, qui prouve avec quelle justesse cette intelligence appliquait à la vie intérieure les images naturelles : elle les immatérialisait, contrairement au procédé moderne qui matérialise et colore les idées : tant cette nature suave était elle-même immatérielle ! et tant la flèche empoisonnée qu'on essayerait de lancer contre cette sainte mémoire serait sûre de se perdre dans le vide et dans l'azur !

Mais la critique littéraire garde ses droits ou plutôt ses servitudes. Ce volume, surtout à dater de la seconde partie, tourne à l'ascétisme : c'est tout à fait un livre de piété, et, comme tel, il se trouve placé au delà des limites que nous ne croyons pas devoir franchir. Étudier en public les œuvres de ce genre, même pour n'en dire que du bien, équivaudrait, selon nous, à parler tout haut dans une chapelle ou à y arriver avec des plumes et une écritoire. Les *Pensées* de madame Swetchine, ses traités de morale, d'une morale toute rayonnante de spiritualisme chrétien, ses lettres déjà publiées, celles, si impatiemment attendues, qui nous montreront cet esprit si sûr aux prises avec l'ardent génie du père Lacordaire, tout cela, dans une certaine mesure de respect et d'hommage, peut être de notre ressort. Les *Méditations*, la *Conversion* et les *Prières* nous échappent, hélas ! toute l'année... — excepté le samedi saint.

VII

M. N. V. DE LATÉNA[1]

12 avril 1863.

Avant d'arriver à la littérature romanesque dont les produits se renouvellent et s'accumulent d'une manière effrayante, au sortir des pieuses mysticités de madame Swetchine qui nous occupait l'autre jour, nous ne pouvons mieux ménager la transition, amoindrir les distances et marquer les points intermédiaires, qu'en rouvrant aujourd'hui le livre de M. de Laténa ; livre toujours nouveau, puisque l'auteur ne se lasse pas de l'améliorer, et puisqu'on ne saurait le relire sans y trouver de nouveaux sujets de réflexion, des leçons nouvelles et un nouveau plaisir.

Primitivement, si j'ai bonne mémoire, il y avait deux parts dans cette belle *Étude de l'homme :* l'une pour les savants, l'autre pour nous ; l'une métaphysique, abstraite, fort développée en surface et en profondeur, l'autre où le moraliste dominait heureusement le métaphysicien et

[1] *Étude de l'homme*, nouvelle édition.

nous faisait parcourir avec lui, une lampe à la main, tous les chefs-lieux et toutes les annexions de ce vaste royaume dont on ne connaît pas encore les limites et qu'on appelle le cœur humain. Nous lui dîmes alors : Voulez-vous que votre ouvrage, qui a déjà beaucoup de succès, en obtienne encore plus? Voulez-vous que vos lecteurs, qui sont nombreux, deviennent innombrables? Abrégez votre première partie au profit de la seconde; allégez-vous de ces richesses scientifiques dont nul ne vous saura gré, excepté quelques esprits superbes qui ne veulent comprendre que ce que personne ne comprend. Modifiez le plan et les distributions de votre édifice : votre salon est charmant, votre boudoir délicieux, votre chambre à coucher exquise; votre parloir donne envie d'avoir de l'esprit, ne fût-ce que pour ressembler au maître de la maison. Eh bien! diminuez quelque peu ces grands portiques qui interceptent l'air et le soleil, cette vaste salle des gardes où la science veille, mais où l'ignorance pourrait s'endormir. Suivez hardiment votre vocation, qui est d'être un moraliste supérieur, d'observer d'un regard juste et fin ce que nous pouvons tous étudier avec vous, et de nous apprendre à nous connaître en vous lisant. Vous êtes de la famille de la Rochefoucauld et de la Bruyère, de Vauvenargues et de Joubert. Ne cherchez pas d'autres ancêtres : ceux-là ont de quoi satisfaire les ambitions les plus difficiles : la liste n'est pas longue, la chaîne n'est pas lourde : ajoutez-y votre nom et votre anneau; bien des génies à grand fracas, bien des gloires à grand falbalas auront passé dans le monde et dans les lettres sans pouvoir en faire autant.

Chose extraordinaire! L'auteur de l'*Étude de l'homme*,

au lieu de répliquer qu'on lui demandait le sacrifice de ses *plus beaux endroits*, a suivi ce conseil ; ce qui prouve qu'il est le plus intelligent de ses propres élèves, et que l'on n'a pas à lui dire : Médecin, guéris-toi toi-même ! Il a remanié, assoupli, éclairci, dégagé son livre dans le sens qu'on lui indiquait. A présent, ce livre, perfectionné dans quatre éditions successives, divisé en quatre parties très-nettes et très-attrayantes, *l'Homme sensitif*, *l'Homme intelligent*, *l'Homme moral*, *l'Homme social*,— humanisé, familiarisé, descendu des redoutables hauteurs de l'*in-octavo*, s'offre à nous dans un format portatif et commode, qui en rendra la circulation plus facile et la lecture plus agréable. Bref, cet ouvrage en est arrivé au point de contenter tout le monde, hormis peut-être l'auteur, ce qui sera encore une des originalités de cet aimable et excellent esprit.

Sans compter toutes les leçons ingénieuses, piquantes, salutaires, profondes, délicates, fécondes, applicables, que renferme l'*Étude de l'homme*, il en est deux que nous rencontrons sur le seuil et que la critique littéraire ne doit pas omettre. Notre littérature est peuplée d'hommes de bonne volonté, qui croient qu'on écrit bien en écrivant beaucoup, que l'on supplée à la qualité par la quantité, et que c'est par des masses de volumes que l'on force les portes du *Temple de Mémoire*. On nous voit sans cesse, comme l'abbé Trublet, écrire, écrire, et puis il se trouve qu'au bout de toutes ces écritures, nous n'avons pas fait un livre, pas une page. Autant en emporte le vent qui passe à travers la rue Vivienne et qui ne rend pas le public fou de nos improvisations éphémères. Or, voici un homme qui n'a pas craint

d'être appelé, bien que dans un sens différent, *homo unius libri*. Cet ouvrage publié il y a dix ans, il le corrige encore : que dis-je? et qui peut connaître la vraie date, sinon de la publication, au moins de l'œuvre? Elle s'est faite jour par jour, dans l'esprit même et dans le cœur de M. de Laténa, depuis qu'il a commencé à observer, à réfléchir, à regarder en lui et autour de lui, à se rendre compte de tous ces détails, de tous ces traits de mœurs et de caractère qui passent inaperçus pour le spectateur superficiel ou vulgaire. Cette lente et sûre élaboration a duré peut-être trente ans, avant qu'il se décidât à faire un cahier avec ses notes éparses, un manuscrit avec ses cahiers, un livre avec ses manuscrits. Il a imité ces peintres qui n'invitent le public à venir visiter leur atelier que longtemps après qu'ils ont achevé leur tableau et qu'ils en ont comparé toutes les parties aux études *d'après nature*, prises sur le modèle vivant ou rapportées de leurs voyages. Seulement, cette fois le tableau était notre portrait, et je dois ajouter qu'il est ressemblant.

Ainsi M. de Laténa, se souvenant de l'épisode évangélique de Marthe et de Marie, aura choisi la meilleure part. Pendant que Marthe, — votre servante, — affairée, remuante et tracassière, fait le ménage, goûte les plats, se trompe sur la dose du sel, du sucre et du poivre, hante la cuisine, gronde les domestiques, et parfois, hélas! casse les assiettes, Marie se trouve bien de sa quiétude contemplative. Ici ma comparaison s'arrête ; car il ne s'agissait plus de contempler les perfections divines, mais les imperfections humaines ; d'adorer, mais d'observer; de prier, mais d'instruire. Sérieusement, M. de

Laténa, en écrivant un seul ouvrage, en se résumant, j'allais dire en se personnifiant dans un livre, s'est montré fidèle, là comme ailleurs, aux traditions les meilleures: il sait que la Bruyère tient dans les dix doigts et la Rochefoucauld dans le creux de la main; qu'à part quelques génies puissants dont le trésor n'a pu se dépenser d'un seul coup, et qui ont le privilége de ne pas se répéter en se multipliant ou de ne pas s'affaiblir en se répétant, bien des écrivains, anciens ou modernes, auraient été plus grands s'ils ne s'étaient donnés qu'une fois au public, et si, après cette manifestation unique, ils avaient gardé le silence. Un critique ingénieux a prétendu que nous naissions tous, — ou presque tous, — avec un roman ou un germe de roman, qui ne demandait qu'à sortir, et qui, si l'occasion ne lui manquait, se produirait d'abord dans notre vie, puis dans un livre. C'est possible, mais ce qui est encore plus vrai, c'est que nous n'en avons qu'un, et que, lorsque nous l'avons vécu et écrit, tout ce que nous ajouterions ne serait que redite dans notre existence et dans notre littérature. Ce roman intérieur, qui n'attend qu'un choc pour jaillir, ne se révèle pas à tous dans les mêmes conditions et sous la même forme. Pour les uns, il est une aventure; pour les autres un sentiment, pour d'autres encore un rêve ou une idée : A ceux-ci il a fallu un fait, un incident pour que leur roman prît un corps et se développât dans une action : A ceux-là il a suffi d'un travail d'observation et d'analyse, d'une opération psychologique, pour concevoir un roman qui ne s'écrira pas, mais dont ils fournissent le texte et la donnée. Faites un pas de plus; changez le romancier purement spéculatif

en moraliste et en penseur, vous aurez M. de Laténa dans ses pages les plus sympathiques, dans celles qui lui attireront le plus de lecteurs et de lectrices. C'est là son roman, à lui : il en est peu de meilleurs, et il y en a beaucoup de pires. Il aura vécu avec celui-là; il s'y sera, pour ainsi dire, incarné, comme madame de Staël dans *Corinne*, Chateaubriand dans *René*, Rousseau dans la *Nouvelle Héloïse*, Benjamin Constant dans *Adolphe*, Gœthe dans *Werther*. Vous voyez qu'il ne pouvait l'écrire qu'une fois, et qu'il est mieux inspiré en travaillant à le perfectionner, que s'il essayait d'en faire un autre.

J'ai dit que l'*Étude de l'homme*, outre une multitude de leçons de détail, nous offrait deux leçons préliminaires. Voici la seconde : Un pareil livre, si bien d'accord avec les vraies aptitudes de notre esprit et de notre langue, nous fait mieux comprendre tout ce que la littérature française a perdu et perdrait encore à se matérialiser, à s'empâter de couleurs, à se salir de plus en plus en se frottant contre une palette, au lieu de rester la littérature des idées, d'exploiter ce domaine qui est le sien et où elle prête sa clarté, sa finesse, sa netteté, sa flexibilité, sa délicatesse, sa transparence au monde intérieur, intellectuel, plus intéressant mille fois et plus riche que le monde extérieur et visible. Remarquez, en effet, ce singulier contraste : voilà, d'un côté, la nature avec l'infinie variété de ses spectacles, l'immense déploiement de ses forces et de ses magnificences, l'incroyable diversité de ses accidents et de ses aspects; de l'autre, un être chétif et fragile, semblable presque en tout à son voisin fragile et chétif comme lui; et, au fond de cet être, quelque chose

que l'on ne voit pas, que l'on ne connaît pas, qui n'a ni forme, ni figure, ni signe sensible, un je ne sais quoi d'insaisissable qui échappe au regard, qui se dérobe à la pensée, qui esquive l'analyse, et que l'on appelle esprit, cœur, cerveau, âme, intelligence, instinct, conscience, appétit, suivant qu'on y met plus ou moins de bonne volonté ou de certitude. On dirait, au premier abord, que ces spectacles si variés, si splendides, si divers, si faciles à contempler, à embrasser du regard, doivent offrir à l'écrivain un texte inépuisable, et que ce je ne sais quoi d'impalpable et d'imperceptible, rebelle à la description, ne peut que s'épuiser avec la première goutte d'encre. Eh bien! c'est tout le contraire : quand vous aurez décrit jusqu'à extinction de carmin et de cobalt montagnes et vallées, torrents et forêts, jeux de lumière et nuits constellées, massifs pleins d'ombre et campagnes poudreuses, il viendra nécessairement un moment où le pinceau s'arrêtera de lui-même, où vous n'aurez plus rien à décrire. Pour l'homme, ce moment n'arrivera jamais; quand vous croirez avoir tout observé, tout deviné, tout dit, il restera encore à deviner, à observer et à dire. Vos yeux, fatigués, éblouis, aveuglés par la lumière extérieure, ne se fatigueront pas dans ce demi-jour crépusculaire où le cœur humain se cache pour être mieux vu et se montre pour mieux se déguiser.

« — Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. » La Bruyère écrivait cela en 1688, six ans avant la naissance de Voltaire, et lui-même, dans son livre immortel, il allait se donner un glorieux démenti. Le dix-huitième

siècle a trouvé des choses nouvelles, — et très-nouvelles, — à penser et à dire. Parmi nous, même au milieu de ce desséchement d'idées qu'opèrent l'industrie et la science pour y bâtir, dès qu'un penseur ingénieux, — hier Joubert, aujourd'hui M. de Laténa, — s'éloigne de la foule pour suivre ce sentier cher aux esprits d'élite, il y cueille sa gerbe et y laisse sa trace. Plus riche, plus difficile à épuiser, cette littérature ajoute à ce premier avantage celui d'être plus constamment attrayante. Buffon me laisse froid; la Bruyère me rappelle sans cesse et me ravit. J'admire Théophile Gautier; je rends justice à ce tour de force, à ce déplacement de l'art d'écrire complétement superposé sur l'art de peindre. Je l'admire, et je vais relire madame de Sévigné, la Fontaine, Saint-Évremond, Lesage, Vauvenargues, Voltaire, ceux qui me présentent des idées plutôt que des images; ceux avec lesquels j'ai le plaisir, souvent douloureux, de m'étudier, de me reconnaître, de me voir reconnu, et dont la lecture me fait croire que j'ai de l'esprit au lieu de me faire ressouvenir que j'ai des yeux.

On comprend maintemant, non-seulement le mérite que je constate dans le livre de M. de Laténa, mais le plaisir que j'y goûte. C'est un livre *humain* qui m'arrive ou qui me revient après bien des œuvres *inhumaines :* car les extrêmes se touchent, et les écrits qui résonnent faux en plaidant pour l'humanité, en revendiquant ses droits, en réclamant contre ses misères, en étalant ses blessures passées ou présentes, produisent un effet absolument contraire à celui que l'auteur se propose ou inscrit sur son programme. Ils ne prouvent rien en voulant trop

prouver : ils me mettent en garde contre moi-même, contre mes mouvements de compassion et de tendresse, contre les clients qu'ils glorifient. Le vrai est encore ce qui dispose le mieux à être bon ou du moins meilleur, à se condamner pour pardonner aux autres, à plaindre d'autant plus ceux qui souffrent que l'on a soi-même souffert ou mérité de souffrir, à essayer de faire un peu de bien pour réparer le mal qui se fait, à se montrer au dehors généreux et charitable, pour expier tout ce qui s'agite au dedans de méchant et de mauvais. Or le livre de M. de Laténa est vrai. Le politique trouvera à s'instruire et à réfléchir dans *l'Homme social;* le penseur dans *l'Homme moral;* l'écrivain dans *l'Homme intelligent;* chaque famille d'esprits y rencontrera, y recherchera ses pages préférées, ses chapitres de prédilection. Pourtant l'auteur ne doit pas se dissimuler que l'impression de la première lecture ne s'effacera point, que son plus vif succès du premier jour reste encore son succès d'aujourd'hui, et que *l'Homme sensitif*, les *passions*, la *sensibilité*, *l'amour*, la *femme* (la femme surtout), *les effets du penchant réciproque des sexes*, demeureront, dans son ouvrage, les morceaux de résistance, ainsi nommés parce que ce sont ceux auxquels on ne résiste pas. Je ne connais rien de plus charmant que la manière dont M. de Laténa parle des femmes : il n'est pas pessimiste, et il n'est pas dupe : il les moralise sans les prêcher, les devine sans les humilier et les déshabille sans les faire rougir : on voit qu'il les connaît bien ou qu'il s'en souvient à merveille, en galant homme plutôt qu'en homme galant, qui a excellemment combiné son expé-

rience acquise avec sa sagacité naturelle. A l'égard des femmes, sa morale douce et pénétrante, saine et indulgente, sérieuse et attentive, se place à une égale distance de la chaire chrétienne dont l'autorité sacrée les frappe pour les guérir et les prosterne pour les relever, et du roman proprement dit, du roman moderne, qui est presque toujours au-dessus ou au-dessous du ton, en deçà ou au delà du vrai, qui trouve moyen d'être à la fois flatteur et offensant, rude et corrupteur, brutal et hypocrite, de souffleter ses idoles avec des bouquets de fleurs artificielles, de faire ressembler ses courtisanes à des patriciennes, ses patriciennes à des courtisanes, son piédestal à un pilori et son encens à une prise de chloroforme précédant une opération chirurgicale. Ceux même d'entre nous qui passent pour experts en ces sujets délicats, hasardent quelquefois, soit par distraction, soit volontairement, une note qui fait dissonnance : c'est ainsi qu'à propos des jolis Proverbes d'Octave Feuillet et de cette *Crise* où le péril entrevu suffit à sauver une vertu chancelante, je lisais lundi, dans un article signé d'un maître : « Le *bouton* est sorti. » — Oh! monsieur! Le bouton! Pourquoi pas le clou ou le furoncle? Prenez donc la peine de vous asseoir, et revenons à M. de Laténa.

On se figure généralement que les femmes aiment à être flattées. Je crois (par ouï-dire) qu'on se trompe. Ce qu'elles préfèrent, c'est qu'on les traite avec une ironie douce et caressante, qui signifie dans ce bon français qui ne brave pas l'honnêteté : Je vous connais et je vous aimerais moins si vous étiez plus parfaites : si j'avais l'air de vous croire sans défauts, vous me regarderiez comme

un imbécile ; ce qui nous disposerait fort mal à un sentiment plus agréable et plus tendre, etc., etc. Voilà la femme, telle qu'elle ressort des observations veloutées de M. de Laténa. C'est en ce sens que nous avons pu dire que son livre nous offrait une transition excellente entre une œuvre de psychologie religieuse et une revue des romans nouveaux, et que nous devons ajouter qu'en marge de ces pages délicates un homme doué d'une imagination inventive ou d'une bonne mémoire pourrait écrire le plan d'un roman à faire ou d'un roman connu. Je lis, par exemple, ces deux lignes : « L'amour, qui corrompt souvent les cœurs purs, purifie quelquefois les cœurs corrompus, » — et j'écris au bas : *Dame aux Camellias*, *Marion Delorme*, *Fernande*, etc. Je lis : « Comment l'amour se contenterait-il de l'amitié? il y voit, non ce qu'elle donne, mais ce qu'elle refuse. » — Et j'écris : *Le Lysdans la Vallée*, la *Nouvelle Héloïse*, etc. Je lis : « Lorsqu'une femme étourdie cesse tout à coup de l'être, soyez sûr qu'elle a quelque chose à cacher. » Et j'écris : *La Petite Comtesse*. Je lis : « L'homme parle de son amour avant de l'avoir senti ; la femme n'avoue le sien qu'après l'avoir prouvé. » — Et j'écris... non, je n'écris rien ; car me voilà sur un terrain dangereux où je ne manquerais pas d'être averti par mes belles lectrices, et je suis nourri dans la crainte des avertissements. Il me suffira de constater qu'il y a comme cela, dans l'ouvrage de M. de Laténa, deux ou trois cents pensées charmantes qui m'ont donné envie d'en faire deux ou trois cents romans, ne fût-ce que pour le plaisir de les prendre pour épigraphes.

Cependant il y a une critique, — non, une objection,

— moins encore, une question, que j'adresserai, avant de finir, à M. de Laténa. La femme qu'il étudie si bien, qu'il décrit avec tant de justesse et de grâce, dont il connaît les vertus voisines de la faiblesse, les faiblesses tempérées par tant de vertus, qui est la femme du monde et du meilleur monde, qui distribue d'une main sobre les joies de l'esprit, du sentiment, d'une espérance toujours déçue, jamais découragée, qu'il soumet à un contrôle où s'unissent la courtoisie de l'homme bien élevé, la galanterie de l'homme spirituel, la pénétration du moraliste, M. de Laténa est-il très-sûr que cette femme existe encore, que ce soit la femme de 1855 et de 1863? Si je suis bien informé, nous avons changé tout cela : il n'y a plus de femme aujourd'hui, dans la vraie et ancienne acception du mot : il n'y a plus que la courtisane et la mère de famille; la femme du suffrage universel, qui se peint trop minutieusement elle-même pour en laisser le soin ou le désir à personne, et la femme du foyer domestique, qui ne veut, qui ne doit être ni soupçonnée, ni étudiée, ni peinte, qui se fait, contre les la Bruyère et les Laténa de l'avenir, un triple rempart des langes de ses enfants, du plat à barbe de son mari et du livre de sa cuisinière. C'est le résultat des mœurs modernes; les femmes, en éventail, à droite; les hommes, en espalier, à gauche; et, au milieu, l'observateur remettant ses tablettes dans sa poche pour passer à l'état de sinécuriste. Dans le monde comme dans la littérature, les séparations devenant chaque jour plus tranchées entre le vice et la vertu, entre la bonne compagnie qui se met sous clef et la mauvaise qui se met aux fenêtres, adieu ces ré-

gions mixtes, ces zones intermédiaires, ces climats mélangés, chers aux hommes de bon goût, aux causeurs délicats, aux dilettantes d'esprit et de sentiment, aux moralistes, aux romanciers, aux célibataires aimables! A ce point de vue, cette partie *favorite* du livre de M. de Laténa serait un anachronisme : pauvre siècle, pauvre société, où le peintre ingénieux de la femme, telle qu'elle a été, telle qu'elle devrait être, paraît en retard de trente ou quarante ans! Heureux anachronisme, où nous retrouvons l'illusion ou le souvenir de ce qui fut autrefois le charme, l'influence, le sourire, l'élégance, la finesse, l'agrément de la société et de la littérature françaises!

VIII

Mme MARIE GJERTZ[1]

I

19 avril 1863.

Le moment n'est peut-être pas trop mal choisi pour dire à notre tour quelques mots du roman contemporain. Deux œuvres singulières, signées de deux noms célèbres, préoccupent et divisent les dilettantes de la littérature romanesque : on dirait ces défis, ces échanges de gants ou de gantelets, qui amenaient, au moyen âge, de si terribles batailles. Ici, pour ajouter à la bizarrerie, le gantelet de fer appartient à une femme et le gant de soie à un homme : George Sand a répliqué à Octave Feuillet; *Sibylle* a fait naître *Mademoiselle la Quintinie*, pour le plaisir ou le scandale des admirateurs un peu assoupis de *Tamaris* et d'*Antonia*[1].

Au fond, c'est toujours le même débat, et ce débat c'est

[1] Voir, pour *Mademoiselle la Quintinie*, le chapitre XIII du présent volume, et, pour *Sibylle*, les *Nouvelles Semaines littéraires*.

le roman ou plutôt c'est la vie, dont le roman, pour être intéressant et vrai, doit interpréter à la fois le dedans et le dehors, les émotions intimes et les agitations extérieures. Qu'on le transporte sur le terrain de la discussion dogmatique ou qu'on se borne aux mots plus complaisants et plus vagues de spiritualisme et d'idéal, il s'agit constamment de savoir qui triomphera, quelle force ou quelle faiblesse aura le prix de la lutte, quelle portion de la nature humaine vaincra l'autre, lequel de nos penchants viendra à bout de son contraire : le bien ou le mal, l'ordre ou le désordre, la vertu ou le vice, la passion ou le devoir, l'obéissance ou la révolte, et, pour tout résumer, l'âme ou la matière ; car notre orgueil a beau chercher des subtilités et des subterfuges; ce qui, dans le vocabulaire romanesque se décore des beaux noms de passion, de poésie, d'indépendance, d'imagination révoltée contre les vulgarités bourgeoises, d'aigle se débattant contre les barreaux de sa cage ; tout cela, en y regardant de près, touche toujours par quelque point aux sens, à la *bête*, à la *guenille*. Élevez-nous à l'état de purs esprits, et vous verrez de quel chiffre diminuera la production ou la consommation des romans dans nos existences et dans nos cabinets de lecture.

C'est donc là la vie du roman, et c'est aussi sa difficulté, du moins pour ceux qui veulent le pratiquer et l'écrire d'une certaine façon. Si nous étions de purs esprits ou seulement d'excellents chrétiens, que dis-je? des créatures bien ordonnées et bien disciplinées, chez lesquelles la vertu et le devoir ne pourraient courir aucun risque, le roman cesserait d'exister; personne n'aurait plus envie

ni d'en faire, ni d'en raconter, ni d'en imaginer, ni d'en lire. Or voilà des écrivains de bonne volonté qui prennent la plume pour glorifier dans un roman tout ce qui rendrait le roman inutile ou impossible, pour humilier et anéantir tout ce qui est cause que le roman ne peut pas mourir. On comprend le désavantage : c'est de ce désavantage que s'est ressenti M. Octave Feuillet. Il en est un autre, d'une nuance plus délicate, plus difficile à indiquer, et que l'on ne saurait pourtant tout à fait passer sous silence. Tout ce qui tient aux dogmes et surtout aux pratiques de la religion catholique est si sacré, si absolu, si inaltérable, qu'il est très-malaisé d'en faire un chapitre de littérature profane sans réveiller immédiatement quelques légères méfiances. On se demande à qui l'on a affaire, à un *fidèle* ou à un artiste, et l'effet produit dépend moins du talent de l'artiste que du degré de conviction qu'on lui suppose. Il en est alors de son ouvrage comparé aux véritables inspirations catholiques, comme de la moderne musique d'église, comparée au plain-chant. *Sibylle* a été de la délicieuse musique d'église, avec accompagnements d'instruments à vents et à cordes, à l'usage des belles paroissiennes de Saint-Roch et de Saint-Louis-d'Antin. Les raffinés et surtout les mal intentionnés ne s'y sont pas trompés, et c'est là peut-être, plutôt que dans des défauts couverts par tant de séductions délicates, qu'il faudrait chercher le secret de cette réaction presque générale contre le dernier succès du jeune académicien. Maintenant, si vous me demandez pourquoi je suis revenu sur un sujet traité, en mal ou en bien, avec une supériorité si désespérante, et pourquoi j'ai l'air d'intéresser la litté-

rature dans ce qui n'est, après tout, qu'une affaire de conscience, je vais vous le dire.

II

Pendant que naissait, grandissait et prospérait la paradoxale *Sibylle*, un groupe d'amis dévoués voyait languir et mourir une femme, une étrangère, dont les dernières années n'ont été qu'une longue agonie, et qui, par un miracle d'énergie et de talent, a trouvé moyen d'écrire, à travers cette agonie, un ouvrage de premier ordre, l'*Enthousiasme*, et un roman qui a paru après sa mort et que l'on ne saurait lire sans une émotion profonde, *Gabrielle*. — Madame Marie Gjertz — c'est le nom de cette admirable femme, — aura bientôt un biographe plus digne que nous de cette pieuse tâche. Aujourd'hui quelques mots suffiront. Venue à Paris après s'être convertie au catholicisme — conversion à laquelle le *Siècle* lui-même ne trouverait rien à redire, puisqu'elle avait coûté à madame Gjertz sa patrie, sa famille et sa fortune, — elle ne songeait pas à écrire : elle ne nous avait apporté qu'un merveilleux talent de musicienne qui, du reste, s'est révélé en traits éloquents dans bien des pages de l'*Enthousiasme*. Ceux qui eurent alors le bonheur de l'entendre affirment que personne, excepté peut-être Wilhelmine Clauss, n'interprétait les grands maîtres avec un sentiment aussi profond, aussi passionné. Mais bientôt la maladie arriva. Ces doigts amaigris, noués par la fièvre, roidis par la souffrance, ne pouvaient plus courir sur le clavier. Le spectre de la pauvreté apparut entre le piano muet et le berceau

de trois enfants. Ce courage de mère, cette vaillance d'artiste, cette fermeté de chrétienne, résistaient; mais il fallait vivre. Ce fut alors qu'un maître dans l'art d'écrire un français qui n'est ni celui de M. Hugelmann, auteur de la *Quatrième Race*, ni celui de M. Louis Ulbach, auteur du *Doyen de Saint-Patrick*, conseilla à madame Marie Gjertz d'essayer de la littérature. Elle commença au hasard, luttant contre les difficultés d'une langue qui n'était pas la sienne, sans cesse interrompue par un incroyable mélange de tortures physiques, d'inquiétudes morales, d'embarras matériels et d'angoisses maternelles; — Et elle écrivit l'*Enthousiasme*, une œuvre où l'on aperçoit des traces d'inexpérience, la marque d'un cerveau exalté, moitié fièvre et moitié génie, mais qui, dans les parties vraiment belles, égale ce que l'art contemporain a produit de plus élevé et de plus grand. Ce travail avait épuisé ses forces : la malade était mourante, et cependant elle ne voulut pas se reposer encore; au mois d'août, quand elle est morte, elle laissait à ses amis le manuscrit de *Gabrielle*.

La vraie charité n'aime pas qu'on trahisse ses secrets. Nous ne croyons pourtant pas sortir tout à fait de nos attributions en ajoutant, ce qui n'étonnera personne, que ces amis sont restés fidèles à cette pure et douloureuse mémoire; qu'une famille bienfaisante, dépaysée dans notre siècle d'égoïsme, a adopté ces pauvres enfants comme siens; que ces enfants, en qui revit un rayon de l'âme de leur mère, recevront une éducation excellente; enfin, que des ressources bornées ont reculé leurs limites sous ces mains qui ont appris de Dieu à multiplier le pain

et le vin au profit des déshérités et des petits. Mais les ouvrages de madame Marie Gjertz comptent pour quelque chose dans les prévisions et les espérances de ce budget de la charité. Je souhaite donc que l'on sache, avant toute critique ou toute louange de détail, qu'en achetant un de ces deux livres, l'*Enthousiasme* ou *Gabrielle*, on secondera une des œuvres les plus belles qui se puissent accomplir en ce monde, la substitution d'une maternité adoptive à une maternité réelle : on contribuera, dans une certaine mesure, à l'éducation et à l'avenir de trois orphelins. S'il est vrai, comme on le dit et comme j'aime parfois à le croire, que tout vétéran — hélas ! tout invalide — de la littérature a sa clientèle, eh bien ! je conjure mes clients, mes patrons, mes amis connus et inconnus, de lire les volumes de madame Marie Gjertz. Quand ils en auront lu vingt pages, ils voudront tout lire, et quand ils auront tout lu, ils voudront avoir à eux ce poëme et ce roman de l'idéal chrétien, la double révélation d'une de ces âmes affamées de l'infini céleste, cygnes blessés qui se posent un moment parmi nous, puis s'envolent vers leur vraie patrie, en nous laissant une plume tachée de sang pour nous rappeler leur passage.

III

Je ne puis me résigner à appeler l'*Enthousiasme* un roman, titre trop souvent compromis qui garde aux yeux des juges sévères quelque chose d'inquiétant et de suspect, à peu près comme ces honnêtes filles qui trouvent difficilement à s'établir, parce qu'une de leurs sœurs

a trop fait parler d'elle. L'*Enthousiasme* est un poëme ou mieux encore une œuvre d'art, écrite dans un très-beau style français par une de ces imaginations germaniques douées de la faculté de monter au delà des espaces, de voir au delà des étoiles et de penser au delà des idées. La néophyte fervente, la Norwégienne patriote, l'artiste supérieure, la musicienne inspirée, la femme passionnée, l'intelligence préoccupée d'un rêve de régénération sociale sous le souffle de la foi et de l'art chrétien, — s'unissent et se confondent dans ces pages enflammées, dont l'auteur écrivait comme le bois brûle, — en se consumant. Ce que je ne me lasse pas d'admirer dans l'*Enthousiasme*, c'est ce débordement de vie intellectuelle, idéale et morale, qui a préservé l'auteur d'une foule de périls dont elle ne s'est pas doutée. A chaque instant on croit que l'on va tomber en plein mélodrame, que l'intérêt va s'engloutir dans une digression politique, esthétique ou métaphysique, que l'on coudoie tantôt Anne Radcliffe, tantôt Jean-Paul, tantôt l'Apocalypse : erreur ! Un vigoureux coup d'aile emporte tout, un souffle brûlant vous entraîne; des trésors de passions se découvrent subitement entre les fentes de ces rochers, tapissés de neiges virginales. Je n'essaierai pas de refaire ici l'analyse de ce bel ouvrage, qui a déjà dix-huit mois de date. Il me suffira de dire que les beautés de l'*Enthousiasme* sont d'un autre ordre que celles de ces livres où un christianisme artificiel s'enjolive de grâces mondaines; qu'il y a entre les convictions proclamées par madame Marie Gjertz et les mysticités de salon la même différence qu'entre le granit et la gaze; que l'idéal de cette femme, dévorée

d'une soif d'infini, domine de cent coudées l'idéal de M. Octave Feuillet, et qu'auprès des amours de Brigitte et de Hjalmar, les deux héros de l'*Enthousiasme*, l'amour de Raoul et de Sibylle est comme un feu d'amiante comparé aux laves du Vésuve.

Nous redescendons, avec *Gabrielle*, dans le domaine habituel du roman moderne, mais sans que madame Gjertz y perde une seule de ses qualités originales. Gabrielle est la fille, d'un premier lit, de M. Dubreuil, banquier aventureux, probité douteuse, pauvre cervelle, caisse sujette à crever d'apoplexie ou à se vider comme le tonneau des Danaïdes. Naturellement, Gabrielle a une belle-mère, madame Héloïse Dubreuil, qui, naturellement aussi, ne peut la souffrir, et dont toutes les tendresses sont pour sa propre fille, l'insignifiante Fanny. Le roman s'engage entre Gabrielle et le marquis Gaston de R..., un de ces jeunes hommes de race historique et chevaleresque, dont le nivellement démocratique n'a pu encore ni effacer le blason, ni rapetisser la taille. Gaston est noble comme Montmorency, beau comme don Juan, élégant comme Brummel, écuyer comme le centaure Chiron, spirituel comme Henri Heine, musicien comme Rubini. Il porte sur le front je ne sais quel signe auquel on reconnaît les dominateurs, et Gabrielle à qui l'amour et le mariage n'apparaissent que comme synonymes d'obéissance pour la femme et d'autorité pour le mari (quelle originale!), salue tout d'abord son maître en voyant le marquis Gaston.

Ils s'aiment, ils sont dignes l'un de l'autre; ils ne sont séparés que par des obstacles de troisième classe : Gaston

n'aura à combattre qu'une opposition très-légère de la part d'une aïeule encore entichée de préjugés nobiliaires, mais dont rien n'égale la piété, la douceur et la bonté. Par malheur, le jeune marquis de R.... est un enfant du siècle; il a perdu la foi, et, avec elle, cette fleur de délicatesse et de chevalerie qui est à l'honnêteté vulgaire ce que le lis est au chardon. Après avoir dit : je vous aime! et avoir vu Gabrielle tressaillir sous cette parole attendue et sacrée, Gaston recule devant l'accomplissement du devoir que cette déclaration lui impose. Il part : Gabrielle, restée seule, forcée de douter de celui qu'elle aime, désarmée par son abandon, se trouve placée dans l'horrible alternative ou de laisser son père, naufragé de la Bourse, achever de s'engloutir dans le déshonneur, la faillite et la misère, ou d'épouser M. Granval, homme de finance, mais de finance plus solide, qui promet de sauver l'imprudent Dubreuil. Gabrielle s'immole, et la voilà devenue madame Granval. Il faudrait n'avoir jamais lu de roman, catholique ou hérétique, pour ne pas être sûr que ces deux déserteurs de l'idéal et de l'amour se rencontreront encore. Ils se revoient en effet; la passion se réveille, semblable à ces bêtes fauves que l'on croit avoir domptées et qui mangent leurs dompteurs. Nous assistons à une lutte très-dramatique, très-émouvante, où l'âme ardente et l'exaltation religieuse de madame Marie Gjertz ont su accomplir deux tours de force; rajeunir, à force de talent et d'éloquence, une situation qui a déjà défrayé des centaines de récits romanesques; purifier, à force d'intentions spiritualistes et chrétiennes, des pages où la vertu, la religion et la morale risqueraient de jouer le rôle de ces

vieux ministres qui abandonnent la signature à leurs jeunes secrétaires.

A ces deux rares mérites j'en ajoute un troisième. Dans le roman comme dans le monde, on se figure trop aisément que l'intensité, l'éclat, la beauté, l'ardeur communicative de la passion se mesurent d'après les libertés qu'on lui donne; que, dans les livres comme dans les cœurs, le frein religieux est synonyme de froideur ou d'ennui; que l'on ne peut être intéressé, ému, entraîné que par des héros ou des récits emportés à tous les vents de leurs amours et de leurs caprices. Rien n'est plus faux, et madame Gjertz l'a prouvé. Il existe de telles affinités entre l'amour et le sacrifice, l'idée de combat s'accorde si bien avec la nature humaine, le sentiment de la vie est si étroitement lié à celui de la souffrance, l'immolation porte en soi de tels trésors de mystique volupté, qu'il suffit d'un artiste, d'un écrivain éloquent pour nous remuer jusqu'au fond de notre être par le tableau d'une de ces luttes où sont en jeu deux destinées, deux âmes, deux filles du ciel aux prises avec les puissances de l'abîme. La passion sans frein est un feu de paille qui s'éteint de lui-même et tombe de lassitude quand il a consumé ses frêles aliments, laissant à peine quelques pincées de cendre. La passion contenue, réprimée, vaincue, brisée par un vainqueur digne d'elle, est une flamme inextinguible, vivifiée par l'effort même qu'on lui oppose, nourrie de ce qui la tue, et brûlant jusque sous le pied qui la foule, jusque sous la main qui l'étouffe, jusque dans le cœur qui la repousse.

Gaston, sportman accompli, ne tarde pas à devenir

l'hôte de M. Granval, qui est un amateur presque maniaque de toutes les élégances matérielles et dont il conquiert l'amitié par des prouesses de *gentleman rider*. C'est ici que se place la scène la plus vive et la plus dangereuse du roman. A la suite d'un rendez-vous de chasse et de courses, où le marquis de R... a été, comme toujours, le roi de la fête, il revient, une nuit, dans le château où Gabrielle est restée seule. Fidèle à la tradition romanesque, la jeune femme l'a deviné, pressenti, attendu. Elle est là, dans une galerie pleine de fleurs, belle de cette beauté idéale que l'âme imprime au visage, pâle et lumineuse comme les étoiles qui lui versent leurs sombres clartés. Remarquez que ni Gabrielle ni Gaston ne sont chrétiens dans la véritable acception du mot, et que madame Granval, pour qui Gaston est tout ensemble un amant incomparable et un maître adoré à genoux, a, sur l'obéissance féminine, des idées illimitées qui seraient en ménage une rareté excellente, mais qui, dans une rencontre nocturne et clandestine, sont un péril imminent. Quelle chasteté d'exécution n'a-t-il pas fallu pour que cette scène demeurât digne d'une hermine qui allait mourir! Et quel talent, quel feu, quel art, pour que Gaston, respectant Gabrielle, ne parût pas manquer à tous les devoirs et à tous les droits du héros de roman! Mais les idées du monde sont moins pures que la pensée de madame Gjertz. Gabrielle est compromise; Granval est jaloux, bien qu'il ait traité sa femme comme un bibliophile riche et ignorant qui achète un beau livre sans le lire. Vilmarin, une excellente figure de célibataire égoïste et parasite, redoutant un éclat, non pas par amitié pour Granval ou pour

Gabrielle, mais à cause du dérangement qui en résulterait dans ses habitudes, Vilmarin est aux aguets : il avertit le mari, rôde autour de la femme et lance à l'amant des regards inquisiteurs. C'est alors que l'idéal chrétien, absent jusque-là ou tenu à l'écart, intervient dans le drame sous les traits de la vieille marquise de R..., aïeule de Gaston. Il était temps, car Gaston ne voulant d'autre bonheur qu'un bonheur absolu, d'autre amour qu'un amour sans partage et sans bornes, a décidé un enlèvement auquel l'obéissante Gabrielle a consenti. Tout est prêt; un nid d'aigle changé en colombe a été acheté sur les bords du Rhin, dans une âpre solitude où des forêts immenses servent de ceinture aux ruines d'un *burg* inaccessible. Ne vous récriez pas! ce sont deux âmes en quête d'infini, et qui se trompent de chemin; voilà tout.

Ce personnage de la marquise est d'une beauté angélique. Cette noble femme n'a eu qu'une imperfection, et encore! Son aversion contre les mésalliances est si bien avérée, que Gaston, dans ses capitulations de conscience, y a trouvé un prétexte pour se démontrer à lui-même qu'il ne pouvait pas épouser Gabrielle. Ce qui nous étonne, c'est que madame Gjertz a l'air d'être de son avis, et de voir là une question d'honneur pour cette pauvre noblesse qui a bien assez de ses malheurs réels et de ses devoirs véritables sans qu'on lui en impose de chimériques. Si j'avais connu l'auteur de *Gabrielle*, je lui aurais dit qu'après avoir subi les rigueurs de la démocratie, il est bien juste au moins que nous en acceptions les bienfaits. La vertu, l'intelligence et l'amour, voilà, dans la société nouvelle, les trois grandes et suprêmes conditions de l'é-

galité morale, idéale et sentimentale : qu'elles signent au contrat, et nous n'en demandons pas davantage.

Mais cette remarque n'amoindrit en rien notre adorable marquise. La manière dont elle s'y prend pour réhabiliter, aux yeux du monde et de M. Granval, Gabrielle compromise, son apparition dans les salons de la finance, ses empressements de sœur de charité ou plutôt de mère chrétienne auprès de Gabrielle malade, l'initiation de la jeune femme aux vérités religieuses, l'infiltration graduelle de la foi et de la lumière dans cette âme meurtrie, l'amour céleste se substituant peu à peu à l'amour humain et ouvrant des perspectives immortelles à ces yeux aveuglés par notre poussière, tout cela est magnifique, j'allais dire sublime. Cette dernière partie du roman absout et sanctifie l'autre : c'est une chapelle ardente où la douce et fragile victime de Gaston ne nous apparaît plus qu'à la pâle lueur des cierges, sous les tentures funèbres, et où Marie Gjertz mourante s'est confondue avec son héroïne.

Nous savons bien que la grande objection subsiste : les personnes très-pieuses, très-timorées, demanderont à quoi bon faire passer une âme par ces périls, ces ardeurs, ces alternatives, et préféreront à *Gabrielle* un chapitre de saint Augustin, de Nicole ou de Bossuet : les lecteurs futiles ou profanes se plaindront qu'on les ait intéressés si vivement à Gaston et à Gabrielle pour nous refuser le plaisir de les voir faire une sottise. La question est trop délicate pour qu'il nous soit possible de la traiter en quelques lignes. Nous aimons mieux la prendre en biais, et dire en finissant : madame Marie Gjertz a résolu un difficile problème ; elle a su rendre le roman chrétien aussi

passionné, aussi ardent, aussi pathétique que peuvent le désirer les imaginations vives, et le roman passionné aussi chaste, aussi spiritualiste, aussi chrétien que peuvent le souhaiter les consciences pures. Que, de ces deux groupes distincts, l'un adopte Gabrielle pour sa faiblesse, l'autre pour sa conversion; que l'un aime en elle la fille d'un rêve sillonné de flammes et d'éclairs; l'autre, la sœur d'une âme invinciblement appelée vers le Dieu de tout amour et de toute certitude : il n'en faudra pas davantage pour que ce livre étrange ait tout le succès qu'il mérite.

Faut-il en conclure que madame Marie Gjertz ait eu le temps de donner toute sa mesure? Nous ne le croyons pas, et son œuvre, comme sa mémoire, n'en est que plus intéressante. Il y a, dans ces inspirations brisées par la mort, dans ces voiles qu'elle jette sur une pensée qui n'a pas tout dit, un charme mélancolique, en harmonie avec notre nature altérée d'infini, mais malade d'impuissance, et qui, faute de pouvoir arriver au parfait, se complaît dans l'inachevé. Madame Gjertz ajoute un nom à la liste de ces génies à demi perdus dans l'ombre, qui s'en vont avant d'avoir livré tous leurs secrets et compté toutes leurs richesses. Les beautés de ses deux ouvrages, le souvenir de ses souffrances, le dévouement de ses amis groupés autour de ses enfants, c'est assez pour la protéger contre l'oubli et faire du succès de ses livres une question d'honneur, de charité et de justice.

LES ROMANS ET LES ROMANCIERS

— SUITE —

IX

DÉCLASSÉS ET DÉSABUSÉS[1]

26 avril 1863.

Nous ne comprendrions pas qu'il nous fût interdit de parler d'un écrivain, sous prétexte qu'il est notre collaborateur et notre ami. Si la chose semblait paradoxale à quelques-unes de ces consciences timorées qui abondent dans la république des lettres, nous n'aurions que l'embarras du choix en fait de pièces justificatives. Il ne s'agit pas d'invoquer ici l'exemple des critiques de la *Presse*, qui disaient, dans le temps, à cette pauvre madame Émile de Girardin : «Tant pis, madame! fâchez-vous, si vous le voulez : la vérité avant tout : je vous déclare brutalement que vous avez fait un chef-d'œuvre; »— ni l'exemple du *Constitutionnel*, qui prodiguait à certain roman hérissé d'ennui les honneurs de deux ou trois premiers-Paris. Non ; mais à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats*, deux centres de publicité littéraire assez bien situés, il

[1] Les *Existences déclassées*. — *L'Échappé de Paris*, par M. Frédéric Béchard.

est d'usage, quand un des rédacteurs a écrit un livre, de le faire recommander, sur les lieux mêmes, par un de ses collègues. N'étant pas très-sûr d'avoir beaucoup plus d'esprit que ces messieurs, je les imiterai cette fois, mais modestement, et sans aller aussi vite, ni aussi loin que mes modèles.

Remarquez, en effet, que je ne prétends ni me poser en panégyriste de la première heure, ni me prononcer avant le public, ni forcer le succès par une initiative amicale. Les ouvrages qui vont nous occuper ont déjà fait leur chemin dans le monde : *l'Échappé de Paris* a presque un an de date ; *les Existences déclassées* en ont quatre. Des indifférents ou des adversaires n'ont pas dédaigné de les louer, de les discuter ou de les contredire, dans bien des journaux que l'on ne pouvait accuser de partialité bienveillante. J'arrive le dernier, moins encore pour constater le succès que pour effleurer les questions soulevées par ces deux livres : car Frédéric Béchard a une manie que j'honore : il n'aime pas à parler pour ne rien dire : Le *scribitur ad narrandum* ne lui semble pas le dernier mot de la littérature romanesque : dans ses fictions les plus légères il met une idée ; une idée, c'est-à-dire quelque chose de rare, qui fait saillie sur le mur lisse du roman et permet au critique de se retenir des pieds ou des mains dans ses ascensions périlleuses ! On le voit, s'il y avait délit ou reproche de camaraderie, les circonstances atténuantes ne me manqueraient pas. Je me risque donc, et j'espère n'avoir, en somme, que des approbateurs ; je ne pourrais être blâmé que par les gens qui détestent de voir leurs amis réussir, et ces gens-là n'ont jamais existé.

Je viens d'écrire le mot de *camaraderie;* ce mot mis en circulation par Delatouche a fait fortune, survécu à ses vers qui n'étaient pas mauvais, à ses romans qui n'étaient pas bons, et aujourd'hui Delatouche, un des maîtres du bel esprit d'il y a trente ans, n'existe plus que par ce seul mot qui suffit à protéger son nom contre l'oubli. Le mot *lorette*, si heureusement inventé, a rendu le même service à M. Nestor Roqueplan, dont l'*immense* réputation d'esprit vit, depuis vingt bonnes années, sur cette jolie trouvaille et n'a pas encore trouvé l'occasion de se rajeunir dans ses feuilletons dramatiques. Frédéric Béchard, avant tout examen de ses œuvres, est en droit de réclamer le même honneur. Le mot *déclassé* est de lui, et ce mot a une tout autre portée que les deux premiers, une application bien plus générale. La *camaraderie* désigne un travers créé par nos mœurs littéraires, une variante contemporaine du charlatanisme de tous les temps: la *Lorette* personnifie une classe de femmes aimables qui n'ont que deux ou trois saisons et n'habitent que cinq ou six rues. Mais les *Déclassés!* toute l'histoire de notre siècle est dans ce mot; avec ces trois syllabes, on ferait cent études de mœurs, cinquante traités de morale, vingt volumes de politique, le commentaire de dix révolutions, plus de comédies et plus de drames que n'en pourraient jouer ou reprendre, d'ici à 1873, tous les théâtres de Paris. Ce mot était si nécessaire, il était si urgent de l'inventer avant qu'il existât, il est si vite et si profondément entré dans la langue moderne, il revient si souvent sur les lèvres de la causerie et sous la plume des écrivains, que l'on est sujet à en oublier le premier auteur, et qu'il se

vanterait volontiers d'être né tout seul, à peu près comme ces fleuves qui oublient leur source et ces parvenus qui oublient leur père.

Les *Déclassés* de Frédéric Béchard ont réussi deux fois ; au théâtre d'abord, où, en dépit de quelques circonstances défavorables, ils sont restés, dans l'estime des connaisseurs, au niveau des pièces les plus applaudies, puis, dans un livre où l'idée première a été reprise, remaniée, et s'est reproduite sous les deux formes les plus propres à la mettre en relief : le roman et la satire. Le roman s'appelle la *Princesse Ruolz ;* la satire se nomme le *Pays d'Anomalie.* Trois jolis récits, *un Naufrage*, *un Voyage en zig zag*, et le *Club des habits râpés*, servent de cortége, celui-ci au roman, ceux-là à la satire, et complètent la pensée de l'écrivain.

La *Princesse Ruolz !* le *Pays d'Anomalie !* ces titres en disent assez, et il est facile de comprendre ce qu'a dû mettre là-dessous l'esprit observateur de Frédéric Béchard. Chez lui, l'observation ne procède pas par le menu détail, comme chez les réalistes de parti pris, ni par la puissance de concentration ou de transformation, comme dans le prodigieux alambic de M. de Balzac. Il a, au plus haut degré, le tempérament dramatique, c'est-à-dire qu'il va droit au but, de ce pas vif et délibéré du chasseur qui connaît le prix du temps, qui sait où est le gibier et ne s'amuse pas à battre des buissons vides. Ce qui lui manque ou ce qu'il néglige, c'est la faculté d'idéaliser ce qu'il voit ou ce qu'il touche, de laisser deviner, à côté de ce vrai dont on a dit « le vrai est ce qu'il peut, » le sentiment d'une vérité moins dure, d'un je ne sais quoi de supérieur où s'indemnisent les imaginations délicates

froissées par la réalité. Mais ne demandons pas aux bruns d'être blonds, aux forts d'être fins, aux natures robustes et franches d'avoir les délicatesses et les recherches des natures maladives. La *Princesse Ruolz* est une vigoureuse esquisse, dont les tons un peu chargés n'en sont que plus justes, et dont l'exactitude sera reconnue par tous les explorateurs de la vie parisienne. Cette belle Valentine Sevrelle, que la tribu des déclassés offre en holocauste au Veau d'or ou de clinquant, à Baal, à Moloch, au faux luxe, aux convoitises malsaines, aux élégances frelatées, au culte du superflu, à toutes les idoles des civilisations interlopes, nous l'avons rencontrée ou devinée : elle était hier aux courses de Chantilly : elle sera ce soir à l'Opéra : elle comptera demain, d'un regard d'envie, les diamants de Marguerite Gautier, dans la *Dame aux Camélias*. Un honnête amour, un bonheur légitime, ont passé près d'elle; mais, au moment où une loyale main lui montrait un bouquet de fleurs d'oranger prêt à s'effeuiller sur un berceau, l'âcre parfum des passions mauvaises lui était déjà monté à la tête ; sa robe était prise dans l'engrenage, son pied chaussé de satin blanc sentait vaciller la trappe qui s'ouvre sur les enfers de théâtre. Déclassée une première fois par le malheur des temps, tenue en suspens par une éducation fatale entre les illusions de la richesse perdue et les dangereux conseils de la pauvreté présente, Valentine se déclasse une seconde fois, et pour toujours : le vice achève ce que la ruine a commencé; la maladie particulière s'ajoute à l'épidémie générale, et, quand la malade se réveille, il est trop tard ; elle n'a plus en perspective que la honte et l'hôpital.

Frédéric Béchard a raconté en maître cette poignante histoire : ce n'est pas sa faute si le pavé de Paris est peu favorable à l'acclimatation des idylles.

Nous préférons pourtant le *Pays d'Anomalie* à la *Princesse Ruolz*. La satire a été plus originale et plus saisissante que le drame. Cette fois il ne s'agit plus de déclassement individuel, mais d'un déclassement social, du renversement de toutes les lois de la raison, de la justice, de la morale et du goût ; le tout entrevu dans un mauvais rêve, pendant une heure de cauchemar, sous un soleil de plomb fondu, sur le plancher brûlant d'un bateau à vapeur. Or, il se trouve que ce cauchemar et ce rêve ont à peine dépassé les bornes de l'exagération satirique, que les fumées de ce bateau et de ce songe ressemblent, à s'y méprendre, au verre grossissant de la comédie. Entre les folies rêvées et les folies réelles, il n'y a que la différence du plus au moins. L'échelle de proportion entre ce moins et ce plus est affaire d'optimisme ou de pessimisme, d'Alceste ou de Philinte, d'Héraclite ou de Démocrite; elle dépend de la sagacité du lecteur, de la fidélité du commentateur, de l'habileté de l'auteur et de l'instinct de conservation accordé, dans les temps difficiles, aux romanciers et aux journalistes.

Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une opinion sur les *Déclassés*, et Frédéric Béchard, leur premier parrain, n'avait qu'une chose à craindre : c'était de voir sa signature disparaître peu à peu de leur acte de naissance, comme s'effacerait la signature Garat sur un billet de banque qui passerait par trop de mains. Il n'en est pas de même des désabusés ; ceci nous mène droit à *l'Échappé de Paris*.

L'Échappé de Paris n'est pas un roman, dans l'étroite acception du mot, bien qu'il y ait du roman, et du meilleur, dans plusieurs chapitres. Les aventures de Maurice Vernier offrent assez d'intérêt pour que le lecteur affriandé se laisse complaisamment conduire à travers cette série d'études satiriques et piquantes, comme un voyageur à qui un *cicerone* spirituel raconterait une attachante histoire, afin de le tenir en haleine et de le promener jusqu'au bout d'une galerie. Citons, entre autres, les amours de Maurice et d'Iolande de Brugal, ces fleurs printanières, tuées en bouton par les giboulées de l'ambition et de l'orgueil nobiliaire; rappelons deux scènes, l'une passionnée et charmante, l'autre voluptueuse et terrible; celle où Iolande, jeune fille encore innocente, encore dominée par les mouvements de son cœur, s'abandonne à Maurice, et court à son insu un danger conjuré par la loyauté du jeune homme; et celle où Maurice, furieux du mariage de mademoiselle de Brugal avec le marquis de Mauvezin, vieux viveur remisé dans une préfecture, perclus de serments et de rhumatismes, se donne le plaisir d'une assez triste revanche. Il emmène à Fontainebleau, où le noble couple est allé passer les premières vingt-quatre heures, qui seront toute sa lune de miel, — une jolie figurante, nommée Cora, qui ressemble étonnamment à Iolande; là, se plaçant à la fenêtre avec Cora vis-à-vis de la marquise en peignoir, il oppose la railleuse comédie des amours faciles à la lugubre comédie des mariages de vanité et d'argent. N'oublions pas l'épilogue, dont mes propres souvenirs ne peuvent que trop bien attester l'émouvante vérité, l'inondation du Rhône pendant l'horrible nuit du

31 mai 1856 : je n'ai pas eu besoin d'évoquer le *non ignara mali* ou le *quorum pars magna fui* de Virgile pour rendre justice à cet épisode qui livre à Maurice Vernier le secret de la chaste tendresse de Mionette et où l'auteur s'est montré paysagiste de premier ordre.

Pourtant ce n'est pas là qu'il faut chercher la physionomie du livre, mais plutôt dans quelques traits qui lui donnent le rare mérite de ne pas ressembler à ses voisins. Nous les réduirons à trois; le contraste des jouissances d'une vie calme, au grand soleil, au grand air, partagée entre les douceurs de la famille et les plaisirs de la chasse, avec les accès de fièvre et les mécomptes de la vie parisienne; les tableaux de mœurs contemporaines, peuplés de portraits où l'observation et la fantaisie se combinent dans une proportion laissée au choix du lecteur; et enfin la peinture du désabusement que certaines épreuves peuvent produire dans une intelligence vive, *impressionnable*, prompte, aisément portée à rendre les causes responsables de la faiblesse ou de l'inconséquence des individus. Arrêtons-nous un moment à chacun de ces trois points; ce sera, selon nous, la meilleure manière de nous rendre compte de l'œuvre et de répondre à la pensée de l'écrivain.

Ce qui nous plaît le moins dans *l'Échappé de Paris*, c'est justement ce qui n'a pas soulevé d'objection et ce que l'on a le plus généralement loué. Sans doute, pour quiconque a parcouru la Camargue ou essayé de ces chasses pittoresques et originales qui tranchent si heureusement sur le fond morne et nu de nos pauvres chasses méridionales, rien de plus vrai, de plus exact, de mieux empâté de cou-

leur locale que le prologue et toute la partie descriptive. Il y a là de l'espace, de l'air, du soleil, de la lumière chaude et vive, de quoi aérer, égayer, éclairer et *ensoleiller* trois mois de *renfermé* parisien entre quatre murs surmontés de maçons, tapissés d'échafaudages, humides de badigeon, taillés à pic sur des tranchées et flanquées de grosses charrettes chargées de moellons. Ces pages animées font venir à la bouche l'eau saline de ces flaques miroitantes d'où partent à tire d'aile le canard et le flamand; elles sentent le thym et le serpolet de la Crau, le jonc et l'iris bleu de la Camargue : elles font passer devant nos regards ces belles visions de la campagne et de la solitude, au sein d'une nature primitive, auxquelles ne seront jamais insensibles le rêveur et le poëte. Mais, si les détails sont excellents, le cadre n'est pas original. Rencontrer au milieu des champs un homme qui a vécu à Paris et y a subi des déceptions, les lui faire raconter, et arriver à la conclusion inévitable aux dépens de Babylone, en l'honneur de la vie champêtre, cela est trop facile, et il semble toujours que cela se soit vu quelque part.

Est-on sûr d'ailleurs d'être bien impartial dans ce compte en partie double, d'éviter toute exagération dans le plaidoyer, toute injustice dans le réquisitoire? Maurice Vernier, l'échappé de Paris, le moine de Franquevaux, a des bonnes fortunes agrestes, cynégétiques et sentimentales que nous ne saurions prendre pour base de nos calculs de probabilité. Tout le monde ne rencontre pas comme lui une belle Arlésienne, arrière-nièce de la Vénus de Milo, avec de beaux bras qu'elle passe au cou de son fiancé après s'en être servie pour le sauver. Tout le

monde, hélas! ne possède pas ce coup d'œil infaillible, cette justesse de main qui fait tuer autant de canards que l'on tire de coups de fusil : et puis un ancien journaliste tuer tant de canards! que de parricides!

Sérieusement, cet ensemble de petits ou de grands bonheurs champêtres et romanesques qui rendent si facile la résignation de Maurice *déparisianisé*, a quelque chose d'arrangé, de convenu, et je suis disposé à chicaner tout ce qui, dans un livre aussi vrai d'ailleurs, sent l'arrangement et la convention. En outre, est-on bien sincère ou du moins bien conséquent dans ces éternels procès contre Paris, dans ces incessantes glorifications de la campagne? En vérité, les extrêmes se touchent, et Paris éprouve un malheur contraire à celui du lion de la fable. Lui seul sait peindre, et il se dit à lui-même ou il se fait dire par ses favoris une foule de choses désagréables, en se donnant, pour toute revanche, le plaisir de les voir réfuter en action le mal qu'ils disent de lui. Car enfin, mes chers amis, si Paris vous déplaît tant, pourquoi y revenez-vous? Si la campagne vous semble le paradis, pourquoi, après un trimestre de ces félicités paradisiaques, vous retournez-vous avec regret vers le purgatoire? Encore une fois il n'est ni très-généreux, ni très-logique de médire avec tant de verve d'une ville ou d'une personne, uniquement parce que vous savez bien, au fond, qu'elle ne peut se passer de vous et que vous ne pouvez vous passer d'elle : querelle d'amants, ces querelles du Paris de l'esprit contre l'esprit de Paris!

Sur le chapitre des mécomptes de Maurice, qui le conduisent au désabusement, je serai beaucoup plus accom-

modant : que dis-je ? Non-seulement je suis de l'avis de M. Frédéric Béchard, mais je le félicite et le remercie de cette partie de son livre : ne nous lassons pas de le redire : le désabusement n'est pas le scepticisme ; le désenchanté n'est pas le sceptique. Autre chose est de s'écrier en se frottant les mains : allons, bon ! je vois que tous les hommes se ressemblent, qu'il existe, dans tous les partis et dans toutes les *castes*, une somme égale de ridicules, d'inconséquences et de travers ; je vais en profiter pour jeter mon dévouement aux orties de plate-bande, pour lancer mes croyances par dessus les moulins occupés à moudre les consciences et à en faire du blé, des places, des faveurs, des pensions et des cordons ; — autre chose est de murmurer à part soi : tiens ! tiens ! les marquis ne sont pas plus conséquents que les bourgeois ; l'aristocratie a ses *hiatus* comme la démocratie ; les idées les plus hétérogènes, les mots d'ordre les plus disparates font de singulières alliances dans certaines cervelles. Eh bien ! après ? Est-ce une raison de douter de tout, parce que je ne suis plus sûr de personne ? Est-ce un motif pour renier les principes, parce que je suis dégrisé touchant les caractères ? N'aurai-je plus de foi, parce que je n'ai plus d'enthousiasme ? Mes convictions et mes illusions s'en iront-elles de compagnie ? Suis-je, en deux mots, un mécréant, parce que je ne suis plus une dupe ?

Non, mille fois non, et nous ne saurions assez insister ; car c'est la cause de l'esprit que je plaide afin de rester dans le vif de mon sujet et de bien montrer que l'on n'a pas besoin d'être dupe pour être désintéressé. Il ne s'agit ici ni de déchirer un drapeau, ni de reteindre une cocarde,

ni d'abandonner une opinion, ni d'incriminer une caste, ni de créer un parti éclectique, négatif, vivant des débris des autres, comme certaines peuplades insulaires vivent des épaves des naufrages; il ne s'agit pas même de politique, mais d'un intérêt littéraire. Tout est perdu (en littérature) si la comédie et la satire sont obligées de s'arrêter là où commence l'esprit de parti, si l'écrivain, après s'être servi de lorgnettes et de microscopes pour contempler les défauts de ses adversaires, et forcé de se crever un œil de peur d'apercevoir les défauts des gens plus rapprochés de lui. Aimons ces amis-là comme notre prochain et notre prochain comme nous-mêmes, c'est la loi évangélique; mais ne soyons pas plus aveugles pour nos propres misères et pour celles qui nous entourent que pour celles qui nous blessent. Voilà le seul moyen de rendre au rôle de l'observateur toute son ampleur et toute son autorité.

Savez-vous pourquoi la comédie et la satire ont, en somme, si peu prospéré de nos jours? On en a donné cent raisons; voici, je crois, la cent-unième: c'est que l'animosité des diverses classes ou des divers partis les uns contre les autres, les divisions et subdivisions en autant de groupes qu'il y a d'opinions et d'intérêts, ont nécessairement morcelé la satire et la comédie, retréci leur horizon, amoindri leur envergure, et souvent réduit aux proportions d'un article de journal et d'une vérité de vingt-quatre heures ce qui aurait pu être un acte de la comédie universelle, un chapitre de la satire humaine, une face de la vérité de tous les temps.

Très-décidé à amnistier Frédéric Béchard pour sa théo-

rie du désabusé, aussi différent du sceptique que le gourmet est différent de l'ivrogne, je suis encore plus à l'aise pour toucher au troisième point; celui des portraits satiriques. Ces scènes si amusantes d'intérieur des coulisses, ces silhouettes de vaudevillistes et de directeurs de théâtres, toute la cuisine de ce petit art dramatique qui étiquette ses produits, rédige ses annonces, traduit en chiffres et en zéros ses succès et ses chutes, tout cela est assurément pris sur le fait, à peine relevé ou déguisé d'un grain de fiction ou de fantaisie; bien des noms ont pu être écrits ou murmurés à propos de ces photographies, et Frédéric Béchard n'aurait été ni aussi exact ni aussi piquant s'il n'avait pas, de longue date, coudoyé et peut-être subi ses modèles. Et cependant tout cela est ajusté et accommodé de façon à laisser aux personnages cette ressemblance collective qui les dispense de s'offenser en leur permettant de ne pas se reconnaître. L'observation railleuse garde toute sa saveur, toute sa saillie et tout son jour, sans que la personnalité y fasse sa part léonine, réclamée à coups de dents et de griffes saignantes. L'individu, n'étant plus que la partie anonyme d'un ensemble, le membre anonyme d'un corps, ne s'arrête devant ce miroir à facettes que tout juste ce qu'il faut pour que sa figure lui paraisse être celle de son voisin. Voilà la satire contemporaine, non pas telle qu'elle est toujours, mais telle qu'elle devrait toujours être. La voilà dans le libre et légitime exercice de ses attributions et de ses priviléges. Des rancunes longuement amassées, des piqûres incessantes trop vivement ressenties, une idée exagérée du droit de représailles, une poche de fiel crevant tout à coup

en dehors de peur de crever en dedans et de tuer son homme, un coup d'État de cette servante maîtresse qu'on appelle la vanité littéraire, toutes ces causes réunies peuvent faire dépasser cette limite : mais soyez sûr que celui qui l'a dépassée, pourvu qu'il conserve, Dieu merci ! un fond d'honnêteté et de droiture, ne se fait pas longtemps illusion sur son œuvre. Peut-être n'attendait-il que *le bout de l'an* pour dire là-dessus toute sa pensée : peut-être n'a-t-il tant tardé à rendre hommage au livre excellent d'un ami, que pour faire de ses sincères éloges autant d'épigrammes contre lui-même.

LES ROMANS ET LES ROMANCIERS

— SUITE —

X

M. X. MARMIER

3 mai 1863.

Les femmes qui écrivent des romans se sont avisées, pour la plupart, d'un moyen de succès qui a bien son mérite : elles placent leur portrait en tête de leur volume. Le portrait est charmant, ressemblant, parlant; la gaze en est transparente; il finit à l'endroit où la robe allait commencer, et rappelle le joli mot de la caméristé de madame Du Barry : « Madame, il n'y a que le nu qui habille ! » — Il faudrait, convenez-en, que le livre fût bien ennuyeux, pour que ce regard et ce sourire qui rayonnent sur la première page n'eussent pas le pouvoir de désarmer la critique !

Je voudrais, de temps à autre, et sous une forme, hélas! moins gracieuse, essayer quelque chose d'analogue. Cette revue de romans et de romanciers risquant de devenir, à la longue, un peu monotone, je ferais sortir des rangs celui que désignerait à notre attention un signe particu-

lier, une action d'éclat, l'air du visage ou la coupe de l'uniforme. La physionomie de l'auteur, son cadre, son entourage, me serviraient ainsi à étudier son œuvre, m'aideraient à m'en rendre compte, et imprimeraient à cette étude ce je ne sais quoi qui est aux ouvrages de l'esprit ce que la vie est au corps. Buffon a dit : le style, c'est l'homme, et l'on a brodé là-dessus les plus ingénieuses variantes. Ne pourrait-on pas dire, dans un autre sens : L'homme, c'est le style, c'est le livre, c'est la clef de ce mystérieux trésor que les uns enferment comme des avares, que les autres étalent comme des prodigues? Regarder, c'est lire; observer, c'est comprendre; travailler à peindre l'écrivain, c'est se préparer à connaître l'écrit.

Si vous avez la dévotion paresseuse, et si vous vous contentez, le dimanche, d'entendre la messe d'une heure à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, je vous attends à la porte : nous ferons quelques pas en arrière, et nous monterons ensemble trois étages d'une maison de forme assez bizarre, qui fait l'angle de la rue Saint-Dominique. Frileuse, curieuse et pieuse, cette maison, qui n'a guère pour façade qu'une porte cochère, se retourne du côté de la place Saint-Thomas, où ses fenêtres supérieures prennent le soleil, contemplent le Musée d'artillerie, écoutent les cloches, admirent les mollets du Suisse, participent aux cérémonies et observent les belles patriciennes descendant de leurs riches équipages pour aller chercher l'humilité, la pauvreté et l'égalité chrétiennes.

Nous voici presque au haut de l'escalier : sonnons sans crainte; le logis est hospitalier, et, si nous sommes un peu en retard, il est probable que la causerie et les ciga-

rettes se sont allumées d'avance en nous attendant. Une servante d'âge canonique nous a introduits avec un sourire de bon augure. Nous sommes en face du maître de céans; un regard fin, un front intelligent, une figure spirituelle et bonne, ce qui n'est pas incompatible; une maturité encore jeune, d'épais cheveux consentant à grisonner sur les tempes, par pitié pour nos précoces vieillesses; je ne sais quel air robuste et sain, qui fait plaisir à voir; cette humeur égale que donnent une santé forte, une vie de travail, une conscience en paix, un heureux équilibre de toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales; *mens sana in corpore sano.*

Si X. Marmier portait des moustaches, on le prendrait aisément pour un colonel en bourgeois. Veuve de ce martial ornement, sa lèvre n'en est que mieux dessinée; elle a cette finesse gauloise et narquoise qui veut dire en bon français de Besançon et de Paris : Je veux bien être débonnaire pour ne pas vous contrarier; aimable, parce que c'est dans ma nature; écrire des romans d'une morale irréprochable, parce que je ne connais pas pour un honnête homme de plus lourd fardeau que l'idée d'avoir écrit une œuvre, une page, une ligne dangereuse pour les jeunes gens et les jeunes femmes : mais soyez sûr que je n'en pense pas moins; que les joyeuses libertés d'une conversation entre hommes de bonne compagnie n'ont rien qui m'épouvantent; que je serais, s'il le fallait absolument, aussi malin que vous, et que, si nous rapportons de nos belles montagnes du Doubs ou du Jura un grand fond de bonhomie, c'est un double fond où se cache assez de jugement, de discernement,

de sens droit, de sens commun, de sens rare, de sagesse, de savoir-vivre et d'esprit de conduite pour vous rendre des points, à vous, monsieur l'étourneau de Gascogne ou de Provence!

C'est dans cet appartement spacieux, plus que suffisant pour un sage, bien tenu, bien aéré, bien exposé, que Xavier Marmier nous reçoit, au milieu de livres qui sont ses amis, et d'amis dont la plupart sont plus savants et plus spirituels que des livres. Ce visage pensif, ce beau front dépouillé avant l'âge, cette poétique tristesse sur laquelle glissent des éclairs de gaieté, pareils à ces rayons humides qui courent sur la cime des montagnes par un temps d'orage, c'est Victor de Laprade, le fier lyrique, le satirique cornélien, qui a su faire une lanière de chacune des cordes de sa lyre. Cette bonne face de chanoine laïque, si douce, si sympathique, qui respire la piété indulgente, la fidélité à toutes les saintes affections du ciel et de la terre, la moquerie sans fiel, la poésie sans effort, l'esprit sans apprêt, c'est Antoine de Latour, le traducteur de Silvio Pellico, l'auteur de l'*Espagne littéraire et religieuse*, et de vers charmants qu'il a l'air de faire sans y songer comme se font les beaux vers. Cette figure dont l'irrégularité railleuse dénonce le critique et a de quoi terrifier les surnuméraires de la gloire littéraire, mais qui, à l'instar du Charles X de Lamartine, tempère l'effroi par un sourire, c'est Cuvillier-Fleury, l'écrivain des *Débats*, l'auteur des *Portraits politiques et révolutionnaires*, des *Études littéraires et historiques*, et, tout récemment, des *Historiens*, *Poëtes et Romanciers;* bel ensemble de travaux, placé au premier

rang de la critique contemporaine ; existence ennoblie par un dévouement auquel tout le monde rend hommage, même les légitimistes.

Cette tête puissante, où tout parle, la bouche, le front et les yeux, tête d'orateur au repos changé en publiciste par les avertissements de la Providence, c'est L. de Gaillard, l'historien de l'*Expédition de Rome en* 1849, le journaliste dont les *premiers-Paris*, dans la défunte *Assemblée nationale*, firent l'effet de ces esprits frappeurs qui viennent nous parler des vérités de l'autre monde, le rédacteur de ces *Événements du Mois* dans *le Correspondant*, que signeraient et qu'applaudissent les plus illustres de nos hommes politiques; voix éloquente, âme énergique, esprit ouvert à toutes les larges et généreuses pensées, cœur plus prompt aux dévouements qu'aux disciplines, plus amoureux des grandes causes que des petites consignes, organisation d'élite, tempérament de polémiste et de batailleur, que l'on ne connaîtra complétement que lorsque le suffrage universel lui aura donné une tribune à sa taille.

A ses côtés, comme un cygne auprès d'un aigle, comme un lis *penché sous la pluie* auprès du chêne ami de l'orage, cette physionomie rêveuse et souffrante, à laquelle le sourire va pourtant si bien, c'est Joseph Autran, le poëte de la mer, le poëte de *Laboureurs et Soldats*, de la *Vie rurale*, du *Poëme des beaux jours;* imagination éprise de la poésie antique, doucement éclairée d'un rayon du ciel d'Athènes ; talent mélodieux et pur à qui Sophocle inspirait, il y a quinze ans, le beau drame de la *Fille d'Eschyle*, et qui, aujourd'hui même, dans un délicieux

volume, chef-d'œuvre de typographie, morceau de roi bibliophile ou poëte, vient de traduire ou d'imiter, avec une liberté plus fidèle qu'une exactitude servile, le *Cyclope* d'Euripide, seul monument d'un genre de littérature associé par les érudits à la plus belle époque du théâtre grec, et où se confondaient la tragédie, la comédie et la satire.

Combien de noms pourrais-je ajouter à cette liste ! Dans nos grands jours, nous avons, s'il vous plaît, M. le marquis de B..., ce noble ambassadeur de la maison de Savoie (qui depuis... mais alors elle était pontificale) : M. D..., qui, vivant dans une maison où tout le monde a de l'esprit, s'est mis à en avoir plus que tout le monde ; assez spirituel pour ne rien écrire et pour élever le dilettantisme littéraire à la hauteur d'une puissance ; le prince Albert de Broglie, ce jeune et brillant académicien que l'on accusait d'avoir pris la place de M. de Carné et qui l'avait tout simplement préparée ; Prévost-Paradol, le roi constitutionnel et libéral de cette jeune génération qui croit encore à la liberté, à la beauté, à la lumière, aux étoiles du matin, aux vases d'élection, et qui, pour saluer, dans la magique écritoire de Prévost-Paradol, la fontaine de Jouvence des vieux partis, n'a pas besoin qu'on lui rappelle l'antique adage : « Un bien averti en vaut deux ; » le marquis Théophile de Ferrière Le Vayer, diplomate, écrivain, artiste, musicien, poëte, homme du monde et du meilleur monde, aimant à alterner entre ses souvenirs d'ambassade et ses causeries de Paris, parlant de Henri Heine, de Wagner et d'Hoffmann comme un Athénien de Munich ou de Weimar, et prêt à vous ra-

conter, dans un salon de la rue de Varennes, une légende du Brocken.

J'en reste là de ma nomenclature ; et cependant que de visiteurs intéressants aurais-je à faire défiler encore ; généraux, particuliers, amiraux, savants, touristes, Russes, Polonais, Allemands, naturalistes, feuilletonistes, romanciers, chasseurs aussi habitués à tirer l'élan en Norwége, le renne en Laponie, l'ours en Dalécarlie, le loup en Ukraine, le bison en Amérique, l'éléphant dans l'Inde, le tigre au Bengale, le lion en Afrique et la panthère à Java, que nous sommes accoutumés à manquer les grives et les alouettes ! Je laisse à votre imagination le soin de deviner ce que doit être la causerie entre pareils jouteurs, avec de semblables éléments. Là, Juvénal n'aurait garde de se plaindre d'être réduit au rôle d'auditeur ; *semper ego auditor tantùm?* On voudrait, au contraire, pour mieux écouter, avoir les oreilles aussi fines que si elles étaient courtes et aussi longues que si elles étaient bêtes. Il y aurait, dans ce petit cénacle sans prétention, dans ce décaméron dominical et vertueux, de quoi approvisionner de bons mots dix petites cours d'Allemagne, de quoi fournir des anecdotes à cinquante chroniqueurs, de quoi tempérer par des chansons en prose vingt monarchies absolues et de quoi révéler aux sourds-muets les plaisirs de la médisance.

A présent, si vous me demandez pourquoi ces préliminaires, je vous répondrai qu'ils ne me semblent pas tout à fait inutiles pour donner une idée exacte de la littérature de Xavier Marmier. C'est dans cette atmosphère tout imprégnée des légers parfums de la fantaisie aimable et

de la poésie cosmopolite, toute retentissante des souvenirs de voyage et de la voix des Muses lointaines, dans ce milieu si favorable à l'acoustique des idées, aux joies et aux digressions de l'esprit, que sont nées et que devaient naître ces calmes et honnêtes histoires, *les Fiancés du Spitzberg*, *Gazida*, *Hélène et Suzanne*, et enfin *En Alsace*, *l'Avare et son Trésor*, le dernier venu et, selon nous, le Benjamin de cette souriante famille; récits enguirlandés de légendes, de ballades et de paysages, qui ne haïssent pas l'école buissonnière, pourvu que les buissons soient fleuris, odorants, pleins de gazouillement et de verdure; romans qui déplaisent aux lecteurs pressés, avides de piment, de poivre rouge et de caviar romanesque, qui sont désagréables aux Arthur et aux Oscar, mais que les braves gens et les gens d'esprit placeront sur leur table et dans leur bibliothèque, à gauche de Walter Scott, à droite d'Henri Conscience.

J'ai parlé ailleurs des *Fiancés du Spitzberg*, dont les chastes flammes, après avoir résisté à un froid de trente degrés, ont été couronnées par l'Académie française. *Gazida* nous offrait une fiction intéressante, encadrée dans les grandioses solitudes de ce Canada qui ne peut pas être pour les lecteurs français une terre étrangère. Dans *Hélène et Susanne*, sujet plus rapproché de nous, Marmier nous a raconté l'histoire toujours nouvelle de deux âmes faites l'une pour l'autre, séparées par les tristes idoles de notre siècle, l'ambition et l'argent, réunies enfin après un temps d'épreuve, après que les adorateurs du Veau d'or, punis par où ils ont péché, victimes peu innocentes de l'agiotage et du luxe, n'ont plus

rien de mieux à faire qu'à laisser le champ libre aux bons mouvements du cœur et aux fidèles amours.

Ce qui ajoutait à ce roman d'*Hélène et Suzanne* un charme tout particulier, c'était d'abord la correspondance entre les deux aimables femmes qui ont donné leurs noms au livre, et qui échangent avec grâce, l'une ses impressions et bientôt ses déceptions parisiennes, l'autre les douceurs du foyer domestique et du pays natal ; c'était ensuite et surtout ce procédé où l'auteur excelle, et qui fait du récit un fil conducteur à travers les sites qu'il aime, en présence de figures qu'il connaît bien et qu'il sait peindre, au seuil de maisons hospitalières dont les portes s'ouvrent à son appel filial et où il nous invite à nous asseoir avec lui. La Franche-Comté revit tout entière dans *Hélène et Suzanne*, avec ses mœurs, ses paysages, ses physionomies locales, toute cette poésie du passé, d'autant meilleure à saisir, qu'elle est plus près de disparaître, expropriée pour cause de nivellement, de centralisation, de révolution, de civilisation et d'utilité publique.

C'est en Alsace que nous fait séjourner le nouvel ouvrage de Xavier Marmier, *l'Avare et son trésor ;* l'Alsace, c'est-à-dire une province française par le cœur, allemande par l'accent, mur mitoyen entre l'esprit des deux pays et le génie des deux langues, très-favorable, par conséquent, à ces lenteurs calculées qui donnent au romancier le temps de peindre, de se souvenir et d'observer en racontant. Réduit à son expression la plus simple et la plus brève, l'*Avare et son trésor* pourrait s'analyser en quelques lignes. Un jeune Alsacien, Frédéric Loray, artiste à

ses heures, sentimental, honnête et charmant, épouse par amour une suave jeune fille qu'il a rencontrée sous le porche d'une église et vers laquelle l'ont attiré, d'après la méthode allemande, les affinités électives. Ils sont heureux, ils ont un fils, Lucien, et d'excellents voisins, M. et madame d'Usier. Sophie d'Usier, fille unique de ces bonnes gens, a le malheur de ne pas être jolie, mais elle le rachète par tant de qualités gracieuses ou solides qu'en vérité, à moins de se déclarer matérialiste, on aurait bien tort de se préoccuper de la grandeur de sa bouche, de la petitesse de ses yeux ou de la forme de son nez. Sophie, comme la Philiberte de M. Émile Augier (ah! monsieur! l'heureux temps que celui de *Philiberte!*) est une charmante laide : tôt ou tard Lucien Loray le reconnaîtra, et ce jour-là sera un jour bien heureux pour la douce colonie de Blanfeld.

Mais Lucien ne l'avoue pas encore; il est à cet âge où le cœur est dupe de l'imagination et l'imagination dupe des yeux. Survient une très-jolie coquette Alsacienne, mademoiselle Odile Kraft, fille d'un riche et madré brocanteur qui exploite le talent naïf de Frédéric Loray. Lucien prend feu pour Odile sans vouloir remarquer les larmes virginales que Sophie aurait bien envie de répandre. Mais l'avare et son trésor? me direz-vous. Patience! ils ne sont pas loin.

Parmi les pauvres secourus et visités par cette bonne et angélique Gabrielle, on remarque une malheureuse veuve qui meurt de faim et qui a deux fils, Pierre et Étienne. Pierre Cottier, l'aîné des deux fils, est doué de toutes les dispositions nécessaires pour faire fortune;

égoïsme, esprit de calcul, sécheresse de cœur, rapacité intelligente, mains crochues, capables de récolter un grain de blé sur une ortie et un écu dans une main d'avare. Il ne tarde pas à se lier avec l'usurier Bambolin, qui a besoin de lui pour ses écritures, et il commence sa petite pelotte ; quelques sous par ici, une piécette par là, très-peu de scrupules par-dessus, et voilà comment viennent au monde les magots qui ne florissent pas tous en Chine.

Bientôt Pierre, tout à fait nécessaire à Bambolin et maître de ses secrets, en abuse pour lui imposer des conditions et s'élever au-dessus de la sienne. Il devient clerc de notaire chez un honnête homme qui est forcé de le congédier pour abus de confiance ; il passe sur un plus grand théâtre, et nous le retrouvons second clerc à Strasbourg, avec de si beaux favoris, des gilets si éclatants, des redingotes si corsées, tant de moyens de séduction auprès des brocanteurs positifs et des coquettes vulgaires, que le pauvre Lucien est complétement supplanté par le fils de la mendiante. Heureuse défaite qui sauve Lucien, et tourne à la confusion des méchants et à la gloire des bons ! Kraft épouse en secondes noces une baronne en chrysocale qui le ruinera ; Bambolin, furieux de voir sa vieille servante jeter son opulent portefeuille dans un four assez bien allumé pour dévorer cent vaudevilles, tombe frappé d'apoplexie *fourdroyante*. Avec lui meurent les ambitieux projets de Pierre Cottier, qui comptait sur le trésor du vieil usurier pour avoir de quoi payer une étude. Compromis, après la mort de Bambolin, comme complice de ses spéculations véreuses, il est obligé de s'enfuir, et va vivre ou mourir on ne sait où : tous ces

châteaux de cartes biseautées s'écroulent l'un après l'autre. Odile sera forcée de coiffer sainte Catherine, et elle n'aura pas même de quoi payer la coiffe, à moins qu'elle ne se décide à la jeter par-dessus les moulins de Strasbourg ou de Montmartre.

Quant à Lucien, il revient au colombier, l'aile un peu traînante, moins avarié pourtant que le pigeon de La Fontaine : quelle joie, à son retour, dans ce petit groupe de cœurs d'or, qu'il ranime de sa présence et qui le ranimeront de leurs caresses ! Il épousera Sophie, et soyez certain qu'il y aura un moment où Sophie sera jolie ; celui où elle lui dira : Je t'aime ! et où elle se sentira aimée. Tout le monde est content : la bonne Gabrielle, en donnant son fils à sa chère Sophie, réhabilitera pour toujours l'alliance de ces deux mots qui, séparément, sont les plus doux de la langue française, et qui, réunis, se détériorent l'un par l'autre : belle-mère.

Je ne vous offre là, pour ainsi dire, que le *noyau* de ce roman de l'*Avare et son trésor*. La chair, le suc, le duvet, le parfum, ce sont les descriptions *de visu* des pays et des monuments que visitent les personnages ; ce sont les traditions, les légendes, les apologues qu'ils se racontent à propos des spectacles qui les frappent ou des incidents qui les intéressent : ce sont les traits de mœurs et les coups de pinceau qui *localisent* en Alsace, et non pas ailleurs, les divers plans du tableau. Cette intervention de l'*épisode* dans le roman, ces temps d'arrêt et ces haltes qui interrompent ou ralentissent le récit, on en trouverait de fréquents exemples dans un autre art qui en a souvent tiré un excellent parti. Dans une partition de

longue haleine, bien des morceaux, et des plus applaudis, ne sont en réalité que des *épisodes*. Sans doute, la musique ne produit tout son effet que lorsqu'elle se lie étroitement à l'action, lorsqu'elle exprime et complète une situation émouvante, comme dans le duo des *Huguenots* et le trio de *Guillaume Tell*, ou comique, comme dans le sextuor de la *Cenerentola* et la finale du premier acte du *Barbier*. Mais qui voudrait contester le charme de ces scènes accessoires où l'on nous dit : il y a, là-dessus, une ballade, une barcarolle, une chanson populaire? Et voilà l'artiste qui vous chante la ballade de la *Dame blanche*, celle de *Fra-Diavolo*, la barcarolle de *Zampa*, sans que personne soit tenté de se plaindre que l'on retarde de cinq minutes la marche du drame et le mariage des deux amants !

J'ai choisi, faute de mieux, ce terme de comparaison, qui m'a paru de nature à justifier les procédés ordinaires de M. Marmier auprès de ses belles lectrices. Il est certain que, pour ceux qui veulent qu'on les essouffle en leur racontant une histoire, que pas un mot ne soit perdu pour la rapidité de l'action, et que l'on prenne au pied de la lettre le *Semper ad eventum festina*, du poëte latin, les *Fiancés du Spitzberg*, *Gazida*, *Hélène et Suzanne*, l'*Avare et son Trésor*, n'ont pas le mouvement de la *Reine Margot* et des *Trois Mousquetaires*. Mais, après tout, qu'est-ce que le roman, ou du moins que doit-il être? L'image, la représentation de la vie. Or la vie, malgré sa rapidité proverbiale, ne s'avance pas tout d'un trait vers son but ou sa fin; elle a, elle aussi, ses stations, ses diversions, ses heures de repos où l'on dirait qu'elle

s'arrête, qu'elle se désintéresse d'elle-même pour écouter les bruits du dehors, assister aux spectacles extérieurs ou converser avec ses souvenirs. Les passions ou les années qui la poussent en avant, la *personnalité* qui la dirige, l'affection ou l'idée, la famille ou le pays qui lui servent de centre ou de foyer, ne l'absorbent pas au point de ne rien voir, de ne rien faire, de ne rien subir au delà de cet étroit chemin qui la conduit du berceau à la tombe. Eh bien! le roman a et doit avoir ses relais comme la vie. Xavier Marmier relaye un peu plus souvent que les conteurs à grande vitesse, voilà tout : mais il choisit si bien ses points de vue, ses buffets sont si appétissants, ses chevaux si sûrs, ses voitures si douces, ses itinéraires si bien garantis contre toute mauvaise rencontre, que l'on se trouve, en somme, très-heureux de l'avoir eu pour compagnon ou pour guide, et que l'on se dit, en le quittant à regret : décidément le voyage à petites journées valait mieux que le chemin de fer.

XI

M. ERNEST FEYDEAU[1]

10 mai 1863.

Le public et la critique n'ont que ce qu'ils méritent : l'un s'est amusé à faire au roman de *Fanny* un succès de trente éditions, ou, pour parler plus exactement, de trente tirages; l'autre, tout naturellement, a *éreinté* le trop heureux romancier; d'où il suit que M. Ernest Feydeau a eu le droit de se croire, en littérature, un personnage très-important et très-calomnié. Il paraît même, — c'est M. Feydean qui nous l'assure,—que, dans un journal aristocratique, on l'a appelé *un jeune chien*. Un jeune chien ! j'avoue que le sens et le sel de cette *mordante* plaisanterie m'échappent complétement. Charlet a dit un mot célèbre : « Ce qu'il y a de meilleur chez l'homme, c'est le chien, » — et jamais l'épithète de *jeune* n'a rien gâté à ce qu'elle touche. L'injure dont se plaint M. Feydeau n'aurait donc rien, en définitive, de bien offensant. N'im-

[1] *Un Début à l'Opéra.* — *M. de Saint-Bertrand.* — *Le Mari de la Danseuse,* — AVEC UNE PRÉFACE.

porte! elle suffit pour qu'il invoque à son profit le droit de défense, et pour qu'il en use dans une préface de soixante-douze pages ; la préface de *Cromwell* de 1863!!!

Ce qu'il y a de curieux et de triste, c'est que cette préface (celle de M. Feydeau) est vraie d'un bout à l'autre; mais entendons-nous bien; vraie comme un paysage regardé et peint à travers des lunettes bleues est vrai pour tous les gens qui portent des lunettes bleues. Nous sommes prêt à signer des deux mains des phrases telles que celles-ci : « Le réalisme restera la vivante et la seule expression de la littérature, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Il sera sa littérature, à ce siècle, car il provient de lui par tous les côtés; il fait corps avec lui. Et que ceux qui le déplorent ne s'en prennent point aux artistes. Les malheureux! ils n'ont fait qu'obéir, que suivre le torrent. Pourquoi seraient-ils restés purs, élevés, détachés de la matière et des sens, quand le reste de l'humanité s'y enfonçait tout d'un bloc? C'est au siècle, au siècle tout seul qu'*incombe* la responsabilité du réalisme. » Très-bien, monsieur Feydeau, très-bien! les critiques les plus hostiles au réalisme, à *Fanny* et à *Sylvie*, ne disent pas autre chose.

Qui ne serait persuadé, j'allais dire attendri par le passage suivant : « J'ai consacré les plus belles, les plus fortes années de ma jeunesse à... un traité d'archéologie. Mais si j'avais continué à suivre mon goût, je m'ennuierais encore sur les rayons des bibliothèques. Pas un de vous, messieurs, ne me lirait; car ce que vous voulez, ce que vous aimez, ce qu'il vous faut pour vous toucher,

c'est *la peinture exacte de vous-mêmes.* — Soyez donc heureux maintenant, et ne criez plus. Je vous l'ai donnée. »

Ceci n'est peut-être pas assez modeste, et bien des lecteurs, j'imagine, seront tentés de répondre à M. Feydeau : La peinture exacte de moi-même! Comment l'entendez-vous? J'ai la prétention de ne ressembler ni au mari, ni à l'amant de Fanny, ni à Daniel, qui ne ressemble à rien et à personne, ni à Catherine d'Overmeire et à son amoureux, qui accepte si bénévolement les enfants d'autrui, ni au sieur Anselme Schanfara, ce poëte excentrique qui, après avoir déployé un tel luxe de perroquets, de singes, de babouches et de pagodes, finit par se laisser emmitoufler, comme un bonnetier de la rue des Bourdonnais, par une bourgeoise de Paris. Non-seulement nous ne ressemblons pas à ces intéressants personnages, mais nous cherchons vainement des points de comparaison parmi nos amis et connaissances. Quant à ce *Mari de la Danseuse*, qui a fait, depuis tantôt dix mois, les délices des abonnés de l'*Opinion nationale*, et dont les différentes parties s'appellent maintenant, en librairie : *Un Début à l'Opéra, Monsieur de Saint-Bertrand*, etc., etc., il est possible que les dix-sept mille électeurs de M. Guéroult se soient reconnus dans M. Nicolas, dans M. La Gruelle, dans Hector de la Roche-Forte en Terre, dans le prince Rogatchef, dans le vicomte de Saint-Bertrand, dans le couple Valmaseda, la princesse Mélédine, M. Cerveiro, le chevalier Florimond de Belle-Assise, M. Turlure, et madame Adélaïde Chaussepied; mais, outre que la plupart de ces personnages variés ont déjà traîné dans

bon nombre de romans trop connus, je dois ajouter que, si vraiment M. Feydeau a eu le droit d'écrire en marge de leurs aventures : « Vous voulez la peinture exacte de vous-mêmes; soyez heureux, je vous l'ai donnée, » — il y aurait là de quoi humilier le suffrage universel et consoler MM. Prévost-Paradol et Cochin.

Pourtant ce n'est pas là-dessus que nous voulons faire porter aujourd'hui la discussion. M. Feydeau, nous le répétons, est dans le vrai ; il est logique, une fois son point de vue accepté. Il a raison lorsqu'il rejette sur la société actuelle la responsabilité des abaissements du roman moderne : il a raison quand il constate qu'une œuvre de poésie pure et élevée ne rencontrerait pas cent lecteurs, et que *Fanny* ou même le *Mari de la Danseuse* en trouve cinquante mille : il a raison lorsqu'il lance contre certaines hypocrisies de la critique et des mœurs contemporaines un anathème qui doit nous faire réfléchir, nous rendre plus réservés, plus attentifs à établir désormais un accord exact entre nos indignations et notre autorité. Il a raison, toujours raison, quand il écrit, à propos de nos illustres : « Il ne leur suffisait pas d'être poëtes; ils se sont annoncés comme prophètes... Être peintre, charmeur, magicien, créateur, la belle affaire! Voilà-t-il pas grand'chose de beau? Alors ils ont inventé *la sainteté de l'art*, *la mission providentielle* du poëte; ils ont dit qu'eux aussi avaient *charge d'âmes*, et peu s'en est fallu que, de prophètes, les adeptes ne les missent un jour au rang des dieux. » Ces lignes et celles qui les suivent sont d'une justesse parfaite; tout au plus pourrait-on faire remarquer à M. Ernest Feydeau qu'il tire sur les siens et que ces apo-

théoses mystiques, ces prétentions emphatiques à la sainteté, à l'apostolat, au sacerdoce, à la mission providentielle et sacrée, à la charge d'âmes, à la divinité, représentent, dans l'art moderne, le beau côté de la médaille dont nos propres renseignements nous donneraient le revers, si le réalisme ne s'en chargeait pas.

Si M. Feydeau a raison sur tant de points, je suis donc de son avis? — Pas tout à fait. — Quelle est donc son erreur? — Je vais essayer de l'indiquer; mais, auparavant, qu'on me permette de transcrire encore cette phrase de sa préface : « L'équilibre intellectuel ne se rétablit chez moi que le jour où je pus arracher, jusqu'à la racine, la broussaille des illusions qui masquaient la lumière à mon esprit. » Cet agréable *charabias* va me servir de transition.

Un avocat, qui, par grand extraordinaire, voudrait être bref, n'aurait rien de mieux à faire qu'à supprimer dans son plaidoyer tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à sa cause. J'use du même procédé en laissant de côté la question de morale proprement dite, toujours gênante, toujours sujette à caution, et dont le moindre inconvénient est de perpétuer les malentendus entre l'art et la critique. Admettons avec M. Feydeau, que la morale n'a rien à voir dans cette affaire, que le roman n'a jamais corrompu personne, que c'est lui au contraire qui a été corrompu par la société et le public, et, finalement, contentons-nous de prendre acte d'un aveu assez significatif sous la plume de l'auteur de *Fanny*; à savoir, que de pareilles lectures doivent être soigneusement interdites aux jeunes gens et aux jeunes filles. La difficulté n'est pas là : elle est tout

entière dans l'application d'une loi qui existe depuis des siècles, que le réalisme n'abrogera pas, et qui veut que la moralité des œuvres de l'art dépende, en grande partie, de l'art lui-même, du *style* (en prenant ce mot dans son acception générale), du plus ou moins de beauté, d'élévation, d'élégance que l'on signale dans l'œuvre. Cela est injuste peut-être, mais cela est : témoin la poésie antique, qui, à y regarder de près, nous montre une affreuse société d'assassins, de femmes galantes, de dieux en goguette, de parricides, d'incestueux et d'adultères, un abrégé de tous les vices et de tous les crimes, et que le génie des poëtes a su transfigurer au point d'en faire un immortel sujet d'admiration et d'études pour les imaginations les plus élevées et les plus pures; témoin *René*, que M. Ernest Feydeau a le courage de citer, René, qui ne serait pas tolérable si Amélie et son frère vivaient de plain-pied avec les personnages d'un *Début à l'Opéra* et s'ils parlaient leur langue, mais que l'idéal a marqué de son signe et revêtu de ses voiles avant de le placer au seuil de la littérature moderne.

Je n'apprendrai rien à mes lecteurs et à M. Feydeau lui-même, en leur rappelant que la Vénus de Milo est plus chaste que la Vénus de Médicis; que celle-ci est plus chaste que la *Source* de M. Ingres, laquelle, à son tour, est plus décente que la *Vénus* de M. Baudry, qui est beaucoup moins indécente que les statuettes de Pradier, qui sont moins immorales que ces photographies du coin, ou l'art est joué *sous jambe* par toutes les petites actrices des petits théâtres de Paris. Cette gradation, si souvent remarquée qu'elle est devenue un lien commun, s'applique

au roman et à la littérature comme aux autres arts. Lorsque M. Ernest Feydeau se pose en victime du *cant* français, lorsqu'il a l'air de résumer dans sa personne, comme dans leur expression la plus éclatante, les griefs de la morale contre le roman, les rancunes du roman contre la morale et les ressentiments de l'art contre la critique, on a envie de répliquer avec Voltaire :

« Feydeau se trompe, il n'est pas si coupable! »

Sa culpabilité consiste beaucoup moins dans les fautes de ses romans contre la morale que dans la manière dont ils les commettent.

Le premier de ses trois volumes, *Un Début à l'Opéra*, est très-supérieur aux deux autres, *Monsieur de Saint-Bertrand* et *le Mari de la Danseuse*. Mais cette supériorité, toute relative, ne s'élève jamais jusqu'à l'originalité. Il y a des détails amusants et bien photographiés dans cette histoire des débuts de la jeune danseuse Barberine; l'auteur semble décrire d'après nature tout ce que renferme de petites passions et de petites laideurs ce théâtre où, de deux jours l'un, Rossini et Meyer-Beer crient pendant qu'on les écorche : On s'intéresse à cette Barberine, restée pure au milieu de cette atmosphère de basse corruption, bien que ce contraste n'offre rien de très-neuf, et se trouve déjà, notamment, dans une nouvelle de M. Scribe, intitulée *Judith* ou *la Loge d'Opéra*. Le personnage de M. de Saint-Bertrand se pose bien dans les premiers chapitres et donne aux lecteurs des espérances qu'il ne tarde pas à traiter comme ses dettes. Enfin, le caractère de l'*impresario* Gaskell, espèce de Barnum sentimental et bon-

homme, son amour, intéressé d'abord, puis sincère, pour Barberine, sa douleur, ses adieux, cette manière, bien rare chez M. Feydeau, de relever par un sentiment vrai un rôle bas ou grotesque, nous font passer, pendant une vingtaine de pages, par d'heureuses alternatives d'attendrissement et de sourire. Voilà la part de l'éloge, et je fais à M. Feydeau bonne mesure.

Mais, grand Dieu! que tout cela est vulgaire ! Et vulgaire avec prétention, ce qui est la pire de toutes les vulgarités! Mêlez, à doses plus ou moins égales, cette *Judith*, de M. Scribe, et, en général, son volume de *Proverbes et Nouvelles*, le roman de *Cinq cent mille francs de rente*, du brave docteur Véron, et M. Paul de Kock, moins le naturel; vous aurez à peu près ce niveau littéraire ; avec cette différence que MM. Scribe, Paul de Kock, et Véron, heureux de plaire et d'être aimés pour eux-mêmes, n'ont jamais songé à écrire de préface. Il y a vingt ans et plus que je connais M. de Saint-Bertrand; il s'appelait Saint-Rémy dans les *Mystères de Paris*, et Lucien de Rubempré chez M. de Balzac; sans compter ceux que j'oublie! Barberine, c'est Judith déjà nommée; c'est cette fleur éclose sur un tas de fumier, dont le roman et le théâtre ont si cruellement abusé. Madame Chaussepied, la mère d'actrice, barbotte, de temps immémorial, dans les ruisseaux de la littérature à quatre sous. Tout le monde pourrait vous dire le vrai nom de M. Nicolas et du prince Rogatchef : encore une fois, c'est de la photographie, rien de plus; et vous figurez-vous MM. les photographes demandant à être exposés dans le salon d'honneur à la place du tableau de Flandrin? Vous les figurez-vous rédigeant un manifeste pour

nous prouver que leurs photographies sont l'expression de la société moderne, et doivent, par conséquent, avoir le pas sur les portraits du Titien et les vierges de Raphaël ?

Un Début à l'Opéra est pourtant un chef-d'œuvre en comparaison de la seconde et de la dernière partie du récit, *M. de Saint-Bertrand* et *Le Mari de la Danseuse.* Ici, les personnages, les aventures et le style, tout est à l'unisson. M. et madame Valmaseda, la princesse Mélédine, le chevalier de Bel-Assise et leurs dignes partenaires, sont immédiatement reconnus par quiconque a fait un peu de police littéraire, comme les voyageurs suspects sont appréhendés d'instinct par les gendarmes, sans qu'il soit nécessaire de lire leur signalement : il leur suffit d'entrer dans un livre pour le déclasser aussitôt, de même qu'il suffit à des figures de mauvaise compagnie d'entrer dans un salon pour que l'on en fixe, à première vue, la physionomie et la valeur mondaine. Ce n'est pas tout encore : comme il ne suffirait pas au réalisme d'être très-vulgaire s'il n'était en même temps très-prétentieux, comme il a inventé à son usage un faux sentimentalisme pour se récompenser d'avoir détruit la vraie et délicate sensibilité, M. Feydeau a eu recours à deux éléments d'intérêt et d'émotion, qui lui ont sans doute paru propres à relever le niveau de son livre et à subjuguer le lecteur le plus récalcitrant. Il a trouvé moyen de rattacher — non, de raccrocher la Pologne à son récit, et il s'est inspiré, pour son dénoûment, du douloureux épisode qui a coûté la vie à la pauvre Emma Livry. Eh bien ! là encore il s'est trompé : ce pathétique d'emprunt, cette catastrophe finale, cet embaumement de Barberine, cette exploitation

de son cadavre par son ignoble mari, tout cela montre la ficelle et n'excite qu'un triste mélange d'horreur et de dégoût. Quant à l'intervention d'une grande et noble cause dans de sales petites intrigues, savez-vous quel en est l'effet le plus clair? On songe involontairement à ces Polonais en redingote à brandebourgs surmontés d'un collet de fourrure, qui s'appellent indifféremment major, prince ou général, et qui font l'ornement des tables-d'hôte de troisième classe.

C'est là, en somme, du roman-feuilleton de la plus piètre espèce, du roman-feuilleton de la décadence; car les mauvais genres ont leur décadence comme les bons. S'il y avait encore des hiérarchies en littérature et en librairie, si un premier succès de vogue n'avait recommandé M. Ernest Feydeau aux petites attentions et aux immenses affiches des éditeurs à la mode, ces diverses séries du *Mari de la Danseuse* auraient paru dans l'ancien format, dit de *cabinet de lecture*, dans ces *in-octavo* à grandes marges que l'on aperçoit encore derrière quelques vitrines retardataires, comme on rencontre encore quelques diligences dans le quartier de Notre-Dame-des-Victoires : elles auraient continué la dynastie du roman Mortonval, Dinocourt, Ricard, Raban, Maximilien Perrin, *et tutti quanti*. Là auraient pu librement s'épanouir des phrases dans le genre de celle-ci :

« Barberine se laissa entraîner à prendre certaines poses, à s'enlever un peu, *de sorte qu'on* pouvait déjà se rendre compte *qu'elle était* consommée dans son art, ou plutôt *que* déjà, pour elle, *quand* elle le voulait, son art n'était plus qu'un jeu. »

Ou celle-ci : « Aussi, les mères d'actrices se sont-elles *faites* (*sic*), dans ce sens, une réputation des plus solides. »

Vous comprenez que, lorsqu'un écrivain s'est *faite* une pareille prose, on s'est vite *faite* une idée de sa véritable importance littéraire, et toutes les préfaces du monde y perdraient leur latin qu'elles n'ont pas, et leur français qu'elles n'ont jamais eu.

D'ailleurs, je n'ai pas entendu dire que Mortonval, Dinocourt, Ricard, Raban et Maximilien Perrin, aient écrit des préfaces.

Si nous voulons emprunter à un autre ordre d'idées nos comparaisons, nous dirons que des romans comme celui-là, transportés sur le théâtre, y vivraient en communauté de biens et de solécismes, non pas même avec le drame moderne ou la comédie de genre, mais avec le mélodrame. Ces héros et ces héroïnes, ces épisodes et ces aventures réussiraient, j'en suis sûr, à l'Ambigu-Comique ou à la Gaîté, relevés par de beaux décors et joués par les grands acteurs de l'endroit. Or le mélodrame rapporte aujourd'hui plus d'argent que n'en ont jamais rapporté *Polyeucte* et le *Misanthrope;* mais le mélodrame ne fait pas de préfaces.

Résumons-nous : M. Feydeau nous a dit ce que nous savions déjà, mais ce qu'il est bon de s'entendre répéter : « que le *réalisme* (qui n'a rien inventé, excepté son nom), est la vivante expression de la littérature, dans la seconde moitié de ce siècle. » Elle lui appartient en vertu de la même loi qui affirme et exagère de plus en plus le règne de la démocratie; car le réalisme — encore un lieu commun ! — c'est la démocratie dans l'art. Or, de même

qu'en politique les sages, s'il en reste, au lieu de combattre ou de maudire la démocratie, sont désormais tenus de la régler, de la polir, de lui trouver un idéal et de le lui faire aimer, de même, en littérature, les écrivains de tous les partis et de toutes les écoles, au lieu d'invectiver le réalisme, doivent essayer de le fondre avec des éléments dont il ne saurait se passer sous peine de périr dans le macadam et dans la boue. Ils doivent lui apprendre qu'un plaidoyer pour ou contre la question de moralité est parfaitement oiseux, s'il n'a soin, en guise de pièces justificatives, de se munir de style, d'originalité et de talent. Ils doivent surtout se montrer inflexibles contre le réalisme bâtard, prétentieux, emphatique, gonflé de vent, contre le faux réalisme, qui, sous prétexte de peindre la réalité, trouve moyen d'être plus factice, plus artificiel, plus affecté, plus apprêté, plus gourmé, plus amidoné, plus grimaçant, plus invraisemblable, plus convenu, plus *ponsif*, que tout ce qu'il aspire à remplacer. Celui-là n'a d'autre mérite que de faire descendre le *faux* de plusieurs étages, de le placer dans les bas-fonds et dans le *sous-sol*, tandis que ses devanciers, classiques ou académiques, le hissaient sur les corniches. En somme, — et c'est ce qui peut nous consoler de certains caprices de la mode, — les lois du goût, du beau et même de la morale, changent beaucoup moins qu'elles n'en ont l'air. Efforcez-vous, messieurs les réalistes en titre, de faire aussi bien que Mérimée et Balzac; donnez-nous des chefs-d'œuvre; corrigez ce type impatientant du réaliste sur des échasses, qui gâterait les meilleures causes; soyez inventifs, neufs, spirituels, vrais, vivants, profonds, fins, incisifs, intéres-

sants, amusants; tâchez même, si c'est possible, d'écrire en français; après quoi nous débattrons avec vous les intérêts de la morale, et nous prendrons au sérieux vos livres, vos succès et vos préfaces.

XII

M. DE LAMARTINE[1]

17 mai 1863.

Quel enchantement, quel rêve, quelle magie que cette jeunesse de M. de Lamartine! Il l'a mise en morceaux, et les morceaux en sont bons; il l'a exprimée, comme ce beau fruit dont l'eau se fond dans la bouche et dont il parle au début de *Jocelyn*; et sous cette pulpe à demi desséchée, on trouve encore, en cherchant bien, des gouttes dont rien n'égale la saveur ou le parfum. Pour moi, je ne puis comprendre l'indifférence qui semble accueillir désormais les nouveaux écrits de M. de Lamartine. Il est toujours le même; ses défauts lui restent, mais ses qualités n'ont pas changé. Tel nous l'avons vu dans *Graziella*, *Raphaël* et *Geneviève*, tel nous le retrouvons dans *Fior d'Aliza*. C'est encore ce grand style, où des négligences d'improvisateur se mêlent à d'éclatantes beautés de paysagiste et de poëte. C'est cette faculté descriptive qui n'a pas la précision et le relief de la nouvelle école,

[1] *Fior d'Aliza*.

mais qui, lorsqu'elle frappe juste, est incomparable, et s'applique aux objets extérieurs comme un large voile dont il faut admirer à la fois la richesse et la transparence. C'est encore et toujours ce beau fleuve qui, à mesure qu'il approche du terme de sa course, perd en limpidité ce qu'il gagne en étendue, mais à qui il suffit de refléter l'azur de son ciel et de caresser l'herbe de ses bords pour que les voyageurs qui ont bu à sa source se souviennent de leur première halte et en emportent une nouvelle image de fraîcheur et de grâce.

Pourquoi donc cette disproportion évidente dans l'accueil et le succès? Hélas! la raison que j'en donnerais serait aussi fâcheuse pour notre époque qu'honorable pour l'auteur de *Fior d'Aliza :* mais, en même temps, elle renfermerait une leçon applicable à tout le monde et à M. de Lamartine lui-même. Contradiction singulière! bizarre enchevêtrement des effets et des causes dans la destinée des individus et des peuples! Lamartine a contribué, plus que tout autre, à la révolution de février : il l'a pressentie dans l'*Histoire des Girondins*, préparée dans les banquets de 1847, proclamée à la Chambre dans la mémorable séance du 24. Cette révolution a été le triomphe, non pas de la liberté, mais de la démocratie, qui a trouvé moyen de rester victorieuse, même dans sa défaite apparente. La démocratie, à son tour, a propagé et accrédité le réalisme dans l'art. Or le réalisme est tout ce qu'il y a de plus opposé à la manière de M. de Lamartine, et l'on en trouve, à chaque page de *Fior d'Aliza*, de nouvelles preuves. L'école réaliste, abusant de sa devise : *le vrai est ce qu'il peut*, nous montre la vérité telle quelle, et souvent l'on

dirait qu'au lieu de la faire sortir d'un puits, elle l'a préalablement plongée dans une mare. Lamartine, nature essentiellement aristocratique, traite la vérité de puissance à puissance : il s'en empare, la pénètre de ses rayons et de ses couleurs, la repétrit à sa guise, et ne nous la rend qu'après l'avoir embellie au point de nous empêcher de la reconnaître. On le voit, les deux procédés sont trop différents pour que la société qui adopte l'un puisse adopter l'autre. Ajoutez à cette première cause de défaveur les profusions de ce talent que de tristes circonstances forcent de se prodiguer, et qui a fini par faire d'une nécessité une habitude ; vous comprendrez que le vide se fasse entre le public et le poëte.

C'est dommage pourtant, et cet aimable récit de *Fior d'Aliza*, paraissant au moment où le cœur de Lamartine saigne encore de la plus cruelle des douleurs, semblait publié juste à point pour nous donner à tous, grands et petits critiques, l'occasion trop retardée de déposer sur nos plats d'or, d'argent ou d'étain les clefs de la littérature, et de les porter à l'illustre écrivain en lui demandant humblement pardon de nos longues taquineries et de nos vieilles chicanes. L'heure ne saurait être mieux choisie pour ce désarmement et cette trêve, et c'est sur les marges de *Fior d'Aliza* que nous aimerions à signer ce traité de paix. Les premières pages du livre sont consacrées à la mémoire de cette noble et dévouée compagne que M. de Lamartine vient de perdre, qu'un poétique enthousiasme associait, il y a quarante ans, à cette vie si brillante, et qui a été la consolatrice des mauvais jours après avoir été le charme et le sourire des jours heureux : admirable

femme devant laquelle s'inclinèrent tous les partis, respectée même de ces passions politiques qui ne respectent rien, ni personne; sachant faire de son cœur le complément et l'appui d'une imagination sans rivale, et, à côté du génie qui crée les belles œuvres, cachant ces trésors de l'âme qui font les héros et les martyrs de charité, d'abnégation et de bonté!

Qui serait insensible à de pareils souvenirs? En retrouvant cette suave figure au début de *Fior d'Aliza* comme un ange sculpté sur le portail d'une église, qui n'éprouverait une émotion assez vive, une sympathie assez profonde pour se répandre sur tout le reste du récit? sans compter que cette introduction touchante et charmante a encore d'autres titres à nos suffrages. N'est-ce rien que de rencontrer, sous la plume de l'ancien ministre des affaires étrangères de la République française, les marques d'une aversion très-peu déguisée contre la Révolution italienne? Ce sentiment est même si vif qu'il donne à M. de Lamartine deux qualités dont l'une lui a été souvent contestée et dont l'autre n'a pas laissé trace dans ses innombrables ouvrages : il en fait un politique et un satirique : « Le prince de Carignan, devenu depuis le roi Charles-Albert,.. se doutait-il alors qu'il régnerait vingt ans en Piémont sous la tutelle de l'Autriche et sous l'influence absolue des jésuites, et qu'il reprendrait, vingt ans après, les ordres des Carbonari, les armes contre l'Autriche, les conspirations contre le Pape, le patronage de la France révolutionnaire, et qu'il laisserait l'Italie conquise et tous les princes, ses collègues et ses parents, chassés par son fils de ces mêmes palais où lui-même avait

reçu l'hospitalité de famille?.... Nos neveux en verront bien d'autres avant que l'Italie en revienne à la seule unité honnête et forte qui lui convienne et qui convienne à la France; la confédération d'États. »

Et plus loin, après une page délicieuse sur les vertus du grand-duc de Toscane, la douceur de son gouvernement, le charme de cet intérieur : — « Heureux les peuples qui ont leur sort dans des mains si pures et si douces! Malheur aux peuples qui ne savent pas les apprécier et qui préfèrent s'associer à *des rois chevelus de caserne*, au lieu de chérir des princes philosophes qui ne leur demandent que d'être heureux! »

Tout le premier chapitre est de ce ton. M. de Lamartine, qui, du reste, n'a jamais varié sur les affaires d'Italie, y paye noblement sa dette de reconnaissance et d'affection à ces princes aujourd'hui tombés qui lui rendirent si hospitalière et si caressante la patrie d'Éléonore d'Este et du Tasse. Cette excellente inspiration a porté bonheur à son style : jamais, depuis bien longtemps, la prose Lamartinienne n'avait été aussi ondoyante, aussi souple; jamais, même en marchant, elle n'avait si bien fait deviner ses ailes; c'est à peine si les incorrections et les négligences s'y laissent apercevoir : on dirait alors les légers ressauts d'une voiture lancée à fond de train sur une belle route, bordée de grands arbres et se déroulant à travers de magnifiques paysages.

Mais *Fior d'Aliza*? me direz-vous. Nous y sommes. Fior d'Aliza est l'héroïne d'une de ces aventures que les poëtes attirent comme l'aimant attire le fer. Un jour d'été, à Saltochio, dans les environs de Lucques, après avoir gravi

des collines chargées de moissons et de châtaigniers, au milieu d'un de ces horizons limpides, faits à souhait pour encadrer les radieux romans de la jennesse, le poëte, accompagné de son chien, rencontre à la porte d'une pauvre cabane une jeune fille allaitant un bel enfant, ou plutôt une jeune mère sous les traits d'une de ces vierges idéales que Raphaël et Lamartine auraient inventées, si elles n'existaient pas. La connaissance est bientôt faite : au seuil de cette chaumière où tout respire une propreté flamande, autour de cette jeune fille qui défierait un pinceau séraphique guidé par les chérubins sur une toile tissée par les anges, se groupent une vieille femme, un vieillard aveugle, un petit chien marchant sur trois pattes et un châtaignier séculaire dont le tronc colossal porte les traces d'une récente blessure. Tous ont leur rôle dans cette pathétique histoire.

Le récit commence tantôt dans la bouche du vieil aveugle ou de sa belle-sœur, tantôt sur les lèvres de Fior d'Aliza : — *Amant alterna Camœnæ!* — Ces braves gens appartiennent à l'ancienne famille des Zampognari. Ils vivaient paisibles dans ce domaine de deux arpents qui les faisait riches au-delà de leurs désirs, heureux de ce bonheur innocent auquel suffisent une grappe de raisin cueillie sur la treille, une gorgée d'eau pure bue dans le creux de la main, une poignée de châtaignes cuite sous la cendre, un doux sommeil sur une brassée de paille fraîche et le calme d'une bonne conscience. Les deux vieillards, veufs tous deux, se montraient en souriant, l'un sa fille Fior d'Aliza, l'autre son fils Hyéronimo, cousin et cousine qui s'aiment comme sœur et frère, et dont l'amitié n'attend

qu'une première joie ou un premier chagrin pour changer de nom : c'est le chagrin qui arrive.

Hélas! Fior d'Aliza est trop belle! Elle est aperçue et convoitée par le chef des sbires du duché de Lucques : il la demande en mariage; elle refuse avec horreur; première révélation de son amour pour son cousin. Le sbire a un ami, le sieur Nicolas del Calamayo, avocat digne de monter à la potence à la place de ses clients. A eux deux, ces honnêtes représentants de la justice lucquoise ourdissent un complot machiavélique. Ils découvrent ou font semblant de découvrir de prétendus parents des Zampognari, qui ont droit aux trois quarts de leur domaine (sans compter les intérêts accumulés par le retard de leur entrée en possession), et qui ont délégué ce droit, à qui? au sbire lui-même : jamais agneaux ne se laissèrent égorger ou tondre plus silencieusement que ces pauvres Zampognari; ils n'ont pas même l'idée de descendre à la ville pour consulter un homme de loi, ou de recourir à leurs voisins, les Camaldules, qui pourraient éclaircir cette œuvre de ténèbres et d'iniquité. Leur spoliation amène un résultat singulier. Le tronc et les racines de ce gigantesque châtaignier qui les abrite, qui les fait vivre, qu'ils aiment comme un nourricier et un ancêtre, sont devenus la propriété du sbire; les branches leur sont restées : concession illusoire! car le sbire, propriétaire du tronc, envoie des bûcherons pour le couper. De là cette entaille profonde qui a servi de texte aux premières paroles échangées entre la jeune fille et le poëte.

Il y a un terme à tout, même à la patience des victimes d'une revendication frauduleuse au nom d'héritiers ima-

ginaires : funeste triomphe ! Les chèvres et le petit chien, qui n'ont pas étudié le droit à l'école de Nicolas del Calamayo, dépassent tout naturellement l'étroite limite tracée depuis la réduction du domaine. Aussitôt une horrible fusillade tue la chèvre laitière, abat le chevreau, casse la patte du chien, et de gros plombs viennent ricocher jusque sur Fior d'Aliza, dont le sang coule. A cette vue, Hyéronimo, fou de colère et d'amour, tire au hasard sur les sbires, et blesse mortellement leur officier. Puis il laisse imprudemment la nuit s'écouler sans courir se réfugier au couvent des Camaldules, qui lui offrirait un asile inviolable. Arrêté au point du jour, il est traîné dans les prisons de Lucques : nul doute que le malheureux ne soit condamné à mort.

Alors, l'ange de l'amour conjugal — pourquoi pas? M. de Lamartine n'avait-il pas déjà inventé l'ange de l'assassinat? Et qui n'aimerait mieux être marié qu'assassiné? — l'ange de l'amour et du mariage se met à faire des miracles. Fior d'Aliza, qui joue de la zampogne comme Sivori joue du violon, coupe ses beaux cheveux, s'habille en pifferaro, et, à la suite de merveilleux hasards, trop intéressants pour qu'on ne leur sache pas gré d'être invraisemblables, elle devient le favori du geôlier, le porte-clefs et le ménestrel de la prison. La zampogne et une colombe apprivoisée servent d'interprètes et de messagères entre ce charmant porte-clefs et ce criminel innocent. Hyéronimo est condamné. Vainement le bon camaldule Hilario, mis sur la piste des scélératesses du sbire et du scribe, essaye d'un recours en grâce auprès du duc. Le duc chasse le faisan en Bohême, et la duchesse, malgré sa

bonne volonté, ne peut rien en son absence. Les apprêts de l'exécution sont terminés; le patient n'a plus que quelques heures à vivre. Mais l'amour peut tout et Fior d'Aliza ne se décourage pas. Comment elle se procure une lime, comment elle réussit à se faire marier dans la prison par le bon père Hilario, comment elle se substitue à Hyéronimo sous un costume de pénitent noir, à quels signes et à quel moment son sexe est reconnu, par quel amoureux pressentiment Hyéronimo est ramené pour se livrer à ses bourreaux, et comment enfin, en présence de tant d'héroïsme et d'amour, la duchesse de Lucques se décide à commuer la peine du condamné sans attendre le duc, c'est ce dont je veux vous laisser la surprise. Tout est bien qui finit bien.

Ce qui me fâche, c'est que Hyéronimo subit encore deux ans de galères; c'est surtout que ces deux coquins, le chef des sbires et son ami l'avocat, convaincus de faux, d'abus de confiance et de spoliation illégale, ne sont pas autrement punis. Tout se borne, pour eux, à voir leurs manœuvres déjouées; pour les Zampognari à rentrer en possession du tronc et des racines de leur châtaignier, pour les deux amants (*sposi*) à attendre des jours meilleurs avec un bel enfant sur les bras de la jeune mère, et pour le poëte à nous avoir raconté une émouvante histoire. En somme, le crime n'est pas assez puni, la vertu n'est pas assez récompensée, et les grands auteurs de mélodrame en remontreraient là-dessus à l'illustre auteur de *Fior d'Aliza*.

Si nous étions encore aux temps anté-diluviens, où les *réactionnaires* auraient cru manquer à leurs devoirs les plus sacrés en épargnant M. de Lamartine, les objections

se presseraient en foule sous ma plume. Je demanderais, par exemple, à l'homme qui a si bien et si noblement loué la douceur, la bonté, la justice des gouvernements renversés par l'usurpation piémontaise, s'il n'a pas craint d'infirmer ses éloges en nous montrant un pays où, à deux lieues de la capitale, peuvent s'exercer des déprédations pareilles, où il suffit à un sbire et à un avocat taré d'inventer la plus grossière des supercheries pour dépouiller impunément des innocents et les amener par la plus odieuse des oppressions à la moins impardonnable des violences : je lui demanderais si, après nous avoir dit (page 41) que la peine de mort était presque tombée en désuétude dans ces petits Etats, il est bien logique de nous intéresser à l'histoire d'un meurtrier par hasard et par amour, condamné à la peine capitale sans avoir pu plaider les circonstances atténuantes, sans avoir été confronté avec ses accusateurs, et finalement sauvé par des incidents miraculeux que l'amour peut produire, que la poésie peut imaginer, que le lecteur ému peut admettre, mais que le législateur et le politique ne sauraient faire entrer dans leurs programmes. Enfin, la cause de ces princes étant celle de la grande aristocratie européenne, je ne puis voir, sans déplaisir, M. de Lamartine, après avoir vaillamment imité le :

Victrix causa diis placuit, sed victa poetæ,

faire dépendre d'une chasse en Bohême la vie ou la mort d'un jeune homme du peuple, injustement condamné. N'est-ce pas le cas de s'écrier : « Ah! tu me gâtes le *soyons amis.... Auguste!*

Il faut aussi un grand fonds de complaisance pour admettre que des paysans, c'est-à-dire les êtres les plus passionnément attachés à la propriété, soient assez simples, assez innocents pour se laisser dépouiller sans souffler mot, sans consulter personne, uniquement parce qu'un sbire, dont ils connaissent d'avance les mauvaises intentions et le secret mobile, leur montre des pièces fabriquées. Ils ne savent pas lire, soit; mais ils peuvent s'adresser à un avocat de la ville ou, mieux encore, au couvent des Camaldules. Ceci amène une autre objection : il y a quarante ans, les moines, les ordres mendiants surtout, étaient à la fois très-puissants en Italie et très-populaires : généralement sortis du peuple, ils ne négligaient aucune occasion de prendre en main la cause et les intérêts du peuple. Ils étaient et ils sont encore en guerre permanente avec tous ces mauvais petits plumitifs, scribes, huissiers, avocats véreux, sangsues en habit noir, qui représentent la bourgeoisie et la légalité par leurs côtés mesquins et oppressifs. Dès lors, comment croire que le prieur des camaldules et le père Hilario mettent tant de lenteur à s'occuper d'une affaire où tout doit exciter leur zèle; l'innocence et la piété des victimes, la mauvaise foi des persécuteurs, l'évidente fausseté des pièces produites par l'avocat, l'arrière-pensée libertine du sbire et l'antipathie traditionnelle du capuchon pour l'habit noir?

Heureusement toutes ces invraisemblances sont sauvées par le charme de l'exécution et l'apparente sincérité du poëte qui a vraiment l'air de croire à ce qu'il raconte. Il y aurait eu un moyen de les sauver encore mieux : ce moyen, je le trouve indiqué par l'auteur lui-même

(page 116) quand il nous dit :... « Le temps et les événements m'ayant enlevé le loisir d'écrire en vers, comme *Jocelyn*, cette simple et touchante aventure, je l'écris en prose, et je demande pardon à mes lecteurs de ne pas en avoir fait un poëme. » Hélas! oui, si *Fior d'Aliza* était écrite en vers, et en vers tels que Lamartine sait les faire, les sujets de chicane auraient disparu ; la poésie couvrirait tout de son manteau d'étoiles. Il y a même, dans ce récit, des passages qui semblent appeler le vers comme la fleur des champs appelle la rosée ; entre autres, le délicieux dialogue où le vieil aveugle se fait décrire par sa belle-sœur la beauté naissante de Fior d'Aliza. Supposez Lamartine, à trente ans, libre de tout souci, libre de travailler à ses heures, donnant à ce dialogue la forme indestructible du vers; l'émotion était décuplée et la poésie française comptait un chef-d'œuvre de plus.

Le temps et les événements! Ce sont là, en effet, les deux ennemis de notre illustre poëte. Il a été obligé de se mesurer l'un d'une main à la fois prodigue et avare; prodigue, si l'on songe à cette production incessante; avare, si l'on pense à ce travail de correction et de perfectionnement sans lequel les ouvrages de l'esprit n'ont ni solidité ni durée. Les autres ont pesé tout ensemble sur son génie, sur ses œuvres et sur sa gloire; ils ont mêlé leur ivraie à sa moisson, leur amertume à cette liqueur suave qu'il nous offrait dans une coupe d'or. Ils l'ont rendu responsable de nos mécomptes, de nos fautes, de nos illusions envolées, de nos enthousiasmes perdus, des tristes réveils qui suivaient nos beaux songes, bercés par sa muse enchanteresse. N'importe! il est temps d'en finir

avec ces rigueurs, qui auraient désormais tous les caractères d'une cruauté et d'une injustice. Cette vieillesse si douloureusement éprouvée doit être pour jamais sacrée à quiconque a l'honneur de tenir une plume. Les leçons de l'expérience, le scandale de certains livres, l'exploitation de certaines renommées, les prétentions ridicules de certaines médiocrités, le dégoût que nous inspirent certaines peintures de la réalité triviale, tout cela serait illusoire, si nous n'y apprenions le respect pour ce noble poëte qui reste fidèle à ses premières affections, qui ne traite pas de *vieux podagres*[1] les princes morts ou tombés, et qui oppose à la souffrance et au malheur la sérénité, le courage et le travail.

[1] Voir plus loin *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

XIII

MADAME SAND[1]

24 mai 1865.

Quel âge avez-vous? — De vingt-cinq à trente ans. — Tant pis... pour ceux qui en ont cinquante. Alors vous ne connaissez pas même de nom MM. Cavé et Dittmer, et vous ne vous rappelez pas même le titre de leur livre, *Les Soirées de Neuilly*. Et pourtant les *Soirées de Neuilly* eurent, vers la fin de la Restauration, leur saison de retentissement et de succès.

C'était un recueil de pièces *injouables*, dans le goût et l'esprit du temps. Il y avait, entre autres, une scène assez amusante où l'on voyait un jeune homme et une jeune personne, classiquement amoureux l'un de l'autre, se donner rendez-vous sur un banc de gazon, près d'une charmille. L'un était fils d'un député libéral, l'autre était fille d'un *ultra*. Les parents se prêtaient complaisamment à cette amourette, qui devait finir par un mariage. Un vieil oncle, vétéran de l'armée de Condé et de l'ancienne ga-

[1] *Mademoiselle La Quintinie.*

lanterie française, surveillait les deux jeunes gens et se plaçait derrière la charmille, afin d'être sûr que l'heure du berger ne leur ferait pas manger trop d'herbe tendre : or voici ce qu'il entendait sur les lèvres du passionné jeune homme : « Mademoiselle... mademoiselle ! le gouvernement est dans une mauvaise voie... la liberté ne transigera jamais avec des ministres impopulaires ; le roi est mal conseillé ; il finira par violer la Charte, etc... » — Le vieil oncle n'en écoutait pas davantage, et s'écriait en levant les yeux au ciel : « Oh ! les malheureux ! ils ont inventé l'amour doctrinaire !!! »

L'amour doctrinaire ! Ce mot me revenait en mémoire, pendant que j'achevais péniblement la lecture de ce roman de *Mademoiselle la Quintinie*, ou *le Triomphe du Prêche*. Quelques mots d'abord sur les origines de cette narration génevoise, qu'il faudrait lire avec un bonnet de docteur et de nuit, devant un buste de M. Athanase Coquerel.

On faisait d'avance grand bruit de la préface qui avait, disait-on, épouvanté le catholicisme de la *Revue des Deux-Mondes*, et qui devait achever de ruiner de fond en comble l'Église romaine, fort entamée déjà par les sermons du jeune Emile Lemontier et de son papa.

Cette fameuse préface se réduit à une demi-douzaine de pages où l'auteur de *Mademoiselle La Quintinie*, de *Spiridion* et d'*Evenor et Leucippe*, après s'être acquittée vis-à-vis de M. Octave Feuillet au moyen de quelques phrases bien senties, reprend à nouveau sa thèse favorite ; à savoir qu'il est bon d'en finir avec ce genre de roman frivole, dont toute la prétention était d'intéresser ou d'émouvoir, d'attendrir ou d'amuser ; que le roman, depuis

qu'il fait des académiciens et concourt pour le prix biennal, doit se montrer digne de ses grandeurs, élever son horizon, élargir ses cadres et remplacer agréablement le récit des aventures, la vivacité du dialogue et l'analyse des sentiments ou des caractères par des discussions variées sur l'existence du diable, les inconvénients de la confession et l'éternité des peines. Ainsi compris, transporté du cabinet de lecture dans la chaire, le roman pourrait rendre d'immenses services au genre humain. Il ferait cesser enfin cet état d'inquiétude, de malaise ou d'atonie morale qui résulte des cruautés ou des sottises méchamment mêlées par le clergé et le parti clérical aux vérités évangéliques : il rétablirait dans les âmes ces joies de la certitude religieuse et ce culte de l'idéal qui, faute d'aliment assez substantiel ou de primeurs assez appétissantes, vont, en attendant mieux, se repaître à la Bourse, chez Bullier ou dans les coulisses de l'Opéra : il convaincrait d'imbécillité ou d'hypocrisie les évêques, les prêtres et les fidèles ; il prouverait grammaticalement que le temporel est le contraire du spirituel ; et, sur les débris d'une théocratie surannée, d'une superstition bonne pour les sacristains et les servantes de curé, il installerait la religion définitive dont M. Lemontier père serait le pontife et M. Lemontier fils l'enfant de chœur : *Amen !*

Et d'abord, est-il bien vrai que *Mademoiselle La Quintinie* soit un hommage rendu à *l'Histoire de Sibylle*, la continuation de l'idée de M. Octave Feuillet, développée sans autre variante que celle qui dépend des différences de talent, de style, de tempérament littéraire? Les esprits malins (pas les diables, il n'y en a plus, c'est convenu)

affirmaient, au contraire, que la lecture de *Sibylle* avait exaspéré Mme Sand, et que cette colère léonine nous avait donné, dans *La Quintinie*, non pas le pendant, non pas même l'envers du roman de M. Feuillet, mais un démenti éloquent et une réplique indignée. Les compliments de la préface ne seraient donc qu'affaire de courtoisie, quelque chose comme ces saluts échangés entre maîtres d'armes avant de commencer un assaut : ou bien c'est que Mme Sand, avant de terminer sa préface, se sera demandé, en guise de calmant, jusqu'à quel point il fallait prendre au sérieux le catholicisme de *Sibylle;* ou bien encore on lui aurait dit, comme à nous, que M. Octave Feuillet avait écrit à M. Ernest Renan une lettre de félicitations enthousiastes, et il n'en a pas fallu davantage pour réconcilier les deux adversaires.

L'analyse de *Mademoiselle La Quintinie* pourrait indifféremment tenir en vingt lignes ou occuper deux cents pages. Emile Lemontier, fils d'un libre penseur, aime mademoiselle Lucie La Quintinie, charmante jeune personne, capable de rendre des points, comme raisonneuse, à ces héroïnes des tragédies de Voltaire, qui déclamaient, avant d'avaler le poison, trois chapitres de l'*Encyclopédie*. Lucie, dévote *in partibus infidelium* et admirablement disposée à jeter aux orties et surtout aux pavots le froc de sa dévotion provisoire, a un père spirituel qui s'appelle Moréali pour les uns et l'abbé Fervet pour les autres, et un père imbécile, général commandant la division de Haute-Savoie, vieux pêcheur de garnison, occupé, pour le moment, à nettoyer à l'eau bénite les vieilles taches de sa culotte de peau. Lucie possède en outre un grand-père,

M. de Turdy, un amour de grand-père, qui est, en religion, de l'école de Condorcet, de Lalande et de Cabanis, mais qui, en dehors de son tic contre le bon Dieu, est bien le vieillard le plus aimable, le caractère le plus adorable et l'esprit le plus ravissant qui se puisse imaginer.

J'indique pour mémoire un vieux capucin, le Père Onorio, espèce de François d'Assise abruti et mélodramatique, placé là pour servir de repoussoir aux lumineuses dissertations de M. Lemontier. Le Père Onorio passe son temps à hurler des anathèmes contre la corruption du siècle, à s'appliquer la discipline, à évoquer l'armée des démons avec un arsenal de fourches rougies au feu, de tenailles et de rôtissoires. Il adjure les femmes de se vêtir de peaux de bêtes, les hommes de se nourrir de sauterelles et de se fourrer dans un sac de cendres, après avoir préalablement brûlé tous les hérétiques et tous les livres. Dans la pensée de l'auteur, le Père Onorio, qui est de bonne foi, représente la logique catholique, la carte forcée du catholicisme poussé à ses conséquences nécessaires ; et pourtant, voyez le prodige! Telle est, d'une part, la puissance de la vérité ; tel est, de l'autre, l'ennui, le bavardage, le caractère artificiel et postiche, le défaut absolu d'action, de passion et de vie, qui se manifeste chez les autres personnages, que ce Père Onorio, cette hyène apostolique et romaine, est en somme le personnage le plus vivant, le plus conséquent et le plus intéressant du livre. S'il me fallait absolument choisir, je préférerais sa robe de bure au manteau de toile cirée dont on doit se prémunir avant de recevoir les averses de l'éloquence Lemontier.

C'est entre ces divers acteurs que le drame s'engage :

Emile adore Lucie; Lucie chérit Emile; les parents consentent à leur union; âge, situation, fortune, tout est parfaitement assorti. Quel est donc l'obstacle qui s'oppose au mariage? une différence d'opinion sur les questions religieuses? ceci serait déjà une condition de froideur; mais je ne puis pas même reconnaître cet obstacle dans le roman de Mme Sand : au fond, Lucie est du même avis qu'Emile. Elève de son père, de M. Michelet et de la Nature, Emile ne veut pas que sa femme aille à confesse, et il en donne des raisons toutes neuves qu'avait copiées d'avance, il y a vingt ans, l'auteur du *Prêtre, la Femme et la Famille*. En vain, son ami Henri Valmare lui dit-il assez sagement : « Prends garde! Une femme mariée, qui ne penche pas du côté du confesseur, est sujette à tomber du côté de l'amant. » — Emile n'en veut pas démordre. Lucie est prête à lui céder sur ce point comme sur tous; car de deux choses l'une : ou l'on fait passer son amour par-dessus sa religion, et alors il n'y a plus lutte; ou l'on fait passer sa religion par dessus son amour, et alors, à moins d'être aussi ignorant que Lucie est savante, on sait qu'abandonner deux ou trois articles de foi pour sauver les autres, c'est exactement comme si on les trahissait tous. Décimer une garnison, quand la place assiégée ne peut plus tenir, à quoi bon? Décimer le Décalogue, quand la jeune fille en état de siége ne demande qu'à se rendre, allons donc! Mettre le relatif dans l'absolu, c'est mettre une couvée de pies dans un nid d'aigle.

Il n'existe donc pas et il ne peut pas exister de conflit entre Lucie et Emile : car si Emile personnifie l'incrédulité niaise, Lucie ne personnifie ni la piété solide, ni même

la dévotion étroite. Au moins, dans le roman de M. Octave Feuillet, il y a un choc, une lutte ardente entre l'enthousiasme catholique de Sibylle et l'irréligion passionnée de Raoul : chacun des deux amants lutte contre l'autre et contre lui-même. Aussi quelle supériorité dans *Sibylle*, quoique je ne veuille assurément pas comparer le Lignon de M. Feuillet au Rhône et au Danube de Mme Sand! Quelle émotion, quel intérêt pathétique dans les bonnes pages de *Sibylle*, malgré tout ce que le sujet et le talent de l'auteur comportent de factice, d'arrangé et de convenu! Quels frimas, quels blocs de glace, quelle chappe de plomb dans *Mademoiselle La Quintinie*, en dépit de ce souffle puissant, grandiose, que l'on sent ou que l'on devine encore, alors même qu'il passe sur de la neige suisse ou savoyarde!

Au surplus, je n'ai jamais songé à établir un parallèle entre les deux romans, — deux frères ennemis. Je ne suis pas assez fanatique de l'ouvrage de M. Octave Feuillet pour prendre plaisir à immoler la pédante Lucie sur l'autel embaumé d'encens et de patchouly, devant lequel s'agenouille la mystique Sibylle. Je ne prétends pas non plus discuter sérieusement avec Mme Sand la question de savoir : 1° Si l'Église et l'épiscopat sont dans une fausse voie; 2° si la religion du P. de Ravignan, du P. Lacordaire, du P. Gratry, de Mgr d'Orléans, de M. de Montalembert, etc., a besoin d'être régénérée, purifiée, clarifiée et assainie par la religion de MM. Michelet, Quinet, Renan, Réville, Lemontier, Sauvestre, et de Mme Sand; 3° si la confession est pour les jeunes femmes un plus grave péril que l'influence de certaines éducations, de certaines

lectures et de certains exemples. Pour aborder ces intéressants problèmes, nous attendrons que Mme Sand ait définitivement fait ses preuves comme mère de l'Église et produit ses titres au rôle de réformatrice du Christianisme : jusque-là, restons dans nos attributions littéraires.

Il y a un point commun entre l'auteur de *Sibylle* et l'auteur de *Mademoiselle La Quintinie*. Une fois le sujet accepté, une fois la question posée, en dehors de toute préférence religieuse ou irréligieuse, tous deux ont commis ce que j'appellerai un anachronisme romanesque. Ils ont placé *avant* le mariage un débat qui n'est possible et qui ne peut intéresser qu'*après*. Avant le mariage, ou on s'aime, ou on ne s'aime pas. Si on ne s'aime pas, tout est dit; le romancier n'a qu'à renvoyer les parties dos à dos, comme des plaideurs qui ne veulent pas s'entendre. S'ils s'aiment !... Oh ! alors imaginez, pour les séparer jusqu'au dénoûment, des obstacles, des incidents que tient à votre disposition la muse des amours contrariées, et que je n'ai pas à vous indiquer, car c'est à vous de les trouver; mais ne me dites pas qu'une idée quelconque, métaphysique, philosophique ou dogmatique, peut balancer dans ces jeunes âmes le plus irrésistible à la fois et le plus irraisonné des sentiments ! Je ne vous croirai pas, ou, si je vous crois, tant pis : c'est que vous, moi, vos héros et votre public, nous sommes arrivés à cette vieillesse d'esprit et de cœur, qui raisonne tout, qui alambique tout, qui sophistique tout, qui substitue à la passion et au naturel une casuistique gourmée, gominée et pédantesque, qui ferait de Manon Lescaut une discoureuse et de Virginie une savante !

Le beau spectacle vraiment et l'agréable dialogue! — Lucie, je vous aime! — Soit, monsieur; mais avant de vous répondre, je voudrais connaître votre opinion sur le purgatoire. — Ici M. Lemontier père tire de sa poche un rouleau de papier, le père Onorio un sermon, M. Moréali une autobiographie, M. Emile Lemontier une déclaration de principes, et le général un cigare. — Emma, je vous adore. — Je ne demande pas mieux; mais, par malheur, je ne suis pas suffisamment édifiée sur votre sentiment touchant la grâce efficace. — Moi, dirait Laure, je trouve Gustave charmant; mais tant qu'il ne se sera pas expliqué sur l'infaillibilité du Pape, je refuserai mon consentement. Ainsi de suite. Savez-vous ce que, malgré tout votre talent, vous achevez de perdre à ce jeu-là? Le naturel, la spontanéité, qui sied si bien à l'esprit français, qui était autrefois le charme, la fête et le sourire de notre littérature. C'est là le défaut de nos écrivains modernes en général et de Mme Sand en particulier. Même dans ses plus beaux récits, le naturel manque; la passion et le sentiment s'entortillent, parce qu'ils n'existent pas d'après les lois immortelles de notre faible cœur, mais d'après une préméditation personnelle, un système *préconçu*, dont elle se fait mentalement une arme offensive ou défensive contre quelqu'un, contre quelque chose ou contre elle-même.

Ce qu'il y a de curieux dans *Mademoiselle La Quintinie*, c'est que l'auteur, en définitive, ne prouve rien et ne persuadera personne : ses acteurs ne sont pas des créations vivantes et actives, des êtres de chair et d'os, mais des arguments. Admettez avec moi qu'il y ait eu dix chances

contre une pour que le système d'éducation anticatholique de M. Lemontier père fit de son fils Émile un mauvais sujet, et pour que mademoiselle Lucie, au beau milieu d'un raisonnement sur l'éternité des peines et d'un dithyrambe garibaldien, se fît enlever par quelque brillant officier de la garnison de Chambéry; adieu ce bel échafaudage, destiné à remplacer l'église gothique! Encore une fois, le sujet n'était pas là : puisque M. Octave Feuillet et madame Sand voulaient absolument traiter, dans un roman, cette grave question du désaccord ou de l'harmonie des croyances religieuses chez un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment, ils devaient les marier d'abord, parce qu'en pareil cas on se marie toujours, sauf à s'expliquer plus tard : la logique des passions est, Dieu merci! plus forte et plus vive que celle des controverses.

Quelle est la jeune fille, si humble, si méfiante qu'elle soit, qui ne se croie assez sûre de la puissance de ses charmes (vieux style) pour ramener son fiancé au pied des autels et lui faire toucher le bout de ses jolis doigts trempés dans un bénitier, quand même il lui opposerait préalablement tout l'orgueilleux scepticisme de Raoul de Chalys, tout l'attirail dogmatique d'Émile Lemontier? Quel est le jeune homme, —j'entends le jeune homme bien épris, — assez sot pour interdire à sa future les pratiques religieuses, assez fat pour se figurer qu'en supprimant le confesseur, il sera désormais certain d'absorber à son profit toutes les pensées, tous les rêves, toute la vie idéale de sa femme? Bâti sur cette donnée, le roman s'écroule avant d'avoir existé : que m'importe la conclusion? Je n'accepte pas le débat.

Après le mariage, c'est tout différent : le drame ne commence et ne peut commencer qu'alors. Voilà les deux amans, les deux époux en présence ; les digressions et les discours ne seront plus nécessaires ; votre thèse pourra se développer en action, par le conctact ou le froissement des idées, des sentiments et des caractères.

Alors, si vous tenez pour la *libre pensée*, vous nous peindrez un Raoul de Chalys quelconque, un homme d'imagination, artiste, poëte, avide de jouissances délicates et raffinées, habitué à une large existence et à de libres horizons, nous vous le montrerez aux prises avec une femme pieuse, timorée, et, pour tout dire, dévote. Il l'a aimée, parce qu'elle était belle, parce que, fatigué de plaisirs et de succès mondains, il s'est passionné pour ce type de chasteté et de pureté virginales, parce qu'il a cru que ses ardeurs et ses flammes échaufferaient cette glace, animeraient cette statue aux mains jointes, posée sur le seuil du sanctuaire. Elle l'a aimé, elle l'a épousé, espérant le ramener à Dieu. Mais, après les premiers jours d'étourdissement et de surprise, les situations se dessinent : effrayée de cette flamme païenne, elle se replie sur elle-même ; irrité de cette froideur de marbre bénit, il rappelle d'un signe de sa main brûlante les visions enivrées de sa jeunesse. Décrivez ensuite, comme l'a fait Balzac dans *la Femme vertueuse*, les ennuis, les coups d'épingle, les contrariétés incessantes qu'une dévotion étroite et mal entendue peut introduire entre une femme entêtée et un mari récalcitrant ; — et vous aurez écrit, sinon une œuvre impartiale, au moins une œuvre vivante, passionnée, frémissante, assez persuasive pour que tous les badauds, admirateurs sincères

des doctrines de Mme Sand, de ses maîtres et de ses disciples, se frottent les mains en disant : Je l'ai échappé belle ! Voilà ce qui me serait arrivé, si j'avais eu le malheur ou la bêtise d'épouser une dévote !

Oui, mes chers messieurs; mais ce qui vous est très-probablement arrivé pour avoir épousé le contraire d'une dévote, c'est ce que vous raconterait le romancier de la partie adverse, défenseur de la religion appliquée à la sécurité des ménages. Ici tout développement et toute insistance seraient du plus mauvais goût; les arguments *ad feminam* sont encore plus impolis que les arguments *ad hominem*. Ma tâche se borne d'ailleurs à indiquer. L'imagination ou l'expérience de mes lecteurs, ce qu'ils savent, ce qu'ils observent, ce qu'ils ont entendu dire, tout cela suppléera surabondamment à mes pudiques réticences.

Puisque nous voilà revenus à Mme Sand, un mot encore avant de finir. A quel point le roman de *Mademoiselle la Quintinie*, malgré quelques beautés éparses, est froid, ennuyeux, déclamatoire et prolixe, nous l'avons dit, et nous croyons que tout lecteur de bonne foi sera de notre avis : mais il y a plus; la préface et l'inspiration de *Mademoiselle la Quintinie* rentrent dans un plan général, une sorte de programme collectif dont il faudrait se fâcher, s'il ne valait mieux en rire. Ils sont là, douze ou quinze réformateurs, hommes ou femmes de talent et d'esprit pour la plupart, qui, non contents d'émouvoir, d'intéresser, d'amuser, de se divertir, de vendre leurs manuscrits très-cher et de lancer habilement leurs livres, ne prétendent à rien moins qu'à nettoyer le catholicisme pour le rendre praticable, comme on nettoie un appar-

tement abandonné, afin de pouvoir y loger. — « *Echeniller* Dieu ! » a dit délicatement M. Hugo. — « Ébrancher le christianisme, » dit un autre. — « Relever l'idéal religieux, » dit M. Renan. — « Rendre une religion aux esprits droits et aux cœurs aimants, » dit Mme Sand. — « Débarrasser la plus belle des religions de tout ce qui en éloigne les intelligences élevées, » ajoute le rédacteur anonyme du bulletin biographique de la *Revue des Deux Mondes*. Braves cœurs, que les dangers de la religion chrétienne empêchent de dormir! Ames dévouées qui renonceraient volontiers à leurs plaisirs, à leur gloire et à leurs affaires pour ramener au bercail une brebis égarée! Mains vigilantes qui quitteraient tout pour disperser d'une chiquenaude les grains de poussière amassés par le temps sur leur cher et bien-aimé Christianisme!

En vérité, il y a là quelque chose de plus agaçant que l'impiété franche, non-seulement pour les dévots, mais pour les gens nerveux, pour tous ceux qui haïssent l'hypocrisie, le genre doucereux, pour tous ceux qui connaissent le dessous des cartes, l'envers des comédies, la manie toute contemporaine de mettre sous les mots autre chose que leur vrai sens, et cette autre manie, non moins accréditée, de maximer ses pratiques après avoir pratiqué ses maximes. Mais ne forçons pas le ton, et, puisque nous avons commencé par une historiette, terminons par une anecdote.

Je lisais récemment dans un spirituel petit journal, que Mlle Georges, en représentation au Mans avec sa troupe tragique, demanda au directeur du théâtre : « Déblayez-vous beaucoup ici? — « Oui, madame, beau-

coup, » répondit le directeur peu au courant de l'argot parisien. — « Vous entendez, mes enfants, reprit la tragédienne en s'adressant à ses camarades; déblayons! déblayons! — Ils se le tinrent pour dit, déblayèrent énormément, jouèrent *Britannicus* en vingt minutes, et furent vertement sifflés.

« Déblayons! déblayons! » disent en chœur Mme Sand et ses acolytes; et, si on les laissait faire, ils déblayeraient en effet si bien, qu'ils joueraient, non pas *Britannicus* en vingt minutes, mais le Christianisme en vingt secondes; le temps de rayer d'un trait de plume tout ce qui les gêne. C'est pourquoi nous dirons, chapeau bas, à l'auteur de *Mademoiselle la Quintinie :* « Ne forçons pas notre talent, et que chacun reste à sa place : artiste et conteur, vous êtes admirable; professeur de morale, vous seriez suspecte; théologienne ou théologien, vous seriez risible!

XIV

MAURICE ET EUGÉNIE DE GUÉRIN[1]

31 mai, 7 et 14 juin 1863.

I

Il y a trente-cinq ans de cela, et il me semble que c'était hier. Une sorte d'intimité, d'émulation amicale s'était établie entre les élèves *forts* des colléges de Saint-Louis et de Stanislas, sous l'influence de deux excellents maîtres dont la mémoire nous est restée chère, MM. Thuilier et Michelle. On se rencontrait le dimanche et le jeudi, au Luxembourg, ce jardin classique des amitiés juvéniles et des songeries littéraires. On se prêtait Chateaubriand, Lamartine, Walter Scott, Victor Hugo, et quelquefois, hélas! Béranger. On échangeait à demi-voix des confidences, des hémistiches dont les vieux marronniers ont fidèlement gardé le secret, des projets de travail ou d'avenir qui ont

[1] *Maurice de Guérin*, nouvelle édition. — *Eugénie de Guérin*, journal et lettres publiés par M. Trébutien, nouvelle édition.

avorté, mais que l'on aime encore, comme ces enfants mort-nés qui n'ont existé que pour leurs mères. — On se montrait de loin, serré dans sa redingote brune pincée à la taille, qui en faisait le *dandy* du quartier latin, Alfred de Musset, dont les vers inédits se chuchotaient déjà dans les groupes; plus loin, reconnaissable à ses cheveux crépus et à ses grandes enjambées, Alexandre Dumas courant aux répétitions de *Henri III:* Jouffroy, Damiron, les Deschamps, les Dévéria, toutes les jeunes célébrités de cette époque et de ce quartier. Celui d'entre nous qui reconnaissait le premier ces grands hommes entourés d'une auréole préventive, celui qui pouvait en obtenir l'apparence d'un salut, l'ombre d'un sourire, devenait à son tour un personnage aux yeux de ses camarades, et s'illuminait d'un reflet de gloire.

Je me vois encore remontant l'allée qui débouche sur la rue de l'Ouest, parcourant une ruelle à peine ébauchée, pleine de terrains vagues et d'informes bâtisses, et arrivant rue Notre-Dame-des-Champs, devant la porte du collége que dirigeait alors l'abbé Auger. Un soir d'été, on me montra dans la cour un élève, à peu près de mon âge, dont la pâle et mélancolique beauté, le regard triste et doux, me frappèrent. Il ne jouait pas, il ne lisait pas, il semblait rêver: pendant que notre conversation bruyante, se ressentant à la fois de l'âge que nous avions et de celui que nous voulions avoir, discutait pêle-mêle les chances du concours général et les chefs-d'œuvre secrètement apportés du cabinet littéraire, il se tenait à l'écart, non par fierté ou par dédain, mais parce qu'il était de ceux qui trouvent, parfois sans la chercher, la solitude au milieu

des hommes. Bien qu'il fût des premiers de sa classe et désigné comme lauréat, on devinait que ces couronnes, auxquelles notre présomption puérile attachait tant d'importance, lui causeraient peu d'émotion et peu de joie : son idéal était en lui-même, ou dans des horizons lointains où il avait laissé la meilleure partie de lui-même. Du fond de cette cour retentissante, il le poursuivait, il lui parlait, il l'entendait, assez distinctement pour en être absorbé, assez confusément pour que ce vague, ce mélange de lumière et d'ombre, ces alternatives d'aspiration et d'impuissance devinssent peu à peu son état normal et son supplice. Cette poursuite où il y a eu plus d'élan que d'effort et plus d'effort que de force, ces facultés exquises, mais incomplètes et rendues presque stériles par le sentiment même de cette différence entre leur propre imperfection et la beauté de leur rêve, ce devait être là sa vie tout entière, le principe de ses intimes souffrances, sa faiblesse et son charme, le secret de ses défaillances, de sa mort prématurée et de sa gloire posthume. Ce jeune homme était Maurice de Guérin.

Treize ans plus tard, lorsque Mme Sand publia *le Centaure* et le fit précéder de quelques pages sur le jeune inconnu qui venait de mourir, ce nom réveilla mes souvenirs, mais il n'y entra pas assez avant pour s'y graver ; car la vie, une fois qu'elle a pris ses courants, ressemble à ces fleuves rapides dont les bords s'enfuient à mesure que nous les descendons, et qui effacent sous le tableau qu'ils nous montrent le tableau qu'ils viennent de nous montrer. Vingt années s'écoulèrent encore. Ce n'est qu'en 1860, lorsque des mains pieuses et dévouées recueillirent

les *reliques*[1] de ce mort si vaillamment disputé à l'oubli, — que le nom de Maurice de Guérin, recommandé au public par des critiques éminents, prit réellement pied dans le monde des lettres, auprès des lecteurs délicats, les seuls auxquels il dût prétendre et dont il eût désiré les suffrages. Cette première édition en deux volumes, dont tous les détails, même matériels, révèlent le zèle passionné de la plus intelligente amitié, a bravement essuyé le premier feu des publications rétrospectives, où s'établissent parfois de telles disproportions entre l'illusion des amis et le jugement des indifférents, et pour lesquelles il n'y a guère de milieu ; ou un second linceul plus froid que le premier, un second cercueil mieux scellé que l'autre, ou un commencement d'immortalité. Aujourd'hui la partie semble définitivement gagnée, et la nouvelle édition n'est plus qu'un bulletin de victoire : il serait injuste de constater cet heureux résultat sans témoigner notre reconnaissance et nos sympathies à ceux qui ont honoré dès le premier jour et fidèlement gardé ces *reliques*. Nous leur devons, non pas seulement une douce et bienfaisante lecture, une œuvre désormais classée parmi les meilleures, mais une résurrection véritable, la mise en lumière d'une figure qui allait s'éteindre dans les ombres éternelles et que contempleront avec une fraternelle tendresse les esprits malades, blessés, lassés de combattre ou fatigués sans combat : nous leur devons la rentrée de Maurice de Guérin dans cette vie intellectuelle où ses douleurs, sa résignation, son talent si longtemps ignoré et

[1] Dans la première édition, les écrits de Maurice de Guérin s'appelaient *Reliquiæ*

son succès tardif, seront d'un bon exemple et d'un bon conseil. Les amis de Maurice ont été pour sa gloire ce que sont pour le noyé les sauveteurs qui ne se laissent pas décourager par les apparences de l'asphyxie. Assurément, sans leur persévérance, leur soin infatigable, leur foi robuste en celui qui n'était plus, ces *reliques*, pulvérisées peu à peu et tamisées par la main du temps, auraient fini par se disperser au vent comme des cendres refroidies. Qu'ils reçoivent donc les remercîments de tous les amis de la saine littérature, de ceux surtout dont la jeunesse s'est trouvée, ne fût-ce qu'un moment et à la légère, en contact avec celle de Maurice de Guérin ! Leurs noms ne peuvent plus être séparés du sien : les noms de M. Trébutien, de M. Raynaud, de M. François du Breil de Marzan, de tous ces hommes si honorables qui ont rivalisé de dévouement pour le vivant et de fidélité au mort, demeureront inscrits sur la pierre du monument, sur le socle de la statue.

Je ne sais pourtant si je me trompe; mais il me semble que le plus vrai coopérateur de Maurice de Guérin, c'est sa sœur Eugénie, et que l'on n'a pu bien connaître et bien apprécier le frère que depuis que la sœur nous a été révélée. D'habitude, lorsque l'on découvre qu'un ouvrage que l'on croyait n'avoir qu'un auteur en a deux, l'admiration diminue envers celui qui en avait eu d'abord tout l'honneur. Ici, c'est le contraire. Ce qu'il y avait d'inachevé dans cette œuvre, d'indéfini dans cette destinée, s'est complété et éclairé de tout ce que nous ont appris les effusions familières de ce suave génie domestique, de cette âme aimante, interceptée par l'amour fra-

ternel. On peut croire aujourd'hui que Maurice de Guérin a eu deux âmes, ou que cette âme a eu deux expressions presque simultanées : l'une plus orageuse, plus expansive, moins réglée, plus désireuse de se créer une forme et un art; l'autre plus pure, plus religieuse, plus inconsciente, mieux imprégnée de résignation et de prière, mais offrant toutes deux d'étonnantes ressemblances, toutes deux marquées d'un même sceau de poétique tristesse, incessamment renouvelée et adoucie par les pensées du ciel et les images de la nature. Une lumière discrète et lactée, la lumière des soirs d'automne, s'est faite sur cette figure aisément effrayée des vivacités du grand jour, à mesure que se levait et montait à l'horizon la chaste étoile, confidente du rêveur et consolatrice de l'affligé. Aussi ne comprendrions-nous pas que l'on essayât d'établir des comparaisons ou des préférences entre Maurice et Eugénie, entre le naturel délicieux, l'exquise négligence de la sœur, et l'art un peu plus apparent, un peu plus recherché du frère. On ne peut que les étudier, les admirer et les aimer ensemble. Tout ce qui aurait l'air d'un parallèle apprêté, que dis-je? d'une étude trop littéraire, ferait, selon nous, dissonance en un sujet : il faut s'abandonner, sans souci d'esprit et de style, à ce cours limpide, tapissé de fleurs agrestes et sauvages : la critique proprement dite doit abdiquer pour faire place à je ne sais quelle assimilation intime avec ces secrets de poésie, de souffrance et de tendresse. Pour moi, je l'avoue, si j'ai tant tardé à parler de ces deux livres ou plutôt de cet unique livre en deux volumes, c'est que je ne pouvais l'ouvrir sans être saisi

d'une douloureuse ivresse, qui, en rendant la sensation plus vive, rendait l'analyse plus difficile. Il me semblait que c'était quelque chose de moi-même qui se réveillait dans ces souvenirs, qui s'agitait dans ces existences, qui se brisait sur ces lits de mort. Tous ces commencements de Maurice de Guérin, ces camarades qui, devenus plus tard ses amis, offraient aux incertitudes de sa vie une hospitalité de quelques semaines, ces espérances si vite traversées par d'impitoyables mécomptes, tout ce tableau d'une jeunesse pauvre, inquiète, sujette à se tromper sur sa vocation et ses aptitudes, tristement arrêtée à l'embranchement de deux routes dont l'une conduisait à Dieu et l'autre rejetait vers le monde, tout cela redevenait mien, tandis que j'en évoquais les visions et les fantômes. Je les avais vécues, ces années de désordre extérieur et de trouble moral qui réagissaient sur les intelligences les plus droites et ébranlaient les convictions les plus fortes : cette *mal'aria* intellectuelle dont souffrait Maurice de Guérin, j'en avais ressenti les atteintes. Dès lors, comment juger ce que l'on ne peut détacher de soi? Comment rendre appréciables et distinctes pour le lecteur des impressions où se confondent la part de l'auteur et la mienne? Maintenant, arrivé le dernier, trop tard, après des maîtres illustres et d'ingénieux disciples, j'ignore si je n'aurai pas le malheur de répéter ce que d'autres auront mieux dit : ce que je sais du moins, c'est que jamais sympathie plus profonde n'aura été exprimée avec une sincérité plus cordiale. Ceci n'est pas une étude dans la régulière et savante acception du mot : c'est une suite de notes marginales, interrompant çà et là une lecture pas-

sionnée, dictées par une émotion qui se continue en s'exprimant, écrites au bas de ces pages humides avec un complet oubli de cet art que Maurice de Guérin a possédé à son insu en se croyant incapable de l'atteindre, et dont sa sœur Eugénie n'a pas eu besoin pour nous émouvoir et nous charmer.

II

On se souvient d'une belle page que nous avons déjà citée et que M. Sainte-Beuve, inspiré par Chateaubriand et sa sœur Lucile, par René et Amélie, a écrite à propos « de ces sœurs d'hommes de génie ou seulement distingués, de ces *génies femmes* qui sont ou restent supérieurs, meilleurs moralement, poétiquement, que le grand homme lui-même. Les hommes, ajoutait-il, à un certain jour, font leur métier d'hommes; ils sortent du nid paternel : ils se prennent à tous les buissons..... Les femmes, si elles restent ce qu'elles doivent être, gardent le foyer, et aussi, dans toute sa délicatesse, elles y gardent le culte de l'idée première, de l'idéal (s'il y a poésie); elles sont comme les prêtresses domestiques de cette chose sacrée que nous allons dissipant, dépensant, exploitant..... elles restent fidèles avec religion, avec discrétion et mystère; elles ont un dépôt jusqu'à la fin, et accroissent plutôt de leurs larmes le premier trésor..... » On ne saurait mieux dire, et je n'ai pu me défendre de cette réminiscence, m'empêcher de transcrire encore une fois ces lignes en songeant à

René et à Amélie, à Maurice et à Eugénie de Guérin, aux similitudes et aux différences. Eugénie et Maurice, c'est René, c'est Amélie, mais purifiés, dédoublés, pour ainsi parler; en ce sens que leur tendresse fraternelle, vive chez Maurice, profonde et finalement absorbante chez sa sœur, laisse le champ libre à un autre sentiment que le jeune de Guérin a éprouvé deux fois (sans compter une pure et poétique amitié), qu'Eugénie était digne et capable de connaître, qu'elle a peut-être regretté vaguement et désiré avant les années de renoncement et de complet sacrifice, si l'on en juge par deux ou trois passages de son journal, par quelques involontaires échappées d'imagination et de cœur. Il existe encore d'autres différences, et, sauf le génie, éclatant et robuste chez Chateaubriand, incomplet et maladif chez Maurice de Guérin, plus accentué et de plus haute race chez Lucile que chez Eugénie, ces différences sont toutes à l'avantage du modeste couple de Gaillac et du Cayla. Chez ce Maurice si admirablement doué en dépit de ce qui lui manque ou de ce qu'il croit lui manquer, on chercherait vainement une ombre d'orgueil ou de vanité. Ce n'est ni un ennui superbe, ni le sentiment d'une supériorité hautaine, ni même *le vague des passions* qui l'arrête au seuil de la vie et le fait reculer devant ses difficultés et ses luttes : non, c'est d'abord une disposition maladive où les souffrances du corps réagissent sur les résolutions de l'âme; c'est ensuite le sens si fin, — craintif à force de finesse exquise, — d'un art supérieur, d'une beauté idéale, désespérant d'égaler jamais, dans l'œuvre accomplie, le sentiment intérieur; c'est enfin, pourquoi ne le dirions-nous pas? la pauvreté,

rude compagne dont on peut dire, comme de la solitude, sa sœur, qu'elle fortifie les forts et affaiblit les faibles ; la pauvreté, qui n'est pas le trait le moins touchant de ces figures, le détail le moins émouvant de ces existences; qui n'a pas arraché à Maurice un anathème, à Eugénie une plainte, mais qui a pesé sur l'ensemble de leur destinée, décidé de la direction de leurs sentiments ou de leurs pensées, et laissé la trace de ses meurtrissures dans bien des pages de leur journal et de leurs lettres. Nous allons essayer tout à l'heure d'étudier de plus près cette pauvreté, d'indiquer les effets particuliers de cette disproportion visible entre une médiocrité de fortune souvent poussée jusqu'à la gêne, presque à la détresse, et les dons de l'intelligence, du cœur et de la naissance. Pour le moment, et afin de mettre un peu d'ordre dans nos impressions et nos réflexions, nous diviserons la vie si courte de Maurice de Guérin en trois phases : la sortie du collége avec tous les sujets d'irrésolution, d'anxiété, de tristesse, qui le saisirent au début et firent pleurer dans leur berceau ses plus jeunes espérances; l'épisode qui mit Maurice en contact, en communication intellectuelle et familière avec celui de nos contemporains illustres qui convenait le moins à sa nature et qui devait exercer sur lui la plus fâcheuse influence ; et finalement les années de travail et de déclin qui ont si rapidement penché vers la mort et qui nous ont légué, dans le journal de Guérin, assez de beautés pour nous apprendre ce qu'il aurait pu faire dans des conditions meilleures. Ces trois phases, nous les suivrons à la piste dans les pages du livre, qui nous aideront ainsi à recomposer la physio-

nomie de Maurice en touchant à sa littérature. Le journal d'Eugénie, mis en regard de celui de son frère, sera pour nous quelque chose de semblable au chœur des tragédies antiques, qui alternait avec les héros du drame, représentait la part de l'humanité compatissante et souffrante, et exhalait des accents de douleur, de sagesse et de pitié, pendant que le principal personnage se débattait contre la passion ou succombait à la fatalité. Les enseignements qui ressortent de ces souvenirs et de cette lecture, les leçons, les exemples dont nous avons tous à nous faire l'application sévère, couronneront naturellement notre travail et en formeront la conclusion morale.

III

C'est en 1828, encore au collége, à dix-huit ans, à cet âge radieux où tout devrait être enthousiasme, espoir, joie et soleil, que Maurice de Guérin débute dans le rude apprentissage de la vie. Dès l'abord cette vie du dehors, non moins que sa vie intérieure, se distribue, nous allions dire se déchire en deux parts: l'une pour le bercail, pour ce foyer du Cayla, où il reste présent par le souvenir, où il laisse un génie familier, sans cesse occupé à évoquer son image, à l'aimer, à le deviner, à le traduire d'instinct, où le retiendrait cette partie de lui-même qui aspire au calme, aux douceurs de la famille, à la contemplation sereine des beautés de la nature, et qui, atteinte d'une lassitude anticipée, d'un commencement ou d'un pressentiment de souffrance physique, voudrait se borner et se recueillir dans

ce coin du monde; l'autre que Paris attire tout en l'effrayant, que tourmente le désir intellectuel, plus impérieux pour certaines âmes que le désir grossier, qui veut entrer dans le mouvement d'idées, s'y faire un nom, y essayer une œuvre, mais qui s'y trouve en face de deux dangereuses conseillères, l'hésitation et la rêverie. La lettre de Maurice à M. l'abbé Buquet, alors préfet des études au collége Stanislas, cette lettre, la première en date, est aussi le premier document qui nous renseigne sur cette enfance et cette adolescence, sur les circonstances extérieures ou intimes qui ont pu expliquer cette organisation, cette vie et cette mort. « Vous connaissez ma naissance ; elle est honorable, et voilà tout ; car la pauvreté et le malheur sont héréditaires dans ma famille, et la plupart de mes parents sont morts dans l'infortune. Je vous le dis, parce que je crois que cela peut avoir influé sur mon caractère. » — Et plus loin : « Retiré à la campagne avec ma famille, mon enfance fut solitaire. Je ne connus jamais ces jeux ni cette joie bruyante qui accompagne nos premières années... Mon orgueil... est plus sensible à un mépris qu'à toute autre injure; mais, à côté de ce vice, la Providence a placé un sentiment aussi fort, aussi profond : c'est le sentiment de ma misère et de mon néant...» Nous pourrions citer toute cette lettre, dont chaque trait nous semble caractéristique. Les tristes confidences qui s'y épanchent, les sentiments douloureux qui s'y exhalent, nous livrent déjà Maurice tout entier. Plus tard, ils s'exprimeront avec plus l'art; le paysagiste supérieur, l'imagination trempée dans les profondeurs d'un naturalisme saturé d'idéal, y ajouteront leurs vives ou délicates couleurs : mais la note primitive

restera la même; le cœur, l'esprit et le corps souffriront des mêmes contrastes; la plainte intérieure ne se taira plus. Bien des passages de cette lettre nous reportent à René, aux premiers volumes des *Mémoires* de Chateaubriand : c'est René amoindri, familiarisé, descendu de ce trône de nuages et de rayons que lui ont élevé l'orgueil et le génie; René en retard déjà d'un quart de siècle, arrivant dans une société nouvelle qui a eu le temps de se reconnaître et de se classer, ayant désormais à se débattre, non plus seulement contre les grandes catastrophes, les grands orages et *le démon de son cœur*, mais contre la gêne, les nécessités de la vie matérielle, le besoin de gagner son pain de chaque jour, les réalités d'un temps où le *chacun chez soi, chacun pour soi* commence à prévaloir. Remarquons, en effet, que pour le René véritable la pauvreté a existé sans doute, qu'elle s'est assise à son foyer, qu'elle l'a suivi dans son exil, et les *Mémoires* nous disent de quelle étreinte affamée elle pressa, une nuit, le jeune émigré, dans la populeuse solitude de Londres. Mais elle ne compte pas dans l'ordre de souvenirs, de sentiments et de pensées, dans le monde poétique où René nous transporte : dans la vie réelle, grâce à l'effort, à la faculté de résistance d'une vigoureuse nature, elle a été un aiguillon plutôt qu'un obstacle. Le génie, en l'effleurant de son aile, en a presque fait une Muse; et, trente ans après, en regardant en arrière, en la contemplant debout à l'entrée de sa route, il a pu confondre son cri de détresse avec les voix mélodieuses qui avaient tant de fois chanté à son oreille.

Ici rien de semblable : l'atmosphère poétique s'est

dissipée : tous les angles de la réalité se dessinent. Maurice de Guérin inaugure et personnifie une variante de la pauvreté, que notre siècle devait produire ; cette pauvreté qui, se combinant avec les avantages de la naissance, en acquiert plus d'amertume et leur imprime je ne sais quelle mélancolique ironie. Il y a eu de tous temps, dans la société française et l'ancien régime, des nobles ruinés : mais leur ruine même faisait partie de leur noblesse, laquelle, demeurée un privilége, une puissance, leur assurait des indemnités réelles ou au moins des dédommagements de vanité. Aujourd'hui l'ancienneté de race, chez les gentilshommes pauvres, n'est qu'un embarras ou une humiliation de plus. S'il s'y mêle quelques préjugés de caste, quelques scrupules qui ont aussi leur dignité et leur grandeur, elle est un obstacle à l'établissement des filles ; elle condamne à l'isolement et au célibat (témoin cette admirable Eugénie !) des créatures d'élite, prédestinées peut-être aux joies de l'amour chaste et de la maternité. S'il s'y ajoute, chez les jeunes gens, des facultés plus studieuses que fortes, plus contemplatives qu'actives, elle fait de leur avenir un problème et de leur vie un contre-sens ; elle paralyse tout ce qu'ils ont par tout ce qui leur manque ; elle rend leurs qualités moins efficaces et leurs défauts plus nuisibles. Supposez que Maurice de Guérin fût né plébéien ; suivant toute vraisemblance, il eût été plus âpre à la lutte, mieux préparé aux difficultés et au combat, plus naturellement porté au travail, mieux préservé de ces amollissantes influences, de cet air énervant, tout imprégné de langueur et de paresse, que l'on respire dans les familles nobles et

déchues. Supposez, au contraire, que, noble et pauvre, il eût reçu du ciel un esprit ordinaire, peu d'imagination, une organisation robuste, un tempérament d'homme d'action, il avait à sa portée l'asile naturel de la pauvreté embarrassée d'un blason : l'épaulette et le régiment étaient là pour consoler et effacer sa déchéance dans leur vaillante égalité. Tel qu'il fut, avec ses délicatesses, ses défaillances, cette parcelle de génie dont on s'est à peine douté de son vivant, ces signes de race, visibles encore à travers les dégoûts et les misères d'un surnumérariat de répétiteur ou de professeur, Maurice de Guérin nous apparaît comme une des plus intéressantes victimes de cet ensemble de contradictions et de difficultés, créées par la société moderne à tous ceux qui ne s'adaptent pas, avec une précision mathématique ou une heureuse souplesse, à tel ou tel de ses compartiments. Ne soyons pas injuste envers notre temps : il a multiplié les moyens d'instruction, les ressorts de l'intelligence, les récompenses offertes au travail et au talent; il a grossi la somme de bien-être à laquelle peuvent prétendre les forts, les laborieux et les habiles. Mais, par cette diffusion même, par l'accroissement des prétentions et la multiplicité des prétendants, par le déclassement universel, il a rendu plus difficile le choix des divers états, plus facile l'erreur ou l'indécision sur l'emploi de nos aptitudes, plus nombreuses ces physionomies où se révèle le malaise des vocations manquées, péniblement tiraillées par le contraste de ce que l'on aurait pu faire avec ce que l'on fait. Maurice de Guérin, on le sait, eut un moment l'idée d'être prêtre. Après la carrière militaire, nous n'en connaissons point

qui lui eût moins convenu que le sacerdoce; non pas, Dieu merci! que l'on doive attacher trop d'importance aux vacillations de sa foi dans les courants d'air parisien, ni prendre trop au pied de la lettre les plaintes voilées de sa sœur sur ce sujet délicat; mais parce que le prêtre, à notre époque, ne saurait se passer de bien des qualités que Maurice de Guérin n'avait pas : l'énergie, la persévérance, une pieuse hardiesse, une habileté légitime, le don incessant de se répandre au dehors, de forcer les volontés et les consciences; dons naturels ou acquis, auxquels se serait constamment refusée la timidité délicate de cet esprit toujours prêt à se replier en dedans avec son rêve. Ne quittons pas ces douloureux préludes sans rendre hommage à la modestie, à la résignation, à la patience de Maurice au milieu de ces premières épreuves. C'est par là qu'il se détache le plus et le mieux de son superbe ancêtre de Combourg. Ce jeune homme qui a du sang noble dans les veines, et qui doit bien, au moins de temps à autre, pressentir ce qu'il vaut, ce qui pourrait un jour sortir de son cerveau ébloui des rayonnements du beau, ce jeune homme trouve tout simple de traverser Paris à pied pour courir après de maigres répétitions qui se dérobent, de passer par les rebutantes fonctions de professeur suppléant qui font de cette exquise sensitive la cible des écoliers moqueurs et sans pitié, d'habiter une de ces mansardes, un de ces greniers, où, quoi qu'en dise un poëte spirituellement épicurien, on est rarement bien à vingt ans. Il accueille comme un bienfait de la Providence et des hommes un traitement de quatre cents francs, la promesse d'une petite place, tout ce qui lui permet d'attendre

des temps meilleurs, sans mourir précisément de faim. *Et nunc, reges, erudimini !* Et maintenant, roitelets de la littérature, instruisons-nous et frappons-nous la poitrine, nous que blesse un pli de rose, nous qui, au milieu des douceurs d'une vie molle et sûre du lendemain, croyons, comme Sganarelle, que tout est perdu si un sarcasme de petit journal fait saigner notre amour-propre, si notre brevet de grand homme est ajourné de quelques saisons, si un mécompte, souvent mérité, vient déjouer nos ambitions et passer au crible nos vanités. Et ce pauvre Maurice de Guérin, écrivant à l'abbé Buquet, s'accusait d'orgueil! Quel progrès nous avons fait depuis trente-cinq ans!

Mais la tristesse de ces commencements allait être adoucie, — je ne dis pas égayée, — par l'étoile-sœur. Dès sa seconde lettre (octobre 1828), Maurice s'ouvre à Eugénie; il s'accuse et s'excuse auprès d'elle de ce qu'il appelle ses distractions, sa froideur, son défaut apparent de confiance; symptômes qui ne sont pas rares dans ces relations de jeune frère à sœur aînée, où l'étourderie et l'extrême sécurité prennent aisément les airs et le *sans-façon* de l'indifférence : il lui propose cette correspondance qui a si souvent affermi le courage de l'un, apaisé les inquiétudes de l'autre. Nous regrettons de ne pas avoir la réponse d'Eugénie, qui dut être un hymne de remercîment et de tendresse. C'en est fait, voilà les deux instruments qui s'accordent pour vibrer à l'unisson, ou, ce qui vaut mieux, pour faire chacun sa partie et réaliser par les différences mêmes une suprême harmonie. Maurice dira tout à cette Minerve du foyer domestique qui n'a pas besoin de se déguiser en Mentor et garde les grâces

sérieuses de son sexe ; il lui racontera ses sensations, ses impressions, ses lectures, ses espérances, ses mécomptes, les petits bonheurs et les chagrins de sa vie ; ils échangeront leurs idées sur la littérature ; la littérature, cet amour passionné de Maurice, et qui ne serait pas moins vif chez Eugénie, si elle ne le tempérait à force de piété et de sagesse. Car c'est encore là un des traits caractéristiques de la génération à laquelle ils appartiennent : cet amour ardent, inné, de la littérature, qui se respirait avec l'air ; si tenace, que, chez les survivants, même les plus écloppés, il a résisté à tout, même aux désenchantements et aux déboires. Les jugements littéraires, essayés à cette date et pendant les années suivantes, n'ont rien de bien saillant. Citons cependant quelques lignes d'Eugénie sur M. Victor Hugo, lignes si vraies alors, qu'elles sont vraies encore aujourd'hui : « Quel homme que Hugo ! Je viens d'en lire quelque chose : il est divin, il est infernal, il est sage, il est fou, il est peuple, il est roi, il est homme, femme, peintre, poëte, sculpteur, il est tout ; il a tout vu, tout fait, tout senti ; il m'étonne, me repousse et m'enchante. » Voilà l'impression de l'artiste. Voici le jugement de la femme : « Ces génies ont des laideurs qui choquent l'œil d'une femme : je déteste de rencontrer ce que je ne veux pas voir, ce qui me fait fermer bien des livres : *Notre-Dame de Paris*, que j'ai sous la main cent fois le jour, ce style, cette Esméralda, sa chevrette, tant de jolies choses me tentent, me disent : lis, vois. — Je regarde, je feuillette ; mais des souillures, par-ci par-là, sur ces pages, m'arrêtent : plus de lecture, et je me contente de regarder les images. »

Ce souvenir du grand poëte nous amène à parler des vers de Maurice et d'Eugénie de Guérin : nous sommes d'autant plus pressé de nous acquitter de cette partie de notre tâche, et nous serons d'autant plus bref, qu'ayant à évoquer deux figures si naturellement originales, nous devons glisser sur le côté le moins original de leur physionomie et de leur œuvre. Sans doute il serait facile de récolter, dans le bagage poétique du frère et de la sœur, quelques vers charmants, quelques fleurs dignes d'une anthologie chrétienne. Mais rien ou presque rien ne s'y élève au-dessus de ces qualités courantes, que l'on remarquait alors chez bien des poëtes, oubliés aujourd'hui, et qui formaient comme le regain des riches moissons romantiques. Cet Hippolyte de la Morvonnais, l'hôte et l'ami de Maurice de Guérin, cet aimable châtelain du Val, dont le souvenir tient une si grande place dans ces pages et dont le veuvage fit deux âmes veuves, avait écrit, lui aussi, sous le titre de *Thébaïde des grèves*, un volume de poésies qui avaient leur mérite et qui pourtant n'ont pas survécu. A ce nom nous pourrions en ajouter cinquante, à peu près de la même date, que Lamartine et Victor Hugo conduisaient à leur suite, en guise de cortége, et que, une fois arrivés, ils congédièrent. Maurice et Eugénie de Guérin, s'ils n'avaient écrit que leurs vers, ne se détacheraient pas de ce cortége rentré désormais dans la foule anonyme et dans l'ombre. C'est la triste condition de la poésie, non-seulement de n'avoir pas de degrés du médiocre au pire, mais encore de ne pouvoir faire vivre ce qui n'est pas supérieur, ce qui n'arrive pas à son heure, ce qui ressemble au voisin. La part du lion s'y fait d'une

manière bien plus exclusive encore que dans la fable. Le génie prend tout, et les miettes mêmes, laissées au talent, lui tombentpeu à peu des mains.

Deux raisons particulières diminuent d'ailleurs à nos yeux la valeur, réelle pourtant, des vers de Maurice et d'Eugénie de Guérin. Ils sont écrits, surtout ceux de Maurice, d'après un système qui n'a réussi qu'une fois, dans les *Consolations* de M. Sainte-Beuve (et encore !) dont *les Pensées d'Août* ont démontré le vice radical, et qui consiste à laisser la poésie terre à terre, au ras du sol de la prose, sans autres béquilles qu'une césure insuffisante et une rime pauvre. On se figurait, dans cette petite succursale du romantisme en pénitence, qu'il suffisait de l'idée ou du sentiment poétique pour triompher de cette pauvreté d'ajustements et se faire reconnaître comme un prince déguisé : l'on oubliait que la poésie française est une reine dont les sujets, aisément portés à la révolte, exigent qu'elle se montre à leurs regards dans toute sa magnificence. A cette erreur d'optique s'ajoute un trait de physionomie littéraire. Il ressort d'une lecture attentive de ces deux volumes que ce qui, chez le frère et la sœur, a été spontané, naturel, instinctif, *inconscient*, est infiniment supérieur à ce qu'ils ont prémédité, travaillé, à ce qui était déjà ou pouvait être, pour le public et pour eux, de la littérature. Ils appartenaient, — Eugénie principalement, — à l'heureuse race de ces génies dont la grâce suprême est de s'ignorer, qui ne sont jamais plus complets que quand ils s'ignorent, et qui perdent une partie de cette grâce lorsque, avertis tout haut ou tout bas de ce qu'ils valent par les autres ou par eux-mêmes, ils

font des barrages aux libres courants de leur pensée, et recherchent, sans le trouver toujours, cet art qu'ils avaient trouvé sans le chercher. Maurice de Guérin est un artiste qui ne *se sait* pas encore. Tempérament d'homme de lettres, affaibli et mitigé par les délicatesses de sa nature, il ne croit pas encore avoir fait acte d'écrivain; il va et vient, avance et recule sur sa voie comme le chien sur la piste; il se regarde comme bien éloigné du but, comme incapable de réaliser son rêve; il se dénonce comme un songeur impuissant, tourmenté de visions stériles, damné de l'idéal, supplicié de ce beau, de cet exquis, dont le sentiment le poursuit sans cesse et lui échappe toujours : il s'apprête à ciseler des bas-reliefs antiques que l'on dirait retrouvés parmi les marbres d'Éleusis, mais qui nous causeront, après tout, plus de surprise que d'émotion; — et, en attendant, il écrit des lignes telles que celles-ci :

« J'ai visité nos primevères : chacune portait son petit fardeau de neige et pliait la tête sous le poids. Ces jolies fleurs, si richement colorées, faisaient un effet charmant sous leurs chaperons blancs. J'en ai vu des touffes entières recouvertes d'un seul bloc de neige; toutes ces fleurs riantes ainsi voilées, et se penchant les unes sur les autres, semblaient un groupe de jeunes filles surprises par une ondée et se mettant à l'abri sous un tablier blanc. »

Ou celles-ci, qui, dans un bien étroit espace, renferment tout Maurice de Guérin :

« Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature, se sentir à la fois

fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, volupté, sérénité! Que serait-ce de moi? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela. »

Et cent autres passages que nous avons notés, et qui nous ravissent. Maurice, *en attendant qu'il soit écrivain*, et peut-être désespérant de le devenir, écrit à son insu des pages charmantes qui resteront comme l'expression, parfaite déjà, de sa lutte inégale, mêlée de prostrations et d'ivresses, avec la nature et avec lui-même.

On le voit, dans ces années de tâtonnements juvéniles où Eugénie n'apparaît que dans les lettres de son frère, où rien n'était décidé, ni la vocation, ni l'avenir, ni le talent, bien des indices nous révèlent déjà Maurice de Guérin. Nous reconnaissons le pli imprimé à cette âme par la mélancolie moderne, compliquée de souffrances personnelles; le *don* qu'une fée consolatrice a mêlé, dans son berceau, aux mystérieux maléfices; le rayon qui s'échappe incessamment de cette imagination malade, riche de sa pauvreté et appauvrie par sa richesse, pour aller se poser, tantôt sur le front d'une jeune fille ou d'une jeune femme, tantôt sur les splendeurs visibles ou le sens intime d'un paysage, tantôt sur la *chambrette* d'une sœur qui le lui renvoie plus pur, plus ressemblant aux rayons célestes. Une crise allait avoir lieu dans la vie de Maurice; crise qui semblait devoir être fortifiante et salutaire, et qui, à ce moment de son existence, d'après ce que nous connaissons de ses dispositions intérieures, ne pouvait avoir et n'eut en effet

que de funestes conséquences ; nous voulons parler de son séjour à la Chênaie.

IV

Il manquera toujours quelque chose, au point de vue de cette équité à laquelle ont droit les hommes égarés, à ceux qui n'ont pas connu et vu de près M. de Lamennais pendant les années qui s'écoulèrent entre sa levée de bouclier ultramontaine de 1828 et sa rupture définitive avec l'Église. Débarrassé de ces malentendus, de ces confusions de drapeau et de parti qui, aux premiers temps de la Restauration et du *Conservateur*, avaient dû le représenter comme un prédicateur d'intolérance, un *ultra* de fanatisme religieux et politique ; rendu à sa vraie nature, mais sans que l'esprit d'opposition eût encore entamé ou compromis le prêtre, accepté par la révolution comme un conciliateur possible entre la tradition antique et la société nouvelle, salué comme un sauveur, comme un apôtre, par ce groupe de jeunes et généreuses intelligences que le naufrage de la monarchie ne rattachait que plus étroitement à la planche sacrée, M. de Lamennais, dans la plénitude de sa force et de son génie, au milieu de ses disciples dont la plupart sont devenus des hommes illustres, eut là une de ces phases radieuses qui, pour les esprits orgueilleux, rendent plus tard les mécomptes plus poignants, les tentations plus dangereuses, les chutes plus profondes. Tout contribuait à augmenter le prestige et le charme, même l'austère et pittoresque beauté de cette re-

traite de la Chênaie où il recevait ses jeunes amis, où ces vives imaginations alternaient entre la prière, l'étude, la causerie et les spectacles de la nature, sans cesse animées et aiguisées par la parole du maître. Si, dans les conseils de la Providence et son infinie miséricorde, le mal peut être compensé par le bien, il y a un fait à constater qui balancerait bien des égarements et des fautes. A cet instant décisif de la jeunesse du dix-neuvième siècle, à ce point de rencontre entre deux mondes dont le choc s'aggravait d'une révolution, M. l'abbé de Lamennais a été cause que des jeunes gens qui étaient tout à fait de leur temps, qui venaient d'être témoins et à demi victimes du discrédit incroyable où, par suite de fatales méprises, la religion était tombée dans les colléges, dans les écoles, dans le monde des lettres, dans tous les centres de vie intellectuelle, ont eu le courage de remonter cette pente, de réagir contre leurs voisins et contre eux-mêmes, de se dire franchement chrétiens et de faire le signe de la croix à deux pas de ces multitudes qui menaçaient d'abattre les croix et de saccager les églises. Puis ceux-là, à leur tour, en ont appelé et attiré d'autres; le groupe primitif a pris des proportions plus considérables, et une renaissance religieuse est sortie, en définitive, de ce qui semblait devoir assurer le triomphe de l'idée contraire.

Ce prestige, cette autorité, cette influence, on ne saurait les nier : on les retrouve encore vivants dans le souvenir de tous ceux qui ont touché, de près ou de loin, à ce cénacle : ils affirment que le génie du lieu n'était pas moins remarquable par la grâce que par la force, par la séduction que par l'éclat. Nous les croyons, mais il y a quelque

mérite à les croire, lorsque l'on n'a, comme nous, connu et approché que le Lamennais des derniers temps : il fallait un prodigieux effort de bonne volonté et de conjecture, pour comprendre quel avait pu être l'attrait de ce petit vieillard bilieux et morose, dont les erreurs et les angoisses semblaient s'être écrites sur son front jauni, comme sur du parchemin ; toujours pressé de se taire, d'échapper à la conversation, de se saisir d'un échiquier ou d'un damier comme d'une barrière contre une curiosité importune ou contre ses propres pensées. Voilà ce qui nous a parfois rendu injuste envers M. de Lamennais, et ce qu'il convient de rappeler, d'abord pour s'exhorter à la justice, ensuite pour constater ce que ses nouvelles opinions et ses nouvelles amitiés avaient fait de cette grande figure et de ce beau génie.

Maintenant, comment cette influence bienfaisante, en dépit de tout, pour plusieurs, fut-elle, selon nous, mauvaise pour Maurice de Guérin? En indiquer les raisons, c'est revenir à l'étude de ce caractère dont on doit se pénétrer pour bien apprécier le livre : car ce livre est une âme : descendre dans l'une, c'est voir clair dans l'autre.

Maurice ne fut pas compris à la Chênaie. Qu'on relise les deux pages douloureuses qui vont du 23 juin au 4 juillet 1833, qu'on recueille sur le vif ces témoignages, ces tressaillements d'amputé : « Je sens bien que je suis une pauvre créature qui ai peu d'esprit »... « J'ai tant pâti dans mon âme, que je devrais être à l'épreuve des piqûres d'épingle, s'il en était de l'âme comme du corps qui s'endurcit aux coups comme le fer sous le mar-

teau »... « J'ai reçu le coup de grâce : me voilà bien et dûment atteint et convaincu. »

On comprendra ce que dut souffrir ce jeune homme de vingt-trois ans, lorsqu'aux premières confidences d'un talent qui ne péchait assurément pas par excès de présomption il fut répondu par une fin de non-recevoir, et cela non pas de la part de ces esprits médiocres dont la vulgarité console, en pareil cas, notre vanité froissée, mais auprès d'un auditoire d'élite, parmi des hommes dont le moindre avait de quoi encourager par ses suffrages ou désespérer par ses dédains un timide débutant littéraire. C'est que M. de Lamennais et ses disciples, parvenus à ce moment extrême où l'intimité et la confiance se tendaient avant de se rompre, où l'orage grondait derrière la toile pendant qu'on essayait, sur la scène, de se soumettre et de se calmer, ne comprenaient alors et n'aimaient que l'action. Les projets les plus excessifs s'ébauchaient dans ces têtes qui se débattaient contre le pressentiment d'une crise imminente, d'une rupture possible. Qu'était-ce, à cette heure inquiétante, qu'un rêveur, un artiste, un chercheur, vase de la plus fine pâte, mais fêlé et bon à se briser d'un coup sous cette main impatiente du frein, dans ce cliquetis d'armures? Cette première tentative de Maurice de Guérin pour passer, en petit comité, du rêve à l'œuvre et du travail intérieur à un commencement de publicité, fut donc condamnée sans être jugée, ni peut-être écoutée. Le secret ravage qui dut en résulter dans cette âme où la goutte amère s'étendait et creusait en dedans comme une goutte d'huile sur une étoffe de soie, avons-nous besoin de le dire?

Ce n'est pas tout, et nous arrivons ici au point délicat qui a le plus ému les personnes pieuses, attachées à Maurice de Guérin et à sa mémoire par des liens de parenté ou d'amitié. Nous le traiterons en toute sincérité, en invoquant le *non ignara mali* du poëte. L'esprit, l'imagination et le cœur de Maurice avaient été complétement subjugués et fascinés par M. de Lamennais, M. *Féli*, comme aimaient à l'appeler ses disciples par une abréviation familière, pleine de tendresse et de bonhomie. Quand sonna l'heure de la révolte, les intelligences actives, militantes, eurent leur choix à faire, et nous devons dire, à leur honneur, que le choix fut vite fait. Mais les rêveurs, les contemplateurs, ne pouvaient marcher d'un pas aussi rapide et aussi ferme. Les athlètes, les lévites furent sur leurs gardes, et se retinrent à temps sur la roche à pic. L'artiste, qui s'était remis du soin de sa conscience entre des mains plus fortes que les siennes, dont la foi s'était entretenue et réchauffée à ce foyer de chaleur et de lumière, ne pouvait s'accoutumer à voir si promptement le rebelle dans le guide et l'hérésiarque dans le prêtre. Pendant qu'Eugénie, dans sa foi solide et simple, la foi du charbonnier changé en hermine, comprend le péril, mesure la chute et ne parle plus de M. de Lamennais que comme les anges fidèles durent parler des anges révoltés, Maurice hésite : il s'en prend à la cour de Rome, à tel ou tel évêque ; il ne peut se résoudre à penser que l'homme en qui il croit s'égare et que la vérité n'est pas du côté du génie. « M. Féli, dit-il, m'a mené dans la vie neuf mois durant, au bout desquels le fatal carrefour s'est rencontré. L'habitude de vivre avec lui faisait que

je ne prenais pas garde à ce qui se passait dans mon âme. » Sa correspondance, notamment du 10 janvier 1834, jusqu'au lendemain de la publication des *Paroles d'un Croyant*, porte la trace de cette hésitation douloureuse, trop explicable chez un jeune homme en qui l'impression était plus forte que la réflexion, qui, même dans le recueillement de la Chênaie, avait passé par tant d'alternatives d'adoration et d'abattement, et qui, en perdant le principal moteur de son exaltation pieuse, croyait voir les étoiles pâlir et le ciel se voiler. S'il y eut quelques lacunes dans la vie chrétienne de Maurice de Guérin, si plus tard, à Paris, il s'éloigna momentanément de la pratique religieuse, ce dont ne nous permettent pas de douter maints passages des lettres de sa sœur, c'est là qu'il faut en chercher le secret. Ce fut là aussi, on le sait, la préoccupation constante d'Eugénie, le sujet de ses reproches adoucis par des redoublements de tendresse. Ce souci nous semble plus naturel que celui qui consisterait à se demander s'il y a ou s'il n'y a pas des velléités de panthéisme dans le talent, dans les pages les plus *réfléchies* de Maurice de Guérin. Nous laisserons à de plus savants que nous cette grave question, fort importante s'il s'agissait d'un philosophe, mais moins sérieuse chez un poëte. Si c'est être panthéiste que de reprendre les types antiques, de les retremper dans la lumineuse vapeur des théogonies païennes et de la poésie grecque, comme un sculpteur enfouirait sa statue dans une terre consacrée par les traditions mythologiques ; si c'est être panthéiste que de s'enivrer des beautés de la nature, au point d'y perdre un moment le sentiment de sa *person-*

nalité, de les sentir s'infiltrer dans son imagination comme les fumées du vin s'infiltrent dans le cerveau, et d'en être possédé comme la Sibylle et la Bacchante étaient possédées par leur dieu, je crains que bien des rêveurs, bien des artistes, peintres, sculpteurs, poëtes, paysagistes, n'aient à encourir le même reproche. Mais n'est-ce pas confondre le tempérament avec la doctrine, l'effet subi avec le système cherché, la poursuite d'un idéal entrevu à travers les objets extérieurs et les mystérieux symboles avec la déperdition volontaire de la divinité dans le sein de la nature? Pour moi, je m'en rapporte à Maurice de Guérin lui-même, et je le retrouve tout entier (en ce qui concerne ce soupçon de panthéisme) dans ces deux beaux passages où il exprime éloquemment sa pensée :

« Abjurons le culte des idoles, tournons le dos à tous les dieux de l'art, chargés de carmin et de fausses parures, à tous ces simulacres qui ont des bouches et ne parlent pas. Adorons la nature franche, naïve et point du tout exclusive. Mon Dieu, peut-on faire des poétiques en face de l'ample poésie de l'univers? Le Seigneur vous l'a faite, votre poétique; c'est la création. Comptez-vous en savoir plus long que lui? »

Et ceci, plus significatif encore : « Oh! *c'est un beau spectacle à ravir la pensée*, que cette immense circulation de vie qui s'opère dans l'ample sein de la nature; de cette vie qui sourd d'une fontaine invisible et gonfle les veines de cet univers. Obéissant à son mouvement d'ascension, elle monte de règne en règne toujours s'épurant et s'ennoblissant, pour faire battre enfin le cœur de

l'homme, qui est le centre où ses mille courants viennent aboutir de toutes parts: Là, elle est mise en contact avec la Divinité ; là, comme sur l'autel où l'on brûle l'encens, elle s'évapore, par un sacrifice ineffable, dans le sein de Dieu (30 mars 1833). » — Et la suite qui nous semble admirable, mais que nous ne citons pas, parce qu'elle est légèrement empreinte de mysticité. Remarquez que, lorsque Maurice de Guérin écrivait cette page, digne d'un penseur et d'un artiste de premier ordre, il avait à peine vingt-trois ans. Remarquez aussi que c'est trois mois après cette date, dans son *Journal*, riche déjà d'autres pages non moins belles, que Maurice se traite « de pauvre créature sans esprit » et qu'il constate, avec une résignation amère, l'échec littéraire subi devant les hôtes de la Chênaie. N'y a-t-il pas, dans ce seul rapprochement, l'image, en raccourci, de ce talent et de cette vie? Des choses délicieuses, écrites d'instinct, échantillons involontaires et provisoires d'un art qui se gâterait peut-être en s'accusant trop; la poursuite de cet art; devant soi, l'obstacle ou le dédain, exagéré par l'intime mécompte; l'esprit et le cœur souffrant de cet essai refoulé et se repliant sur eux-mêmes avec leur blessure.

C'est ici le moment de dire quelques mots des deux fragments qui se détachent en relief dans l'ensemble des écrits de Maurice de Guérin, et dont l'un, *le Centaure*, publié en 1840 par Mme Sand, a été, pour ainsi dire, achevé par la publication de *la Bacchante*, retrouvée plus récemment. Ces deux morceaux, le premier surtout, ont réuni des suffrages, soulevé des admirations devant lesquelles nous devons nous incliner; il sied d'ailleurs,

toute réserve à part, de savoir gré au *Centaure*, malgré le peu de bruit qu'il fit à sa naissance, d'avoir maintenu dans le souvenir de quelques initiés le nom de Maurice de Guérin, et contribué à préparer la mise en lumière du nom et de l'œuvre. Nous croyons pourtant que la critique gagnerait, s'il était bien convenu, une fois pour toutes, qu'un homme vieilli sous le harnois littéraire acquiert, au bout d'un certain temps, en matière de goût, son franc parler, et a le droit de heurter sans scandale des admirations qu'il ne partage pas. Bien des servitudes de lieu commun et de parti pris disparaîtraient peu à peu de la littérature. Par exemple, un Français, admirateur de Molière, de Voltaire et de Le Sage, ne serait plus forcé d'avoir l'air de se pâmer aux comédies de Shakspeare, et pourrait avouer que ces prétendus trésors de poésie, de fantaisie, de gaieté et de grâce, comparés à *Gil Blas*, à *Zadig* ou aux *Femmes savantes*, lui font exactement l'effet d'une cruche de grosse bière de la Cité, mise en regard de nos crus les plus exquis de Bordeaux ou de Bourgogne. Nous confesserions que lord Byron nous semble monotone, *Wilhelm Meister* illisible; *le Second Faust* incompréhensible, etc., etc. Et, chacun de nous y mettant du sien, on allégerait sensiblement le cahier des charges des admirations exotiques ou indigènes. Assurément, *la Bacchante* et *le Centaure* n'ont pu être écrits par un homme ordinaire. Il y a là une fougue de naturalisme, une puissance d'évocation des personnages primitifs et de leurs rapports avec la jeunesse de la terre, dignes d'être méditées par les poëtes et les érudits. Nous sommes prêts à reconnaître, avec de bons juges, que jamais on ne poussa

plus loin et plus profondément la faculté d'interprétation des forces les plus mystérieuses de la nature. Mais enfin, sans répéter pour la millième fois le mot du géomètre assistant à une tragédie de Racine, n'est-il pas permis, après une semblable lecture, de se dire : Qu'est-ce que cela prouve ? — A quoi bon ? — et : où me mène-t-on ? Si, comme on l'a dit, *la Bacchante* et *le Centaure* n'étaient, dans la pensée de l'auteur, que des fragments, des pierres d'attente d'une composition très-vaste, probablement écrite dans le même ton, et si nous avions eu sept ou huit cents pages, dans le genre des phrases suivantes, que je cueille au hasard : « Mon sein, ayant recueilli les esprits du dieu étendus sur la plaine, en avait conçu un trouble qui poussait mes pas et agitait mes pensées comme des flots rendus insensés par les vents... Quand son sein, par la persuasion de la nuit se rangeait au calme universel, sa voix sortait dans les ombres, paisible et longtemps soutenue comme le chant des Hespérides à l'extrémité des mers... Bacchus fait reconnaître l'enivrement de son haleine à tout ce qui respire et même à la famille inébranlable des dieux. Son souffle, toujours renouvelé, court par toute la terre, nourrit aux extrémités l'ivresse éternelle de l'Océan, et, poussé dans l'air divin, il agite les astres qui se décrivent sans cesse autour du pôle ténébreux... » Il aurait fallu, pour aller jusqu'au bout, une intensité de souffle naturaliste et mythologique dont nous nous déclarons totalement privé : il n'y aurait rien eu de changé ; la littérature française eût compté un livre ennuyeux de plus, et nous eussions demandé que l'on nous ramenât aux carrières de Dumoustier et de Chompré.

Toutefois, nous ne saurions être insensible à ce grand style de bas-relief antique, et nous attacherions plus de prix à cette œuvre d'art de Maurice de Guérin, si nous ne possédions désormais Maurice de Guérin lui-même : car c'est là-dessus qu'il faut insister : les pieux éditeurs de ces deux volumes si aimables et si vrais sont arrivés, à force de réussir, à un résultat auquel ils ne s'attendaient guère, et dont nous sommes loin de les blâmer : ils ont tué *le Centaure* en ressuscitant l'auteur. Jamais nous n'avions compris mieux qu'en lisant Maurice et Eugénie, que l'art est un enfant, et que les enfants, qui font tout avec grâce, deviennent pourtant moins gracieux quand on les regarde. Cette différence que nous avons déjà signalée entre les poésies et le *Journal* ou les lettres, nous la rappelons à propos du *Centaure* et de *la Bacchante.* Nous avons, d'une part, la vie, la physionomie, l'âme, le battement du cœur, le sang de la veine, le trait de la figure, deux créatures de Dieu, douées toutes deux d'une étincelle du feu divin, se réveillant de leur premier sommeil, se soulevant de leur tombeau pour nous dire ce qu'elles ont pensé, senti, aimé, pleuré, souffert ; nous avons, de l'autre, l'œuvre savante, mais morte, dont le talent le plus délicat ne saurait déguiser les côtés artificiels : notre choix n'est pas douteux, et l'on ne peut nous en vouloir de nos préférences.

V

Il est temps de revenir ou d'arriver à Eugénie de Guérin ; nous ne la séparerons plus, dans cette étude, de son

frère : il lui appartient et se relie à elle, pendant les cinq dernières années qui vont de la sortie de la Chênaie jusqu'à la date funèbre du 19 juillet 1839. Ils s'unissent, non par un échange régulier de lettres, en manière de demandes et de réponses, mais par ce journal d'Eugénie dont l'épigraphe : « Je me dépose dans votre âme, » exprime à peine cette plénitude d'absorption d'un cœur dans un autre cœur; par ces communications intimes et familières de tous les intérêts, de tous les sentiments, de toutes les idées. Les lettres de Maurice sont les grands événements du Cayla. Invisible et présent, suivi du regard dans son exil parisien ou dans ses haltes chez ses amis, chéri, caressé, interrogé, regretté, exhorté, encouragé, doucement grondé, Maurice est la madame de Grignan de cette Sévigné de province et de campagne; mais avec cette différence que cette tendresse vigilante et passionnée n'a pas besoin, on le sent, de l'éloignement et de l'absence pour n'être ni refroidie ni troublée. Eugénie a des mots, des tours, des jets à la Sévigné; elle est plus peintre que l'illustre marquise, chez laquelle le sentiment du paysage ne se révèle que par éclairs et dans ses rapports avec les vivacités de l'esprit : mais, plus triste, plus mortifiée, reléguée dans l'ombre, enfermée dans un cadre étroit, mère-sœur, ce qui n'a pas les splendeurs de la vraie maternité, privée de cette honnête joie que l'on a justement signalée comme un des charmes les plus irrésistibles de madame de Sévigné, entourée de personnes destinées à ne laisser aucune trace dans le monde, la sœur de Maurice ne peut être comparée à la mère de madame de Grignan. Ce qui, chez l'une, a toute la valeur d'un ta-

bleau historique, relevé par des grâces inimitables, se réduit forcément, chez l'autre, à un tableau de genre et d'intérieur. Dans cet intérieur pourtant, quelle suavité, quelle délicatesse de touche ! quelle harmonie entre ces objets modestes qui en forment l'ameublement, et dont ne saurait se passer la ménagère, et le rayonnement du dedans et du dehors ; le ciel en haut, la campagne à hauteur d'appui, et là-bas, voilée des brumes du lointain, la pâle et poétique figure qui anime tout ! On en a tant cité, que nous n'en citerons rien, bien que l'on y rencontre à chaque pas de ces bonheurs d'expression, de ces détails exquis, de ces images faites d'un rayon de soleil ou d'une goutte de rosée, de ces beautés naturelles qui viennent on ne sait d'où, qui semblent avoir été posées là, pendant le sommeil d'Eugénie, par une fée ou un ange. Cette jeune fille qui a été obligée de se vieillir vite pour mettre mieux d'accord son visage, ses sentiments et sa destinée, qui épluche des herbes et raccommode des draps en lisant saint Augustin et Bossuet, qui quitte Lamartine et Victor Hugo pour courir à son pot-au-feu et pétrir une galette dont une part est réservée aux pauvres, elle a le *don*, ce don que rien ne remplace, qu'il est plus facile de reconnaître que de définir, qui fait les vrais artistes, les vrais poëtes, et qui sert comme d'instrument aux mélodies intérieures de ces âmes charmantes. Ce serait, en effet, par une image musicale que nous voudrions essayer d'exprimer le dialogue entre Maurice et Eugénie de Guérin, ce dialogue que la mort même n'a pu interrompre, puisque, par une fiction touchante, la sœur continue d'écrire « à Maurice mort, à Maurice au

ciel. » — Je me les figure comme deux chanteurs doués d'une voix délicieuse, à la fois homogène et distincte, si bons musiciens qu'il leur est impossible de chanter faux, si bien habitués à chanter ensemble, que leurs voix se marient sans se ressembler, et que, en se séparant l'un de l'autre, ils conviennent d'une heure où ils recommenceront à distance leur *duo* avec la certitude de ne pas se tromper et de ne pas perdre l'accord. La fraternité des deux génies se marque à la fois, nous l'avons dit, dans les similitudes et dans les différences. Maurice est poursuivi par une arrière-pensée d'art, de poésie, de littérature, qui doit nécessairement jouer dans sa vie un plus grand rôle que dans celle de sa sœur : il n'est pas sûr de savoir exprimer son rêve, mais il a son rêve : il se méfie de ses moyens d'exécution, mais il ne perd pas de vue son but : il se demande si sa vocation ne le trompe pas, mais il est certain qu'elle le tourmente. La contemplation de ce qu'il peint, l'expression de ce qu'il sent, la réflexion de ce qu'il pense, sont, chez lui, plus immédiates. Habitant Paris, mêlé au mouvement intellectuel, fréquentant des lettrés, se retrouvant, à la campagne, au sein des beautés de la nature, au milieu d'esprits distingués ou d'âmes presque aussi poétiques que la sienne, il vit de plain-pied avec les objets et les idées dont il compose son miel ; il n'a qu'à regarder devant lui, en lui et autour de lui, et voilà sa page écrite. Eugénie, l'autre abeille, est enfermée, souvent dans sa *chambrette*, quelquefois dans sa cuisine : elle est retenue, fixée au sol par l'aile ou par la patte. Il faut que la fenêtre s'ouvre, que le fil se casse, pour qu'elle puisse s'envoler, dans l'azur, vers le rayon

ou la fleur. La facilité de cet élan, le naturel de cet essor, la légèreté de ce coup d'aile, la promptitude avec laquelle elle monte de l'objet matériel le plus vulgaire au sentiment le plus élevé ou à l'image la plus vive, voilà ce que nous ne nous lassons pas d'admirer. Comparons un moment les deux procédés, pour donner une plus exacte idée des différences ; voici Maurice :

« Comme un enfant en voyage, mon esprit sourit sans cesse à de belles régions qu'il voit en lui-même et qu'il ne verra jamais ailleurs. J'habite avec les éléments intérieurs des choses, je remonte les rayons des étoiles et le courant des fleuves jusqu'au sein des mystères de leur génération. Je suis admis par la nature au plus retiré de ses divines demeures, au point de départ de la vie universelle ; là, je surprends la cause du mouvement et j'entends le premier chant des êtres dans toute sa fraîcheur. Qui ne s'est pas surpris à regarder courir sur la campagne l'ombre des nuages d'été? Je ne fais pas autre chose en écrivant ceci. Je regarde courir sur le papier l'ombre de mes imaginations, flocons épars sans cesse balayés par le vent. Telle est la nature de mes pensées et de tous mes biens intellectuels, un peu de vapeur flottante et qui va se dissoudre. Mais de même que l'air se plaît à condenser les émanations des eaux et à se peupler de beaux nuages, mon imagination s'empare des évaporations de mon âme, les amasse, les forme à son gré, et les laisse dériver au courant du souffle secret qui passe à travers toute intelligence. C'est là mon bonheur d'instinct, bonheur fluide et mobile, qui souvent se fond sous mes baisers et se dissipe dans mes embrassements... »

Toute cette note du 10 décembre 1834 est écrite de ce style souple, ondoyant, mystérieux comme ce monde visible ou invisible où Maurice se plongeait avec tant de frayeur et de délices. Qui ne voit que cette inspiration coule de source, que l'auteur de cette page peut avoir encore ses retours de défiance et de lassitude, mais qu'il est artiste consommé, maître de sa pensée et de sa langue? Maintenant voici la sœur : chez elle, le souffle a moins d'ampleur et de portée. Tout est dans le trait, dans le détail, et surtout dans le contraste de la petitesse du point de départ avec la beauté du voyage.

« C'est plaisir de trotter dans ces parfums d'aubépine, et d'entendre les petits oiseaux qui chantent par-ci par-là, dans les haies. Rien n'est charmant comme ces courses du matin au printemps, et je ne regrette pas de me lever de bonne heure pour me donner ce plaisir. Bientôt je me lèverai à cinq heures. Je me règle sur le soleil, et nous nous levons ensemble. L'hiver, il est paresseux : je le suis, et ne sors du lit qu'à sept heures. Encore parfois le jour me semble long. Cela m'arrive lorsque le ciel est nébuleux, que je suis triste et que j'attends un peu de soleil ou quelque chose de rayonnant dans mon âme. Alors le temps est long. Mon Dieu! trouver un jour long, tandis que la vie tout entière n'est rien! C'est que l'ennui s'est posé sur moi, qu'il y demeure, et que tout ce qui prend de la durée met de l'éternité dans le temps... »

« ... Dieu seul peut consoler : le cœur, quand il est triste, n'a pas assez des secours humains, qui plient sous lui, tant il est pesant de tristesse : il faut à ce roseau d'autres appuis que des roseaux. »

« ... Les communications du cœur sont douces, et je m'y laisse aller aisément. Cela d'ailleurs me fait du bien et me décharge l'âme du triste. Quand une eau coule, elle s'en va avec l'écume, et se clarifie en chemin. Mon chemin à moi, c'est Dieu ou un ami, mais Dieu surtout. Là je me creuse un lit et m'y trouve calme. »

« ... Hier s'est passé sans que j'aie pu te rien dire, à force d'occupations, de ces trains de ménage, de ces courants d'affaires, qui emportent tous mes moments et tout moi-même, hormis le cœur qui monte dessus et s'en va du côté qu'il aime... »

« ... J'avais tort, tant mieux ! je craignais que ce ne fût toi !... »

« ... Voilà sous ma plume une petite bête qui chemine, pas plus grosse qu'un point sur un *i*. Qui sait où elle va? de quoi elle vit? et si elle n'a pas quelque chagrin au cœur? Qui sait si elle ne cherche pas quelque Paris où elle a un frère? elle va bien vite. Je m'arrête sur son chemin ; la voilà hors de la page ; comme elle est loin ! je la vois à peine, je ne la vois plus. Bon voyage, petite créature ; que Dieu te conduise où tu veux aller ! Nous reverrons-nous ! T'ai-je fait peur? Je suis si grande à tes yeux sans doute ! Mais peut-être, par cela même, je t'échappe comme une immensité... »

Il faut nous arrêter, et nous nous apercevons un peu tard à quel point nous avons manqué à notre résolution de ne rien citer. Mais il n'était pas inutile de rassembler quelques traits épars pour nous aider à recomposer la physionomie. On l'a vu, malgré ses perfections chrétiennes, Eugénie de Guérin a sa part du mal de famille :

elle parle de son ennui, que nous appellerions, nous, la mélancolie bien permise à une imagination d'élite, à une âme supérieure, à un cœur aimant, forcés de se renfermer dans le ménage, de vaquer à des soins vulgaires, de renoncer à l'amour et au bonheur. Mais que tout cela est réglé, contenu, purifié, ramené à l'affection fraternelle qui supplée aux autres, offert en sacrifice journalier au divin consolateur qui domine tout! La plainte, la tristesse, le regret, chez Eugénie, n'existent pas, ou, s'ils existent, il faut les deviner, et on craint de profaner en devinant : si le cœur a saigné, tout le sang a coulé au dedans, et s'y est consacré comme dans un calice : pas un mouvement de révolte, pas un murmure. Cette jeune fille qui lit Leibnitz et dont la prose fera un jour l'étonnement des connaisseurs humiliés, savez-vous quel serait son souhait, souhait qu'elle n'espère pas réaliser, tant il lui semble ambitieux? avoir une petite bibliothèque religieuse et choisie, telle que pourrait se la procurer, après trois mois d'épargne, le plus humble curé de village. C'est pour elle le *hoc erat in votis*. Elle est pauvre, et son temps se passe à consoler, à secourir plus pauvre qu'elle, à visiter les malades, à essuyer les larmes, à ensevelir les morts. Pas un mendiant ne frappe à sa porte sans que sa porte ne s'ouvre, sans qu'une main douce et discrète ne serve au déshérité la soupe et le pain, assaisonnés d'une bonne parole, d'une fortifiante prière. Elle exerce, sans emphase et sans dégoût, les fonctions les plus rebutantes de la sœur de charité. Sœur de charité! Elle l'est, elle voudrait l'être auprès de l'absent, du malade qui lui est plus cher que le reste du monde, qui

parfois se dérobe, lui cache son mal, mais qu'elle devine et qu'elle rappelle timidement aux sources de certitude et de paix. Quant aux heures passées au pied des autels, au contentement, à l'apaisement intérieur, sans cesse renouvelés auprès du vieux prêtre qui devait sans doute admirer plutôt qu'avertir, à la partie plus essentiellement chrétienne et pratique de cette existence et de cette âme, le livre en est plein : mais nous n'en parlons pas, de peur de dépasser les limites que nous nous traçons d'ordinaire et de teindre d'une nuance trop mystique cette étude morale et littéraire. C'est sur ce fond solide et sacré que s'appuie le génie de mademoiselle de Guérin : si elle possède une supériorité sur son frère, c'est celle-là. En dehors de toute préoccupation religieuse trop exclusive, il nous semble que ses écrits perdraient de leur charme, même purement profane et poétique, que l'originalité de sa figure s'amoindrirait, si elle était moins pieuse, si cette rêverie, cette sensibilité, ce don du style, cette délicatesse de pensée, cette faculté d'arrêter au passage les images de la nature et de les parer de ses couleurs, si tout cela n'était attiré vers le ciel comme l'aimant vers le pôle, si « ce beau vase athénien » ne se remplissait, à toute heure, « des fleurs du Calvaire. » Dans cette âme virginale qui se découpe en blanc sur l'azur comme la cime de la Iungfrau, on aime tout, jusqu'à cette ingénuité provinciale et charmante qui confond, parmi les amitiés de Maurice, l'or pur avec le clinquant, et les catholiques à corset avec les catholiques à cilice.

Nous avons dit par quels côtés Maurice de Guérin nous semblait meilleur que René. Que serait-ce, si nous com-

parions Eugénie de Guérin à l'Amélie poétique ou à l'Amélie véritable? Tout le monde sait et Chateaubriand rappelle, en maint endroit de ses *Mémoires*, que Lucile mêlait à son génie des bizarreries d'humeur et de caractère, des transitions brusques de l'expansion la plus tendre à la méfiance et à l'effroi, qui désespéraient ses amis, et qui, s'accentuant de plus en plus, finirent par donner à sa mélancolie naturelle les apparences d'une vraie folie. Il y avait dans cette âme troublée quelque chose de tragique: on eût dit que les orages de sa vie et de son temps l'avaient à la fois illuminée et foudroyée. Chez Eugénie, au contraire, quel bon sens! quelle rectitude! quelle netteté d'esprit à côté de cette richesse d'imagination et de cette vivacité de sentiment! Comme tout est à sa place dans cette existence et dans cette âme, même cette piété fervente qui ne distrait pas un moment la ménagère, même cette affection fraternelle qui, tout en se passionnant, garde toujours sa nuance, ne change jamais de caractère ni de langage! Lorsque tant de femmes pures, mais exaltées, commettent dans les épanchements de leur cœur des confusions innocentes, et, emportées par le besoin d'aimer, font parler la dévotion, l'amitié, les tendresses de famille comme parlerait un amour romanesque, Eugénie se garde bien de ces exagérations alarmantes qui attristent ou font sourire. Elle est chrétienne avant d'être sœur, et nous ajouterions volontiers que cette sœur, qui a toutes les vigilances, toutes les attentions, toutes les délicatesses, toutes les anxiétés d'une mère, sait mieux aimer qu'une mère. Elle n'a pas ces jalousies maternelles, qui se désolent et s'irritent à l'idée de ne plus régner sans partage dans un cœur qu'el-

les veulent tout entier, de voir une personne étrangère y prendre d'autorité la première place, et qui, acharnées à disputer leur trésor, réussissent à faire trois victimes. Les succès de Maurice, le bonheur de Maurice, tout ce qui peut rendre à cet exilé, à ce déshérité sa part des biens et des joies de ce monde, voilà tout ce qu'elle veut, fallût-il se sacrifier, vivre loin de lui, n'être plus que la seconde dans son affection et dans sa vie. Aussi, quel accueil pour Caroline, pour la jeune et belle créole qui va réparer auprès de Maurice cette série de souffrances et de mauvais sorts, devenir sa femme, lui faire connaître tout ensemble les douceurs d'une meilleure fortune et d'un amour partagé! Comme Eugénie l'aimera! Comme elle l'aime! quelle sérénité et quel charme elle répand sur cet épisode suivi de si près du dénoûment funèbre, que, dans l'ensemble de ces souvenirs, le mariage de Maurice, la jeune et souriante figure de Caroline ne nous apparaissent qu'à travers un nimbe et comme un rêve de plus, la dernière vision de ce cerveau condamné à se nourrir et à se tourmenter de ses songes!

Ce n'est qu'après la mort de Maurice qu'Eugénie reprend ses droits et redevient la première : sur son tombeau, elle n'a plus de rivale. L'aimable vision a passé, entre un sourire et une larme, sans qu'on ait même à se demander si une douleur éternelle est possible aux cœurs de vingt ans. Il ne reste plus que cette vierge chrétienne, cette sœur-mère, penchée sur ce journal où elle persiste à causer avec le mort comme elle causait avec le vivant. Voilà l'image finale, désormais gravée en traits ineffaçables dans la mémoire des lecteurs de ces deux volumes

qui font du bien, qui pourraient en faire plus encore. Les lectures tristes ne sont pas toujours bonnes. A côté d'un enseignement salutaire sur les déceptions de la vie, elles placent des conditions de découragement pour les facultés actives de l'âme. Ici ce péril n'est pas à redouter, ou du moins il est atténué d'avance par les correctifs les plus salutaires. Ce qu'il peut y avoir, en pareil cas, de dangereux, c'est l'exaltation du sentiment personnel, l'exagération de la valeur de l'individu, mise en regard des petitesses du résultat, des misères subies, des dédains de la société, des injustices du sort. Sans être sûrs de valoir autant que celui qui a souffert, ni d'avoir souffert autant que lui, nous sommes naturellement enclins à le faire juge du débat que nous élevons sans cesse entre notre médiocrité et notre orgueil, à lui demander notre échelle de proportion entre ce que nous voudrions être et ce que nous sommes. Maurice de Guérin, si nous savons le lire, nous donnera une leçon contraire. Il amoindrira du même coup l'estimation de notre valeur en nous faisant songer à la sienne, et le ressentiment de nos mécomptes en nous forçant de regarder les siens. En présence de tant de résignation et de modestie, de ce mélange de privations, de pauvreté, de souffrance physique, intellectuelle et morale, si doucement supportées, nous craindrons ou nous rougirons d'exagérer nos griefs; les griefs de l'individu offrant à la société ce qu'il appelle son travail, son dévouement et son talent, et ne jugeant pas qu'elle l'estime assez cher ou qu'elle le récompense assez tôt. Quant à Eugénie, son souvenir, sa vie, ses écrits, ce qu'elle a mis de son cœur, de son imagination et de son âme dans le

journal adressé à son frère, tout cela doit être un baume pour bien des sœurs qu'a eues et qu'a laissées dans le monde cette sœur incomparable, pour des existences mortifiées, sacrifiées comme la sienne, enfermées dans un étroit horizon, condamnées au célibat et à la solitude par des considérations de fortune ou de famille, forcées de mener de front ou de contrarier les unes par les autres les aspirations poétiques et les vulgarités du ménage. Cet antagonisme tant de fois signalé, où il est si facile, même à l'esprit le plus juste, de trop pencher à droite ou à gauche, qui a été, surtout en province, la cause première de tant de chagrins, de ridicules et de fautes, et qui, si exactement qu'elles se surveillent, donne à celles qui sont ou qui se croient ses victimes je ne sais quoi d'aigre-doux, de factice et de *pincé*, nous ne l'avons vu nulle part plus complétement vaincu que chez Eugénie de Guérin. Elle l'a recouvert de tant de simplicité, de charité, de piété, elle a caché les soudures sous des fleurs si fraîches et si naturelles, qu'il a disparu, et qu'il faut s'en avertir sans cesse pour ne pas l'oublier tout à fait. Cette abnégation du cœur et du génie dans le célibat et le ménage, je ne connais pas de spectacle plus touchant, d'exemple plus instructif et de meilleure leçon.

Ces deux noms, ces deux volumes, que nous venons de lire et de relire, sont donc désormais sûrs de vivre, et rien ne leur manquera, ni les récompenses académiques, ni les suffrages et les sympathies des lecteurs d'élite. Est-ce assez? L'élite, c'est le petit nombre, et c'est le grand nombre que nous voudrions convier à jouir et à profiter des sucs bienfaisants de cette littérature, si étonnée

de renaître et de prospérer à deux pas de *Salammbô* et des *Misérables*. Nous voudrions, en un mot, que ces deux livres devinssent populaires, et nous croyons qu'ils ne peuvent pas l'être sous leur forme actuelle. S'il est vrai, comme de bons juges inclinent à le penser, que le seul défaut que l'on puisse reprocher au volume d'Eugénie de Guérin soit un peu de monotonie, si l'on nous accorde qu'en dehors de toute question d'art, *la Bacchante* et *le Centaure* ne soient pas absolument nécessaires à la moralisation des masses, à l'édification des vieilles filles et à l'instruction des jeunes gens, si on convient enfin que les vers d'Eugénie et même de Maurice ne contribueront que pour une part minime à leur immortalité, on nous pardonnera peut-être de souhaiter tout bas que le frère et la sœur soient réunis plus intimement encore, que les deux volumes n'en forment plus qu'un, portatif et à bon marché : ce volume pénétrerait peu à peu dans les ateliers et les mansardes; pour beaucoup de gens, il serait préférable à un livre de piété proprement dit; il deviendrait le *manuel* des maltraités, des dédaignés, des incompris, des blessés, des malades, des incomplets, des esprits qui se plaignent de leur misère et des cœurs qui ne savent que faire de leurs richesses.

Pour nous, qui exprimons timidement ce souhait, nous n'avons pas besoin qu'il se réalise pour être déjà tout acquis à Maurice et à Eugénie de Guérin. Ils comptent dorénavant, non-seulement parmi nos prédilections littéraires, mais parmi nos conseillers, nos confidents et nos amis. Eh! ne suffit-il pas de vivre et de vieillir pour être obligé de partager ses amis en deux groupes; ceux qui

restent et ceux qui ne sont plus; ceux qui continuent et termineront avec nous le voyage, et ceux qui se sont arrêtés aux premières haltes, fatigués ou frappés? Ceux-là s'éloignent de plus en plus de nous, à demi perdus déjà dans l'ombre qui gagne de proche en proche et s'allonge sur nos pas : et cependant il y a des moments où il nous semble que nous les voyons, que nous les entendons encore : leur pâle visage passe devant nos yeux; le murmure de leur voix revient à notre oreille. C'est au nombre de ces amis disparus, réfugiés pour nous dans une vie idéale, que nous rangerons Eugénie et Maurice de Guérin. En les lisant, nous nous figurons que nous les avons connus; en les connaissant, nous sommes sûrs de les avoir aimés. L'illusion de cette amitié se confond avec l'émotion de cette lecture. Qui n'a vu et admiré, au moins dans la gravure, la *Françoise de Rimini* d'Ary Scheffer, cette poétique toile qui nous montre Francesca et Paolo douloureusement enlacés et fuyant ensemble à travers les ombres dantesques? La poitrine de Paolo est percée et saigne encore; Francesca se serre contre lui comme pour cacher sa blessure : ce ne sont plus deux corps, ce sont deux âmes. Ce tableau nous revient en mémoire au moment où nous essayons, en finissant, de nous rendre compte des impressions que nous laissent Maurice et Eugénie. Eux aussi, ils s'envolent, doucement enlacés, vers les régions immortelles. Mais le lien qui les unit, ce n'est pas un amour coupable; c'est la plus pure et la plus étroite fraternité du sang, de la tristesse et du génie. Maurice est blessé à la poitrine; mais cette blessure ne lui vient pas du poignard d'un offensé; elle lui vient de ces

ennemis dont nous ne sommes pas tous morts, mais qui nous ont tous frappés ou effleurés dans l'ombre : le doute, la pauvreté, le dégoût de notre œuvre, l'impuissance à réaliser notre rêve, le tourment de l'idéal, cet aigle toujours prêt à déchirer de son bec et de ses serres ceux qui essayent de caresser ses ailes. Sa sœur se presse contre lui pour cacher sa plaie; mais, plus heureuse que Francesca, elle sait que cette plaie n'est pas incurable et va se guérir au ciel. Telles qu'elles sont, ces deux figures deviennent nos patronnes. Nous détestons tout ce qui ressemblerait à l'exagération d'un sentiment vrai : nous n'aimons pas davantage cette manie, habituelle à une certaine école, d'enluminer d'expressions mystiques la langue littéraire : et cependant, en songeant à notre faiblesse et à notre misère, nous serions bien tenté de dire : *Sœur* Eugénie! *Frère* Maurice! priez pour nous!

LA GRÈCE MODERNE [1]

XV

M. A. GRENIER

21 juin, 1863.

Hélas! ce n'est plus la Grèce d'Eschyle et de Sophocle, d'Homère et d'Euripide, mais celle qui souffre depuis tant de siècles, qui a essayé de renaître, et où le bien et le mal se combattent, semble-t-il, à des doses assez égales pour justifier tour à tour les sympathies et les épigrammes, les craintes et les espérances. Entre les satires excessives de M. Edmond About et les enthousiasmes *préconçus* du philhellénisme *quand même*, M. Grenier a-t-il attrapé la note juste? Oui, en maint endroit; et, s'il nous paraissait encore trop sévère, nous lui opposerions çà et là soit les pages éloquentes de M. Eugène Yéméniz sur les héros et les poëtes de la Grèce

[1] *La Grèce en* 1863, — *Idées nouvelles sur Homère*, par M. A. Grenier.

contemporaine, soit le livre plus récent de madame Dora d'Istria : *Excursions en Roumélie et en Morée*. Nous finirons par quelques lignes à propos de son piquant écrit sur Homère, dont nous indiquerons les mérites et les inconvénients.

Nous ne connaissons pas de plus lourd fardeau et de plus sérieux péril pour un peuple qu'un passé trop chargé de gloire, surtout quand cette gloire, associée à des images, à des mœurs, à des croyances, à une civilisation pour jamais disparues, mêle sans cesse de décevants mirages aux ambitions nouvelles. Tous alors, amis, ennemis, enthousiastes, détracteurs, et la nation elle-même, se font au dehors et au dedans complices de ces erreurs d'optique, de ces anachronismes obstinés, dont le moindre défaut est de prolonger les malentendus, de multiplier les exigences les plus injustes, les contradictions les plus singulières. Ce rôle modeste, mais glorieux encore, ou du moins utile, que l'on pourrait jouer dans l'ensemble des sociétés modernes, il est si inférieur aux radieuses visions de l'époque héroïque ou poétique, qu'on le dédaigne comme une déchéance et que l'on aime mieux vivre avec les chimères lointaines qu'avec les réalités présentes. Si, pour se mettre d'accord avec notre temps et entrer dans la voie du progrès, le peuple dont je parle consent à se *moderniser*, à adopter nos costumes, nos usages, nos industries, nos découvertes; s'il débaptise ses montagnes, ses fleuves, ses ruines, dont les noms sonores gardaient tant de prestiges pour l'imagination et la mémoire, il semble qu'il perde sa raison d'être, qu'il manque de fidélité et de respect au dépôt sacré qui seul

le rendait intéressant. On le traiterait volontiers comme un noble besoigneux qui se déclasse pour ne pas mourir de faim, comme un héritier de grande famille qui achève de démolir un château délabré et inhabitable pour s'y bâtir une maison. Si, au contraire, — et il n'y est que trop enclin, — on le voit se réfugier dans ses souvenirs, y retremper son ambition et son orgueil, mesurer ses rêves et son espoir d'après sa poésie et son histoire, faire de la couleur locale et rétrospective pour rappeler ses titres à l'attention et au respect, on s'amuse aux dépens de ce déchu qui veut poser en grand seigneur, de cet affamé qui tend à l'Europe une main vide d'argent et pleine de reliques, de ce visionnaire qui se repaît de *la grande idée* pour se dispenser de cultiver et d'appliquer l'idée pratique.

C'est ce contre-sens qui a frappé M. Grenier et que l'on rencontre, à chaque page, dans son livre. Seulement, ce que M. About avait signalé avec une verve railleuse et souvent cruelle, M. Grenier le constate avec un heureux mélange de sincérité, de malice et de bienveillance. Sa plaisanterie s'arrête au moment où ses souvenirs d'ancien élève de l'école française d'Athènes le rappellent à l'ordre, aux lois de l'hospitalité et de la justice. S'il retrace spirituellement et d'après nature les premiers mécomptes du voyageur abreuvé aux sources classiques, persuadé qu'il va reconnaître à tous les pas les fraîches et riantes peintures des poëtes appris par cœur, et se trouvant en face de cette aridité, de cette nudité, de ce manque absolu de fraîcheur, de cours d'eau et d'ombrages, il se ravise bientôt, et décrit non moins fidèlement sa seconde impres-

sion, celle qui résulte de cette incomparable beauté de lignes, de cette indicible harmonie du contour et de la lumière, des horizons et du ciel, fort supérieure aux menus effets pittoresques d'un bouquet d'arbres bien groupés, d'une riche verdure ou d'une colline agréablement boisée. Il n'épargne guère les diverses phases politiques et les divers gouvernements qui se sont succédé en Grèce depuis la guerre de l'indépendance ; il en saisit dans le vif les fautes, les inconséquences, le vice radical, le penchant exclusif à viser au superflu en négligeant le nécessaire. Et cependant, sans être le moins du monde de l'ex-parti bavarois, il a des accents sympathiques, presque émus, pour le roi Othon, dont les intentions furent si excellentes ; pour la reine, si belle, si noble, si digne, douée d'un sentiment si vif et si vrai de tout ce que le titre de reine de Grèce devait imposer ou promettre à une femme jeune, poétique, d'un rang suprême, d'une ardente imagination et d'une haute intelligence.

Le dirai-je? en rapetissant beaucoup le cadre, en changeant le tableau en miniature, en réduisant la plus terrible et la plus poignante des tragédies aux proportions d'un de ces drames qui surabondent dans l'histoire contemporaine, il m'est impossible de ne pas trouver dans ce couple royal quelques traits de ressemblance avec Louis XVI et Marie-Antoinette; et, si M. Grenier n'a pas précisé ces analogies, je le remercie d'y avoir fait songer. C'est, des deux parts, même supériorité de la reine sur le roi, même assemblage de qualités privées et de lacunes inévitables dans le caractère politique, mêmes difficultés

résultant, non pas d'un désaccord voulu et expliqué entre les sujets et le souverain, mais d'une situation pleine de malaises, ne laissant que le choix des méprises et des fautes, où les exigences d'une des deux parties et les tâtonnements de l'autre devaient amener la rupture finale. Louis XV ut immolé au nom de libertés et de réformes qui toutes avaient passé par son cœur avant d'être invoquées contre lui : Othon a été détrôné et banni au nom d'une régénération nationale dont l'impossibilité résidait bien moins dans sa volonté que dans le mauvais état des machines dont il avait à se servir. Les nations qui souffrent du contraste de leurs rêves et de leurs misères sont impitoyables. La nation française s'en prit à Louis XVI de ce qu'il ne pouvait pas lui donner tout de suite les biens qu'ajournait indéfiniment chacune de ses agitations populaires : les Grecs s'en sont pris à Othon de ce qu'il ne pouvait réaliser aucun de leurs songes de gloire, d'agrandissement et de puissance, de plus en plus compromis par chaque manifestation de leur mauvaise humeur. Enfin, la qualité d'étranger pesa également sur les deux trônes; car, outre les influences attribuées aux deux reines, le temps peut faire des étrangers comme l'espace : un roi, né et élevé pour un régime qui meurt au moment où lui échoit la couronne, peut être un étranger dans son royaume, comme le prince que l'on va chercher sous un ciel lointain et grisâtre pour régner sur le sol embrasé de la Grèce. Entre Versailles et Paris, en 89, peut-être y avait-il la même distance qu'entre Munich et l'Acropole, en 1860.

« Après tout, ajoute avec beaucoup d'à-propos M. Gre-

nier, le roi Othon a régné trente ans. Que le roi qui a régné trente ans, par ce temps-ci et dans de pareilles conditions, lui jette la première pierre ! »

L'auteur de *la Grèce en* 1863 semble décliner toute concurrence avec les ouvrages que la Grèce a inspirés à M. Quinet, à madame Agénor de Gasparin et à M. About. Il s'est attaché surtout, nous dit-il, aux questions particulières, soulevées par les derniers événements. Pourtant, ce qu'on lira avec le plus de plaisir dans ce livre vivement et finement écrit au courant de la plume, et où un fond de bonne littérature s'accuse à travers le laisser aller des notes de voyage, ce sont les pages descriptives, les anecdotes, les observations générales, tout ce qui peint d'un trait ces physionomies pleines de disparates et de contrastes. Même après M. About, M. Grenier sait être amusant, et il amuse ses lecteurs sans déchirer son modèle. Je choisis au hasard un de ces jolis croquis :

« Nous avions un marmiton, chargé, moyennant dix francs par mois, d'écurer notre vaisselle. Il mit pour condition à son marché qu'on lui laisserait quatre heures par jour pour assister aux leçons de la Faculté de droit. Ses études avaient été interrompues, paraît-il, pendant deux ans, parce qu'il avait accepté d'être instituteur à Thèbes, dans le pays des Béotiens. C'était évidemment un poste de confiance. En se promenant, un jeudi soir, sur les bords du lac Copaïs, il prit une fièvre qui lui fit perdre son emploi. Notre maison lui était un asile. Modeste comme Philopœmen qui fendait du bois, comme Cléanthe qui était porteur d'eau, il frottait de sablon et d'oseille nos casseroles et nos marmites, cela sans la moindre

honte. A la fin de l'année, il fut reçu licencié en droit et sollicita une place de procureur du roi ou de juge. »

Ceci nous amène à discuter quelques points qui rentrent dans nos attributions littéraires, et où M. Grenier ne me semble pas tout à fait juste : je veux parler de l'instruction chez les Grecs modernes, de leur goût passionné pour l'étude, de la part énorme qu'ils font aux lettres ou aux professions lettrées, sans avoir réussi, pour cela, à produire un poëme original ou un beau livre.

N'est-ce pas trop se presser? Les Grecs avaient une langue admirable. Après des siècles d'oppression et de malheur, cette langue avait contracté une rouille épaisse ; que dis-je ? elle s'était couverte de toutes sortes de scories et d'ordures, au contact de tous les patois du littoral méditerranéen. Depuis leur renaissance, ils s'efforcent à l'envi de régénérer cette langue, de lui rendre sa pureté et son élégance primitives, d'arriver à parler et à écrire le grec de Démosthènes et de Platon. Ce sont, si vous voulez, des virtuoses dont l'instrument s'est brisé, et qui le rajustent avant de recommencer à jouer un air. Mais, dans toute renaissance, il n'est pas dit que tout renaisse en même temps, et que la régénération d'une langue implique immédiatement la création d'une œuvre. Est-il bien vrai, d'ailleurs, que la Grèce contemporaine soit aussi stérile, que la poésie y soit morte comme un arbre foudroyé ? Tel n'est pas l'avis de M. Eugène Yéméniz ni de madame Dora d'Istria. Le premier a consacré d'intéressantes notices aux poëtes Zalocostas et Orphanidis, à Panaiotti Soutzo et à Giovanni Zambélio, poëtes dramatiques, et enfin à Alexandre Soutzo et à Rizo Rhangabé, qui ne

paraissent pas indignes de chanter sous le ciel d'Homère. L'autre cite des fragments de ce même Rizo Rhangabé, et j'avoue que j'y trouve tous les éléments d'une poésie vivante, vivace et populaire. Si Athènes abuse quelque peu des formes et du cérémonial académique, si elle aime à se donner le spectacle ou le simulacre de ce qui lui rappelle sa gloire passée, ne fût-ce que par des noms, des échos ou des images, rien de pareil dans ces poésies de M. Rhangabé, *la Voyageuse*, *le Courrier*, *le Départ*, qui sont nées, comme doit naître toute poésie, de l'accord d'une inspiration individuelle avec l'inspiration générale, que l'on chante et que l'on redit partout, dans les villes, dans les campagnes, chez les pâtres et les lettrés; signe infaillible de séve et de vitalité! Je les comparerais à certaines chansons de Béranger, si les accents d'un libéralisme factice dans une société régulière pouvaient jamais être assimilés aux cris d'un patriotisme blessé au cœur dans une nation opprimée.

Quant au défaut de proportion qui a suggéré à M. Grenier cette expression heureuse : « La Grèce est une tête énorme sur un petit corps; » quant à la trop grande quantité de Grecs qui se lancent dans les études purement littéraires, s'entassent dans des professions qui sont presque toutes des impasses, se font avocats, professeurs, journalistes, en attendant qu'ils soient hommes politiques et ministres, c'est un malheur sans doute, et il vaudrait mieux, dans l'intérêt du progrès, du bien-être, de l'équilibre, qu'une part plus large fût faite aux sciences, à l'industrie, à l'agriculture, dans la direction donnée aux jeunes gens : mais, encore une fois, ce malheur est logique;

il s'explique par ces glorieux antécédents sans lesquels la Grèce n'intéresserait personne et verrait ses infortunes rentrer dans la catégorie banale des calamités prosaïques et bourgeoises. Son mérite et son danger permanents, c'est de trop parler aux imaginations, de se présenter à l'esprit avec un cortége *obligé* d'illustres souvenirs qui tous se rattachent à la littérature, à la poésie, à l'art et à l'histoire. Quels ont été ses premiers champions vis-à-vis de l'Europe? Les poëtes : lord Byron, Chateaubriand, Casimir Delavigne, Béranger, ont plus fait pour elle que tous les philhellènes à main armée ou dorée. Si elle produit cet effet sur des étrangers, des indifférents, des *barbares*, quelles doivent être les impressions de ses propres enfants, bercés de tous ces enchantements de l'intelligence et de l'oreille, habitués, dès le bas âge, à entendre répéter des noms éclatants et des dates mémorables, apprenant à lire dans des livres qui leur enseignent, à eux, pauvres et abaissés, qu'il y a eu un moment où leurs aïeux ont été les maîtres du monde; maîtres par la supériorité du génie et la culture raffinée de tous les dons intellectuels, plus encore que par le courage et la puissance ?

« Noblesse oblige, » a-t-on dit cent fois. On devrait dire aussi : « Noblesse entrave, » — et cette vérité s'applique aux nations comme aux individus. Que diriez-vous, même parmi nous, éprouvés par tant de leçons, d'un Montmorency ou d'un Rohan qui se ferait agent de change, ingénieur, manufacturier ou maître de forges? Il faudra en venir là peut-être, mais ce sera dur; il en est de même des peuples. Quels sont ceux qui excellent dans les pro-

fessions industrielles, qui marchent à pas de géants dans ces voies du progrès matériel et scientifique où les Grecs sont fort retardataires? les peuples neufs, les Américains par exemple; ceux qui n'ont point de passé, point de monuments, point de poésie, point d'histoire; trésors précieux assurément, mais dangereux, parce qu'ils impriment, dès le berceau, aux esprits et aux âmes, un pli qu'il leur sera difficile d'effacer, parce qu'ils les poussent dans un sens où il leur est plus tard impossible de s'arrêter et de revenir sur leurs pas. Voilà un jeune Grec, intelligent et studieux, n'ignorant rien de ce qui fait la gloire de son pays, et saisi d'un désir juvénile de raviver ces beaux souvenirs, de continuer ces grands exemples. Lui conseillerez-vous d'étudier les mathématiques, la chimie, la métallurgie, de se mettre au niveau de nos découvertes, de créer un chemin de fer? Un chemin de fer en Grèce! un *rail-way* d'Athènes à Sparte! un *tunnel* à travers le Taygète! un *remblai* sur la plaine de Marathon! un *viaduc* sur l'Eurotas! quelles dissonances et quels contresens! Vous le voyez, la plus belle conquête de la science et de l'industrie modernes n'a rien qui puisse tenter l'imagination de ce jeune homme. Elle ravirait un Yankee; elle déconcerte un Hellène : ce n'est pas de ce côté-là que l'entraînent ses réminiscences et ses songes. Il croirait presque, en entreprenant ce travail, commettre une espèce de sacrilége : il craindrait de voir les nymphes sortir des lauriers-roses de l'Ilissus et du Céphise pour lui reprocher son ingratitude, le Parthénon chanceler sur sa base, Jupiter et Vulcain demander de quel droit on usurpe leurs foudres et leurs forges, et les héros ou les

poëtes de la grande époque se soulever de leurs tombes pour maudire l'invasion de ces sciences barbares, de ces races occidentales, étrangères ou rebelles à la poésie, à l'élégance et à la beauté.

Il y a cependant deux professions, très-pratiques, très-positives celles-là, où les Grecs, de l'aveu même de M. Grenier, réussissent à merveille; c'est la marine et le commerce : Pourquoi ? Pour la même raison; parce que le commerce et la marine font partie de leur passé, se mêlent à leur mythologie et à leur histoire, répondent à des aptitudes qui existaient déjà du temps de Mercure et d'Ulysse, d'Homère et d'Eschyle. Les Grecs naissent commerçants, marins, héros ou poëtes : ils retrouvent ces quatre spécialités dans leurs papiers de famille; les deux dernières leur sont indiquées par leurs lettres de noblesse; les deux premières par la nature de leur pays, leur situation de quasi-insulaires et le tour particulier de leur esprit. Seulement le malheur veut que ces quatre professions, si belles en elles-mêmes, aient toutes les quatre un envers : le marin se fait pirate, le héros bat les buissons ou détrousse les voyageurs; le poëte se nourrit de chimères qui sont à la vraie poésie ce que l'écorce vide est au fruit; et le commerçant justifie un sobriquet que, par respect pour la Grèce de Sophocle et de Platon, de Miltiade et de Thémistocle, nous ne transcrirons pas ici.

Ces médailles et les revers de ces médailles, toute la Grèce est là, dans ses rapports avec nous, dans les œuvres que nous avons écrites, depuis cinquante ans, à son sujet, à sa gloire ou à ses dépens. J'ai parlé de ses malheurs :

il en est un dans lequel nous avons notre part de responsabilité et qu'il convient d'indiquer en passant, pour nous préserver d'un excès de dénigrement ou de satire.

La Grèce a eu affaire à deux générations de pèlerins, d'observateurs et de juges : l'une que Chateaubriand et lord Byron ont personnifiée avec un éclat inexprimable; l'autre, dont le penchant se reconnaît et s'exagère dans les amusantes pages de la *Grèce contemporaine* et du *Roi des montagnes*, pour s'adoucir, sans se désister tout à fait, dans la *Grèce en* 1863, de M. Grenier. La première de ces deux générations a aimé la grandeur jusqu'à l'emphase; elle a accepté et amplifié, sans les discuter, toutes les ivresses, tous les enthousiasmes, toutes les illusions, tous les mensonges de la poésie. Elle a pris la Grèce moderne sous la double tutelle de ses propres inspirations et des magnificences qu'elle rencontrait dans l'histoire de sa pupille. Heureuse époque où, de Paris à Argos, un feu croisé d'alexandrins accompagnait un envoi de fusils, où les banquiers se faisaient poétiques pour avoir le droit d'être libéraux, où l'on ne disputait rien, absolument rien de l'héritage de Pindare, de Périclès et d'Aristide aux contemporains de Marc Botzaris!

Naturellement, cette génération, tout enflammée d'ardeurs chevaleresques, patriotiques, dithyrambiques et helléniques, donnant à l'Europe le vigoureux coup de collier d'où sortit la triple alliance, coïncidant avec le mouvement national qui multipliait en Grèce les insurgés, les héros et les martyrs, ne contribua pas peu à exalter, à surexciter les sentiments dont elle devenait la complice et sur lesquels elle s'appuyait pour propager la croisade

philhellène. Cet idéal de liberté, de poésie et de gloire, elle en vivait elle-même ; elle en nourrissait sa protégée. Elle entretint, comme en un double foyer, ces ardeurs enthousiastes, ces rêves de régénération conquérante qui convenaient bien à la situation tant que durait la lutte, tant que les âmes étaient soutenues par l'héroïsme de la souffrance, la vivacité des plaies saignantes et l'espoir du triomphe, mais qui, plus tard, en face de la réalité, devaient fatalement retomber et se débattre dans le vide ou s'envenimer de leurs mécomptes. Or, pendant que s'opérait cet abâtardissement de l'héroïsme et de la poésie de la Grèce moderne, pendant que se formaient d'énormes *hiatus* entre son passé et son présent, entre son héritage et son inventaire, entre la *grande idée* et les petits faits, entre le songe d'une nuit d'été et le réveil d'une matinée d'hiver, une métamorphose analogue s'accomplissait dans nos esprits, dans notre littérature et dans notre art. Sous prétexte de détrôner la fausse grandeur, nous détruisions la vraie. Sous prétexte de délivrer la poésie de son bagage de convention et de ses draperies académiques, nous lui avons ôté, du même coup, le vêtement, le corps et l'âme. Usant et abusant de l'analyse, ne voulant plus être dupes des autres ni de nous-mêmes, prenant le réel pour le vrai, comme nos devanciers avaient pris le convenu pour le poétique, nous nous sommes gorgés de la réalité, ne croyant, n'aimant, ne voyant qu'elle, et ne lui laissant ni repos ni trêve jusqu'à ce qu'elle eût déchiré ou sali tous les voiles qui la couvraient. Ainsi les pauvres Grecs modernes, après avoir été exaltés sans mesure par des poëtes, ont été jugés sans merci par des réalistes, et

ceux-ci, avec toutes sortes d'épigrammes et de sarcasmes, leur ont demandé compte du triste dénoûment des illusions et des rêves que ceux-là avaient fomentés avec toutes sortes de Messéniennes et de dithyrambes.

Ni si haut, ni si bas! a dit Lamartine, un des enchanteurs, lui aussi, de cette première époque qui ne pouvait pas avoir de sérieux lendemains ; cet hémistiche devrait désormais servir d'épigraphe à tous ceux qui s'occupent de la Grèce, qui essayent de la peindre ou qui lui adressent des conseils. Sauf quelques traits spirituels où l'on devine, sinon l'imitateur, au moins le collègue de M. About, M. Grenier ne s'est pas trop écarté de ce sage programme, et c'est pourquoi son livre méritera de survivre aux circonstances qui l'ont inspiré. On se souvient du célèbre mot d'ordre qui fut donné à un journal célèbre après un événement plus célèbre encore : « Surtout pas d'esprit ! » — Eh bien ! nous dirons au groupe d'ingénieux écrivains, tentés de s'égayer aux dépens de cette vieille mère nourrice qui n'a plus de lait, et dont le sein amaigri se cache sous des guenilles : « Pas trop d'esprit ! » La patrie d'Homère a bien droit à ce sacrifice !

Homère ! je retrouve ce grand nom en tête d'une pi quante brochure que M. Grenier a dirigée, non pas, je l'espère bien, contre cette gloire inaltérable, mais contre certaines idées de convention où s'égarent ses admirateurs de parti-pris. Parmi les qualités de son génie, on avait compté jusqu'à présent l'exactitude pittoresque, l'art tout spontané, mais réel, de peindre d'un seul trait, et souvent à l'aide d'une seule épithète, les sites où il promène ses héros. On se trompait, et M. Grenier, qui est un

excellent helléniste, nous donne là-dessus de nombreuses preuves qu'il serait difficile de réfuter. Les épithètes homériques, au lieu d'avoir une valeur précise et locale, sont des généralités, des formules, adoptées tantôt pour les besoins de la prosodie, tantôt pour les exigences de l'improvisation. Telle est la thèse de M. Grenier; et il l'appuie d'une remarque bien vraie, qui fait honneur à son esprit critique : « Aux époques de décadence littéraire, on serre la nature de plus près : on étudie un objet jusqu'à ce que l'on en obtienne sur le papier les nuances caractéristiques; on prend mesure de l'image et de l'épithète; on recherche laborieusement la fidélité littérale du paysage ou du costume; on peint d'après son croquis; on invente sur des notes et des plans; on est géographe, gazetier, chronologiste, statisticien. Les épithètes de Stace et de Claudien sont incomparablement plus distinctes et plus individuelles que celles de Virgile. »

J'ai cité ces lignes parce qu'elles expriment une idée très-juste et parce qu'elles ont dissipé l'espèce de malaise que m'avaient causé les premières pages. Des lecteurs superficiels ou obtus pourraient croire, au premier abord, que la thèse plaidée par M. Grenier tend à amoindrir Homère. Il n'en est rien, Dieu merci! M. Grenier a discuté, non pas le degré d'admiration, mais la manière d'admirer. Homère ne perd pas un pouce de sa taille pour avoir prodigué les mêmes épithètes à vingt peuples, à vingt personnages ou à vingt fleuves différents. Qu'importent ces menus détails de couleur locale, d'exactitude topographique, de fidélité pittoresque, où des poëtes de troisième ordre peuvent exceller! De ces formules banales

et monotones se dégage, chez Homère, un sentiment supérieur à toutes ces petitesses, une intensité poétique que rien n'a dépassée, une incroyable faculté d'assimilation de tout ce qui mérite de faire vibrer l'âme humaine, et une richesse d'imagination pareille à celle de ces terres vierges où les arbres, les plantes, les moissons, les prairies, les fleurs naissent et grandissent sans culture, sous un rayon de soleil. L'imagination, ai-je dit? il ne faudrait pas trop lui disputer sa part : bien des écrits de notre temps semblent les pièces d'un procès intenté contre elle : « La nature ne se réfléchit pas dans l'imagination d'Homère, nous dit M. Grenier; c'est l'imagination d'Homère qui empreint la nature d'un idéal préconçu et préféré. » — Hélas! oui; mais n'est-ce pas aussi le fait de bien d'autres poëtes, dignes d'avoir le vieil Homère pour maître? Je lis dans le *Mercure de France* de juillet 1806 : « Il est digne de remarque que celui de nos écrivains que la nature a doué de la plus riche imagination, ne se permette jamais de rien décrire qu'il ne l'ait vu. Avant de peindre les déserts de l'Amérique, les cabanes et les mœurs des sauvages, M. de Chateaubriand avait parcouru ces déserts, vécu avec ces sauvages, habité leurs cabanes : aujourd'hui, occupé d'un ouvrage dans lequel la scène sera presque toujours en Grèce, il est parti pour visiter ce pays de forte et ingénieuse mémoire... » C'était exact, et pourtant il est probable ou plutôt il est sûr que, même *après avoir vu*, M. de Chateaubriand, pour la Grèce comme pour l'Amérique, consulta beaucoup plus son imagination que ses notes ou ses études d'après nature. Assouplir, transformer, transfigurer la réalité par la puis-

sance de l'imagination; asservir, diminuer, dégrader l'imagination sous le joug de la réalité, tel était le procédé d'autrefois, et tel est celui d'à présent. Nous n'avons pas besoin de dire de quel côté sont nos préférences.

XVI

M. ERNEST RENAN[1]

28 juin 1863.

Et d'abord, fixons bien les situations. Dire qu'un livre a un grand succès parce qu'il s'en débite, les trois premiers jours, dix mille exemplaires, c'est exactement comme si l'on disait que telle ou telle pièce de théâtre réussit brillamment, parce que la première représentation attire une affluence extraordinaire. Nous avons entendu siffler des comédies ou des drames pour lesquels l'empressement était si vif que les billets du premier soir se payaient dix fois leur valeur, et nous avons vu périr dans l'abandon, le néant et le vide, des livres qui, grâce au nom de l'auteur ou à l'intérêt du sujet, avaient surexcité au plus haut point, quand ils parurent, la curiosité publique. M. Renan se fâcherait sans doute, — il n'y a que les vérités qui offensent, — si on lui disait que son ouvrage n'est pas sérieux. Eh bien! le succès d'une œuvre sérieuse et savante (le mot n'engage à rien),

[1] *Vie de Jésus.*

ne se fait pas ainsi d'emblée, du soir au matin, avant que les ignorants l'aient feuilletée et que les savants l'aient lue. Quant à la vente, c'est différent : on pouvait la prévoir et la chiffrer d'avance ; il suffisait de compter la quantité de badauds qui seraient alléchés par le titre, d'esprits forts enchantés de voir démolir l'Évangile, et, le dirons-nous? d'imaginations fausses, pleurnicheuses, sentimentales, vouées à tous les mensonges de roman et de théâtre, prêtes à se pâmer d'aise, à s'empanacher d'enthousiasme devant ce *charmant* prophète, ce prédicateur *ravissant*, ce *délicieux* jeune premier d'un christianisme idéal, qui leur permettait de mêler une sorte de religiosité vague et de voluptueux mysticisme à leurs souvenirs les plus fascinateurs du cabinet de lecture ou de l'Ambigu.

Dans trois ou quatre ans, lorsque ce volume si habilement lancé, si doucereusement recommandé aux âmes sensibles, se trouvera dans des conditions ordinaires; lorsque les vrais connaisseurs, les vrais juges auront succédé aux curieux de la première heure, aux gourmets de littérature et de style, aux ci-devant jansénistes miraculeusement transplantés des allées de Port-Royal dans les bosquets d'Amathonte ; quand l'Angleterre et l'Allemagne auront passé par là ; quand l'hébreu de M. Renan aura été bien et dûment contrôlé à la Monnaie des véritables orientalistes, alors on saura s'il y a succès, si le livre a réellement rallié des adhésions et des sympathies significatives, s'il mérite de compter dans l'ensemble des connaissances ou des découvertes dont s'honore l'humanité; ou bien si, mis au monde par une demi-science combinée avec un talent d'artiste et un prodigieux orgueil, donnant pour

certaines des choses douteuses, pour probables des choses chimériques, pour possibles des choses absurdes, rendant, par ses explications naturelles et raisonnables, beaucoup plus difficile à croire ce qu'il dépouille de tout caractère surnaturel et divin, il n'a été, en définitive, que le caprice d'un jour, la vogue d'une saison, la curiosité à la mode entre une exhibition de spectres, une prouesse de dompteur et un roman de madame Sand.

Pour moi, cette alternative m'inquiète assez peu; mais je n'ai, par malheur, ni théologie, ni érudition, ni hébreu à mettre dans la balance. Je dois même à mes lecteurs un aveu. La naïveté et l'humilité ne sont pas, à ce qu'on prétend, au nombre des vertus favorites de la littérature et de la critique; j'ai eu pourtant trois semaines de naïveté et d'humilité vis-à-vis de M. Renan; je me croyais trop ignorant pour parler de son livre!!! Qu'on dise encore que les écrivains ne sont pas humbles, et que les critiques ne sont pas naïfs!

J'avais tort : tout le monde a sa place dans une lutte qui intéresse l'humanité tout entière; dans le passé, puisqu'il s'agit de prouver que, depuis dix-huit siècles, elle n'adore pas un homme et ne croit pas à des fables; dans le présent, puisqu'il faudrait, si M. Renan avait raison, destituer à son profit les quatre évangélistes; dans l'avenir, puisque, dans cette hypothèse, le genre humain aurait à chercher d'autres dogmes pour sa foi, une autre règle pour ses actions, un autre frein pour ses passions, un autre ciel pour ses espérances, un autre aliment pour son amour, une autre vie pour son âme. De plus forts, de plus savants, de plus autorisés que nous, combattront

M. Renan avec des armes trop pesantes pour notre faiblesse. Il nous a semblé qne nous pouvions dire quelques mots au nom du simple bon sens.

Ceux qui admirent bénévolement la nouveauté des aperçus de M. Renan, la profondeur de ses recherches, la hardiesse de ses déductions, le trésor de ses découvertes; ceux qui le saluent comme le Messie de la science moderne, devraient bien ouvrir avec nous la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1838, pages 584 et suiv. Ils y verraient que rien n'est nouveau sous le soleil en fait d'erreurs, de sophismes et de folies, et que, si Renan est Dieu, Strauss et Schleiermacher étaient ses prophètes. Un homme qui ne passe pas, que je sache, pour un catholique, ni même pour un chrétien bien fervent, M. Edgar Quinet résumait alors dans des pages éloquentes, avec une sorte d'effroi, les audacieuses exégèses de ces deux célèbres allemands qui avaient au moins pour eux le mérite d'une science incontestée, d'une candeur germanique et d'un manque complet de charlatanisme. Tout à l'heure nous indiquerons les différences qu'imposaient à M. Renan le désir de réussir et la nécessité de s'accommoder au goût français, moins disposé que l'Allemagne à admettre la négation absolue et la discussion sèchement scientifique. Pour le moment, signalons les analogies.

« Schleiermacher renonçait à la tradition et à l'appui de l'Ancien Testament; c'est ce qu'il appelait rompre avec l'ancienne alliance. Plus tard, s'étant fait un Ancien Testament sans prophéties, il se fit un Évangile sans miracles. » — « Le docteur Strauss ne niait pas absolument l'existence de Jésus; il en conservait, au contraire, une

ombre, à savoir que saint Jean a baptisé Jésus; que Jésus a rassemblé des disciples, qu'à la fin il a succombé à la haine des pharisiens... »

J'abrége, n'ayant l'intention ni de copier tout au long M. Quinet, ni de me plonger jusqu'au menton dans les eaux troubles de l'érudition allemande. Il faudrait, pour être complet, montrer à quel incroyable excès de contradictions, d'aberrations et de billevesées l'esprit de système, en dehors de la vérité et de la foi, peut entraîner des imaginations puissantes et des têtes trop richement meublées. Je ne sais si je me trompe, si je suis dupe du lointain, de ce prestige qu'exerce sur mon ignorance la science d'outre-Rhin; mais il me semble que Schleiermacher et Strauss, comparés à M. Renan, sont des géants. Chez eux, la conviction négative, l'ardeur et la soif du vide ont toute la vigueur et toute la sincérité de l'affirmation raisonnée. Ils appliquent à l'histoire sainte et à l'Évangile les procédés que Niebuhr avait appliqués à l'histoire romaine. Ils s'enivrent de leur savoir comme des buveurs confiants, qui, dans leur *crescendo* bachique, s'exaltent à la seconde bouteille, se grisent à la quatrième, et, à la dixième, tombent sous la table. La logique, cette *serva padrona* des Allemands, fait pour eux l'effet de ces engrenages qui prennent d'abord la manche, puis le bras, puis le corps, et elle ne les lâche qu'après avoir déchiré et mis en miettes les derniers lambeaux de leur bon sens. Du moins il y a dans ce spectacle quelque chose de grandiose, j'allais dire de pathétique. Dupes et victimes d'eux-mêmes, éblouis de leurs propres mirages, ces esprits supérieurs, aux prises avec leurs rêves comme les person-

nages antiques avec la fatalité, poussés en avant par l'erreur qui les force d'être absurdes sous peine d'être inconséquents, entraînés par le vertige jusqu'au fond du gouffre sans vouloir regarder sur le bord la simple vérité qui leur tend la main, toujours de bonne foi dans ces évolutions métaphysiques qui les conduisent à une espèce de tranquille désespoir, ces grands esprits éveillent en nous un sentiment bizarre, où une admiration douloureuse se mêle à l'épouvante et à la pitié.

Voyons maintenant les différences : « On a souvent demandé, dit M. Edgar Quinet, d'où peut venir l'immense retentissement de la *Vie de Jésus* du docteur Strauss. Cette cause n'est point dans le style de l'écrivain. Ce langage triste, nu, géométrique, qui pendant quinze cents pages (!!) ne se déride pas un moment, ce n'est point là la manière d'un amateur de scandales. Quant à ses doctrines, il n'est pas, je crois, une de ses propositions les plus audacieuses qui n'ait été avancée, soutenue, débattue avant lui. Le prodigieux éclat de cet ouvrage vient précisément de ce que le système nouveau s'appuie sur tout ce qui l'a précédé, et son manque d'originalité dans les détails est ce qui fait la puissance de l'ensemble. »

Arrêtons-nous à ce passage, et constatons, pour mémoire, qu'en 1835, époque où parut la première édition de la *Vie de Jésus* du docteur Strauss, les assertions qui remplissent ses quinze cents mortelles pages avaient déjà cours, depuis longtemps, dans toute l'Allemagne. Ainsi donc, non-seulement M. Renan n'est pas original, non-seulement il est greffé sur Strauss ; mais celui-ci, il y a trente ans,

n'inventait rien et se bornait à *condenser* (tout est relatif) ce qui se disait et s'écrivait couramment, un quart de siècle avant lui, pour réduire les récits de l'Évangile à l'état de mythologie et de symboles.

Mais M. Renan s'est bien gardé de suivre jusqu'au bout ses savants prédécesseurs. Au fond, son travail est le même; car, s'il couvre de fleurs la figure de Jésus, on peut dire que c'est pour l'étouffer : il ne lui laisse rien ou presque rien, ni son père, ni sa mère, ni Dieu, ni la Vierge Marie, ni la naissance à Bethléem (copié de Strauss, page 605), ni sa divinité, ni ses miracles, ni l'unité de sa doctrine, ni le caractère surnaturel de son apparition dans le monde, ni sa résurrection, ni ce qui le rattache aux prophéties de l'Ancien Testament, ni ce qui l'isole de toute prédication, religieuse ou philosophique, antérieure à la sienne; il le dépouille de toute auréole céleste et ne lui fait l'aumône que de sa couronne d'épines. C'est un sage plus séduisant et plus pur que les autres, qui continue, en les améliorant, Philon, Hillel, Jésus fils de Sirach, et qui n'est pas sans quelque ressemblance avec Çakya-Mouni (connais pas, et vous?). Son action et son *succès* se restreignent dans un espace moindre que la plus petite de nos circonscriptions électorales, dans quelques bourgades et quelques solitudes de la Galilée. Une fois en Judée et à Jérusalem, il ne *réussit* plus, il éprouve un *échec*, exactement comme un acteur applaudi à Rouen et sifflé à Bordeaux, parce qu'il n'est plus sûr de son public et de ses planches. Sa prédication, admirable et parfaite d'abord, s'exagère et se gâte à la fin, s'entremêle de regrettables violences, par suite des résistances et des injustices

qu'elle rencontre. C'est, en un mot, un rabbi, le plus *charmant* de tous les rabbis, pas autre chose.

Je le demande, une fois arrivés à ce point de réduction et d'annulation, que m'importent les doucereux hommages, les épithètes caressantes et ces descriptions, beaucoup trop vantées, de quelques oasis perdues dans l'austère grandeur des paysages bibliques? qui ne comprend que tout ici est arrangé pour un effet de surprise et de contraste, que ce fond d'églogue sentimentale est ajusté au caractère de l'œuvre et aux nouvelles proportions du personnage, en vertu d'un calcul d'artiste et de metteur en scène qui n'a rien de commun avec les préoccupations sérieuses de l'érudit, du penseur et de l'homme convaincu? Relisez la belle page de Chateaubriand, qui finit par cette phrase célèbre : « Le désert paraît encore « muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le « silence, depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel; » — parcourez les *Martyrs*, l'*Itinéraire*, et même le *Voyage en Orient*, de M. de Lamartine; vous arriverez à l'équation suivante : le sentiment descriptif, dans ces ouvrages, est à celui de M. Ernest Renan, dans la *Vie de Jésus*, ce que la Bible et l'Évangile sont à cette idylle artificielle, inventée pour servir de cadre, non plus à un Dieu fait homme, mais à un homme déguisé en Dieu.

Franchement, j'aime mieux le symbolisme et les déductions absolues de Strauss; j'aime mieux l'homme qui me dit : « L'humanité a imaginé Jésus parce qu'elle en avait besoin : c'est l'imagination des peuples qui, s'emparant de quelques traits légendaires et de quelques réminiscences de l'Ancien Testament, a créé cette figure

proposée à l'adoration des siècles : en l'adorant à votre tour, vous n'avez pas été abusés par une imposture, mais par votre propre création : vous êtes à genoux, non pas devant un mensonge, mais devant votre idéal paré à tort des insignes de la réalité! » Oui, je l'aime mieux que celui qui me dit : « Voilà un jeune homme charmant, délicieux, le plus aimable des enfants des hommes, celui de tous qui a reçu du ciel la portion la plus considérable de l'idéal divin; il s'est donné pour le fils de Dieu, et il ne l'était pas; il est descendu aux supercheries et aux subterfuges dont ne sauraient se passer ceux qui prétendent fonder une religion nouvelle et une nouvelle doctrine; il a consenti à être représenté par ses disciples comme ressuscitant les morts, guérissant les lépreux et les paralytiques, rendant l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles. Ceux qui l'avaient le plus approché, ceux qui s'étaient imprégnés de son esprit et de sa parole, ont reçu de lui la mission de falsifier sa vie, de l'entourer d'une chimérique auréole de merveilleux et de surnaturel, de nous raconter à sa guise son apostolat, sa naissance, ses miracles, sa mort et sa résurrection, controuvée comme tout le reste : en un mot, c'est un imposteur, un prestidigitateur, un dupeur des intelligences et des âmes ; au demeurant, une nature exquise, un type de sagesse et de pureté, un bienfaiteur de l'humanité, un personnage dont rien n'égale l'originalité et la grâce idéale, et, pour tout dire, un rival heureux de Çakya-Mouni : c'est pourquoi je vous conseille de l'honorer et de l'aimer comme je l'honore et je l'aime. »

Il y a dans ce mélange de spoliations graduées, de câ-

lineries féminines et d'hommages dérisoires, quelque chose de plus irritant que dans la négation radicale. Je ne puis savoir gré à M. Renan, ni d'être resté en deçà du docteur Strauss, ni d'avoir emmiellé les bords de ce calice amer qu'il présente avec un respect ironique au divin Crucifié. Non, ce n'est ni du respect, ni de la science, ni de la franchise : c'est du calcul et de l'art. En Allemagne, ces audaces métaphysiques et historiques peuvent aller jusqu'au bout, parce qu'elles ont leur public spécial et de bonne foi; elles se maintiennent d'ailleurs dans le domaine de la spéculation et de l'idée pure. L'esprit français, essentiellement vulgarisateur, est enclin à chercher le sens pratique de ce qu'on lui propose, et ne se paye de chimères que quand ces chimères le flattent, l'amusent ou l'émeuvent. Si M. Ernest Renan avait nié, non-seulement la divinité, mais la *personnalité* de Jésus-Christ, il eût manqué son succès, ce succès qui réside surtout dans le contraste de cette destruction réelle avec cette sensibilité romanesque, dans la combinaison de cette analyse dissolvante avec cette tendresse mignarde. Il eût effrayé ou révolté la plupart de ceux ou de celles qui l'admirent aujourd'hui et qui l'oublieront demain, cette foule d'imaginations bâtardes, d'esprits faux, blasés, frivoles, indifférents, à qui il ôte l'ennui de se rendre compte à eux-mêmes de leur croyance, de leur insouciance ou de leurs doutes, en leur donnant le plaisir de s'intéresser à Jésus comme à un héros de roman.

Jamais on ne me persuadera que ce soit là l'œuvre et la pensée d'un homme désireux de réveiller l'idéal religieux dans les âmes, de les ramener à s'occuper sérieu-

sement de cette grande date qui a régénéré le monde. Ramener les âmes, à quoi? A s'élever au-dessus de ce scepticisme matérialiste qui envahit de plus en plus la société moderne? mais vous lui donnez raison en réduisant aux proportions d'une révolution ordinaire et d'une doctrine purement humaine la seule puissance qui le condamne et qui soit capable de le dompter dans nos faibles cœurs. A étudier, à méditer les leçons de l'Évangile? mais ces leçons demeurent suspendues dans le vide, si les faits sur lesquels elles s'appuient sont des inventions fabuleuses, si les pages qui les renferment sont une série d'interpolations et de mensonges. A vivre en communauté d'idées et de sentiments avec Jésus, à nous pénétrer de sa doctrine, à le porter en nous, comme il portait lui-même, à un plus haut degré que les autres hommes (c'est M. Renan qui parle,) l'inspiration de son *Père* (au figuré) et de son maître? mais je ne puis m'incliner devant celui qui a consenti à passer pour Dieu, ne l'étant pas; je ne puis me laisser imposer ni mes idées, ni mes sentiments, ni mes devoirs, par un homme en qui je ne vois plus qu'un fourbe assez habile pour se faire attribuer une mission divine, ou un mystique assez enivré pour communiquer son ivresse à un certain nombre de disciples, trompeurs ou trompés comme lui.

Non, ce n'est pas là de la religion; ce n'est pas même de la religiosité; c'est de la rhétorique. On l'a dit excellemment: « Les savants allemands ont une telle peur de toute apparence de déclamation qui pourrait déranger l'assiette de leurs systèmes, qu'ils tombent à cet égard dans un défaut tout opposé: les formules sont pour eux ce que la

rhétorique est pour nous : » — La rhétorique, c'est bien cela ! mais il en existe de plusieurs sortes. A côté de celle qui déclame, il y a celle qui cherche à surprendre et à séduire en un sujet où il faudrait prouver et convaincre, quand on ne veut plus prier et croire : il y a celle qui accumule adroitement les textes, les notes, les citations marginales, les mots empruntés aux langues sémitiques; celle qui dit prétentieusement Judas de Kerioth au lieu de Judas Iscariote, Marie de Magdala au lieu de Marie Madeleine, le tout pour jeter de la poudre hébraïque aux yeux de notre ignorance et nous accabler sous une érudition qui ferait sourire très-probablement le plus mince professeur d'Heidelberg ou de Tubingue.

Peut-être, cependant, ce livre produira-t-il sur quelques personnes un effet religieux, mais dans un sens que M. Ernest Renan n'a ni désiré, ni prévu. A qui s'adresse-t-il, en définitive? A trois grandes catégories d'intelligences : les fidèles, les incrédules ou sceptiques avec toutes les variétés de leurs gradations et de leurs nuances; et enfin les hommes légers, tièdes, mais de bonne foi, sans parti pris, dont les croyances, demeurées à l'état somnolent, ont besoin de secousses pour se produire au dehors. Laissons de côté les deux premières de ces trois classes : les fidèles, pressés autour de l'autel, peuvent être attristés, mais non pas ébranlés par ces équipées de la science en fer creux. Quant aux sceptiques, la joie avec laquelle ils dégustent ou *dévorent* (c'est leur mot) cette *Vie de Jésus*, en dit plus que tout le reste sur la vraie portée ou la véritable intention du livre de M. Renan. Ne parlons que des derniers.

Ceux-là, nous l'espérons, ne pourront résister à une évidence qui ressort pour nous de cette lecture. Admettons pour un moment (très-court) que M. Renan soit un grand savant, qu'il ait énergiquement travaillé et à peu près réussi à retrouver la vérité défigurée par les légendes ou transfigurée par l'imagination des peuples, que son livre, en un mot, mérite d'être pris en grande considération : plus de divinité, plus de surnaturel, plus de miracles, plus de résurrection, voilà qui est dit. Dès lors, il resterait avéré que M. Renan s'est donné une peine énorme et a déployé un prodigieux savoir pour établir un ordre de faits mille fois plus incroyables, mille fois plus révoltants pour ma raison que ceux dont il me débarrasse. Quoi! voilà un jeune homme qui passe à peine quelques années sur la terre, dont l'enseignement se renferme dans quelques lieues carrées, qui traîne après lui quelques disciples des deux sexes, gens simples ou mal famés ; ces disciples ont continué son œuvre sans inspiration divine, sans autorité surhumaine, au hasard, à l'aide de quelques paraboles ou de quelques fables recueillies par des témoins inexacts ou fascinés, et de cet ensemble réduit à rien, de ce je ne sais quoi d'impalpable, tamisé et pulvérisé par l'analyse, serait sortie cette religion qui, depuis dix-huit siècles, tient le genre humain enlacé dans ses puissantes étreintes ! Sur cette base fragile, qui s'effondrerait sous le pied d'un enfant, se serait fondé le christianisme, se serait bâtie l'Église ! Cette goutte d'eau du lac de Tibériade, corrompue par le mensonge, aurait suffi pour mettre à flots la barque de saint Pierre ! Je le veux bien, ou plutôt je ne puis le nier : mais alors laissez-moi

dire que ce fait, accepté et attesté par un Évangéliste en retard de dix-huit cents ans, est autrement miraculeux que tous les miracles certifiés par les contemporains ou les successeurs immédiats de Jésus et de ses apôtres : laissez-moi dire que ce prodige, qui s'est continué à travers les âges, qui dure encore et qui survivra même à votre livre, n'était explicable que par ce surnaturel que vous rejetez, et devient, dans votre système, bien plus incompréhensible, bien plus inadmissible que l'eau changée en vin, la multiplication des pains ou la résurrection de Lazare! Tant de savoir, d'efforts, de recherches, de citations, de descriptions et d'hébreu n'aboutissent qu'à cela, — à la réduction-Renan d'une figure divine, toisée par un professeur au collége de France; à un *extrait* d'Évangile, clarifié et mis en flacon pour le plaisir des curieux et des lorettes lettrées; à me placer dans l'alternative ou de croire plus fermement que jamais tout ce que nie M. Renan, ou d'exiger de ma raison une sacrifice plus pénible et plus humiliant que ne me le demandaient les vrais Évangiles, les miracles et les mystères! Franchement, ce n'est pas la peine. Je dois remercier M. Renan et son livre : je me sens plus profondément pénétré, dans le plus intime de mon être, de la divinité du christianisme, depuis que j'ai lu cette œuvre mielleuse, insinuante et fardée, cette œuvre de faux bonhomme et de faux savant, écrite par un échappé de séminaire avec une vieille plume de Strauss, retaillée par Gessner.

XVII

VICTOR HUGO[1]

11 juillet 1863.

I

Au lieu d'un article de critique, — c'est bien monotone à la fin! — ne ferais-je pas mieux de rattacher aujourd'hui mes souvenirs personnels aux épisodes littéraires, retracés par ce témoin, dont Victor Hugo pourrait dire :

La moitié de moi-même a mis l'autre en récits ?

Le fait est que ce livre produit une singulière impression sur tous ceux dont l'imagination s'ouvrait à la ie intellectuelle au moment où l'auteur de *Hernani*, accepté pour chef, même par ses aînés en romantisme, livrait ses plus belles batailles. Nous qui ne sommes pas les parents et qui ne sommes plus les amis du poëte, nous que la prose a envahis pendant qu'il parcourait tous les degrés de l'échelle poétique, nous qui sommes restés

[1] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

médiocres pendant qu'il restait sublime et passait à l'état de grand-prêtre et de dieu, nous enfin qui sommes aujourd'hui séparés de lui par des océans et des abîmes, il nous semble que, si nous avions été chargés de colliger ces souvenirs et d'écrire cet ouvrage, nous y aurions mis plus de fraîcheur, de jeunesse, d'enthousiasme et de poésie. Chose étrange! pour ces mystérieux trésors, pour ces reliques du temps passé, c'est notre mémoire, à nous, indifférents ou désabusés, qui était le sanctuaire; c'est le foyer, la maison de l'auteur et du héros qui fait l'effet du vulgaire étalage et de la boutique en plein vent. Ce qui fut chez nous une chapelle, est devenu un bric-à-brac pour les gardiens naturels et légitimes de toutes ces richesses.

Il y a, dans les *Feuilles d'automne*, telle page que je ne puis relire sans qu'aussitôt des milliers d'images lointaines s'éveillent et se lèvent en moi comme des Willis arrachées à leur tombe ou plutôt comme ces essaims d'abeilles que l'on voit tout à coup sortir du tronc d'un arbre mort et y rappeler autour des branches nues le mouvement et la vie. Il y a telle allée du jardin du Luxembourg, confidente de mes premières lectures, qui m'en dit plus que ces deux gros volumes sur *Cromwell*, sur *les Orientales*, sur le *Dernier jour d'un condamné*. Avant donc d'entrer dans les détails, j'exprime un regret collectif, qui s'applique non-seulement à cet ouvrage, mais à cette manie de nos illustres, obstinés, l'un après l'autre, à gâter, soit par eux-mêmes, soit par leurs proches écrivant sous leur dictée, les poésies de leur jeunesse et de la nôtre, à échanger leur poussière de

diamants contre les gros sous des éditeurs français ou belges, et à rejouer à satiété, au bénéfice de leurs vieux ans, la comédie, le drame ou l'idylle de leur vingtième année.

Il faut savoir gré à l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, de s'être contentée d'écrire une page sur sa généalogie, tandis que d'autres, atteints de cette même maladie de *mémoirisme*, ne nous ont tenus quittes qu'après cinq ou six volumes employés au récit de ce qui avait précédé leur venue au monde. Il est vrai que le nouveau *malade* va se rattraper un peu plus tard en ne nous faisant pas grâce d'une seule des *bêtises que M. Victor Hugo faisait avant sa naissance*, ou, en d'autres termes, des vers et de la prose qu'il écrivait à l'âge des déclinaisons et des thèmes; ce qui, soit dit en courant, a défrayé cent quatre pages, c'est-à-dire un bon quart du premier volume (payé très-cher), et a permis d'étaler sur de gigantesques affiches ce drame inédit d'*Inez de Castro*, premier vagissement d'une muse au biberon. N'importe! il sied, pour le moment, de rendre justice à cette sobriété démocratique : démocratique, ai-je dit? Le mot n'est peut-être pas très-bien choisi ; car, dès ces premières lignes, j'aperçois une lacune qui me rappelle le vieux proverbe : *le mieux est l'ennemi du bien*, et qu'il me suffira, j'en suis sûr, de signaler pour qu'elle disparaisse dans les éditions suivantes.

L'aimable témoin de la vie de Victor Hugo a soin de nommer, parmi ses ascendants qui ont laissé trace, « un Pierre-Antoine Hugo, conseiller privé du grand-duc de Lorraine, qui épousa la fille du seigneur de Bioncourt;

puis Anne-Marie. chanoinesse de Remiremont; Charles Louis, abbé d'Etival, évêque de Ptolémaïde; puis, au dix-huitième siècle, Joseph-Antoine, officier, et Michel-Pierre, lieutenant-colonel. Voilà des antécédents fort aristocratiques. Mais il arrive parfois que le malheur des temps amène dans les familles nobles de bizarres déchéances : je ne puis expliquer autrement une note très-développée que je rencontre à la page 353 de l'*Histoire de Nancy*, par M. Jean Cayon[1], et dont je laisse, bien entendu, la responsabilité à l'historien du chef-lieu du département de la Meurthe.

D'après M. Jean Cayon, et sous cette date — de 1792 au Consulat, — il y avait à Nancy, pendant la Révolution, des fêtes civiques, patriarcales, en harmonie avec cette époque où l'on professait le culte de la nature, sauf à se montrer très-dénaturé. On y distribuait des récompenses et des couronnes aux patriotes les plus zélés. Or, le 10 floréal an V (ces diables de savants de province mettent les points sur les i), un des lauréats fut Joseph Hugo, menuisier; et l'historien ajoute : père de neuf enfants, dont l'un fut le général Hugo, père de notre grand poëte Victor Hugo. La menuiserie, depuis maître Adam, a prouvé qu'elle n'était pas incompatible avec la poésie. Si donc on accepte le texte de M. Jean Cayon que nous reproduisons sous toutes réserves, on conviendra que, sans faillir à l'orgueil democratique, l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, aurait pu développer un peu plus le chapitre des ancêtres.

[1] Nancy, Cayon-Liébault, libr.-éditeur. 10, rue Stanislas; 1846.

Je passe rapidement sur l'époque impériale : l'historiographe de M. Hugo a trouvé moyen d'être tout à la fois très-dure pour Napoléon Ier,

Napoléon, soleil dont je suis le Memnon,

et très-dénigrante pour la Restauration. Toute politique à part, des phrases comme celle-ci (page 255) : « La vieille garde suivait, humiliée de faire escorte à ce podagre ramené par l'étranger, » — me choquent sous cette plume dévouée, quand je songe que c'est à « ce podagre » que M. Hugo dut de pouvoir épouser la jeune personne qu'il aimait et de réaliser, dans toute la fraîcheur et toute la grâce de ses vingt ans, cet admirable rêve d'un mariage d'amour, qui, plus tard, compta auprès de la jeunesse d'alors parmi ses plus puissants prestiges. Le poëte reçut des pensions ; il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à vingt-deux ans, distinction fort méritée sans doute, même à une époque où les croix d'honneur littéraires se prodiguaient moins qu'aujourd'hui, mais qui auraient très-bien pu se faire attendre de la part d'un roi lettré, d'ancien régime, affreusement classique, et entouré de gens peu favorables, on doit le croire, à la *Chauve-Souris*, au *Vampire*, au *Cauchemar*, à *Han d'Islande*, épaisses broussailles d'où s'est dégagé le chêne, mais qui en cachaient encore, en 1824, les racines, le tronc et les branches.

On pourrait supposer, d'après le livre attribué à Madame Victor Hugo, que, dès ce début, le poëte n'eut à lutter que contre les arriérés, les *encroûtés*, les demeurants de la littérature classique ou impériale (ce qui n'est pas tout à fait la même chose). Rien ne serait moins

exact : il eut à lutter d'abord contre les hommes de goût. Je trouve, dans mes souvenirs de 1827, une note d'où il ressort que M. Hugo, dans une première édition, avait terminé ainsi un vers de sa pièce intitulée le *Cauchemar :*

. . . . . Il lève son corps bleu.

Ce *corps bleu* ne tomba pas dans l'eau : les *Débats* s'en emparèrent, et Etienne Becquet, l'auteur du célèbre article : « Malheureuse France ! malheureux roi ! » persifla très-spirituellement ce *corps bleu*, qui devint *son front bleu* dans les éditions suivantes.

De 1825 à 1828, M. Victor Hugo passa pour un excentrique à systèmes, rachetant à peine par quelques beautés de détail un amas de bizarreries et d'énormités. Il n'était soutenu que par Charles Nodier et quelques autres écrivains ardemment royalistes. Dans nos colléges, la question de préséance ou de préférence s'agitait entre Casimir Delavigne et Lamartine; Victor Hugo restait en dehors, à l'état d'inquiétante *curiosité*. Voici encore une note extraite de mes cahiers de seconde : « 7 mai 1827; grande « querelle dans la cour de Saint-Louis. Je tenais pour « Lamartine Lefébure de Fourcy, pour Delavigne : je « lui ai dit que sa préférence promettait un excellent « mathématicien : il m'a répliqué que je serais, toute ma « vie, un rêveur et un *propre à rien*. » — Je crois que les deux prédictions se sont également réalisées : je puis au moins répondre de l'une des deux.

Ce n'est guère qu'en 1828, un peu après les *Ballades* et un peu avant les *Orientales*, que M. Victor Hugo commença à être pris au sérieux. Je remarque dans cette

partie du livre quelques légères erreurs de détail. Talma n'a jamais joué dans les *Machabées* d'Alexandre Guiraud : les *Machabées* furent joués, à l'Odéon, par Mademoiselle Georges. L'auteur du *Léonidas* ne s'appelait pas Pichat, mais Pichald : sa tragédie n'eut pas un succès froid, mais un succès fou, plus politique que littéraire. Talma s'était ajusté et avait groupé son monde de manière à reproduire, dans une sorte de tableau vivant, les fameuses *Thermopyles*, de Louis David : la pièce, malgré ses ardeurs patriotiques, était glaciale. On signala, comme une innovation heureuse, l'idée qu'avait eue Pichald de remplacer le classique récit final par cet hémistiche : « Ils sont tous morts, je meurs ! — Dans une autre scène, Léonidas disait à Agis :

Sois content, tu mourras!

Et il y avait encore cinq ou six vers à effet, jetés dans le même moule funèbre ; ce qui avait fait dire aux critiques royalistes, que cette tragédie si vantée n'était qu'une conjugaison du verbe *mourir*. Ceci me suggère une remarque qui portera cette fois, non plus sur des erreurs de date ou de noms propres, mais sur une lacune plus regrettable.

L'auteur de ce *Victor Hugo raconté*, etc., etc., se garde bien de nous dire que les *libéraux* de ce temps-là, et leur organe le plus accrédité, *le Constitutionnel*, se déchaînaient sans cesse en invectives furieuses contre le poëte novateur, contre ce *libéral* littéraire, qui n'était défendu et loué que dans les journaux de la droite. Elle a, par distraction sans doute, omis un des épisodes les plus caractéristiques de cette lutte et de cette époque. Cet épisode est trop connu

pour que je prétende l'apprendre à personne; mais l'omission n'en semblera que plus extraordinaire. On sait que ces partisans fanatiques de la liberté pétitionnèrent auprès de Charles X, pour qu'il eût à user de la prérogative royale et à interdire, sans autre forme de procès, la représentation des drames romantiques. A quoi Charles X répondit : « Je n'y puis rien, je n'ai que ma place au parterre. » Encore une fois, l'anecdote et le mot sont connus de tout le monde; mais ne valait-il pas mieux une redite qu'un semblant d'injustice ou d'ingratitude?

En général, ce qui me frappe, dans ce livre, c'est un esprit de dénigrement, tantôt manifeste, tantôt déguisé, qui justifie la réputation de *pince-sans-rire* que l'on avait faite autrefois à M. Victor Hugo. Tout ce qui n'est pas le dieu du temple, l'effigie de la médaille, le socle de la statue, a sa part dans cette distribution féminine de coups d'épingle. Pas un mot sur la grâce inimitable de Charles X; mais une phrase qu'il eût fallu taire, si elle a vraiment été dite : « Il n'y a pour moi que deux poëtes, vous et Désaugiers. » M. de Martignac, autre type de gracieuse courtoisie, M. de Martignac que ses ennemis eux-mêmes appelaient *suave*, *melliflu* et *Sirène*, devient un ministre de comédie, à figure froide et hautaine, opposant à M. Victor Hugo je ne sais quelle secrète rivalité de vaudeviliste habillé en homme d'État.

M. de Chateaubriand n'est aimable qu'une fois, le jour où il se montre à son disciple ébahi dans le costume primitif d'un Chactas avant la lettre, prenant un bain hydrothérapique dans une cuvette grande comme le Meschacébé. M. de Lamartine, en 1825, n'était encore pour les indi-

gènes de Saône-et-Loire que M. Prat; comme si l'auteur des *Méditations* pouvait se nommer autrement que Lamartine! Comme si ce nom mélodieux ne lui était pas aussi bien acquis que le nom de Montmorency au premier baron chrétien! Alfred de Musset, « dont la figure colorée, « ovale et un peu chevaline, était bizarre en ce qu'elle « avait, en place de sourcils un cercle sanguin. » (quel portrait, et se douterait-on qu'il s'agit de la plus charmante, de la plus poétique figure de cette époque?) Alfred de Musset imitait les ivrognes avec une facilité et une vérité extraordinaires. — Ainsi de suite.

Cette faculté de désenchantement s'applique à tout. Qui ne se souvient de cette admirable pièce des *Feuilles d'automne*, où l'auteur évoque

Son père vieux soldat, sa mère Vendéenne!

Ce vieux soldat et cette Vendéenne, en qui se personnifie la double origine et aussi la double inspiration du poëte, perdent à être vus de trop près. Le général Hugo, pendant les dernières années, devient presque un étranger pour sa femme et pour ses enfants. « Victor voyait moins « que jamais son père, qui, deux on trois fois l'an tout au « plus, venait passer un jour ou deux à Paris. Dans ces « rapides passages, le général ne logeait même pas chez « sa femme. Ces perpétuelles séparations n'avaient pas « été, on le devine, sans relâcher l'union du ménage; le « mari et la femme s'était habitués à vivre l'un sans « l'autre, et c'était maintenant la volonté qui les séparait « autant que la nécessité. »

Ici, j'ouvre une parenthèse. Si, comme on l'assure, le

livre est de madame Victor Hugo, il faut ajouter que les belles-filles ne sont pas toujours justes envers leurs beau-père et belle-mère. C'est ainsi que, dans ce monument élevé à la gloire du fils, les statues du père et de la mère ont pu être sacrifiées. « Ma mère Vendéenne ! » — Quelle religieuse grandeur dans ces trois mots ! Et qu'il est triste d'apprendre que cette Vendéenne était en même temps voltairienne, qu'il lui fut parfaitement égal de se marier à la face du ciel et de l'Être suprême, mais en se passant de l'Église et du prêtre ! — « Il n'y eut pas de mariage « religieux. Les églises étaient fermées dans ce moment, « les prêtres enfuis ou cachés ; les jeunes gens ne se don- « nèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait « médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y « tenait pas du tout. »

Le ton général de ces pages et de toutes celles où il est question du voltairianisme de madame Hugo la mère, rappelle les chapitres analogues de madame Sand, dans l'*Histoire de ma vie :* c'est la même allure, le même style, la même manière, leste et cavalière, de garder son chapeau, de hausser les épaules, et, au besoin, de fumer une cigarette en passant devant le bon Dieu ; le même penchant, irrévérencieux et goguenard, à insister sur l'indifférence ou l'irréligion des parents, à s'y complaire, à y revenir comme sur un trait essentiel, un détail de la figure, qui complète les ressemblances de famille. Chez l'auteur de *Mademoiselle la Quintinie*, rien de plus conséquent et de plus logique ; rien qui troublât moins l'harmonie de l'ensemble entre les antécédents, la vie, les doctrines et les œuvres. Mais, chez M. Hugo et son secrétaire intime,

il n'en était pas tout à fait de même. Ce passé, qui nous avait été présenté d'une certaine façon, que nous avions adopté et aimé sous sa forme chevaleresque et religieuse, cette poésie des ruines sacrées et des saintes croyances qui s'associait pour nous au souvenir de cette adolescence inspirée, aux joies et aux enthousiasmes de nos premières lectures, tout cela semble subir, après coup, un démenti, ou plutôt tout cela prend plaisir à se contredire et, pour donner aux admirateurs nouveaux une satisfaction rétrospective, fait entendre aux anciens qu'on les a mystifiés. Voilà donc la réalité! Un vieux soldat qui mange sa demi-solde à Blois, loin de sa femme et de ses enfants, et qui, à peine veuf, se remarie; une Vendéenne qui ne va pas à la messe et qui se trouve surabondamment mariée devant l'écharpe tricolore de l'officier municipal! Franchement, j'aimais mieux la poésie. Qu'il est triste de nous voir, pour la centième fois, dépossédés de cette poésie par ceux-là mêmes qui nous l'avaient donnée! En vérité, nos poëtes contemporains, arrivés à un certain âge, font pis que Saturne et Ugolin : ceux-là ne dévoraient que leurs enfants, et ceux-ci se nourrissent à la fois de leurs enfants et de leurs parents.

Evidemment, ce livre où il n'y a pas un mot de respect, pas un mouvement de sensibilité pour les Bourbons, premiers bienfaiteurs de M. Victor Hugo, ce livre qui retrouve et publie, parmi les papiers de famille, les lignes suivantes, écrites en 92, quelques jours avant le Temple, quelques semaines avant la Conciergerie, quelques mois avant l'échafaud : « Je fus très-étonné en voyant le roi (Louis XVI) « et ne revenais pas de sa marche dodelinante, de son

« gros visage coloré d'un rouge basané... la reine, qui « pourtant n'avait pas quarante ans, avait les cheveux « tout grisonnés. Les sourires qu'elle faisait à ses gardes « laissaient voir ses dents, qui étaient en fort mauvais « état; elle portait une robe de soie rayée rose et blanc, « et sa belle-sœur, madame Élisabeth, *grosse joufflue*, « en portait une de même étoffe, blanche et bleue. » — Ce livre, dis-je, outre l'intention de nous charmer, de ramener la curiosité publique sur M. Victor Hugo, de réveiller le succès assoupi, de ne pas laisser chômer la gloire du poëte, — a trois arrière-pensées : 1° en finir, une fois pour toutes, avec les souvenirs monarchiques, et démontrer aux *frères et amis* de 1863 sur quelles bases fragiles reposait le royalisme de l'auteur des *Odes* de 1824; 2° renouer, à l'aide d'un fil d'Ariane, cette patronne des infidèles, les traditions domestiques et les premiers revirements politiques de M. Victor Hugo à quelques péripéties du roman des *Misérables*, celle, entre autres, où Marius, longtemps bercé de *sornettes* royalistes, apprend tout à coup à apprécier le baron Pontmercy, son père, et lui paye, en un moment, de longs arrérages de respect et de tendresse; 3° récolter un regain de ce riche succès des *Misérables*, qui, dit-on, commençait à se ralentir, et, afin d'être plus sûr de son fait et de grossir les volumes, ne reculer ni devant l'exhibition de ces poésies enfantines et de ce drame de *Bébé* qu'il faudrait réciter avec des lisières, ni devant une tartine de cent pages sur la peine de mort, que l'on aurait dû servir sur une rallonge.

Mais je m'aperçois qu'entraîné par l'habitude, j'ai singulièrement dévié de mon point de départ. Voilà que je

fais presque de la critique, moi qui ne voulais qu'appliquer mes propres souvenirs à ceux de l'historiographe intime de M. Victor Hugo, comme on applique une feuille de papier huilé à un dessin que l'on veut calquer. Heureusement, si la première édition est épuisée (?), le sujet ne l'est pas. Le *Théâtre* de M. Hugo tient une place énorme dans le livre du témoin de sa vie, comme il en a occupé une immense, sinon dans ses véritables succès, au moins dans ses prétentions les plus superbes, ses programmes les plus fiers et ses plus orageuses batailles. *Hernani*, à lui seul suffirait à rendre bavard son *claqueur* du 22 février 1830. Il ne m'en faudra donc pas davantage pour défrayer une seconde série de ces notes marginales.

II

Dès l'âge de vingt-trois ans, M. Victor Hugo commençait à songer au théâtre avec cette persistance qui le caractérise et cette prédilection que les hommes de génie ou de talent ont presque toujours pour les genres où ils excellent le moins. Cette préférence s'expliquait d'ailleurs par deux raisons assez plausibles : un désir de popularité que le succès de ses premiers ouvrages ne pouvait entièrement satisfaire, et une envie fort légitime d'ajouter au budget du jeune ménage ces droits d'auteur dramatique qui l'emportaient de beaucoup, dès cette époque, sur les maigres bénéfices de la poésie et du roman.

Mais le livre du *Témoin de sa vie* ne donne pas une idée exacte des situations respectives pendant ces années de

prélude et de début. *Amy Robsart*, dont Victor Hugo réclama la paternité devant les sifflets du parterre de l'Odéon, et le long drame de *Cromwell*, dont on n'accepta d'abord que la préface, n'avaient encore rien décidé en faveur de ses aptitudes dramatiques, quand le Théâtre-Français (11 février 1829), joua *Henri III et sa cour*, de M. Alexandre Dumas. Dès lors, non-seulement parmi les classiques et les récalcitrants, mais parmi les romantiques tièdes et les hommes du métier, le mot d'ordre fut celui-ci : dans la nouvelle école, la poésie lyrique appartient à M. Victor Hugo, le théâtre à M. Alexandre Dumas.

Cette impression dura longtemps, si longtemps que, dix ans plus tard, lorsque M. Granier de Cassagnac, alors romantique effréné, publia dans le *Journal des Débats* deux articles qui firent du bruit, et où M. Dumas était traité de dramaturge inférieur, plagiaire de Schiller, de Walter-Scott et de Gœthe, le public, connaissant les étroites relations d'amitié qui unissaient l'auteur de *Hernani* au directeur des *Débats*, attribua unanimement à M. Hugo l'initiative de ces articles et leur admission dans ce journal.

C'est qu'il y avait, pour un chef d'école, enclin à se faire la part du lion dans l'ensemble des nouvelles conquêtes, quelque chose d'impatientant à voir sans cesse ses succès de théâtre escamotés, mis en question et éclipsés au profit d'un rival dont la valeur poétique et littéraire était évidemment bien moindre, mais dont le tempérament dramatique, mieux accentué, moins compliqué, avait plus de prise sur la foule. *Henri III* joué un an, presque jour pour jour, avant *Hernani*, et par les mêmes acteurs, mademoiselle Mars, Firmin, Michelot et Joanny,

avait eu un succès bien plus éclatant et beaucoup moins disputé. En 1831, au moment où les admirateurs de M. Hugo annonçaient *Marion Delorme* comme une merveille et s'accordaient à prédire un triomphe, *Antony*, drame brutal, mal fait, ridicule aujourd'hui, mais où vibraient toutes les passions surexcitées par la révolution de juillet, *Antony* fut le succès de la saison, et il n'en resta plus que les miettes pour cette pauvre *Marion*, qui, représentée trois mois plus tard, parut froide, longue, diffuse, et, pour tout dire, ennuyeuse. Ce qu'il y eut d'irritant pour M. Hugo, c'est que Bocage et madame Dorval, admirables dans *Antony*, dont la passion échevelée et la prose violente s'ajustaient merveilleusement à leur talent révolutionnaire, furent médiocres dans *Marion Delorme*, dont la versification savante les gênait horriblement et où la note juste leur échappait, dans des alternatives de lyrisme et de fantaisie. Enfin, il n'y eut pas jusqu'à cette horrible *Tour de Nesle*, représentée en juin 1832, qui ne fit un tort énorme à *Lucrèce Borgia*, jouée en février 1833, parce qu'il y avait entre les deux drames certaines analogies, parce que tous deux eurent mademoiselle Georges pour interprète, et parce que, une fois descendu de ses poétiques hauteurs sur les planches du théâtre populaire, M. Hugo perdait tous ses avantages vis-à-vis de son heureux émule, mieux doué que lui de cette verve communicative qui passionne les masses et établit des courants magnétiques entre le drame et le public.

Je cherche vainement dans le *Victor Hugo raconté*, trace de ces souvenirs : ils méritaient pourtant d'y figurer à titre de renseignement et d'explication sur ce qu'a tou-

jours eu de laborieux et de tourmenté sa fortune dramatique. On aurait tort de penser, et ce livre a tort de laiscroire qu'à propos du *Théâtre* de M. Victor Hugo, il n'y eut qu'une question d'école, un partage pur et simple entre les deux camps : d'une part, les ennemis, les adversaires, les hommes du passé rangés sous la bannière du *Constitutionnel*, de la tradition et de l'Académie; de l'autre, les esprits dévoués au triomphe des idées nouvelles. Les amis les plus fidèles ou les mieux avisés du grand poëte ne tardèrent pas à se plaindre de le voir trop pencher de ce côté-là. Je trouve dans mes notes d'octobre 1831, quelques semaines après *Marion Delorme*. « Conversation dans le coupé d'une diligence, avec un « causeur très-intéressant (j'ai su plus tard que c'était « M. Charles Lenormand), vive admiration pour *Notre-« Dame de Paris*, mais grand désappointement au sujet « de *Marion Delorme :* décidément, me dit mon interlo-« cuteur, M. Hugo n'a pas le génie dramatique. » Ce fut à l'occasion de *Lucrèce Borgia* (mars 1833), qu'eut lieu la rupture entre Gustave Planche et M. Hugo; rupture où le critique, trop rude dans la forme, avait raison dans le fond, quand il proclamait la déchéance de M. Hugo, tombé du lyrisme dans le mélodrame matérialiste, sans avoir accompli les promesses de la préface de *Cromwell*. M. Sainte-Beuve, en 1835, rendant compte des *Chants du Crépuscule*, au lendemain d'*Angelo*, lançait un trait furtif contre « ces drames que le poëte multipliait trop au « dire de ses véritables amis. » A cette même époque, M. Loëve-Veimar écrivait : « On donnait hier, au Théâtre-« Français, un gros drame (*Angelo*), et un petit acte de

« Molière (*le Mariage forcé*). Nous étions vingt, venus « pour Molière, et, à la sortie, nous nous sommes croisés « avec douze cents personnes qui arrivaient pour M. Hugo : « c'est beaucoup, vingt ! » — « Avec Marivaux, ajoutait « Gustave Planche, on pouvait dire que l'art se manié- « rait : avec M. Hugo, s'il réussissait au théâtre, on de- « vrait dire que l'art s'en va. »

Ces citations que je pourrais multiplier à l'infini, justifient assez peu, ce me semble, l'immense importance que le *témoin* de la vie de Victor Hugo donne aux divers épisodes de sa littérature dramatique. Son second volume, qui est le plus gros et le plus intéressant, a quatre cent quatre-vingt-trois pages : si l'on en retranchait, avec celles qui ressassent tout ce que M. Hugo a dit ou écrit contre la peine de mort, les détails qui se rattachent à ses pièces de théâtre, il ne resterait rien ou presque rien. Le *témoin* ne nous fait grâce ni d'un nom d'acteur de troisième ordre, ni d'une querelle de comédienne ou de directeur, ni d'un accident de coulisses ou de mise en scène : peu s'en faut qu'il ne nous présente le *fac simile* des affiches et le bordereau des recettes. Ce qu'ont dit, dans telle circonstance mémorable, M. Frédérick-Lemaître, M. Delafosse ou M. Gobert, comment la chute d'un *portant* ou la négligence d'un décorateur faillit compromettre telle ou telle scène, comment M. Hugo lui-même, au dernier moment, fut obligé de peindre une toile de fond ou de changer la couleur d'une étoffe, comment le mauvais vouloir de M. Harel fit tort à la vogue de *Marie Tudor*, comment la mauvaise gestion de M. Anténor Joly paralysa le succès de *Ruy-Blas*, les griefs de madame

Dorval contre mademoiselle Mars, les dédains de mademoiselle Mars pour madame Dorval, l'espèce de *gettatura* qui ne cessa de planer sur le théâtre de M. Hugo, tous les ingrédients de la cuisine théâtrale, tout le menu de ces festins épicés, mais indigestes, l'auteur de *Victor Hugo raconté* détaille tout cela par le plus long, avec toutes sortes de minuties, avec un luxe incroyable de renseignements matériels et personnels, comme si c'était là, en définitive, le principal intérêt de la vie et de l'œuvre de son héros.

Pendant ce temps, passent des événements intimes, inaperçus, mais unis peut-être par des affinités mystérieuses aux plus éclatantes inspirations du poëte, comme ces filets d'eau à peine visibles que l'on découvre dans quelque creux de rocher, et qui, alimentés par des sources vives, grossis par les pluies du ciel, tamisés à travers les flancs de la montagne, se retrouvent plus loin changés en torrents ou en fleuves : passent *Notre-Dame de Paris* et le prodigieux travail d'imagination, qui sut évoquer tout un monde, tout un siècle autour de l'héroïne de pierre : passent ces beaux recueils lyriques, la gloire la moins contestée de M. Hugo, dont les pièces les plus célèbres auraient pu recevoir, sous la plume du *témoin* de sa vie, une interprétation familière, anecdotique, affectueuse, — la part du cœur et de l'âme dans ces œuvres splendides, où le cœur ne parle pas toujours et d'où l'âme est souvent absente. Il y aurait eu là, selon nous, un attrait sérieux et délicat, un doux et discret rayonnement du foyer domestique et de l'émotion journalière sur ce monument plus remarquable par la grandeur que par le charme, sur

cette figure à laquelle on a justement reproché de n'être pas assez *humaine*. Ce livre écrit sous le régime de la communauté aurait ainsi mieux répondu à son titre et mieux assuré son succès qu'en nous rappelant que mademoiselle Georges portait une robe de velours, que le costume de M. Périer était copié d'après le Titien, que les caprices de M. Harel sacrifièrent *Lucrèce Borgia* en pleines recettes de 2,500 fr., et qu'au théâtre de la Renaissance un opéra-comique de M. Grisar prévalut sur *Ruy-Blas*. Mais n'est-ce pas là encore un trait de caractère, une preuve de la prépondérance du théâtre, du budget, du chiffre, de la représentation, du détail matériel, de la forme, de la couleur et de l'étoffe, dans ce grand esprit que l'on voudrait voir absorbé par le culte de l'idéal, la poésie des sentiments intimes, les beautés de la nature et les mystères du monde invisible?

En réalité, la carrière dramatique de M. Victor Hugo n'eut qu'une grande date, un beau moment, et ce moment est aussi celui que des circonstances particulières ont le mieux gravé dans mon souvenir : je veux parler de la première représentation de *Hernani*.

Ce soir-là, M. Hugo, âgé de vingt-huit ans, fut vraiment un maître, un chef d'école, un général d'armée, servi par des lieutenants et surtout par des conscrits d'une incroyable ardeur, d'un dévouement sans bornes, d'une bravoure inouïe, — absurdes, intolérants, dupes, aveugles, fanatiques, puérils peut-être, mais rachetant et relevant tout par la jeunesse, la foi, la passion, l'enthousiasme. Quelle gloire et quelle aubaine, pour un auteur, de pouvoir remplacer le vulgaire et machinal claqueur,

instrument passif et souvent maladroit d'un succès dont le détail est réglé d'avance chez le marchand de vin, par une *claque* composée de tout ce que la jeune génération comptait de plus lettré, de plus distingué, de mieux préparé aux luttes de l'intelligence, aux aventures et aux conquêtes de la poésie et de l'art ! Le *témoin* de la vie de Victor Hugo rappetisse ce souvenir en nous disant que l'auteur de *Hernani* n'eut recours à ces troupes d'élite que parce que le claqueur en chef du Théâtre-Français, accoutumé à applaudir Casimir Delavigne, était naturellement prévenu contre le drame romantique et mal disposé à le soutenir. C'est faire trop d'honneur aux préoccupations littéraires de ce brave homme, pas assez au mouvement spontané qui nous groupait autour du jeune maître, faisait de l'inspiration d'un seul l'œuvre et la propriété de tous, et nous désignait à lui comme ses premiers spectateurs, ses premiers juges, presque ses collaborateurs, seuls dignes de partager ses émotions, de conjurer les périls, de vaincre les obstacles et de coopérer au triomphe. Il y eut là mieux que la mesquine question de savoir si les *chevaliers du lustre*, l'oreille encore pleine des alexandrins de Delavigne, de Pichald ou d'Arnauld, feraient bien leur devoir ou leur métier en présence de cette hardie tentative : il y eut complicité, solidarité morale et intellectuelle entre ce poëte, à peine plus âgé que nous, et ceux qui croyaient en lui, dont la pensée s'absorbait dans la sienne, ceux qu'*il animait du feu de son génie*, et qui, à l'instar des jeunes soldats de Louis XIV, auraient passé le Rhin à la nage, au milieu d'une grêle de balles, pour lui rapporter un succès.

Il y eut comme le geste irrésistible d'un millier de bras, appartenant au même corps, obéissant au même cerveau, mis en jeu par l'impulsion d'une même âme, par le battement d'un même cœur.

Ces souvenirs, qui au bout de trente-trois ans de désillusion, ont encore assez de chaleur et de vie pour me rendre quelques-unes des belles emphases de la jeunesse, ressemblent, dans le livre du *témoin*, à un dîner refroidi ou réchauffé. C'est sec, on ne retrouve plus que des os et des cartilages. J'ai même noté quelques inexactitudes de détail, que je signale pour mémoire. Nous allâmes prendre le mot d'ordre, la veille au soir, rue Notre-Dame des Champs. Il y avait, comme à l'Opéra, les chefs d'attaque, les coryphées et les simples figurants. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, une *queue* formidable se déroulait, non pas, comme le dit l'auteur, du côté de la rue Valois, mais du côté de la rue Montpensier, à une petite porte qui existe encore, près d'une marchande d'oranges. Ces oranges eurent leur rôle dans la soirée : l'aimable écrivain nous a quelque peu calomniés ou plutôt elle s'est trompée de date, quand elle a dit que nous avions apporté des saucissons à l'ail, du cervelas et du jambon ; c'est manquer de justice envers ce premier auditoire, qui n'avait pas d'aussi grossiers appétits, et qui aurait voulu ne se nourrir que d'ambroisie et ne s'abreuver que de nectar, si le nectar et l'ambroisie n'avaient eu le grand tort d'être classiques. Le fait est que nous n'apportâmes que du pain et des oranges ; achetées à midi et payées 20 c., ces oranges, à six heures du soir, valaient 3 fr. Quant à d'autres détails, d'un genre encore plus intime, et que la femme d'un poëte anglais

eût certainement élagués comme *shocking*, je les ai oubliés et je ne veux pas y croire : nous étions tous, ce soir-là, des *corps glorieux* au service d'une œuvre glorieuse.

Ce qui fut assez piquant, ce fut le désappointement des gens naïfs, de ceux qui, comme les amis de Gil-Blas, ne connaissaient pas le langage des oiseaux, et qui s'étaient figuré que six heures de *queue*, dans les conditions ordinaires, leur suffiraient pour entrer. Tout compte fait, il en entra quatre au parterre. Aujourd'hui, pour la moindre pièce signée d'un nom plus ou moins en vogue, on annonce que les bureaux ne seront pas ouverts, et la chose semble toute naturelle : mais alors la civilisation en matière théâtrale n'était pas encore aussi avancée, et ces *gueux de payans*, comme nous disions, exhalaient, au nom de leurs compagnons de supplice, une fureur classique, que leur imperceptible minorité rendait heureusement peu inquiétante.

On assurait que les ennemis de l'auteur et de la pièce, pour refroidir la représentation, laisseraient vides les loges qu'ils avaient louées; mais la curiosité l'emporta, et, avant huit heures, la salle était comble : quelle belle salle! mais aussi, hélas! quel nécrologe, si j'essayais le dénombrement de tout ce qu'il y avait là de célébrités, de grandeurs, de titres, de beautés, de promesses et d'espérances! Il n'en était pas des premières représentations d'alors comme de celles d'aujourd'hui, où les places envahies par le demi-monde et la bohême galante (cliché) laissent à peine entrevoir les reines légitimes de l'élégance et de l'esprit. Ces femmes-là n'étaient pas encore passées

à l'état de puissances mondaines, et elles se dissimulaient je ne sais où.

Retournons-nous un moment, avant que le rideau se lève. La maison du roi occupe les avant-scènes; la duchesse de Berri, venue en demi-*incognito*, a amené avec elle ces femmes charmantes qui composaient le *petit château* et dont Balzac nous a donné les portraits fantastiques sous le nom des duchesses de Langeais et de Maufrigneuse, de la vicomtesse de Beauséant, des marquises d'Espard et de Listomère. Les ministres, les députés célèbres, les pairs de France, l'Institut, se pressaient aux premières loges, où l'on se montrait l'ambassadeur d'Angleterre et l'ambassadeur d'Autriche, cet aimable comte d'Appony, incapable de garder rancune à l'auteur de l'*Ode à la Colonne*. A l'orchestre, Charles Nodier, Lamartine, Casimir Delavigne, Scribe, Cousin, Villemain, de Vigny, les deux Deschamps, Duvicquet, le pâle précurseur de notre éblouissant Janin, Bertin l'aîné, Thiers, Ingres, Gérard, Horace Vernet, Gros, le comte de Mornay, Adolphe Nourrit, Mérimée, Vitet, Dubois du *Globe*, MM. de Rémusat, Duchâtel, Duvergier de Hauranne, Mignet, les rédacteurs de la *Revue française*, Cavé, Dittmer, Théodore Jouffroy, Montalembert, Cazalès, Alexis de Saint-Priest., etc., etc.... Au parterre, Balzac, Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, les deux Johannot, les deux Devéria, les deux Chenavard, Ziégler, Régnier-Destourbet, Delatouche, Louis Boulanger, Paul Huet, Saint-Évre, Berlioz, Auguste Barbier, Lerminier, Paul Lacroix, Antonin Moine, Gustave Planche, Jal, le sculpteur David, Étex, Préault, Barye, Jehan Duseigneur,

et bien d'autres, qui, depuis, se sont fait un nom... sur un tombeau. C'était bien là le parterre de rois promis à Talma par Napoléon, lors du congrès d'Erfurth. Seulement ces rois n'avaient pas dîné, et ils portaient leur couronne, non pas sur la tête, mais dans la tête.

La représentation est d'ailleurs assez exactement racontée, sauf une injustice à l'égard de mademoiselle Mars : mademoiselle Mars ne fut admirable qu'au cinquième acte, mais il y avait à cela une bonne raison; c'est que, dans les quatre premiers, son rôle défiait tous les efforts de son talent. Quant aux anecdotes, au feu croisé de moqueries entre les deux camps, on en ferait un volume : nous inventâmes l'histoire d'un classique octogénaire, podagre et sourd, qui, ayant entendu *vieil as de pique*, au lieu de *vieillard stupide!* s'était écrié : Oh! c'est trop fort! — à quoi son voisin, romantique forcené, mais qui avait entendu comme lui *vieil as de pique!* s'était hâté de répliquer : Non, monsieur, c'est risqué, mais sublime! — D'autre part, les classiques prétendaient que nous ne savions pas le français, et qu'aux endroits dangereux de la pièce, quand un dissident faisait mine de rire, nous nous précipitions sur lui, la canne à la main ou le poing levé, en criant : « Monsieur, vous avez *rié!!* — Heureux temps! heureuses luttes! heureuses folies!

Si j'insiste sur ces souvenirs, que je suis pourtant forcé d'abréger, ce n'est pas seulement parce que j'y suis ramené par ce mystérieux attrait que gardent les belles années pour un homme vieilli et les beaux songes pour un homme réveillé : c'est aussi afin de faire

ressortir un contraste dont l'auteur de *Victor Hugo raconté* n'a pas soufflé mot. Autant cette milice de *Hernani* fut vaillante, lettrée, élégante, composée de l'élite des artistes, des écoles, des gens du monde et de la société polie, autant le parterre de l'unique représentation du *Roi s'amuse*, à laquelle j'assistai, fut ignoble, hirsute, malpropre, tapageur, recruté dans tous les bas-fonds de la démagogie, des ateliers et de la bohême d'alors. C'est là que, pendant quatre heures, on hurla *la Marseillaise* et le *Ça ira*, que la salle se remplit des immondes débris et de l'odeur infecte d'une charcuterie au rabais, et que le besoin ou le manque de *water-closets* se fit généralement sentir. Entre l'aristocratie de l'art ou de la société et ces hordes effrénées, entre ce public des loges que l'on insultait et cette cohue de rapins faméliques ou avinés, la rupture était évidente. Trois ans, une révolution, le revirement du poëte pressé de *démocratiser* sa gloire, avaient suffi à cette gradation ou plutôt à cette dégradation inexprimable. Le libéral de 1829 était devenu le révolutionnaire de 1833; le romantisme passait sous les fourches de la démocratie pour arriver au réalisme.

J'arrête là mes souvenirs : le reste serait trop triste. Ce livre sans horizon, sans tendresse, sans style, sans poésie, j'allais dire sans âme, est écrit au point de vue du public du *Roi s'amuse* et non pas du parterre de *Hernani*. Il s'associe et ajoute encore à la phase des mécomptes plutôt qu'à celle qui nous a laissé, même en avortant, des traces si profondes d'enthousiasme et de sympathie. Encore une fois, je n'ai pas voulu le juger, mais je ne crois pas me tromper en résumant ainsi mes impressions de lecture :

ces deux volumes gâtent ou déflorent ce dont nous aimions à nous souvenir; ils ne nous donnent rien de ce que nous aurions voulu y lire, et ils nous rappellent trop ce que nous voudrions oublier.

XVIII

M. VIENNET[1]

26 juillet 1863.

Victor Hugo a dit un mot cruel, qui a passé pour vrai et que l'on a souvent répété : « Voulez-vous avoir raison demain? Mourez aujourd'hui. » — M. Viennet, Dieu merci ! nous prouve le contraire. S'il était mort jeune, à l'âge où ont disparu le Tasse, Raphaël, Mozart, Gilbert, André Chénier, Chatterton, lord Byron, Alfred de Musset, il eût assurément laissé la réputation d'un homme de talent et d'esprit ; mais il est probable que son poëme de *la Franciade* ne serait pas l'événement littéraire de la saison, et que le magnanime Francus (mon aïeul et le vôtre) dormirait oublié en compagnie des Clovis, des Philippe-Auguste, des Pharamond, des Alaric, des Chilpéric, des Angus, et même de Childebrand, cette victime de Boileau, ancêtre de M. Viennet.

Oui, je crois pouvoir dire, sans paradoxe et sans malice, que ce qu'il y a de mieux réussi dans *la Franciade*, ce ne sont pas les beautés éparses dans ces dix chants;

[1] *La Franciade.*

ce n'est pas une versification presque toujours ferme, élégante, ingénieuse et correcte; ce n'est pas l'intérêt tout particulier qui s'attache à un sujet national; ce n'est pas même le bel épisode du songe de Francus, où toutes les grandeurs, toutes les merveilles de la France se déroulent d'avance aux yeux de ce fils d'Hector, échappé à la prise de Troie : c'est l'âge du poëte, ce dix-septième lustre qu'il vient d'accomplir et dont il se pare avec une coquetterie de jeune vieillard, d'autant plus prompt à rappeler ses années qu'il est plus sûr de les faire oublier. Donnez à M. Viennet l'âge de tout le monde, de quarante à cinquante ans, par exemple. Aussitôt le charme disparaît, le prestige s'évanouit: le poëme n'en est ni plus mauvais, ni meilleur; il garde toutes ses qualités et tous ses défauts; mais les unes sont amoindries, les autres exagérés par ces odieux critiques qui ne sont jamais contents, et qu'exaspère cette prétention, insolemment contraire à la consigne, de donner enfin un poëme épique à la France. *La Franciade* est discutée, contestée, épluchée, déchiquetée par ces féroces amateurs de chair fraîche qui n'épargnent que les nonagénaires. Des vers tels que ceux-ci :

> J'étouffai mon amour, et *me fis un plaisir*
> De rompre leur hymen ou de les en punir.

ou ceux-ci :

> Et chacun au hasard sur les prés d'alentour,
> Va *s'épandre où* l'appelle *ou* Morphée *ou* l'Amour.

Des incorrections telles que celle-ci :

> Obéis à ton sort, et *peut-être qu'un jour*
> *Rendront-ils* à tes vœux l'objet de ton amour,

tout, jusqu'à ce nom d'HUGO-MAR, infligé par le rancuneux classique à son personnage le plus désagréable, eût servi de signal ou de prétexte à ces chicanes ou à ces sarcasmes dont le *jeune* auteur d'*Arbogaste* (il n'avait alors que soixante-cinq ans) a sans doute conservé le souvenir.

Mais le *patiens quia æternus* ne saurait recevoir une application plus heureuse que lorsqu'il s'agit d'un immortel par droit de naissance poétique et par droit de conquête académique. M. Viennet a vécu, il a duré, et il lui a suffi de durer et de vivre pour voir tomber presque tous les autels qui apprenaient à déserter le sien : trois ou quatre de ces révolutions, qui enseignent la sagesse comme l'oncle de Gil Blas enseignait le latin, sans la savoir, ont mis à néant les passions politiques qui avaient prêté leurs mots d'ordre — ou de désordre — aux enragés persécuteurs de cette muse intrépide, obligée de recourir aux fables pour faire accueillir quelques vérités. Trois ou quatre générations littéraires, dont chacune s'occupe à détruire ou à dégrader l'œuvre de la génération précédente, nous disposent d'autant plus à admirer la conviction chez autrui, que nous la sentons s'affaiblir en nous-mêmes. Ce vieux et énergique athlète, croyant aux dieux, au Parnasse, à Pégase, à Vénus, à la guerre de Troie, au merveilleux du paganisme, au récit, au songe, à ces épopées de douze mille vers, qui, d'après Michaud de spirituelle mémoire, exigeraient six mille hommes pour les lire, — ce demeurant des âges héroïques nous avait d'abord paru un maniaque, puis un phénomène, puis une curiosité digne de tous les

empressements et de tous les respects du collectionneur: finalement nous l'avons salué comme une exception glorieuse et digne d'envie, à mesure que les brouillards du romantisme laissaient à découvert, en se dissipant, le beau fronton du temple grec dont nous avions refusé d'inonder les portiques. Nous avons compris un peu tard, —mais mieux vaut tard que jamais, — que, si la foi transporte les montagnes, elle est bien capable de créer et de faire réussir une épopée.

Aussi, voyez quel changement de ton, et comme les griffes les plus redoutables se font pattes de velours! Comme les lions, les tigres et les ours blancs de la critique deviennent caressants et câlins aux pieds de ce Crocket épique, de cet Hermann contemporain des Atrides! Digne successeur d'Orphée, mais à un âge où Orphée ne se serait plus retourné pour voir Eurydice, M. Viennet attendrit les bêtes féroces sans craindre d'être déchiré par les bacchantes. S'il réussit, comme l'espèrent bien tous ses lecteurs qui l'admirent et qui l'aiment, à dépasser l'âge de Fontenelle, à devenir ultra-centenaire, les choses iront encore mieux. Toutes rivalités d'écoles, toutes inimitiés de drapeaux, tous souvenirs de nos anciennes batailles, se seront effacés dans le lointain des siècles et les brumes du soir. Les derniers murmures de nos séditions littéraires seront morts avec le dernier neveu du dernier séditieux; les vagues amoncelées par la tempête qu'avaient suscitée les Hugomar de la poésie, s'apaiseront d'elles-mêmes, et, pareilles à des chiens fidèles, lécheront les sandales de ce grand prêtre, semblable à Démodocus et à Chrysès. Nos arrière-petits-fils,

n'étant pas retenus comme nous par le respect humain, la mauvaise honte ou la crainte de se contredire, — trop juste pénitence de nos antécédents ! — achèveront l'œuvre si heureusement commencée, et ne se lasseront pas de joncher de fleurs la route du poëte, si longtemps habitué à marcher sur des épines. Plus de contestation, plus d'objection, plus de nuage, plus de réticence sournoise ou de sous-entendu moqueur ; mais un hommage unanime et une gloire sans reproche acquise à un homme sans peur.

En attendant ces conséquences infaillibles de la victoire de M. Viennet sur le temps ou de la connivence du temps avec M. Viennet, essayons d'analyser en quelques lignes le poëme de *la Franciade*, et excusez-moi si je bronche ; car c'est, dans ma trop longue carrière de critique, la première fois que j'ai l'intimidant honneur d'analyser un poëme épique.

On célèbre à Lutèce la fête des fleurs, et le poëte en profite pour peindre avec autant de magnificence que de charme le berceau légendaire de sa bonne ville de Paris ; quand survient un assez mauvais drôle, malicieusement nommé Albion, à la tête de hardis pirates à qui il faudra faire bien des progrès dans la politique, la marine et le droit des gens pour pratiquer un jour le gouvernement parlementaire et gagner la bataille de Trafalgar. Ici j'ouvre une parenthèse pour rappeler, à l'aide d'un simple détail, à quel point M. Viennet est animé de cette foi profonde qui fait des miracles, et combien de pensées patriotiques et généreuses ennoblissent chez lui la fièvre poétique. Nous aurions eu *la Franciade* beaucoup plus

tôt, si la lutte acharnée de l'Angleterre et de la France n'avait cessé au moment où Napoléon Ier venait de terminer sa dernière bataille et M. Viennet son quatrième chant. L'alliance anglaise, après tant de déchirements et de malheurs, devenant une des nécessités de l'époque, une des conditions de la paix dont les institutions nouvelles avaient besoin pour prospérer et fleurir, le chantre de Francus aurait craint de la troubler en publiant ou même en continuant son poëme : sa partialité bien naturelle en faveur de son héros, aux dépens de cet affreux Albion, pouvait amener de nouvelles catastrophes, envenimer des blessures encore saignantes, déchaîner de nouveau l'une contre l'autre deux nations rivales à qui il est peut-être impossible de s'aimer (l'amour, comme la confiance, ne se commande pas), mais qui doivent au moins s'estimer et se ménager, sous peine de graves périls pour l'équilibre européen. On frémit eu songeant combien les apparences sont trompeuses et que de calamités pouvaient produire des hémistiches à l'air innocent. Heureusement, M. Viennet était bon Français avant d'être bon poëte. Il comprit le danger, se condamna au sacrifice, et relégua dans les profondeurs de son portefeuille cet Albion à qui il ne manquait que de montrer son signalement, de changer de sexe et de s'accoler l'épithète de perfide, pour mettre le feu aux poudres et exaspérer les susceptibilités nationales.

Il a fallu bien près d'un demi-siècle, et une nouvelle métamorphose de l'esprit public, pour apaiser, sur ce point délicat, les honorables scrupules et les patriotiques appréhensions de M. Viennet : quand je vous disais que

le temps, ce prétendu grand maître, s'est fait l'humble serviteur de notre heureux et vaillant poëte. Cela est si vrai, et ces sages précautions, cette glorieuse patience, ces retards douloureux, mais nécessaires, lui ont si évidemment porté bonheur que, entre ses quatre premiers chant et ses six derniers, séparés par cinquante années d'intervalle, dans ce poëme commencé par un jeune homme et achevé par un vieillard, je défie le critique le plus vétilleux et le plus revêche de signaler la moindre différence; ou plutôt, je me trompe, les six derniers chants sont supérieurs aux premiers. Sauf quelques négligences d'homme pressé et heureux de finir (une joie d'enfant, c'est lui qui nous le dit), on y trouve plus de vie, de souffle, d'entrain, de verve, de jeunesse; la source est plus abondante et plus pure; elle coule d'un jet plus facile et plus naturel, où se font moins sentir les tuyaux et les mécaniques des eaux de Versailles. Le rêve de Francus, qui est assurément le plus beau morceau du poëme, figure dans cette seconde partie, dans le regain de ce merveilleux hiver. J'ai noté çà et là des comparaisons brillantes, des traits excellents, des vers heureux, ceux-ci, par exemple :

> Mais cet éclair de joie avait bientôt passé,
> Comme un pâle rayon qu'un soleil éclipsé
> Jette à travers la nue au milieu des orages,
> Et qu'en se renfermant éteignent les nuages.

Quoi qu'il en soit, Albion arrive, en ennemi et en trouble-fête, parmi les habitants de Lutèce : il en résulte un combat épique qui coûte la vie au roi Gétorix. Mais l'apparition de Francus et de ses braves Troyens change la

face des événements : Francus et Albion se sont voué une haine qui risquerait, si M. Viennet n'y mettait bon ordre, de durer encore après trois mille ans. Pour le moment, les griefs ne manquent pas : Albion a enlevé la belle Hercynie, jeune princesse que Francus allait épouser, et il est si mauvais sujet, que Francus, lancé à sa poursuite, craint de ne pouvoir plus épouser qu'une veuve.

Albion est battu comme un Autrichien du Cirque-Olympique : Francus, salué comme un libérateur par le peuple qu'il a sauvé, raconte en deux chants son histoire ; histoire très-intéressante qui rattache nos origines aux plus harmonieux souvenirs de l'*Iliade* et de l'*Énéide*, et où l'auteur, tout en s'inspirant des traditions du genre, a su ne copier personne. Ambigate, fille de Gétorix, sœur de Didon, de Cymodocée et de Desdemona, n'a pu écouter impunément le récit du beau Francus. La veille, elle eût épousé, sans amour, mais sans répugnance, le terrible Hugomar. Désormais Hugomar lui est aussi odieux qu'un romantique de *Hernani* ou des *Orientales* a pu être odieux à M. Viennet.

Il s'est trouvé, on le sait, un érudit italien qui a démontré que les personnages de la *Jérusalem délivrée*, Tancrède, Renaud, Armide, Clorinde, Herminie, n'étaient que des figures, des allégories symboliques. L'Italie est pleine — qui l'ignore? — de commentateurs dantesques, qui prouvent que les épisodes de la *Divine Comédie* servent de voiles à des vérités théologiques. Dans un siècle ou deux, quand *la Franciade* aura, elle aussi, des scoliastes, ces esprits amoureux de paradoxe expliqueront, j'en suis sûr, ces deux personnages d'Albion et d'Hugomar

par les deux passions dominantes de M. Viennet : l'amour de la France et la haine du romantisme. Ceci posé, je continue :

Hugomar étant patroné par les druides, Ambigate, pour lui échapper, prend la fuite et va retrouver son cher Francus. Hugomar vole sur ses traces, la saisit par son peigne d'écaille, et menace de la tuer si on fait un pas pour la secourir. Le procédé est trop brutal, l'amant trop détesté et la circonstance trop critique pour qu'Ambigate, l'énergique Gauloise, perde son temps en vains discours : elle poignarde Hugomar; voilà qui est fini; nous n'entendrons plus parler de ce révolutionnaire qui, je le parierais, déclamait ses déclarations en vers sans césure. Restent Albion et Hercynie; car Hercynie n'est pas morte, comme on s'était hâté de le croire : elle est devenue une sorte de magicienne, de mégère, de sorcière, digne des attentions de M. Michelet : elle poursuit Albion de sa haine et Francus de sa jalousie. Au moment où les deux chefs ennemis vont en venir aux mains, Hercynie assassine Albion. Je suis fâché que Francus perde ce beau coup d'épée. En général, dans ce poëme, Francus me semble trop bon, trop conciliant, trop aimable, pas assez batailleur. Il tient plus du *pius Æneas* que du bouillant Achille, du téméraire Hector ou d'Ajax le superbe. Si M. Viennet ne nous eût averti qu'il a interrompu son poëme de 1815 à 1860, je serais tenté de croire que son héros date des pacifiques années du juste milieu.

Après la mort d'Albion, il est facile de s'entendre : Britto, frère d'Albion, mais sauvé d'une mort certaine par le généreux Francus, réconcilie momentanément les

deux peuples et tue Hercynie d'un coup de flèche. Francuse épouse Ambigate; Neptune a dédommagé les pirates commandés par Albion, en créant à leur profit une île magnifique que je n'ai pas besoin de vous nommer, et qui plus tard fera parler d'elle. Le poëme fini à la satisfaction générale, je ne puis m'empêcher de relever ce détail singulier féminin : c'est que, dans *la Franciade*, les deux mauvais sujets ont été tués par deux femmes. Bel exemple qui, s'il avait fait plus de prosélytes, aurait épargné bien des malheurs au sexe faible, si vaillamment représenté par Ambigate et par Hercynie!

Il est bien entendu que cette sèche et incomplète analyse ne peut donner une juste idée de ce poëme : il se recommande par des digressions ingénieuses, des tableaux gracieux ou saisissants, une facilité et une fermeté de versification qui finissent par entraîner le lecteur et conjurer l'ennui. Étant donnés le genre et le sujet, il était difficile de faire mieux. A présent, voici mes objections; car je ne dois pas oublier que M. Viennet m'a accepté avec une spirituelle bienveillance comme le plus incorrigible de ses contradicteurs, et il vient de se montrer artiste trop convaincu, trop passionné, pour ne pas préférer une critique sincère à une louange banale.

Un poëme épique, tel que *la Franciade*, pris dans les origines mêmes, plus ou moins fabuleuses (ceci importe peu) de la nation française, ne pouvait réussir complétement qu'au berceau de notre civilisation et de notre littérature, si le hasard eût permis que chez nous, comme dans l'Italie du douzième siècle, il pût y avoir, au même moment, coïncidence et fusion d'une poésie déjà par-

faite, quoique toute neuve, d'une langue déjà littéraire sans être encore travaillée, d'un génie de premier ordre, d'un sentiment universel, de mœurs originales, d'une société encore assez voisine de son point de départ pour que l'œuvre du poëte ne fût que l'expression individuelle d'un grand souvenir collectif, d'une grande émotion nationale; conditions rares, sans lesquelles le poëme épique, au lieu d'être une chose vivante, arrachée aux entrailles d'un peuple, n'est que le produit artificiel d'une imagination plus ou moins brillante; rencontres presque phénoménales dont la rareté explique pourquoi il existe si peu de véritables épopées.

Le sujet de *la Franciade* offrait un inconvénient dont M. Viennet ne me paraît pas avoir absolument triomphé. Par sa date et le nom de son héros, le poëme nous reporte en pleine guerre de Troie, douze cents ans environ avant l'ère chrétienne, au moment même de la transition entre la phase théogonique et la phase héroïque. Rien de plus naturel, par conséquent, que d'y voir figurer le merveilleux païen, Vénus, Jupiter, Neptune, l'Amour, les dieux et les déesses de Virgile et d'Homère : et pourtant, grâce à une singulière illusion d'optique, il suffit que cette mythologie soit transportée du ciel riant de la Grèce sous le ciel sombre de la Gaule et de la Germanie; il suffit que le poëte nous promène sur les bords de la Seine, dans des pays que s'apprête à labourer notre histoire, pour que l'imagination cesse de tenir compte de ces douze siècles, et annule en un clin d'œil cet intervalle immense. Il semble que Francus tende la main à Mérovée ou à Clovis, que cette France soit déjà celle où Chateaubriand va

conduire Eudore, qu'Hercynie et Ambigate soient contemporaines de Velléda. Dès lors, l'appareil mythologique choque comme une dissonance, une infraction aux lois de la couleur locale. On dirait que ces divinités grelottent sous la pluie qui détrempe les rues de Lutèce, et regrettent les sentiers de l'Olympe au milieu des forêts druidiques.

Enfin, ces diables de romantiques, surexcités peut-être par quelque perfide Hugomar, ont fait de tels ravages dans la poésie française; ils ont si hardiment jeté par les fenêtres son mobilier classique et ses sages draperies; ils y ont si impérieusement installé les recherches et les ciselures, les fantaisies et les paillettes de leur corruption raffinée, qu'à présent qu'ils ont déménagé, on ne peut plus s'accoutumer à vivre entre les quatre murailles, alors même que l'on a un fauteuil pour s'asseoir : c'est toujours, et pour la centième fois, l'histoire du malade forcé d'expier ses excès par un régime sévère, et plus disposé à en vouloir à son médecin qu'à son cuisinier.

Voilà, en abrégé, mes réserves; elles n'ôtent rien au mérite et elles n'ôteront rien au succès de *la Franciade*. Ce poëme, qui se termine en réconciliant les compatriotes d'Hugomar, les soldats de Francus et les compagnons d'Albion, sera aussi une des dates heureuses de l'apaisement et de la réconciliation des partis littéraires devant ce doyen dont la verte vieillesse donne de si bons exemples et gagne de si périlleuses gageures. Vers 1825, le *Journal des Débats*, en annonçant le *Philippe-Auguste* de Parseval-Grandmaison, ajoutait : « La France ne peut être insensible au poëme épique que l'on vient de lui

donner. » En 1841, Théophile Gautier écrivait, à propos de la *Divine Epopée* d'Alexandre Soumet : « Mieux vaut un poëme épique manqué qu'un vaudeville réussi. » — Plaçons *la Franciade* entre ces deux souvenirs; tout près du premier, si nous voulons être justes; pas trop loin du second si nous persistons, jusqu'au dernier moment, à mêler un grain de malice à nos respectueuses sympathies.

XIX

MM. V. FOURNEL ET ED. FOURNIER

16 août 1863.

Dieu merci! toutes les reliques ne sont pas portées par des ânes. Notre époque offre même en ce genre un spectacle curieux où, comme toujours, un fond de logique se cache sous des contradictions apparentes.

Jamais on ne mit plus d'acharnement à démolir, à détruire, à faire le vide, à abolir le passé, non-seulement dans le présent, mais dans le passé même. On dirait des gens qui, après s'être défaits d'un ennemi, poursuivent encore ses traces sur le sable et s'efforcent de supprimer tous les objets où il a laissé son empreinte. En même temps, grâce à un secret penchant de notre cœur qui aime à ressaisir ce qu'on lui enlève et à garder l'image de ce dont il perd la réalité, une foule de connais-

[1] *Les Spectacles populaires et les Artistes des rues*, par M. Victor Fournel. — *Le Roman de Molière*, par M. Édouard Fournier.

seurs, d'érudits, d'archéologues, d'artistes, s'acharnent à recueillir en détail ce que l'on détruit en masse, et à arrêter au passage, morceau par morceau, chacune de ces épaves dont tous ou presque tous ont désiré, accepté ou précipité le naufrage.

Rien de plus respectable, assurément, que ce travail de sauvetage ; mais la plupart de ceux qui s'y livrent nous font l'effet d'héritiers en deuil occupés à ramasser, dans des urnes de différentes grandeurs, des cendres qu'ils seraient peut-être très-fâchés de ranimer. Quoi qu'il en soit, à voir cette fièvre de restauration d'après coup, de curiosité rétrospective et d'exhumations sous des ruines, on peut aisément croire que le jour où auront disparu sous la sape et le marteau les derniers témoins, en bois et en pierre, de ces temps désormais perdus dans les brumes lointaines, on en retrouvera toutes les parcelles, rangées, classées et étiquetées dans les collections, les musées et les livres. Il n'y aura plus une seule fleur ; mais il y aura beaucoup d'herbiers.

C'est un bonheur du moins, quand cette tâche, quelquefois féconde, souvent puérile, tombe entre des mains capables d'y apporter le charme et la vie d'une œuvre originale et de faire deviner l'artiste dans le travail de l'érudit. Au premier rang de ces rares écrivains, habiles à nous présenter, sous le jour le plus attrayant et dans le cadre le plus littéraire, leurs recherches ingénieuses ou leurs piquantes découvertes, hâtons-nous de placer MM. Victor Fournel et Édouard Fournier : il semble que leurs noms s'appellent l'un l'autre comme leurs livres : tous ces chapitres si amusants du volume de M. Fournel, *Farceurs*

de la rue, *Opérateurs*, *Sots et Enfants sans souci*, etc., paraissent échelonnés, en guise de hérauts ou de précurseurs, pour annoncer et préparer Molière, et l'on a déjà l'esprit plein du grand homme, quand M. Fournier nous présente son roman.

Le roman de Molière! il est triste, et l'on ne saurait exprimer sans quelques réserves le mélancolique intérêt qu'il inspire. Ceci nous amène à indiquer un détail qui n'est pas étranger à notre sujet.

Nous parlions tout à l'heure de ce trait caractéristique de notre époque : la manie de ramasser dans les décombres toutes les rognures et toutes les miettes de ce que l'on a détruit. Ajoutez-y d'autres tendances : cette furie d'analyse qui veut aller au fond de tout; cette avidité réaliste qui cherche volontiers la *petite bête* dans le grand homme, enfin cette propension paradoxale à déplacer le sentiment du respect, en le prodiguant à gauche, pendant que nous le refusons à droite, et vous comprendrez que nous tombions à tout propos dans deux inconvénients : fouiller et refouiller dans le dossier authentique ou apocryphe des écrivains célèbres, jusqu'à ce que nous ayons trouvé de quoi joindre à leurs grands et beaux ouvrages je ne sais quel appoint fait tout au plus pour les compromettre, s'ils pouvaient être compromis; et nous attendrir ou nous extasier, en ce qui touche à leur biographie ou à leur personne, sur les détails qui méritent le moins d'exciter l'attendrissement ou l'extase.

Molière personnifie à nos yeux, dans la littérature profane, la plus grande gloire de la France. Dire que nous l'admirons ne serait pas assez. Ses œuvres capitales,

Tartufe, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, nous inspirent ce genre d'étonnement sans bornes qu'éveillent des difficultés prodigieuses, magistralement surmontées sans que ce miracle de l'art coûte rien au naturel le plus exquis. Est-ce là tout? Pas encore; nous apprécions à leur juste valeur, dans le caractère et la vie de Molière, bien des traits où se révèle une âme haute, fière, passionnée, largement ouverte aux inspirations de la bienfaisance et de la bonté. Enfin, étant données les licences inhérentes à la profession, les mœurs du temps, cette perpétuelle invitation au désordre que les comédiens d'alors trouvaient dans leur mise au ban de la société régulière, il n'y a pas lieu de se montrer bien sévère envers des faiblesses et des fautes cruellement expiées. Que refusons-nous donc à Molière? Uniquement l'apothéose. Au moment où on fait de Dieu un homme et où l'on représente les saints comme d'honnêtes gens hallucinés, nous ne voyons pas de raison pour faire de Molière un dieu ou même un saint. Entre une école exclusive qui a essayé de le traîner aux gémonies et un groupe de dévots qui l'ont hissé sur l'autel de leur petite église, nous tenons le milieu et nous disons : Molière fut un génie incomparable et une âme passionnée, que sa situation exceptionnelle induisit en deux sortes de tentations; forcé d'obtenir des sauf-conduits pour ses hardiesses et de trahir la vérité pour qu'on lui permît de la dire, il écrivit *Amphitryon*, qui, pour lui, rima trop richement à *talion* : cédant aux entraînements d'un état où l'on pouvait alors se croire tout permis parce qu'on ne comptait pour rien, il fit de sa vie intime et romanesque un vrai pêle-mêle où les amours épisodiques se croisaient

et s'enchevêtraient sans cesse avec les attachements plus sérieux. Dès lors, comment voulez-vous que je le plaigne? On a d'avance perdu le droit de se plaindre et d'être plaint, quand on recueille ce que l'on a semé, et Molière avait passé sa vie à semer, soit dans sa comédie publique, soit dans son roman personnel, toutes les mauvaises herbes qui infestèrent son ménage.

N'insistons pas trop, mais ne faiblissons pas; ne laissons pas croire que la morale a deux poids et deux mesures, selon qu'on apporte dans la balance dix chefs-d'œuvre ou le bulletin obscur d'une vie silencieuse et inutile : tous les genres de gloire et de grandeur ayant un côté où ils penchent, où ils risquent constamment de tomber, il faudrait, du même coup, non-seulement amnistier, mais glorifier le souverain qui décime une population ou dépeuple une ville sous prétexte qu'il est tout-puissant, le conquérant qui usurpe des provinces sous prétexte qu'il a gagné des batailles, le général qui prodigue à flots le sang de ses soldats parce que son plan stratégique l'exige, l'artiste qui transporte dans ses habitudes le culte de la matière et de la chair, parce que la statuaire ou la peinture vivent de chair et de matière, etc., etc... — Restons dans le vrai; les grands hommes n'y perdront rien, et Molière moins que tout autre. Tout compte réglé, il demeurera prouvé que l'immense majorité fait pire que lui, sans avoir écrit *Tartufe* et *le Misanthrope*.

C'est par là que pèche, selon moi, le livre, si intéressant d'ailleurs, de M. Édouard Fournier : j'aurais voulu que, sans rien lâcher ni de son admiration pour *son* poëte, ni de ses douloureuses sympathies pour des cha-

grins de cœur toujours plus navrants dans une âme illustre que dans une nature vulgaire, il indiquât ce qu'il y a eu de trop explicable et de trop *naturel* dans les infortunes conjugales du mari d'Armande Béjard, méritées, avant d'être subies, par l'amant de Madeleine : un mot, un trait de plume, rien de plus; une fiche de consolation pour cette pauvre vertu, à qui ne suffisent pas toujours les jetons de présence académique ; ce qu'il fallait pour prouver que les spirituels courtisans de Molière ne sont pas tout à fait aussi aveuglés que les courtisans de Louis XIV par les rayons de leur Roi-Soleil.

Une fois cette réserve faite, nous n'avons plus que du bien à dire de ce joli volume, petite chapelle d'un grand temple où il est plus facile d'allumer beaucoup de cierges que d'apporter en offrande une bonne comédie. Rien de plus amusant que l'épisode de *Molière et le Procès du pain mollet*, auquel il n'a manqué que de se rencontrer sur les pas de Boileau échauffé par le combat des chanoines pour donner un pendant au *Lutrin*. En outre, ce chapitre m'explique pourquoi une des vieilles rues du quartier du palais de Justice s'appelle ou s'appelait — car, à force de se perfectionner, tout le vieux Paris sera bientôt à l'*imparfait* — la rue *Jean-Pain-Mollet;* ce que je n'avais jamais pu comprendre. Il n'est pas moins curieux et instructif de comparer, d'après le journal de La Grange, ingénieusement compulsé par M. Édouard Fournier, les finances, les bénéfices et le train de maison de Molière au budget des auteurs dramatiques d'aujourd'hui. Ainsi *le Misanthrope* a rapporté à peine deux mille livres, la cinquantième ou soixantième partie de ce que le *Duc Job* a trouvé sous

son fumier à l'aide du plumeau de M. Laya. C'était, on le voit, l'enfance de l'art dans ses rapports avec l'arithmétique. Nous avons fait, depuis 1663, bien des progrès dans ce sens-là. C'est dommage que nous soyons obligés d'inscrire sur le registre de nos modernes La Grange, à la colonne des chefs-d'œuvre, tant de zéros à côté de tant de chiffres.

Et pourtant à tout seigneur tout honneur. Dans ce monde bariolé qui va des tréteaux de Turlupin aux merveilles du *Misanthrope*, Molière fut encore le mieux ordonné et le plus riche. On sent, chez lui, non-seulement un art parvenu à son apogée et qui, après lui, ne pouvait plus que décroître, mais une heureuse tentative pour régulariser et organiser ce qui n'avait été jusque-là qu'une sorte de chaos abandonné à tous les caprices de la fantaisie, de la bohême et du hasard. Avant d'arriver au premier degré de cette échelle dont M. d'Ennery, millionnaire ceint de l'écharpe municipale, marque le point culminant, que de gradations, de transitions, de divagations bizarres, bouffonnes, extravagantes, falotes, saugrenues, pailletées, déguenillées, phénoménales, plaisantes, lamentables, ébouriffantes, ébouriffées! C'est ici que se présente M. Victor Fournel avec son livre sur *les Spectacles populaires et les Artistes des rues*. Vous venez de voir l'aigle, Molière! Là vous voyez l'œuf; œuf couvé par toutes sortes d'oiseaux fantastiques, de tous les plumages et de tous les ramages; hérons échassés sur leurs longues pattes, cormorans pansus, oisons babillards, perroquets bavards, pinsons, étourneaux et pies borgnes, hirondelles frileuses, moineaux libertins, ramiers amou-

reux, pierrots, paillasses, opérateurs, jongleurs, trouveurs, charlatans, saltimbanques, arracheurs de dents, géants, nains, monstres, toutes les variétés de la comédie primitive et de la comédie populaire s'agitant autour de ces points de repère où se résumaient l'âme, l'esprit, la vie, la gaieté du vieux Paris; les Halles, le Palais, le Louvre, le pont Neuf et la foire Saint-Germain.

Vous avez cent fois entendu parler de cet artiste qui, sur une même page, avait trouvé moyen d'exprimer la décroissance du type de beauté, depuis l'Apollon jusqu'à la grenouille en passant par le singe : c'est une opération contraire que vous ferez dans cet agréable voyage à travers les plaisirs du Parisien d'il y a trois ou quatre cents ans et les pages du livre de M. Victor Fournel. Vous irez, en pleine rue, sous le soleil et la pluie, — mais cette pluie n'est pas ennuyeuse, — des premiers essais des clercs de la bazoche, des enfants sans souci et des farceurs au gros sel, jusqu'au seuil de la civilisation la plus exquise qui ait poli les mœurs et du théâtre le plus admirable qui les ait *corrigées en riant*. Cette espèce d'incubation, en plein vent, de la Comédie française, suffirait à donner une saveur toute particulière au livre de M. Victor Fournel. On croit voir une de ces *kermesses* où les peintres flamands entassent un si appétissant fouillis de figures rubicondes, de poitrines débraillées, de nez rouges, de ventres opulents, de grosses commères, de tables plantureuses, de cruches titubantes, de jupes retroussées et de jarretières écarlates.

Quel mouvement, quel jeu de lumières et de couleurs, quelle vie grossière, mais débordante, autour de cette

immense chaudière où des personnages tantôt affamés, tantôt avinés, font bouillir, pour la plus grande joie du populaire, toutes ces fortes épices de l'esprit des rues et de la gouaillerie parisienne, toutes ces larges brassées de sel gaulois, qui seront un jour notre littérature dramatique! Rien n'y manque, ni la *cause grasse*, si chère à la bazoche, à la bourgeoisie de Paris et même aux graves magistrats, la *cause grasse* où Thémis en goguette couvrait de son bonnet carré un tas de facéties dignes d'amuser Gargantua et d'enrichir M. Domange ; ni tous ces types si caractéristiques et si tranchés, la Mère Sotte, Angoulevent, Gringore, et les marchands d'orviétan, et le mire, et le diseur de bonne aventure, et le jongleur, et le ménestrel, et le triacleur, et le spagyrique, et le Marocain, et le pître; tous portant des costumes pittoresques, des physionomies spéciales, parlant une langue ruisselante d'images, traînés par des animaux apocalyptiques, marchant avec un cortége d'acolytes, un bagage d'instruments et d'outils de toutes les formes, huchant sur d'insolites véhicules les compères chargés de leur donner la réplique, d'ameuter la foule, de vanter leur onguent et leurs élixirs, de subir une grêle de calembredaines et de coups de pieds, de jouer cette comédie de l'annonce, de la réclame, du trombone et du *boniment*, qui ne se joue presque plus aujourd'hui qu'à la quatrième page des journaux : inutile d'ajouter qu'il n'en reste rien pour les trois autres.

Peu à peu, de ce *Pandémonium* picaresque où règne en servante-maîtresse la curiosité populaire, se dégage l'élément dramatique, qui finira par absorber ou expulser

tout le reste. Déjà, sur ces chars de triomphe et de parade où se débitent de si merveilleux spécifiques, voici des dialogues, des scènes, un feu croisé de questions plaisantes et de reparties bouffonnes, une avalanche de quolibets et de calembours, d'énormités salées et poivrées, qui tombent comme la manne du désert sur le bon peuple de Paris. Les célébrités du genre, Barry, Caretti, Crocquesolle, Digby, l'Orviétan, Mondor surtout et son compagnon Tabarin, se rattachent par maint endroit à la littérature et au théâtre ; ils rivalisent avec leurs pîtres de verve et d'éloquence. Dans ce fatras, quelques traits comiques n'attendent plus qu'une main leste, habile à prendre son bien partout où elle le trouvera. Au milieu de cette masse compacte de badauds, ébahis et ahuris devant les prodiges de la farce, il y a des filous de toutes sortes, qui excellent à vider les poches du bourgeois accaparé par la faconde de Mondor ou de Tabarin. Voyez-vous circuler dans les groupes ce jeune homme au front large et pâle, à l'œil observateur et profond, aux lèvres contractées par un fin sourire, au visage étincelant de génie ? C'est un voleur aussi, un voleur d'idées, ou plutôt c'est un alchimiste immortel, qui ramasse çà et là dans la boue quelques grains de poudre d'or, et qui en fera sa comédie, — la comédie de Molière.

Encore un pas : de Tabarin à Gaulthier-Garguille, son contemporain et son gendre, c'est à peine si un regard superficiel peut saisir la différence : elle existe pourtant. Tabarin n'est qu'une informe ébauche de comédie mise au service d'un opérateur ou d'un charlatan, servant d'humble accessoire à un débit de drogues ou de spéci-

fiques. Gaulthier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin sont déjà des acteurs et des personnages comiques : ils tendent une main aux Crispin, aux Mascarille, aux Sganarelle, aux Scapin, aux Gros-René qui vont s'installer en plein Théâtre-Français, l'autre à cette lignée de farceurs, Scaramouche, Jean Farine, Bruscambille, Guillot-Gorju, Gringalet, Goguelu, Taconnet, Bobèche, Galimafré, Volange, qui vont aboutir et se perdre dans nos petits théâtres où peut-être on trouverait encore leurs traditions et leurs traces.

On le voit, c'est là le point de contact et de transition : la farce et la parade d'une part, la comédie, de l'autre, s'attirent, se touchent un moment, puis se séparent; l'une, arrivée à cet instant suprême où tout conspire à la perfection d'un genre, pourvu qu'un homme de génie s'en mêle, va écrire ses chefs-d'œuvre ; les autres poursuivent leur aventureuse destinée, tantôt côtoyant le théâtre, tantôt retombant dans le ruisseau, pliant ou dépliant leur tente pour obéir aux déplacements de la civilisation et de la vie parisienne, ayant des *haut* et des *bas*, des jours gras et des jours faméliques, et parfois se faisant regretter, à mesure que la comédie moderne devient plus froide, plus guindée, plus pâle, plus fausse et plus fade.

Je n'ai pas dit la moitié du bien que je pense du livre de M. Victor Fournel et je n'ai fait ressortir qu'une très-faible partie de son mérite; il faut le lire : peu de lectures sont plus attachantes, plus variées, plus pittoresques, plus piquantes, plus instructives, plus vivantes. Ce défilé de l'ancien Paris donne à réfléchir en présence du nou-

veau. Je ne voudrais, à Dieu ne plaise ! ni médire de mon temps, ni contester nos progrès, ni calomnier nos conquêtes ; mais il me semble que ce Paris-là devait être beaucoup plus gai que le nôtre ; les rues étaient un peu étroites, les ruelles un peu tortueuses, les maisons un peu noires, les ruisseaux un peu sales, le pavé un peu dur, l'éclairage un peu borgne : mais quelle expansion de vie, de force, de jeunesse et de joie ! Que de mouvement et d'entrain ! Comme ces mœurs étaient plus en relief et en saillie, mieux accentuées et caractérisées que les mœurs modernes ! Quelle carrure dans ces physionomies populaires, qui semblaient d'avance taillées tout exprès pour s'assimiler les bonnes grosses farces des Tabarin et des Turlupin ! comme ces traits vigoureusement prononcés se prêtaient bien à l'interprétation bouffonne et comique ! Sous ce régime de corporations et de confréries, comme l'individu était appuyé, soutenu, en possession de cette sécurité qui donne carrière à toutes les libertés de la fantaisie en belle humeur, certain de faire partie essentielle d'un tout, d'un ensemble, au lieu de se sentir isolé, réduit à ses propres forces, condamné à la loi rigide et triste du *chacun pour soi* par le nivellement et le déclassement démocratique ! Le bourgeois de Paris, spirituel, observateur, curieux et flâneur, avait alors plus de jouissances qu'aujourd'hui. Toutefois, les compensations ne lui manquent pas absolument : il a, par exemple, les expositions de peinture, vulgairement nommées Salons. Je connais un bourgeois de Paris qui y a trouvé l'occasion d'en rapporter des pages pleines d'esprit, de justesse, de malice et de goût ; ce bourgeois, M. Victor Fournel ne le

connaît peut-être pas, mais ils seraient dignes de faire connaissance[1].

[1] Sous le pseudonyme de *un Bourgeois de Paris*, M. Victor Fourne venait de publier de charmants articles sur le Salon de 1863.

XX

M. DE RENUSSON[1]

23 août 1863.

Un jeune homme du monde, et du meilleur monde, renonçant aux plaisirs de son âge, ne s'occupant que médiocrement du triomphe de *la Toucques* et de *Stradella*, prenant bravement une plume, non pas pour écrire un roman ou un vaudeville, mais pour discuter, dans un volume de quatre cents pages, les plus graves problèmes des temps modernes et de la destinée humaine, c'est là un trop rare spectacle, une trop noble exception, pour ne pas intéresser à la fois et désarmer la critique, même en supposant que cette courageuse entreprise n'eût réussi qu'à moitié.

C'est à monseigneur Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux, que M. Renusson a adressé son livre; ce sont les encouragements de l'aimable prélat qui l'ont engagé à mener jusqu'au bout sa périlleuse tentative. Cette recommandation pourrait suffire; il n'en faut pas davantage

[1] *Le Christianisme et le Suffrage universel.*

pour nous indiquer dans quel esprit cette œuvre est conçue, avec quel heureux mélange de rectitude et de douceur le jeune écrivain a pris parti pour le christianisme et l'a chargé de résoudre toutes les questions difficiles ou brûlantes, soulevées par les nouvelles institutions et les doctrines nouvelles.

Écrit et publié avant l'apparition du livre de M. Ernest Renan, l'ouvrage de M. de Renusson en renfermait, pour ainsi dire, le pressentiment et lui emprunte un surcroît d'à-propos. « Les antithéistes, nous dit-il (page 75), ont déclaré Jésus *un homme incomparable*, sans cependant pouvoir rien trouver pour mesurer sa stature. Il importe de savoir qui a tort ou raison. Après ce que nous avons dit, il est facile d'éclairer le débat, de résoudre logiquement une question si débattue de l'autre côté du Rhin, depuis surtout les fameux travaux du docteur Strauss. Si la justice ne nous peut arriver que par la révélation, il est hors de doute que la *créature* qui a connu assez certainement les secrets du ciel pour opérer l'immense et salutaire révolution qu'elle a faite, ne saurait avoir été un *être* ordinaire, que cet être porte évidemment au front l'empreinte indubitable de la divinité : et d'ailleurs, si c'était l'homme qui fût chargé de faire la loi morale, comment expliquer cette continuelle et invincible révolte du législateur contre la loi? » Il semble que ces lignes aient été écrites, non pas la veille, mais le lendemain de la publication de la *Vie de Jésus*, et, malgré cette légère différence de dates, M. de Renusson peut réclamer l'honneur de prendre rang parmi les laïques associés à nos plus illustres évêques, à nos religieux les plus éloquents dans

cet ensemble de réparations et de protestations contre le livre de M. Renan.

Abordons maintenant le plan adopté par M. de Renusson, et, en suivant ses contours un peu capricieux, n'oublions pas que, sous notre plume, la discussion philosophique doit garder une physionomie littéraire.

Ballanche, au sortir d'une lecture de la *Cité des Hommes*, de notre pauvre Adolphe Dumas, comparait ce poëme à une forêt vierge à laquelle on aurait mis le feu, et d'où s'échapperaient toutes sortes de bêtes, féroces ou pacifiques, réunies un moment par la stupeur et l'épouvante. De magnifiques éclairs sillonneraient des nuages de fumée ; des arbres géants, hêtres, chênes et sycomores, élèveraient leurs têtes séculaires au-dessus du foyer de l'incendie; d'immenses lianes, enroulées autour des branches, s'écrouleraient avec des crèpitations sinistres dans le formidable cratère, ou secoueraient au vent leurs chevelures enflammées ; des millions d'étincelles jailliraient dans l'espace, pendant que les pas tremblants du voyageur glisseraient sur la cendre encore chaude et se heurteraient à des entassements de feuillages et de débris. Tout au plus, à travers ces voiles opaques, déchirées de fauves lueurs, serait-il possible d'entrevoir quelques étoiles dans un fond de sombre azur, comme une image d'espérance au milieu de la désolation et du chaos.

Nous avouerons tout d'abord à M. de Renusson que plusieurs chapitres de son livre nous ont causé une impression analogue à celle que Ballanche essayait de dépeindre d'après l'épopée humanitaire d'Adolphe Dumas. L'imagination, l'intelligence et la mémoire de

l'auteur du *Christianisme et du Suffrage universel* sont trop riches, trop touffues, trop exubérantes : la critique aurait besoin de se faire précéder dans son ouvrage par une compagnie de sapeurs ou par quelques-uns de ces hardis pionniers de Cooper, dont la hache opérait de vastes éclaircies dans les forêts américaines. Il y a, dans les raisonnements, dans le style, dans les citations de M. de Renusson, des effets de miroitement qui éblouissent, une variété d'évolutions qui fatigue, un luxe qui étonne, des rapprochements de mots, d'idées, de personnes, de noms propres, qui compromettent parfois la gravité de ses raisonnements et le feraient volontiers ranger parmi les fantaisistes, si l'on pouvait se méprendre sur le but sérieux de son œuvre. Proudhon, saint Augustin, Alfred de Musset, Eugène Sue, Lacordaire, Béranger, Lermontoff, M. Feydeau, Ozanam, Scribe, Louis Veuillot, Paul de Kock, le duc Decazes, se rencontrent et se heurtent dans son volume comme dans un salon de prince étranger ou de banquier allemand où seraient indifféremment invités des personnages habitués à ne pas se saluer dans la rue.

Au moment où l'on suit avec un intérêt sympathique une série de pensées graves, d'un tissu ferme et brillant, d'une portée haute et large, déduites avec une sincérité souvent éloquente, on est subitement arrêté par une bizarrerie d'expression, un pêle-mêle de majuscules qui vous fait tomber à la renverse. J'en citerai, sans trop appuyer, quelques exemples. Dans une exposition d'ailleurs fort remarquable, M. de Renusson esquisse à grands traits l'état de la société moderne; ce malaise général

qui se traduit, chez les âmes élevées, par une recherche inquiète de la vérité, chez les âmes vulgaires par l'adoration du succès, des intérêts matériels et des jouissances sensuelles ; ce désarroi des consciences qui, faute de pouvoir se rattacher à des principes solides, à des croyances éclairées d'une lumière divine, se laissent choir dans un scepticisme commode, s'abandonnent à tous les caprices ; — très bien ! mais il ajoute : « Qu'y a-t-il donc de mieux à faire qu'à répéter avec le *spirituel* auteur de la *Reine de Chypre*.

Tout n'est en ce bas monde
Qu'un jeu, qu'un jeu !

C'est la première fois, nous le croyons, qu'un vers d'opéra, exprimant la philosophie de M. Scribe avec accompagnement de trombones, aura eu l'honneur de figurer, à titre de document, dans une œuvre où se discutent à fond les grandes questions sociales.

Dans un chapitre excellent sur l'amour et le mariage, purifiés et consacrés par le christianisme, l'auteur, après avoir rappelé en de belles pages la dégradation où était tombé le paganisme dans ses rapports avec *Eros* et *Antéros*, l'abaissement cynique où languissent les nations de l'Orient, énervées et corrompues par le matérialisme, la polygamie et leurs annexes, oppose à ce triste tableau les bienfaits de la religion chrétienne, qui, en réglant au nom de la morale évangélique ces questions délicates, a maintenu et affermi chez les peuples de l'Europe la vigueur intellectuelle et physique. Tout cela est parfait ; mais il ajoute : « C'est à ce pieux entêtement dans le

vrai que les nations de l'Europe doivent leur moralité comparative, ce tempérament sain et robuste qui leur a permis d'échapper à tant de révolutions, leur retenue, leur délicatesse, leur *exclusivisme* jusque dans leurs plus grandes faiblesses *du* cœur. C'est, qu'il me soit permis de l'observer en passant, cet *exclusivisme* remarquable qui a *seul* inspiré M. Feydeau dans son célèbre roman de *Fanny.* »

Assurément, s'il arrive à M. Feydeau de lire le *Christianisme et le Suffrage universel* (p. 234), il sera étonné d'apprendre que sa fameuse scène du balcon, amoureusement vantée par M. Sainte-Beuve, est le produit plus ou moins direct de l'influence du christianisme sur les mœurs des peuples de l'Occident : la chose ne pourrait s'expliquer qu'au moyen d'une variante et d'un calembour : il faudrait dire que le type des mœurs occidentales devait en effet se trouver dans une scène du couchant.

Ailleurs, dans ce même chapitre (p. 247), M. de Renusson dépeint, avec autant de justesse que d'éclat, cette chaste et noble figure de la femme chrétienne, réhabilitée, émancipée, dirigée, replacée à son vrai rang et sous son vrai jour par une religion de liberté et de paix, de pureté et de lumière, qui a su proclamer ses droits en déterminant ses devoirs : il énumère avec une légitime complaisance les plus célèbres de ces femmes dignes de prendre place dans cette galerie pudique et chrétienne, et il ajoute : « Le christianisme la prit par la main... et fit d'elle tour à tour la femme courageuse et martyre que nous dépeint Tertullien, une Élisabeth de Hongrie, une

Blanche de Castille, une Jeanne d'Arc, l'amante idéalisée et respectée de Pétrarque (bien! bien), en attendant qu'il en fît une lady Russel (très-bien!) l'impératrice Joséphine (Aïe! aïe! aïe!) la reine Marie-Amélie, etc., etc...»

Voyons, nous voulons être sérieux, n'est-ce pas? Eh bien, il faut s'entendre et tâcher de concilier la vérité avec les égards dus au beau sexe. Si, à propos de l'aimable et intéressante veuve du marquis de Beauharnais, vous voulez parler de grâce, de bonté, de douceur, de charité, de dévouement aux malheureux et aux proscrits, vous n'en sauriez assez dire : il n'en faut pas davantage, étant données les mœurs du temps, pour qu'il soit de bon goût de couvrir d'un voile respectueux des faiblesses attestées par d'unanimes témoignages, et pour que cette souriante et gracieuse figure nous apparaisse, en définitive, environnée de tout ce qui peut désarmer la pruderie et mériter l'indulgence; mais la placer sur la même ligne qu'Élisabeth de Hongrie ou Jeanne d'Arc! c'est le cas de s'écrier avec un personnage de vaudeville :

> Pour jouer ce rôle, ma chère,
> Voyez s'il ne vous manque rien.

M. de Renusson a fait là, par distraction sans doute, ce que le courtisan le plus intrépide ou le plus maladroit n'oserait pas faire. A une époque où le christianisme était exilé des mœurs, des intelligences, de l'éducation, de la société tout entière, où l'idée du vrai Dieu et de sa loi s'était effacée dans les âmes, où la révolution et le paganisme se mariaient sur un autel désert et profané, la charmante amie de madame Tallien, la femme qui s'ha-

bilait avec une once de mousseline, qui se montrait au bal et dans les jardins publics en costume de statue antique, avec des bagues aux doigts de son pied nu, n'a jamais eu, j'imagine, la prétention d'être classée parmi les pieuses héroïnes de chasteté chrétienne. M. de Renusson n'a donc pas lu l'histoire de ces étranges mœurs de la République et du Directoire? Il n'a donc pas entendu prononcer le nom de Barras? Il ne connaît donc pas le célèbre passage de lord Byron : Napoléon et César eurent cela de commun, qu'ils furent tous deux grands, victorieux, conquérants, pleins de génie, législateurs, politiques, sublimes, et... (je renvoie, pour le dernier mot, au répertoire de Molière).

Poursuivons : à la page 267, l'auteur remarque excellemment que, « si l'antiquité honorait la prostitution, elle avilissait les prostituées, tandis que le christianisme condamne le métier et en relève les victimes en leur rendant, non l'estime du monde qui, lui, ne pardonne pas, mais la dignité morale qui leur permet de recommencer ici-bas une nouvelle vie... » — Jusque-là je ne puis qu'approuver et applaudir ; mais la phrase a une queue, et... *in caudâ venenum;* je reprends : ... « une nouvelle vie et de se faire, comme les Madeleine et les Affre, (1) une place éminente au delà du tombeau. » Les Madeleine, soit ; mais les Affre? Quel rapport peut-il y avoir entre la

[1] Ici je dois une réparation à M. de Renusson; mais pourquoi a-t-il des typographes qui impriment *Affre* avec deux *f*? Il y a eu, me fait-on remarquer, au troisième siècle de notre ère, à Augsbourg, une célèbre pécheresse, sainte Afre (*Afra*), qui, après avoir mené une vie de désordre, racheta ses fautes par un repentir admirable.

belle pécheresse et le saint archevêque de Paris? A-t-il existé dans la primitive Église une courtisane nommée Affre, repentie et purifiée comme son illustre devancière? M. de Renusson devait se dire que, pour les lecteurs de 1863, quinze ans après l'insurrection de 1848, ce nom ne pourrait rappeler que l'immortel martyr des barricades. Encore une fois, je m'y perds !

Puisque j'ai commencé par la partie la plus désagréable de ma tâche, je signalerai encore dans *Le Christianisme et le Suffrage universel* deux ou trois passages que j'ai sur le cœur. Comment l'auteur a-t-il pu faire intervenir dans une discussion sérieuse le nom de M. Eugène Sue, parler de son *haut tact littéraire*, et le louer d'avoir compris que Fleur de Marie (*aliàs* la Goualeuse) ne pouvait finir dignement que dans un cloître? Le dénoûment des *Mystères de Paris*, arrangé pour le bon plaisir d'une sentimentalité vulgaire et d'après la grossière poétique du mélodrame, n'a rien de commun, ni avec la littérature, ni surtout avec la controverse sur des sujets élevés.

Je lis page 346, à la suite de considérations très-ingénieuses et très-vraies touchant l'influence de la morale sur la popularité et la durée des œuvres qui semblent le plus disposées à se passer d'elle : « M. Paul de Kock lui-même serait peut-être plus avantageusement classé que ne le laissent supposer de prime abord un style débraillé et des peintures triviales. » — Réhabilitons, tant qu'il vous plaira, si cela vous amuse, l'auteur de *Mon Voisin Raymond* et d'*une Gaillarde*, qui a au moins le mérite, fort rare chez les réalistes à prétentions, d'être naturel et

parfois amusant. Mais, de grâce, que son nom ne figure jamais dans un livre de philosophie chrétienne !

Enfin, rien ne me semblerait de plus mauvais goût que de m'acharner encore contre la gloire de Béranger; l'abstention, sur ce chapitre, m'est d'autant plus facile et me sied d'autant mieux que ma situation vis-à-vis de l'illustre chansonnier a été singulièrement simplifiée par bon nombre de ses anciens amis politiques : il y a dix ans, j'avais l'air d'un iconoclaste : aujourd'hui, après que les libéraux et les révolutionnaires les plus *avancés* ont renchéri sur mes critiques, je pourrais presque compter, sinon parmi les admirateurs, au moins parmi les détracteurs les plus tièdes de l'homme d'esprit qui a écrit, dans un genre secondaire, de si charmants petits chefs-d'œuvre. Pourtant, restons dans le vrai : devions-nous nous attendre à trouver dans un ouvrage d'inspiration chrétienne, dédié à un cardinal-archevêque, des lignes telles que celle-ci : « La fosse de Béranger n'est pas encore fermée, qu'une critique posthume vient lui enlever sa gloire. Comme si l'inimitable chansonnier, dont les gais ou plaintifs refrains ont tour à tour enthousiasmé, éclairé, consolé *tant de nos grands parents*, n'a pas dans son universelle popularité une garantie certaine d'immortalité ! Comme *son ombre* doit sourire tristement de tous ces coups d'épingle ! On oublie *les Hirondelles*, *mon Habit* et surtout ma *Grand'mère*, cette *épopée indestructible* de l'âge qui commence. »

Je veux encore faire à M. de Renusson une querelle d'un tout autre genre. Nous n'avons, hélas ! que trop de motifs d'en vouloir à notre mère Ève, et

cependant Dieu a permis qu'une sorte d'affectueux pardon s'attachât à cette femme primitive qui, en léguant à ses filles la plupart de ses défauts, a su se créer d'avance autant de circonstances atténuantes qu'il y a de jolies femmes en ce monde. Il faut bien l'avouer, nous serions moins indulgents et moins tendres pour la pécheresse originelle, s'il nous était possible de nous la représenter autrement que comme une merveille de beauté. Nous éprouvons, à son sujet, une impression analogue à celle des vieillards de Troie qui, tout en gémissant des malheurs apportés par Hélène à leur patrie, souriaient en la voyant passer, tant elle était belle! Eh bien, s'il faut en croire M. de Renusson, la science moderne a, comme Sganarelle, changé tout cela, et voici en quels termes il nous l'apprend : « Ève la blonde, que nous nous représentons si belle parce que nous l'éclairons sans doute encore des reflets de l'Eden, est apparue à la science positive avec des pieds plats, des membres grêles, un abdomen (!!!) déformé et plissé, une poitrine déprimée, des lèvres épaisses, des yeux hagards, une mine efflanquée et stupide. — Tant pis pour la science! Moi, je demande à garder mon ignorance, à en rester à l'Ève de la Genèse et de Milton, et je conseille à M. de Renusson d'en faire autant.

On a maintenant une idée des défauts que je reproche à ce livre singulier, *le Christianisme et le Suffrage universel*. Épris d'une pensée grande et belle, voulant la mettre à exécution, M. de Renusson s'y est préparé par de fortes études et d'innombrables lectures. Il n'a rien négligé pour devenir savant, grave, impersonnel, philoso-

phe, didactique, dogmatique. Mais on a beau faire, on est toujours de son âge par quelque côté, et ce n'est pas un mal, loin de là! L'imagination a réclamé sa part dans ce vaste travail d'où l'on essayait de l'exclure. N'est-elle pas une fée? Elle a imité ces fées que l'on oubliait d'inviter au baptême d'un Prince Charmant, et qui, survenues au dernier moment, s'amusaient à tout embrouiller ou mêlaient aux riches dons de leurs compagnes quelque bizarre maléfice. L'imagination s'est donc introduite dans ce livre qu'on voulait lui fermer : elle est si subtile! Elle a mêlé un grain de paradoxe à ces excellentes vérités : ces lectures si courageuses, si variées, si substantielles, elle en a malicieusement détourné et falsifié les sucs généreux, de façon à rendre parfois indigeste ce qui n'était et ne devait être que la nourriture saine et abondante d'une intelligence bien douée : elle a dérangé (Berlioz dirait *bérangé*) et troublé le jeune écrivain en cet instant critique et décisif du *triage*, où la masse des lectures doit se dépouiller comme le bon vin et laisser au fond du vase le sédiment et la lie. Ces arguments si bien choisis, si bien classés, si fermes, si solides, si nets, si brillants, pareils à un régiment rangé en bataille, elle leur a donné de si étranges distractions, que quelques-uns se sont armés et retournés contre eux-mêmes.

A un autre point de vue, M. de Renusson ne s'est-il pas trop préoccupé des opinions, des œuvres et du prétendu génie de M. Proudhon? Je sais que M. Proudhon compte dans tous les camps des admirateurs passionnés : les ennemis de toute religion saluent en lui le hardi *penseur* qui a tenté de saper par la base l'idée de la divinité.

Les contre-révolutionnaires lui savent gré d'avoir convaincu d'impuissance, de contradiction, de néant ou de sottise tous ceux qui ont coopéré, depuis nombre d'années, à la révolution politique, philosophique et sociale. Cet idéologue solitaire, qui vit retiré dans son sophisme de Hollande, qui a commencé par dire : « Dieu, c'est le mal ! » et qui semble dire aujourd'hui : « si je n'étais athée, je serais catholique ! » ce fondateur mystérieux de dogmes négatifs et de banques sans argent, qui a tenté la verve de nos modernes Aristophanes, et que nous avons vu représenté en chair, en os et en lunettes, par un acteur du Vaudeville, — ne manque pas d'un certain prestige pour les imaginations crédules : il leur fait l'effet d'une puissance dont on n'a pas encore mesuré la portée, d'une force latente qui n'attend que son moment pour tout démolir, et surtout d'une énigme dont on aime à chercher le mot. Ce mot n'est pourtant pas difficile à trouver : c'est, au masculin, charlatanisme ; au féminin, mystification. Éclos à la publicité entre deux pavés de 1848, M. Proudhon eut assez d'esprit pour comprendre qu'au milieu de ce triomphant concert de folies, de cet incroyable *crescendo* d'extravagances, il n'y avait qu'un moyen de se faire écouter ; c'était d'aller, d'un seul pas ou d'un seul bond, au point extrême de la route ouverte par cette cohue destructive, d'en marquer le *nec plus ultrà* et d'être l'Hercule de ces colonnes. Quelques formules brèves, radicales, absolues, tranchantes, éblouirent par leur audace les yeux déjà fatigués par la poudre que leur jetaient le club et la rue : M. Proudhon cassait toutes les vitres pour lesquelles les gamins

en liesse demandaient à grands cris des lampions. Voilà l'histoire de son succès et le dessous de cartes de son génie. La stupéfaction du bourgeois, l'épouvante du propriétaire, les personnalités du théâtre, lui servirent de réclame, et quelques persécutions inutiles en firent un martyr. Il devint intéressant après avoir été terrible, réunissant ainsi les deux grands effets dramatiques : la terreur et la pitié.

Sérieusement, je n'admettrai jamais M. Proudhon parmi les vrais penseurs, les vrais écrivains de mon temps. Les époques troublées ne sont que trop sujettes à produire ces esprits à double fond, qui sont, dans le domaine des intelligences, ce que les escamoteurs sont dans la famille des artistes. On sait ce qu'ils montrent; on ne sait pas ce qu'ils cachent. Leurs doctrines et leurs aphorismes sentent la muscade, le gobelet et le sac à malices. De deux choses l'une : ou ils se moquent du public et d'eux-mêmes; et alors pourquoi grossir le nombre des badauds qui les admirent? ou ils sont sincères et se croient convaincus; et alors je ne verrai jamais en eux que des superfétations alarmantes, des hypertrophies intellectuelles qui, loin d'ajouter aux forces vives d'un siècle et d'un pays, trahissent et accroissent leurs dispositions maladives; des plantes parasites et gourmandes, qui épuisent la séve des grands arbres, annoncent leur caducité et couvrent leurs branches mortes d'une fausse verdure.

Il n'en est pas moins utile de les réfuter, et M. de Renusson s'est acquitté de cette tâche avec une énergie de conviction, avec une abondance de preuves qu'on ne

saurait assez louer. Le malaise visible de la société moderne, les sources pures ou dangeureuses où se peut abreuver cette soif de vérité qui, faute de savoir où se prendre, risque de tourner au mensonge, au scepticisme ou au désordre ; la nécessité de régler et de diriger ce suffrage universel qu'on ne peut plus anéantir, le christianisme proposé comme seule solution possible aux problèmes créés par cette grande transformation sociale, les moyens de conciliation entre l'esprit nouveau et l'antique croyance, l'espoir de régénération morale résidant tout entier dans cette alliance nécessaire, telles sont les nobles et fécondes idées qui se déroulent dans ces pages auxquelles on ne peut reprocher que de l'excès et du *trop-plein*. J'espère que M. de Renusson ne m'en voudra pas de lui avoir signalé un certain nombre de bizarreries, de contradictions, d'erreurs de détail, auxquelles j'aurais pu ajouter une foule d'incorrections typographiques. Que le jeune et brillant écrivain relise ses épreuves et se relise lui-même ; ces légères tâches disparaîtront dans une seconde édition ; son livre, excellent déjà, sera alors tout à fait digne des suffrages de la critique et des bénédictions d'un archevêque.

XXI

LE COMTE ALFRED DE VIGNY

Septembre 1863.

Un vrai poëte vient de mourir. Un poëte, ai-je dit? Si Alfred de Vigny a mérité ce titre, c'est peut-être moins à cause de ses vers que pour l'ensemble de sa vie littéraire, si soigneusement maintenue dans les sphères pures et élevées qu'il finit par exagérer cette tendance et arriva à s'isoler, à s'annuler presque, de peur de se compromettre au contact de nos vulgarités. L'*odi profanum vulgus et arceo* ne saurait s'appliquer à personne mieux qu'à cet esprit noble et délicat, qui a marché en sens inverse de la littérature de son temps; devenant plus timoré, plus contenu et finalement plus taciturne, à mesure qu'elle se faisait plus grossière, plus expansive et plus bruyante.

Nous ne sommes pas sûr de l'effet que produiraient aujourd'hui les poésies d'Alfred de Vigny sur les lecteurs, jeunes ou vieux, qui s'aviseraient de les relire. Ils se demanderaient probablement quel rôle a pu jouer cette muse

élégante et minutieusement drapée dans les luttes du romantisme que l'on se figure toujours plus impétueuses que correctes, avec une odeur de poudre, une couche de poussière et bien des nuances de débraillé et de désordre. Ils s'étonneraient que ces poëmes, beaux, mais froids comme des marbres antiques, *Eloa*, *Dolorida*, *Moïse*, aient pu prendre rang à l'avant-garde de ces compagnies franches, plus ardentes que disciplinées. Ceci tient à une erreur d'optique qu'il m'importe de rectifier en commençant.

La *Pleïade* romantique ayant pris pour mot d'ordre une réaction violente contre la littérature routinière et tirée au cordeau, dite du premier empire, on a naturellement conclu que ses chefs devaient avoir les qualités contraires et les défauts opposés aux qualités et aux défauts de leurs antagonistes : d'un côté, l'art *classique*, traditionnel, régulier, ratissé comme une allée de Versailles, en cravate blanche, et, pour tout dire, en perruque ; de l'autre, l'art désordonné, effréné, échevelé. Rien n'est moins exact. Le romantisme, ainsi que la suite l'a prouvé, était bien plutôt un groupe qu'une école : chacun y apportait son tempérament et s'y préoccupait de son idéal. Après les années de crise et de bataille, chacun se retrouva avec sa physionomie particulière et les traits distinctifs de son talent. Pour ne citer que quelques noms, M. de Musset ne ressembla pas plus à M. Victor Hugo que celui-ci ne ressemblait à Corneille ou à Racine ; il n'y eut pas plus de similitude entre Alfred de Vigny et Alexandre Dumas qu'entre ce dernier et M. de Fontanes. Les amitiés même se détendirent ; le faisceau primitif se brisa : chaque parti

ramassa ses morts, et les vainqueurs montèrent au Capitole, c'est-à-dire à l'Académie.

Quinze ans plus tard, quand M. de Vigny fut académicien, quand nous le rencontrions sur le boulevard, donnant le bras à une femme, sa dévouée compagne, déjà souffrante, destinée à mourir quelques mois avant lui, laquelle tenait en laisse un petit chien, cette figure mélancolique et douce, imberbe, aux cheveux blonds retombant sur le collet de l'habit, ce regard fin, discret et voilé, cet ensemble de distinction un peu féminine, d'élégance alanguie par quelque secret ennui, donnaient aussi peu que possible l'idée d'un révolutionnaire. Il y avait pourtant du révolutionnaire chez Alfred de Vigny, mais à la façon des Allemands, avec ce mélange d'audace métaphysique et de douceur séraphique qui démolirait un monde, une religion, une société, une littérature, sans rien perdre de son innocence et sans paraître se douter de la portée de ses coups. Ces esprits-là sont les plus absolus, parce qu'ils sont les plus *inconscients* de ce qui se passe en dehors de leur système s'ils sont philosophes, ou de leur rêverie s'ils sont poëtes. Enfermés, calfeutrés dans ces songes, ou, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, dans leur tour d'ivoire, ils y vivent de leur vie propre, s'y entretiennent avec leur pensée, y caressent indéfiniment leur œuvre passée, présente et future, sans remarquer que, pendant ce temps, tout marche et se transforme au dehors, que le goût public se modifie, que les nouveautés vieillissent, que les vieilleries se renouvellent, que l'oubli étend son linceul sur les querelles littéraires, et que chaque printemps amène sa floraison d'idées avec celle des lilas et des roses.

Voilà, suivant toute apparence, la vraie raison du silence et de l'isolement volontaire d'Alfred de Vigny pendant les dernières années de sa vie. Ce fut moins la lassitude, le désabusement, la haine du vulgaire, la crainte du flot grossissant, que le sentiment de la séparation qui s'était faite entre le monde de ses rêves et le monde extérieur. Dans notre siècle si rempli de vicissitudes, si enclin à oublier le lendemain ce qu'il a couronné la veille, si prompt à user les idées les plus vivaces et les renommées les plus robustes, il n'y a, pour ceux qui ont une fois mordu à la grappe enivrante du succès, que deux partis à prendre : ou, comme l'ont fait, avec des différences bien caractéristiques, Lamartine et Victor Hugo, se multiplier, se prodiguer, passer de la génération qui s'en va à la génération qui arrive, ne négliger rien pour être toujours d'un pas en avant sur ce qui marche, sauf à se trouver à cent lieues de ce qui demeure ; se faire au besoin, en dépit des chevrons et des campagnes, fifre ou tambour du jeune régimeut prêt à remplacer les vétérans, les blessés et les invalides ; ou bien s'arrêter net, fermer à clef ses tiroirs, mettre le signet sur la page encore blanche d'un livre qui ne se finira pas, écouter dans l'ombre les voix aimées et lointaines qui redisent la chanson d'autrefois, voir passer sous sa fenêtre une foule de gens affairés dont on ne se soucie plus de connaître les noms et auxquels on voudrait taire le sien.

Mais, au temps de ses glorieux débuts, Alfred de Vigny ne songeait certainement pas à ce funèbre dénoûment de tant d'enthousiasmes et d'espérances. Il avait vingt-quatre ans à peine quand parurent ses *Elégies et Poëmes*, qui

prirent bientôt place entre les *Méditations* et les *Odes et Ballades*. Plus jeune que Lamartine, de trois années plus âgé que Victor Hugo, de Vigny, avec son talent pur, chaste sobre, sculptural, avide de profondeurs et de mystères sembla combler l'espace que laissaient entre eux les deux illustres poëtes : il se rattachait plus visiblement à André Chénier, mais avec une inspiration plus chrétienne, plus spiritualiste, voisine de Thomas Moore, de Ballanche et de Klopstock. On a dit avec justesse que *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida*, *la Frégate la Sérieuse*, figuraient les blanches colonnes d'un temple qui n'a pas été bâti. Tels qu'ils sont, dans leur majesté solitaire, ou plutôt, hélas ! délaissée, ces poëmes resteront comme l'expression d'un art délicat, auquel ont manqué le souffle, la force et l'ampleur nécessaires pour construire son monument, mais qui du moins a fixé son rang et marqué sa date dans ces fragments exquis, pleins de fine recherche et de grâce.

C'est par le roman de *Cinq-Mars*, publié en 1826, qu'Alfred de Vigny, salué poëte dans le *Cénacle*, dans les salons de Nodier et d'Achille Devéria, accrut le nombre de ses lecteurs et affermit sa renommée, qui a pu devenir de la gloire sans avoir jamais été de la popularité. C'était la première fois que l'influence de Walter-Scott se révélait directement en France, non plus dans des imitations serviles et sans valeur littéraire, mais dans une œuvre *sui generis*, éminemment française, et même plus artistement travaillée que les admirables récits de l'auteur de *Waverley*. Au reste, *Cinq-Mars* ne procède de Walter-Scott que par son titre de roman historique et par le mé-

lange de la fiction avec la réalité. Il en diffère, malheureusement, sur un point essentiel. Dans Walter-Scott, le faux ne contrarie jamais le vrai : il réside tout entier dans l'invention de personnages et d'incidents imaginaires, qui, loin de contredire l'histoire, servent à la rendre plus attractive et plus vivante. Dans *Cinq-Mars*, il y a très-peu d'acteurs et d'épisodes inventés : le faux, le fictif consiste surtout dans l'appréciation ou la peinture des caractères réels, dans la manière dont les événements sont présentés. Sous une forme dont on ne peut méconnaître les qualités sérieuses, le romantisme préludait déjà à ses innombrables falsifications historiques, et il faut bien ajouter que le tour d'esprit de M. de Vigny le poussait un peu trop de ce côté-là. Il n'avait pas toujours le don de voir juste, et nous en recueillerons d'autres preuves avant de terminer cette étude.

Ainsi Richelieu, dans *Cinq-Mars*, est un Richelieu de mélodrame : c'est *l'homme rouge qui passe*, que nous montrera, cinq ans plus tard, M. Victor Hugo dans *Marion Delorme*. La figure très-équivoque d'Urbain Grandier prend, chez M. de Vigny, des proportions idéales, une auréole d'archange et de martyr ; ainsi de suite. Ces défauts sont rachetés par les mérites de l'exécution, par l'élévation constante du ton et du langage. L'auteur est injuste, mais il l'est en homme de bonne compagnie, et non en déclamateur de club ou de théâtre : et que ne pardonnerait-on pas d'ailleurs en faveur de cette magnifique scène, où Richelieu, menacé de disgrâce, abandonne Louis XIII à lui-même, et où le faible et timide monarque, en présence des difficultés redoutables de la

politique extérieure, est forcé de rappeler à grands cris son conseiller, son tyran, son maître?

Alfred de Vigny devait pourtant se surpasser dans *Stello* et surtout dans *Servitude et Grandeur militaires*, ses deux œuvres vraiment originales et où il s'est mis tout entier : avant d'y arriver, il sied de dire un mot de ses trois ouvrages dramatiques, auxquels on pourra, si l'on y tient, joindre un léger Proverbe, écrit pour madame Dorval : *Quitte pour la peur*.

M. de Vigny était-il taillé pour réussir au théâtre? Nous ne le croyons pas, et l'événement ne nous a démenti qu'à moitié ; car le *More de Venise*, traduit de Shakspeare, ne peut compter qu'à titre d'étude ; la *Maréchale d'Ancre*, jouée à l'Odéon en 1831, n'eut qu'un demi-succès ; enfin, *Chatterton*, beaucoup plus heureux (1835), fut cependant salué comme une élégie poétique et touchante plutôt que comme un véritable drame.

Ce qu'il faut au théâtre, c'est du nerf, les reins solides, une nature expansive, le génie de l'invention et de l'action, un esprit fécond en ressources, une préoccupation intelligente du goût public, une disposition plus habile qu'héroïque à sacrifier son idéal, s'il est placé trop haut pour le parterre, la vivacité du coup d'œil, et surtout une facilité de communication et de contact, ressemblant aussi peu que possible à la crainte de se compromettre avec la foule et de se salir les mains. Or les qualités d'Alfred de Vigny étaient diamétralement contraires à celles-là, et, si nous voulions traduire notre pensée en noms propres, nous dirions que, là où Alexandre Dumas et Scribe ont réussi, de Vigny ne devait pas réussir. Ce talent si distin-

gué, mais un peu monocorde, cette imagination si aisément effarouchée, que nous avons vue, pendant vingt-cinq ans, se replier sur elle-même et se taire plutôt que d'essayer d'une nouvelle gamme, devait se trouver singulièrement dépaysée dans ce monde théâtral qui s'accommode peu de la poésie pure, où l'art et la vie qui s'y reflète semblent redoubler d'intensité, et qui, dans ses mœurs, ses manières, sa langue, aime mieux être excessif qu'inaperçu, crier que ne pas se faire entendre.

Le *More de Venise*, joué en octobre 1829 par mademoiselle Mars, par Joanny et Périer, fut peu applaudi et laissa peu de traces : il fit partie de ces essais d'acclimatation shakspearienne, très-honorables en eux-mêmes, très-utiles peut-être à un débutant dramatique pour se faire la main, mais qui, en définitive, ont seulement réussi à prouver que le goût français et le goût moderne étaient encore plus loin de Shakspeare que de Racine. *La Maréchale d'Ancre*, qui eut pour interprètes mademoiselle Georges, Frédérick Lemaître et Ligier, n'était pas indigne de l'auteur de *Cinq-Mars*. Pourtant la lenteur des premiers actes, un je ne sais quoi d'artificiel, de pénible et d'apprêté, nuisirent à l'effet des belles scènes, et, en dépit du talent des acteurs, la pièce n'eut qu'une douzaine de représentations. Quant à *Chatterton* (février 1835), ce fut, il est vrai, une brillante soirée; mais ce triomphe ne fut-il pas dû au souvenir de *Stello*, et plus encore à madame Dorval, actrice de génie, d'autant plus étonnante dans le rôle de Kitty Bell, que ce rôle, tout *en dedans*, tout de demi-teintes et de nuances, paraissait plus antipathique à sa nature fougueuse et passionnée? La passion, chez Kitty Bell, ne parle guère et n'agit pas; elle se de-

vine, et l'on ne comprend ses ravages intérieurs que lorsque le suicide de Chatterton amène la mort de Kitty. Ce dénoûment était irrésistible : je vois encore madame Dorval roulant les marches de l'escalier de bois qui conduisait à sa chambre. De pareilles émotions sont rares au théâtre, et obtiennent grâce pour trois heures d'ennui. Le succès fut tout entier dans cet escalier de bois et dans l'incomparable élan de l'actrice. Il y a cinq ou six ans, quand le Théâtre-Français a voulu reprendre *Chatterton* et faire jouer Kitty Bell par une de ses *étoiles* (madame Plessy-Arnould, je crois), le prestige avait disparu ; l'ennui seul était resté. Désormais *Chatterton* n'est plus possible au théâtre, et doit se contenter d'un succès de lecture.

Ce que nous rappelons ici, Gustave Planche le disait en termes plus nets et plus sévères, dès le lendemain de la première représentation : « Dans le drame de M. de « Vigny, l'analyse est savante, inépuisable, courageuse, « ingénieuse ; mais elle est seule et ne peut suppléer l'ac- « tion absente. » — « Le plus grand malheur de cette tra- « gédie bourgeoise, c'est de n'avoir pas pied sur terre. » — « Personne plus que moi n'estime la sévérité littéraire « de M. de Vigny : dans son drame, il y a des qualités de « diction qui sont dignes d'étude ; mais ces qualités « appartiennent plutôt au style des livres qu'au style dra- « matique... Je ne pense pas qu'il soit appelé, par la « nature de ses inspirations, ni surtout par ses habitudes « de style, à écrire pour la scène. » (15 février 1835.)

Sur un point plus essentiel, la question de savoir si Chatterton a vraiment le droit d'être rangé parmi les martyrs de la poésie et de l'art, Gustave Planche ne se

montre pas plus débonnaire : « Il n'est pas vrai, dit-il, que « Chatterton soit mort victime de l'ingratitude et de la « misère : il s'est tué à dix-huit ans, oui ; mais ni la « gloire ni la fortune ne lui manquaient. C'est l'orgueil « qui a mis le poison sur ses lèvres. » Ceci nous ramène à *Stello*, qui date de 1832.

Le succès fut grand et mérité. Malgré les préoccupations du choléra et de l'émeute, ce Docteur noir, qui semblait un personnage de circonstance et qui menait le deuil des poëtes morts à travers une ville mourante, fit accepter ses consultations railleuses et poignantes par tous ceux qui, au milieu du trouble universel, songeaient encore à ouvrir un livre. Comme œuvre d'art, comme détails surtout, rien n'est plus charmant que *Stello*. Comme donnée philosophique, il faut en rabattre : on y retrouve, à chaque page, le penchant, j'allais dire le *dada* d'Alfred de Vigny, obstiné à créer une situation artificielle et à y encadrer ses héros de prédilection pour faire de leurs infortunes le texte d'un procès contre les iniquités sociales. Le règne du bon plaisir, le gouvernement parlementaire, la République, sont tour à tour cités par l'impitoyable docteur à la barre d'un tribunal où M. de Vigny est juge et partie, et convaincus d'avoir immolé sans merci, le premier, Gilbert, le second, Chatterton et la troisième, André Chénier. En d'autres termes, il y a sous tous les régimes, un duel à mort entre la société et les poëtes, et, comme la société est la plus forte, les poëtes doivent se résigner d'avance à mourir de misère et de faim.

Encore une fois, les broderies sont exquises, et, dans le troisième épisode, l'auteur s'est élevé au pathétique le

plus émouvant; mais, au fond, que cette thèse est creuse et paradoxale! Ce n'est pas la monarchie absolue qui a tué Gilbert: c'est un grain de folie envenimé par une lutte inégale contre les vrais despotes de son temps, c'est-à-dire les philosophes; Chatterton est mort d'une apoplexie d'orgueil, faute de savoir attendre et pour avoir voulu escamoter la fortune et la gloire, avant de les mériter; quant à André Chénier, il personnifia la poésie dans l'immense tuerie révolutionnaire, comme d'autres y personnifièrent la noblesse, la vertu, la richesse, le sacerdoce, l'épiscopat, les services militaires, toutes les grandeurs, toutes les beautés, toutes les supériorités de ce monde. La poésie, cette aristocratie de l'imagination, devait, comme toutes ses sœurs, payer son tribut au couperet terroriste. Elle ne fut pas la privilégiée de ce *tombereau du crime* dont les roues égalitaires finirent par écraser les bourreaux pour être plus sûres de ne pas faire de priviléges.

A l'époque où *Stello* parut, on fit peu d'attention au sophisme, que couvrait d'ailleurs le charme de l'exécution. Plus tard, on put voir à l'œuvre et connaître à fond ces natures de poëtes, de grands prêtres de l'art, passés de leur chef à l'état de demi-dieux, sacrifiant sur leurs propres autels la société, le bon sens, la paix publique, comme les pontifes de Jupiter immolaient les bœufs et les génisses : se faisant le centre de toute idée et de toute chose: croyant que tout leur est dû; substituant la religion de l'individualisme à celle de l'humanité; ne trouvant aucune récompense, aucune couronne au niveau de leurs mérites, et criant que tout est perdu si la gloire se fait

attendre, si l'apothéose retarde de quelques heures, si les gouvernements refusent de les traiter, non pas seulement comme de brillantes parures, mais comme les personnages les plus importants de l'État.

Chez Alfred de Vigny, du moins, cette manie, si elle exista, fut toute spéculative; elle resta voilée d'ombre et de mystère, et s'infiltra dans ses ouvrages sans se produire dans sa vie. C'est sans songer à mal, et avec une parfaite bonne foi, qu'il laissa percer dans ses livres, notamment dans *Stello*, cette idée de lutte, d'oppression de la pensée par la force, de l'art par une société bourgeoise ou tyrannique. Son étonnement fut vrai et ses protestations sincères, quand on lui dit que, malgré leur forme élégante et leur réserve délicate, de pareils plaidoyers ne tendaient à rien moins qu'à autoriser chez ces opprimés, ces victimes, ces martyrs, toutes sortes de représailles, depuis la révolte jusqu'au suicide.

Le dernier livre, le chef-d'œuvre d'Alfred de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*, est pur de cet alliage. Le poëte n'a rien écrit de préférable et la littérature moderne compte peu de morceaux supérieurs au principal épisode de ce volume, le *Capitaine Renaud*. C'est là que se rencontre cette célèbre scène, que l'auteur, dit-on, a regrettée depuis, où Bonaparte et Pie VII sont en présence, où le grand homme, au faite de sa puissance et de sa gloire, est moralement vaincu par le Pape vieux et désarmé, et où les deux terribles épithètes, — *Commediante!* — *Tragediante!* — tombent d'aplomb, comme deux baquets d'eau froide, sur le conquérant stupéfait. Cette scène nous servira de transition toute naturelle pour

arriver au dernier événement mémorable de la vie littéraire d'Alfred de Vigny : sa réception à l'Académie française.

Quel singulier temps que le nôtre ! Que de leçons dans ses vicissitudes, et que de vicissitudes dans ses enseignements ! Voici quelles étaient, à la fin de janvier 1846, époque de cette réception, les situations respectives des quatre acteurs de la comédie académique ; car il y a toujours un peu de comédie à l'Académie.

Étienne, l'académicien défunt qu'il s'agissait de louer ; ancien censeur impérial, rédacteur du *Journal des Débats* pendant la disgrâce de MM. Bertin ; libéral de la Restauration ; un des fondateurs du *Constitutionnel;* classique enragé; un des hommes qui avaient fait aux romantiques, et par conséquent à M. de Vigny, la guerre la plus furieuse, qui avaient demandé, au nom du goût et de la morale (la morale de *Joconde!*), la suppression de leurs ouvrages, et qui auraient demandé leur tête, s'ils l'eussent osé.

M. de Vigny, récipiendaire.

M. Molé, chargé de répondre au récipiendaire.

M. Sainte-Beuve, chargé de rendre compte de la séance.

Alfred de Vigny, dont le discours fut très-long et qui avait enfourché son *dada*, trouva moyen de célébrer, en M. Étienne, une victime du despotisme impérial!!! Et cela parce qu'une de ses plus mauvaises comédies (elles le sont toutes), intitulée l'*Intrigante*, reçue très-froidement par le public, fut interrompue par la censure sous prétexte d'allusions politiques. Le poëte avait donné à cet incident minuscule et oublié des proportions extraordi-

naires : il avait peint la terreur des familles françaises, des familles nobles, prêtes à s'expatrier pour échapper au joug intolérable, aux persécutions croissantes, aux mésalliances imposées par le maître : bref, il avait *éreinté* Napoléon Ier comme jamais le grand empereur ne l'avait été dans une séance d'Académie.

M. Molé, ancien ministre de Louis-Philippe, dévoué au régime parlementaire, grand seigneur libéral, mais ne pouvant oublier qu'il avait débuté sous l'Empire, fit justice de ces exagérations poétiques; il ramena et remit dans le *ton* cette *folle du logis*, que l'Académie consent bien à accueillir de temps à autre, mais en lui administrant, en guise de douches, force remontrances et épigrammes courtoises. Il se fit contre M. de Vigny le défenseur de Napoléon, et il eut les honneurs de la journée.

Mais ce qu'il y eut de plus curieux, ce fut le rôle joué, en cette circonstance, par M. Sainte-Beuve. Il faut savoir que M. Sainte-Beuve, à tort ou à raison, passait dans ce moment-là pour le confident et le *teinturier* littéraire de M. Molé. Alexis de Saint-Priest, de spirituelle mémoire, disait de lui : « C'est le Bois-Robert de ce nouveau Richelieu. » Mot très-injuste, car personne ne ressembla moins au formidable cardinal que cet homme excellent et charmant, dont les manières exquises et l'esprit bienveillant s'alliaient à un sincère amour de la liberté; mais voilà comment on écrit l'histoire du présent; il est vrai qu'on se rattrape, à force d'exactitude, d'équité et de justesse, dans l'histoire du passé.

Quoi qu'il en soit, M. Sainte-Beuve, ami intime d'Alfred de Vigny, ayant pris part aux mêmes luttes et servi sous

le même drapeau, ne put résister au plaisir d'essayer ses griffes félines à une de ces jolies petites perfidies où il excellait déjà, mais qu'il a élevées depuis à un tel degré de perfection, et dont il nous donnait récemment l'échantillon le plus merveilleux à propos de ce pauvre Gustave Planche. Il cribla de coups d'épingle l'auteur d'*Éloa* et de *Cinq-Mars*, et prodigua son encens le plus raffiné à l'homme illustre et puissant qui avait été, et qui, suivant toute vraisemblance, devait redevenir premier ministre : charmantes peccadilles qui dessinaient et accentuaient de plus en plus ce caractère longtemps méconnu, et que je suis prêt d'ailleurs à lui pardonner en l'honneur des lignes suivantes qu'il devrait bien placer comme épigraphe en tête de ses articles du *Constitutionnel* et du *Moniteur* : « La querelle soulevée autour des *Deux Gen-* « *dres* et l'importance exagérée qu'elle acquit aussitôt « est une plus grande preuve du désœuvrement de l'es- « prit public à une époque *où il était sevré de tout solide* « *aliment*. C'est bien le cas de dire *que les objets se bour-* « *souflent dans le vide*. La discussion se prenait où elle « pouvait. » (*Revue des Deux Mondes* du 1er février 1846).

Laissons-là ce souvenir. Le rire, même railleur et mélancolique, ne sied pas près d'une tombe. A dater de sa réception à l'Académie française, et même quelques années auparavant, Alfred de Vigny était rentré dans le silence. *Chatterton* et le *Capitaine Renaud* étant de 1835, on peut dire que ce silence a duré vingt-huit ans; car il est permis de ne pas compter quelques fragments peu intelligibles, la *Maison du Berger* par exemple, publiée

dans la *Revue*. Le poëte laisse-t-il des œuvres inédites [1]? ces œuvres nous préparent-elles des mécomptes ou de nouveaux sujets d'admiration? Je l'ignore; mais, en supposant qu'Alfred de Vigny nous ait donné toute sa mesure, et qu'il se soit reposé pendant un quart de siècle comme un moissonneur fatigué de sa première journée ou chassé de son champ par l'orage, il n'y aurait pas sujet de l'amoindrir, ni de nous plaindre. Songeons que presque tous les rivaux de M. de Vigny et même des esprits plus graves et plus vigoureux (Lamennais, Michelet, etc., etc.) seraient restés, en définitive, plus grands s'ils étaient morts ou s'ils avaient cessé de produire vingt-cinq ans plus tôt. Songeons qu'Alfred de Musset lui-même, mort à quarante-six ans, a trop vécu, et que son maigre regain, ramassé et exploité par la misérable spéculation d'un éditeur, aurait compromis sa gloire, si sa gloire pouvait être compromise. Après tout, il n'y a peut-être qu'un moment pour les poëtes, comme il n'y a qu'une saison pour les rossignols et pour les fleurs. Le moment passé, la saison disparue, à quoi bon persister, quand l'inspiration est moins vive, la fleur moins fraîche, la chanson moins douce? Ne trouvez-vous pas quelque chose de plus imposant et de plus digne chez le poëte qui se tait, qui attend silencieusement la mort, c'est-à-dire la seconde vie? Un jour, on apprend qu'il n'est plus, et alors ses titres à la renommée redeviennent présents à toutes les mémoires : s'ils sont trop légers, tout est dit; ce qu'il y

[1] Cet article était écrit quand nous avons appris par les journaux qu'Alfred de Vigny avait légué à M. Louis Ratisbonne le soin de publier ses œuvres.

aurait ajouté, fût-ce deux cents volumes, ne changerait rien à la sentence; s'ils méritent de lui survivre, peu importe le nombre de ces survivants. Nous croyons que les œuvres d'Alfred de Vigny résisteront à cette épreuve[1].

[1] *Les Destinées, poëmes philosophiques*, publiés le 15 janvier, forment tout le bagage posthume d'Alfred de Vigny : ce livre a paru trop tard pour que les pages que nous lui avons consacrées aient pu trouver place dans le présent volume.

23 janvier 1864.

XXII

M. SAINTE-BEUVE[1]

Décembre 1863.

Je dois avertir ceux de mes lecteurs qui s'attendraient, d'après certaines probabilités, à trouver ici un essai d'*éreintement* de M. Sainte-Beuve, qu'ils peuvent s'épargner la peine d'aller plus loin, et que je leur prépare un mécompte. C'est une étude que je veux faire, rien de moins, rien de plus; l'étude d'un caractère littéraire, ce qui n'est pas du tout la même chose qu'un caractère moral. Quel que soit le jugement que l'on porte sur l'ensemble de la vie et des écrits de M. Sainte-Beuve, il occupe une trop grande place dans la littérature contemporaine, pour que l'admiration ou l'inimitié se croient quittes envers lui au moyen de ces louanges ou de ces malices qui ne prouvent rien. Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Je me sens atteint, depuis quelque temps, d'une nostalgie de paix, d'impartialité et de justice, à laquelle on ne saurait échapper à

[1] *Nouveaux Lundis*. Les deux premiers volumes.

mesure qu'on avance, qu'on se voit plus près du déclin ou de la fin, que les illusions se dissipent, que les passions se calment, que les blessures se cicatrisent. Il ne s'agit pas, bien entendu, de sacrifier des convictions, des opinions ou des souvenirs. On ne les sauvegarde que mieux, au contraire, en les dégageant de tout contact avec les rancunes d'amour-propre et les questions des personnes. Que restera-t-il, grand Dieu ! de ces querelles qui amusent le public à nos dépens, et que l'oubli du lendemain dévore chaudes encore des colères de la veille? Quel néant que ces fureurs ! quelle misère que ces haines ! Si donc, après cinq ou six années d'une lutte dont l'issue ne pouvait être douteuse et où Rossinante devait nécessairement être battu par La Toucques de toutes les longueurs du *Constitutionnel*, je réussissais aujourd'hui à donner une juste idée des impressions que m'a causées ce talent multiple, ondoyant et divers pendant les nombreuses vicissitudes d'une carrière déjà longue, si je parvenais à m'introduire sans effraction au fond de cette intelligence où les idées brillent, passent et s'enfuient comme des tableaux de lanterne magique, je croirais avoir plus fait et mieux fait qu'en rallumant des brandons éteints, en aiguisant sur une meule usée de trop faciles épigrammes.

Je me trouvais, l'autre soir, dans un salon où l'on causait de M. Sainte-Beuve ; la majorité des assistants lui était hostile ; car il ne faut pas qu'il prenne le change sur les hommages qu'on lui prodigue par intérêt ou par peur : lorsque, dans des effusions et des prosopopées trop forcées de ton pour ne pas surprendre sous une plume si

fine, si déliée, si ennemie de toute duperie et de toute emphase, je le vois s'adresser aux *jeunes*, aux *foules*, les remercier de leurs sympathies, avoir l'air de se fier à leurs témoignages, je ne puis m'empêcher de sourire, et, si l'on n'avait tant abusé de la citation, je demanderais comme Basile : Qui trompe-t-on ici? — M. Sainte-Beuve a dix fois assez d'esprit, il a pris assez de plaisir à toucher du doigt le dessous des cartes, le revers des médailles, les portants des coulisses, le fort et le faible de chacun, il s'est assez complu à fouiller et à retourner dans tous les sens les guenilles morales de notre pauvre humanité, pour savoir parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus et pour être certain que le moindre tour de roue suffirait à mettre en fuite ces thuriféraires, à changer en invectives ces panégyriques et ces extases. Le fait est que peu d'hommes sont plus généralement haïs que M. Sainte-Beuve, et je n'en voudrais pour preuve que l'immense quantité de cartes, de lettres de félicitation et de remercîment adressées par des inconnus à tout imprudent qui ose se mesurer un moment avec le redoutable athlète.

On causait donc, ce soir-là, de M. Sainte-Beuve, et l'on en disait beaucoup de mal. Chaque interlocuteur s'amusait à jeter une pierre dans son jardin ; ce beau jardin si vaste, si bien planté, où, tous les ans, une végétation nouvelle couvre les gazons morts et les feuilles desséchées, où croissent à l'envi les fleurs naturelles et les fleurs de serre-chaude, entremêlées çà et là de quelques herbes vénéneuses, curiosités de pharmacien et de botaniste. On citait à la ronde mille traits plus ou moins apocryphes de malice sournoise, de dextérité chirurgicale,

de tactique savante : stratégie de rase campagne ou de buisson, chatteries commençant par le velours et finissant par les griffes, coups de Jarnac, bottes secrètes : peu s'en fallait qu'on ne renouvelât, en l'absence de l'illustre écrivain, la grande scène de *Lucrezia Borgia :* « Madame, je « suis Maffio Orsini, je suis Petrucci Vittallozzo, etc., etc. » — Cependant, à chaque nouveau grief, nous reprenions en chœur : « Tout cela est possible, quoique peu probable : n'importe ! ce *diable* d'homme a un *fier* talent ! » — Eh bien, c'est ce *diable* d'homme et ce *fier* talent que je voudrais esquisser.

I

Si loin que remontent mes souvenirs dans cette phase studieuse et lettrée qui précéda pour nous la vie littéraire, je trouve M. Sainte-Beuve. C'était à la Sorbonne, aux cours de MM. Villemain, Guizot et Cousin, où affluait une ardente jeunesse, où la politique se glissait sous le masque de la littérature, de la philosophie et de l'histoire, et décernait aux éloquents professeurs une popularité bruyante qu'elle allait bientôt leur reprendre. On remarquait dès lors, sur un des bancs les plus rapprochés de la chaire, parmi les auditeurs les plus assidus et les plus attentifs, un jeune homme dont la figure irrégulière, mais merveilleusement intelligente, reflétait chacune des pensées et des images évoquées par les maîtres, à peu près comme les fleuves réfléchissent le paysage qui se

déroule sur leurs bords. Si j'ajoute que leur onde fuyante efface incessamment ce qu'elle vient de refléter, ma comparaison n'en semblera que plus exacte.

Était-ce un pressentiment? Lorsque j'apris que ce jeune homme s'appelait Sainte-Beuve, ce nom recommandé d'avance par des triomphes de collége se grava à fond dans ma mémoire et n'en sortit plus. Je ne devais lui être présenté et le connaître que vingt ans plus tard; et pourtant il me parut, dès cette époque, qu'une sorte de lien bizarre s'établissait entre nous. Ce lien mystérieux se resserrait encore, à mesure que des incidents nouveaux dégageaient de l'ombre et dessinaient cette physionomie de romantique, passionnément dévoué aux succès de la jeune école, résigné aux rôles secondaires, surabondamment doué de la faculté admirative, empreint d'une teinte de mysticité vague et triste, où l'on aimait à deviner une âme tendre et poétique, aux prises avec les premières épreuves de la vie. Ne vous récriez pas, vous qui ne connaissez que le Sainte-Beuve d'aujourd'hui! Je parle de celui de 1827 et non pas de celui de 1863. Telle était, je m'en souviens, l'impression universelle. Dans ce groupe, cette pleïade, ce *Cénacle*, où Victor Hugo représentait la puissance et la force, il personnifia, lui, toutes les qualités du disciple; la douceur, la grâce affectueuse, la rêverie mélancolique, l'enthousiasme sans limites, l'expansion du cœur qui se livre sans marchander, le penchant à donner à ses admirations et à ses tendresses cette nuance religieuse où l'amour et l'adoration se confondent, où un sentiment profane emprunterait volontiers la langue et les formules hiératiques. Arrêtons-nous un moment et tâ-

chons de retrouver par une induction rétrospective quelques-uns des secrets de cette imagination malade, telle qu'elle se révéla ou plutôt se dénonça elle-même dans *Joseph Delorme*.

Chez M. Sainte-Beuve, bien qu'il eût publié, vers le même temps, son *Histoire de la Poésie française au seizième siècle*, le poëte dominait alors le critique; mais entendons-nous : la poésie se compliquait chez lui de bien des alliages qui devaient tôt ou tard l'étouffer. Elle n'était pas un don céleste, un rayon divin, une source vive et pure, mais une liqueur excitante, renfermée dans un vase fragile, et trop mélangée déjà pour ne pas s'aigrir en vieillissant. Cette Muse, à ne pas la contempler de trop près, avait de doux regards, de chastes voiles, des allures virginales ; mais elle portait au flanc une plaie dont elle devait périr. Cette plaie, c'était cette curiosité inquiète et maladive, tour à tour appliquée aux sciences, aux idées, aux plaisirs, aux amours, aux amitiés, aux dogmes, aux mystères, aux hommes, aux choses, à toutes les formes de l'idéal ; faculté corrosive, contenant en germe tous les dissolvants du scepticisme à venir. C'est ainsi que ce mouvant esprit avait passé par une fausse vocation médicale d'où il rapporta sans doute ce naturalisme à outrance, ces tendances matérialistes dont on peut parler, puisqu'il a cessé de s'en défendre : c'est ainsi que le romantisme, au lieu d'être pour lui une foi, une doctrine, la révélation d'un art nouveau, fut une halte, une salle d'attente, où ses prétendus amis n'étaient que des compagnons de voyage ; compagnons que l'on quitte avec un adieu jeté du bout des lèvres, dès que l'on touche à la station pro-

chaine, que la causerie est épuisée, ou que l'on a recueilli les renseignements désirables.

Pendant ces années de vagabondage, de voltige intellectuelle et d'enquête, tout lui fut bon, même le catholicisme, pris non pas du côté positif, mais à l'état de religiosité poétique, artistique, favorable au triomphe des innovations littéraires, passant de la réhabilitation du moyen âge et de l'ogive aux fougueuses échappées de Lamennais. Puis vint le tour du Saint-Simonisme, que M. Sainte-Beuve traversa sans s'y arrêter, dégustant en gourmet toute idée qui lui offrait un nouvel arome, sauf à jeter la coupe et à abandonner les buveurs après les premières gorgées. Il y eut même un instant où il porta, conjointement avec M. Nisard, ses volages amours à la République, qui devait plus tard lui inspirer des colères si furieuses, j'allais dire si grotesques, quand elle prit une forme palpable sur les barricades de Février. On le voit, dans ces rapides intermèdes de croyance entre deux doutes, d'affection entre deux indifférences, de friandise entre deux dégoûts, M. Sainte-Beuve, chaque fois que nous crûmes qu'il se donnait, se prêtait à courte échéance, souvent sans autre intérêt que la satisfaction de son impitoyable curiosité.

Que se passait-il alors dans cette âme? Peut-être ne serait-il pas impossible de le conjecturer. La poésie vraie, vivace, ne pouvait prendre pied sur ce terrain mobile dont les éboulements perpétuels desséchaient sa tige en mettant à nu ses racines. S'il est vrai, comme l'a dit un ancien, que la Muse soit un oiseau, — *Musa ales*, — cet oiseau rare doit émigrer avec les alcyons et les hirondel-

les, dès qu'on lui dispute son nid. M. Sainte-Beuve n'était donc et ne pouvait être qu'un poëte provisoire. Malsaine, fébrile et troublée, mais remarquable par la vivacité du sentiment individuel dans *Joseph Delorme*, purifiée et rassérénée, mais déjà moins intense dans l'aimable volume des *Consolations*, cette poésie tombe en défaillance et s'affaisse dans les bras de la prose à partir des *Pensées d'Août*. Quand ce dernier recueil parut, il y avait dix ans et plus que M. Sainte-Beuve s'était fait sa place de critique, de portraitiste et d'historien littéraire. Est-ce à dire qu'il lui ait suffi de renoncer à écrire des vers pour être un critique véritable ? Nous ne le croyons pas.

On ne joue pas plus impunément avec les idées qu'avec les sentiments : prises, quittées, reprises, caressées, offensées, oubliées, elles se vengent de celui qui les traite avec cette imperturbable inconstance en lui faisant subir la peine du talion. Lui aussi se ressent de ces alternatives d'empressement et d'abandon : il les subit en les infligeant, et il lui en reste, comme après une rupture avec une personne aimée et trahie, une inquiétude, un vide, un mécontentement d'autrui et de soi-même, qui ôtent à sa critique toute consistance et toute solidité. Il peut pallier ce défaut et combler cette lacune à force de talent, d'ingéniosité, de finesse, de pénétration et de charme ; n'importe ! faute de principes, ou, ce qui est pire, par les incessantes variations de ces principes, qui, comme les serments politiques, se détruisent en se multipliant, sa critique restera suspendue en l'air, et les plus prodigieux artifices de la pensée ou du style réussiront mal à dissimuler ce manque de base. On la comparera à une maison

élégante où l'architecte aurait prodigué toutes les ressources et tous les caprices de son art, que le propriétaire aurait intérieurement remplie de tout ce qui peut émerveiller et amuser les connaisseurs, mais dont on aurait oublié de creuser les fondements.

Les gradations lentes, pénibles peut-être, par lesquelles M. Sainte-Beuve passa de cette poésie morte de fièvre maligne à cette critique privée de points d'appui, voilà, selon nous, le fond de sa vie intérieure pendant sa seconde phase, celle qui va de sa sortie du *Cénacle* aux approches de la révolution de février. Joignez-y cette note sensuelle, cet arrière-goût de volupté qui se trahit çà et là dans ses premiers vers et qu'il a indiquée lui-même dans une confession à demi voilée ; vous aurez l'explication de cet ensemble dont je nie l'autorité sans en contester l'attrait. On ne saurait relire les pages si nombreuses et si variées qui se rattachent à cette période, les *Portraits littéraires*, les articles de la *Revue des Deux Mondes*, le roman de *Volupté*, le premier volume de *Port-Royal*, sans y découvrir la trace de ce malaise, de l'antagonisme de ces deux natures qui se superposent l'une à l'autre; celle du poëte qui se désiste peu à peu et se déclasse, et celle du critique qui essaye de suppléer par mille recherches de pinceau, mille subtilités d'analyse, à ce qui lui manque en fait d'opinions stables, vivifiantes et fécondes.

Nous avons dit les inconvénients : sachons dire les avantages. La fleur de poésie, même en se flétrissant, laissait quelque chose de son parfum à l'ingrat qui n'en voulait plus; les restes de cette vocation première, sacrifiée ou

contrariée, s'en allaient en poussière ou s'écoulaient goutte à goutte; mais il suffisait d'une de ces goutte précieuses, d'un de ces grains de sable d'or, pour que le talent de l'écrivain y perdît cette sécheresse, cette roideur, ce pédantisme, si rebutants dans l'ancienne critique. Ce n'est pas tout : en se dégageant des servitudes qu'imposent les affections trop fidèles ou les opinions trop constantes, M. Sainte-Beuve s'indemnisait des sacrifices de sa conscience morale par les bénéfices de sa conscience littéraire. Il s'assurait le droit ou le moyen de voir juste là où ses amis de la veille voyaient faux, de s'arrêter au point où ils s'égaraient, de corriger par de sages réserves ses enthousiasmes primitifs, de signaler au besoin les côtés vulnérables des places qu'il avait habitées. En chiffonnant les programmes, il devenait ou croyait être libre de déchirer les cahiers des charges.

C'est vers cette époque que commencèrent à s'élever contre lui des reproches de défection, d'infidélité à des amitiés déjà vieilles, à des admirations consacrées par de publics témoignages; torts réels ou apparents qu'il nous semble plus convenable d'expliquer que de discuter. Dans ces évolutions ou ces volte-face de M. Sainte-Beuve, ce qui dominait, c'était moins le penchant à trahir les individus, la manie de mettre en morceaux les statues qu'il avait dressées, le plaisir de tramer quelque jolie noirceur, de faire réussir quelque petite perfidie, les joies de la malice ou de la rancune satisfaite, que le désabusement vis-à-vis des hommes et des idées. Dès lors il se jugeait dispensé d'admirer ce que la passion seule pouvait persister à trouver admirable. Contentons-nous de quelques

exemples : Le Victor Hugo de *Marie Tudor*, d'*Angelo*, même des *Chants du Crépuscule*, n'était plus évidemment celui des Feuillantines, de la préface de *Cromwell*, des *Orientales*, de *Hernani*, des *Feuilles d'Automne*. Ses défauts avaient grossi et poussé au noir ; ses beautés devenaient plus rares ; le despotisme de son génie abrogeait, au fur et à mesure, pour les besoins de sa cause, la plupart des lois qu'il avait lui-même promulguées. Pendant ce temps, une métamorphose s'opérait chez M. Sainte-Beuve ; son romantisme cessait d'être un dogme pour n'être plus qu'un souvenir ; une lutte s'établissait entre son amitié et son goût ; l'un gagnait de jour en jour ce que l'autre perdait ; M. Sainte-Beuve, en un mot, s'éclairait au moment où il eût été nécessaire de s'aveugler. Il mit une sourdine à son admiration pour le grand homme, et il passa pour l'avoir trahi. Plus tard, le noble poëte qui vient de s'éteindre, Alfred de Vigny, entra à l'Académie française : M. Sainte-Beuve en était depuis trois ans : belle occasion d'entonner l'hosannah, puisque l'avénement du chantre d'*Eloa* achevait de fixer et de consacrer le triomphe définitif de la nouvelle école poétique. Mais dans l'intervalle l'esprit critique avait fait de grands progrès chez M. Sainte-Beuve. N'étant plus assujetti aux enthousiasmes tout d'une pièce, aux engouements de coterie, il s'était aperçu que son ami de 1828, son collègue de 1846, attardé et enfermé dans son idéal, n'avait pas su se défendre de ces sophismes d'imagination, de ce goût du chimérique auquel nous conduit tout idéal trop amoureusement caressé. Cette tendance s'accusait surtout dans le discours de réception d'Alfred de Vigny ;

M. Sainte-Beuve le remarqua ; il l'écrivit, et l'on cria à la trahison.

Ce qui arriva pour Victor Hugo et Alfred de Vigny, pourrait aussi s'appliquer à Gustave Planche, à M. de Lamartine, à M. Cousin, à Béranger, à Chateaubriand surtout ; mais pour celui-là, on en a trop dit, et j'ai pris moi-même trop de part au débat pour qu'il convienne de le raviver ; il me suffira de le résumer en rencontrant ce grand nom dans les *Nouveaux Lundis*. Les accusations amères lancées, à chacune de ces crises, contre M. Sainte-Beuve, pourraient, en somme, se réduire à une seule ; il s'était trop avancé vis-à-vis des objets de ses premières admirations ; il aurait dû prévoir que le critique aurait un jour à démentir en lui les effusions du poëte, et que, perdant sa foi, il se lasserait d'encenser ses idoles. Le contraste de ces excès de justice avec ces excès d'enthousiasme donnait fatalement des airs d'action méchante et de perfidie à ce qui n'était que l'acte d'indépendance d'un cœur délivré de ses affections et d'un esprit débarrassé de ses croyances.

Peut-être dira-t-on que la préface est longue ; j'en avais besoin pour rappeler les antécédents et indiquer les premiers traits de ce caractère qui devait bientôt se dessiner avec plus de précision, de relief et d'éclat dans un cadre plus communicatif et plus populaire ; car M. Sainte-Beuve n'excelle pas moins à se renouveler qu'à se dérober. Ce renouvellement imprévu, ce redoublement de fraîcheur, de vivacité et de jeunesse qui dure encore, lui vinrent à la suite d'incidents ou d'événements qui semblaient faits pour exercer sur son talent une fâcheuse influence, et qui

eussent déconcerté un tempérament littéraire moins vigoureusement trempé que le sien ; d'abord sa rupture de 1846 avec la *Revue des Deux Mondes*, puis la révolution de 1848. C'est dans les *Causeries du Lundi*, dans les *Nouveaux Lundis* principalement, que nous retrouverons le Sainte-Beuve définitif, revu, allégé, aiguisé, acidulé et peu corrigé.

II

Il est bien entendu que nous n'avons pas entrepris l'appréciation littéraire des nombreux ouvrages de M. Sainte-Beuve. Ce travail dépasserait de beaucoup notre cadre et risquerait de nous égarer sur trop de points. Non : ce que nous essayons, c'est l'étude d'un caractère et d'une vie dans leurs rapports avec la littérature. Il sied donc de faire une halte à cette date de 1848, maudite d'abord par l'ingénieux écrivain, et qui devait pourtant lui préparer un nouveau théâtre où son talent s'ajusterait mieux au goût public, où son nom, déjà célèbre, deviendrait plus populaire.

Quelle était, en ce moment critique, la situation intellectuelle et morale créée à M. Sainte-Beuve par ses antécédents, ses écrits, ses amitiés vieilles ou récentes, ses inimitiés avouées ou secrètes, ses étapes de curieux et ses retraites de désabusé à travers les opinions, les écoles et les partis ?

La République lui était odieuse ; elle le dérangeait dans ses habitudes d'homme d'esprit, d'agréable causeur à demi-voix, ayant besoin d'un peu de silence et de calme

pour que l'on saisit parfaitement toutes les nuances de son atticisme, toutes les grâces de sa manière. Un régime où le dernier hurleur de carrefour, où le plus effronté sophiste de club et de journal devenait plus considérable qu'un académicien, ne pouvait inspirer à M. Sainte-Beuve qu'une violente colère : sentiment d'autant plus véniel à nos yeux, qu'ayant beaucoup moins de droit à le ressentir, nous l'avons cependant partagé. M. Sainte-Beuve haïssait donc la République et s'en expliquait très-franchement, appelant de tous ses vœux un czar ou un autocrate quelconque qui le débarassât de ce qui nous semblait alors une insupportable tyrannie. Il était libre de tout engagement vis-à-vis des monarchies de 1814 et de 1830. Ses affections romantiques s'étaient évanouies avec le romantisme lui-même. Le salon de l'Abbaye-au-Bois, fort assombri déjà par la morose vieillesse de M. de Chateaubriand, touchait au moment où la mort allait en disperser les hôtes et en fermer les portes. Tout paraissait d'ailleurs bouleversé, pulvérisé, anéanti : un monde nouveau, en essayant de vivre, effaçait les dettes de cœur et d'esprit contractées du temps de l'ancien monde. Il y a, dans ces catastrophes si soudaines et si radicales où les minutes comptent pour des années, un je ne sais quoi qui dédouble la vie humaine. Tout ce qui existe en deçà est comme non avenu. Ne pouvant plus compter sur rien, on peut se croire dégagé de tout ; ce que l'on a dit, écrit, pensé, aimé avant l'événement, semble avoir été dit, écrit, pensé, aimé par un autre, et cet autre nous-même, il nous apparaît comme un fantôme du passé, perdu dans les brumes lointaines.

J'indique, en l'exagérant, cette impression du premier moment, cette sensation de vide et, pour ainsi dire, de *peau neuve*, parce que je ne veux négliger aucune des circonstances atténuantes qui militent en faveur de M. Sainte-Beuve. Dépaysé sur les barricades, se croyant réduit à dénationaliser son esprit, se disposant à aller professer à Liége ce cours qui est devenu le livre sur *Chateaubriand et son groupe*, assailli, dans une publication éclose entre deux pavés de Février, par une calomnie misérable dont il eut tort de trop s'émouvoir et dont il n'avait pas besoin de se défendre (ce n'est pas là, monsieur, que le bât vous blesse !), il était tout simple que M. Sainte-Beuve se regardât comme le plus spirituel des affranchis ; ayant désormais son terrain déblayé de toute admiration gênante; maître de découper sa vie de critique en deux parts, dont la seconde n'aurait rien à démêler avec la première ; maître d'accepter comme une délivrance littéraire cette révolution que des milliers d'imbéciles saluaient comme une délivrance politique.

Tout cela semblait très-simple, en effet ; mais, la simplicité et M. Sainte-Beuve n'ayant jamais pu faire bon ménage, les choses ne tardèrent pas à se compliquer.

C'est en octobre 1849 que commencèrent, pour ne plus finir, les *Causeries du Lundi*. L'auteur inaugurait sa seconde manière. Le succès fut vif et mérité. Les exigences de l'improvisation hebdomadaire *dépouillaient* ce talent, comme ces bons vins qui déposent dans le tonneau et s'éclaircissent en bouteilles. Critique devenu causeur, M. Sainte-Beuve allait plus droit au but. Cette pensée fine, nous n'étions plus obligés de la chercher comme une

aiguille cachée sous un écheveau embrouillé, de la poursuivre à travers un dédale de circonlocutions, d'ondulations, de précautions, d'insinuations, d'atténuations, de cristallisations aussi ingénieuses que fatigantes. On n'avait plus besoin de s'asseoir au tournant de chaque idée, de s'orienter à l'angle de chaque phrase, de s'essuyer le front au *verso* de chaque page. Cette façon leste, svelte, délibérée, engageante, expéditive, fut pour nous une charmante surprise. Ces bienheureux lundis devinrent une sorte d'oasis fort appréciée de tous ceux qu'importunaient les bruits de la tribune, des journaux et de la rue. On leur sut gré de nous rendre un peu de bonne et délicate littérature avant et après chacune de ces bruyantes semaines, hérissées de politique, et, tandis que Sparte dictait le menu du festin, on remerciait Athènes de se charger du dessert.

Séduit comme nous par ce contraste, M. Sainte-Beuve y prit peut-être trop de plaisir, et le poussa trop loin. Dans un moment où il semblait que toutes les forces intellectuelles dussent concourir à la défense commune, que tout homme d'esprit et de sens dût protester à sa guise contre les orgies de paradoxe et les velléités de barbarie, il y avait parfois quelque chose d'impatientant, presque de puéril, à voir un homme d'âge mûr rentoiler et revernir les vieux portraits de famille du dix-huitième siècle, ranimer de toutes les finesses et souvent de toutes les mignardises de son pinceau des pastels à demi-effacés, essayer de rendre la vie à ces squelettes glacés, le sourire à ces lèvres pâlies, le regard à ces yeux éteints. Encore si c'eût été la vie ! Mais cette vie était factice : on y

ressentait le froid de la mort, une impression de fraîcheur tumulaire pareille à celle qu'on éprouve quand on descend dans des caveaux funèbres. M. Sainte-Beuve ne ressuscitait pas; il exhumait. Les agréments de sa manière et les grâces de ses figures faisaient songer à des fleurs fanées ou artificielles, conservées entre les feuillets d'un volume de l'*Encyclopédie*.

Cette place énorme donnée au passé dans les premières *Causeries du Lundi*, prouvait en dépit de nos beaux raisonnements à quel point M. Sainte-Beuve, bien que relevé de ses vœux d'admiration et de fidélité, jugeait son rôle difficile à l'égard des vivants : il fallut bien pourtant leur faire leur part, sous peine de refroidir le succès du début. Si la tâche était périlleuse, le moment était favorable : les *Mémoires d'Outre-tombe* venaient d'éclater comme un coup de tonnerre en douze volumes. Lamartine en disgrâce se consolait de ses mécomptes et des nôtres par de généreuses ondées de romans et de confidences; on réimprimait Béranger, etc., etc. La tentation était trop forte pour que le causeur du lundi lui résistât : il démasqua ses batteries et les premiers orages grondèrent.

L'erreur de M. Sainte-Beuve fut de croire qu'il pouvait devancer vis-à-vis des hommes de son temps le jugement de l'avenir, et cumuler, à quinze ou vingt ans de distance, dés attributions presque contraires : celles d'un contemporain enthousiaste et celles d'une postérité sévère. Si vaste que fût le fossé creusé par le temps et les événements, il ne l'était pas encore assez pour qu'on ne pût apercevoir d'un de ses bords ce qui s'était passé sur

l'autre. M. Sainte-Beuve attaqua Chateaubriand, et l'on se souvint des ardentes extases où l'avait jadis plongé la lecture de ces mêmes *Mémoires*. Il attaqua Lamartine, et l'on rappela les pages où il décernait au poëte de *Jocelyn* une mystique apothéose. Il effleura Béranger, et l'on évoqua l'époque encore récente où, pour éviter M. Vatout et en haine de ces influences de cour qu'il ne devait pas toujours haïr, il essayait de décider l'Académie à nommer d'*office* le chansonnier de Lisette. Décidément, je m'étais trompé, et lui aussi : son dossier littéraire ne s'était pas tout à fait perdu avec la dynastie de Louis-Philippe. L'ingénieux écrivain avait beaucoup appris ; mais l'on n'avait rien oublié.

C'est alors qu'il put reconnaître que ces pauvres principes, si ennuyeux, si gênants, si radoteurs, sont pourtant bons à quelque chose. C'est une armure qui alourdit peut-être, mais qui défend. S'il avait entamé cette nouvelle campagne au nom d'une doctrine, d'une vérité, d'une idée, (et croyez bien qu'on ne lui aurait demandé ni une morale rigide, ni une religion étroite, ni une politique exclusive !) si on l'avait vu tenir dans sa main un fil conducteur, nul, parmi ses nombreux lecteurs, ne se fût scandalisé ou étonné. La maturité de l'âge, la gravité des événements, l'imminence des périls, eussent suffisamment expliqué un sentiment que nous partagions tous ; le désir de séparer, chez nos illustres, le clinquant de l'or pur, de réduire à leur juste valeur des idoles dont le culte nous coûtait cher et que nous rendions responsables d'une partie de nos misères. Mais hélas ! M. Sainte-Beuve avait eu soin de s'interdire d'avance cette excuse,

de se couper cette retraite : il s'était hardiment rangé parmi les NEUTRES. Saisissons le mot au passage, il en vaut la peine, et discutons un détail auquel le dernier volume des *Nouveaux Lundis* donne le mérite de l'à-propos.

Je lis à la première page :

« ... Un parfait esprit d'impartialité ; car cette impartialité, cette *neutralité* même, » etc.

Rien de plus commode, rien de plus décisif en l'honneur de M. Sainte-Beuve, si l'on pouvait prendre au sérieux cette synonymie, et M. Sainte-Beuve, en homme habile — très-habile ! — a compté, pour la faire accepter, sur la légèreté de ses lecteurs. Par malheur, la neutralité est exactement le contraire de l'impartialité, ou plutôt elle ôte à la partialité tout ce qui la justifie et l'ennoblit. On pardonne à un homme de *parti* d'être *partial*, même dans ses jugements littéraires, parce qu'il est clair ou que ses passions personnelles n'y sont pour rien, ou du moins qu'elles s'épurent et se relèvent de tout ce qu'une idée générale ajoute à un sentiment particulier : Mais un neutre ! il sera forcé d'être un ange, — et M. Sainte-Beuve n'est pas un ange, — ou bien, dès son premier mot, on lui dira que ce qui le rend sévère pour celui-ci, méchant envers celui-là, complaisant envers un troisième, ce n'est pas son opinion, — il n'en a pas, — mais un motif d'un ordre inférieur, individuel, accidentel ; une rancune, une haine, un caprice, une amitié. En d'autres termes, l'impartialité absolue n'étant pas possible dans la critique, la partialité relative n'a qu'un moyen de se faire approuver ou amnistier : c'est de se rattacher

à une pensée, à une vérité, même à une erreur, indépendantes de notre *personnalité* et supérieure à nos passions.

Chose bizarre ! dans ces essais de réduction par le procédé Sainte-Beuve, exercé aux dépens de Chateaubriand, de Lamartine, de Béranger, etc., le spirituel causeur avait presque toujours raison. Eh bien, il ne lui était pas permis d'avoir raison : on l'eût estimé davantage, s'il eût persisté à s'abuser, à s'aveugler. On le punissait par où il avait péché. Lui, le merveilleux maître d'escrime, il s'était imprudemment découvert ! il s'était proclamé neutre ! Dès lors, quand il attaquait la morale de M. Saint-Marc Girardin, la religion de Chateaubriand, le patriotisme de Béranger, la poésie de Lamartine ; il était clair qu'il ne prenait pas pour point de départ une morale plus haute, une religion plus vraie, une poésie plus sincère, un patriotisme plus pur. Que dis-je ? il ne les attaquait pas, il les taquinait ; il s'amusait, pour les menus plaisirs de sa neutralité ou de son scepticisme, à prendre en faute, en contradiction avec eux-mêmes le moraliste, le poëte, le patriote et le chrétien. Notons bien ce trait caractéristique, nous aurons à y revenir à propos des *Nouveaux Lundis*. Pour le moment, nous n'en sommes encore qu'aux premières *Causeries*, à celles qui ouvrirent leur feu en 1849.

En somme, et malgré ces bourrasques préventives, tout alla bien ou à peu près, tant que la liberté fut égale pour tous, tant que les partis gardèrent leurs espérances, et que l'agitation des esprits justifia les revirements et les soubresauts. Mais lorsque M. Sainte-Beuve fut porté au premier rang des vainqueurs et que sa littérature prit

un air quasi officiel, la situation changea et les querelles s'envenimèrent. Assurément personne ne lui eût demandé de se mettre en frais de sensibilité chevaleresque envers les régimes déchus. Seulement il y avait là une nuance qu'il fallait observer et qu'il dépassa, lui, si prompt à surprendre chez les autres les exagérations et les dissonnances. Pourquoi chanter si fort au-dessus du ton, quand on a l'oreille si fine? Comment, lui qui avait toujours décliné toute responsabilité politique, mit-il tant de luxe dans son adhésion à la politique du succès? Pourquoi, après s'être déclaré neutre, rompre cette neutralité sur le dos des proscrits et des vaincus? Comment, lui si spirituel et si pénétrant, ne comprit-il pas que l'épiderme de ses adversaires serait plus susceptible après leur défaite; que l'inégalité de la lutte rendait plus cruels et moins pardonnables des coups de stylet ou d'épingle qu'on ne pouvait plus lui rendre? Comment, lui si ennemi de toute enflure et de toute emphase, ne se dit-il pas que son sourire sceptique lui ôtait le droit de devenir emphatique à son tour, de dresser sa prose sur des échasses et des majuscules, dès qu'il s'agissait des objets de ses prédilections soudaines et de ses débuts de courtisan? Enfin, comment, lui, dont les nerfs avaient été assez irrités par l'avènement d'une république, au demeurant fort bénigne, pour souhaiter, pour invoquer d'urgence un Louis XIV ou un Nicolas, c'est-à-dire, probablement, un régime de répression et de violence contre des excès à venir, ne vit-il pas tout ce qu'il y avait de dérisoire à se déchaîner contre les prétendues fureurs de 1815, expliquées, sinon justifiées par des années d'oppression et de malheur?

Comment? pourquoi? C'est que la passion parlait; c'est qu'elle le poussait en avant, et qu'à mesure que ses torts lui étaient reprochés, il s'y obstinait et s'y aigrissait de plus en plus; c'est que, pour s'arrêter sur cette pente, il aurait eu besoin du contrepoids qui lui manquait, de ces principes dont il s'était moqué, de cette morale, en un mot, qu'il appelle morale inférieure et de convention, qu'il destitue au profit d'une morale supérieure; très-supérieure en effet et très-haute, puisque toutes les licences de l'esprit et tous les appétits de la *bête* peuvent passer dessous sans y toucher.

Qu'il serait curieux d'analyser, de deviner le travail intérieur qui dut s'opérer dans cette intelligence si admirablement douée, pendant ces années brillantes où tout lui souriait au dehors, où, au dedans, un ver rongeur gâtait ses succès et ses joies! Il y a des âmes que l'adversité exaspère; il y en a d'autres que la prospérité dispose à ressentir plus vivement et à rendre avec plus d'amertume les petites misères inséparables de la publicité: on luttait bravement contre les épines; on souffre horriblement des plis de rose. On réussit, on triomphe, on se couronne de fleurs, on embellit de sa présence les festins et les palais, on est en veine, on a le vent en poupe et l'esprit au vent; on fait un libre échange de coquetteries et de grâces avec toutes les beautés et toutes les puissances de ce monde; mais qu'entends-je? Dans cette salle où tout devrait s'apaiser à la voix du doux Virgile, quelques huées de jeunes fous, révoltés contre le poëte d'Auguste et les vers latins. Que vois-je? Dans les allées de ce classique jardin, quelques regards moqueurs, quelque

joyeuse *charge*, inventée par cette jeunesse extravagante, à qui ne plaisent que les causes vaincues. Qu'est-ce encore? quelques malices impuissantes, *telumque imbelle sine ictu*, signées d'un nom obscur, dans une de ces feuilles arriérées que vous raillez avec tant d'esprit. Ce n'est rien... Hélas! c'est tout ; c'est assez du moins pour que de sourdes colères s'amassent dans l'âme du favori des dieux et des hommes.

Voilà de quelle façon l'esprit critique, chez M. Sainte-Beuve, s'est paralysé par son excès même; voilà comment ses deux tyranniques maîtresses, la curiosité et l'analyse, dévorant tout ce qui n'est pas elles, ont fini par faire maison nette et par dissoudre ce qui donne à la critique une prise sur la conscience humaine, ce qui lui assure l'autorité d'une idée générale appliquée à des faits particuliers. Rendre compte d'un ouvrage, approfondir la pensée d'un écrivain, prendre parti pour le vrai contre le faux, pour le bien contre le mal, pour le beau contre le laid, profiter d'une position magistrale pour combattre le mauvais goût, protester contre de honteux succès et flétrir de méchants livres, billevesées! rabâchages! vieilleries! L'essentiel est de passer au fil de sa plume quiconque a fait mine de blâmer ou de sourire; l'important est de faire admirer la justesse de son coup d'œil, la prestesse de sa main, la sûreté de ses ripostes, la finesse de sa la m de ne pas laisser un grief impuni, de calculer ses malices, de distiller ses vengeances, de ne compter les triomphes de son talent que par l'assouvissement de ses rancunes et le nombre de ses victimes.

A ce trait ajoutons-en un autre qui complétera cette

physionomie littéraire. Arriver par la curiosité et l'analyse à la neutralité et au scepticisme ; substituer, comme première conséquence, sa passion personnelle ou son propre tour d'esprit aux grandes lois de la conscience et du goût ; une fois cette situation dessinée, être attaqué au nom de ces lois, de ces idées, de ces croyances qu'il n'acceptait plus , tout cela devait logiquement conduire M. Sainte-Beuve à se venger des vérités et des doctrines invoquées contre lui en s'efforçant de montrer que ceux qui les professent n'y croient pas, qu'ils démentent incessamment leurs maximes par leur conduite, que, sous le couvert de leurs principes, ils ne suivent que leurs passions, et que tout, chez eux, est affaire de convention, d'attitude, de position et de rôle. C'est là son *dada*, le but de ses curieuses recherches, le dernier mot de sa méthode, le péché mignon de sa nouvelle manière. Or, comme dans cette enquête , il se place en face de notre pauvre humanité, c'est-à-dire d'un composé de faiblesses, d'inconséquences et de contradictions de toutes sortes, il lui arrive parfois de trouver ce qu'il cherche. Quelle joie à chacune de ces trouvailles, réelles ou apocryphes ! Quel empressement à conclure de la débilité des personnages à la fragilité des croyances ! Quelle volupté de désillusion ! Quelle ivresse de désenchantement ! Quelle persistance à abaisser un idéal, à diminuer un caractère, à chicaner une inspiration , à tarir ou à troubler les sources des grandes actions et des grandes œuvres ! Quel acharnement à discréditer l'une par l'autre cette âme qui a faibli malgré sa foi, et la foi qui n'a pas su protéger cette âme !

Ceci nous mène droit aux *Nouveaux Lundis :* ils m'aideront à terminer cette étude, et à prouver, par quelques exemples cueillis au hasard, que l'auteur de ces causeries trop charmantes est un écrivain infiniment spirituel, sagace, brillant, chatoyant, consommé, souple, malin, rusé, madré, narquois, attique, élégant, délicat, varié, prestigieux, irrésistible, mais qu'il n'est pas et qu'il ne sera jamais un critique.

III

Les *Nouveaux Lundis* nous offrent, en bien et en mal, l'extrême conséquence de la méthode actuelle de M. Sainte-Beuve. Ecoutons-le : « De pressantes et honorables instances m'ont décidé... à me relancer encore une fois dans le journalisme littéraire le plus actif. Chaque fois que je m'y remets et que je rentre dans cette veine de critique *toute pratique*, je tâche d'y introduire une proportion plus grande de vérité, et d'apporter dans l'expression plus de franchise. » Nous a-t-il tout dit dans ces quelques lignes? Est-ce uniquement pour le plaisir d'être plus franc et plus véridique qu'il a repris sa plume hebdomadaire et qu'il a passé d'un journal officiel à un journal officieux? M. Sainte-Beuve, qui a parfois dans sa manière des minauderies et des subtilités de jolie femme, sait très-bien que les femmes ne disent jamais que la moitié de leur pensée, et il est trop galant pour ne pas imiter d'aussi bons exemples.

Le fait est qu'un écrivain dont la sagacité et la finesse

sont devenues proverbiales, devait comprendre, à la longue, que *le Moniteur*, par sa gravité, son authenticité, son langage sans réplique, se prêtait mal à une nouvelle campagne où il y aurait naturellement des *exécutions* à faire. Dans la littérature militante, comme ailleurs, la victoire sans péril amène le triomphe sans gloire. Quand on se croit sûr d'avoir pour soi la raison du plus fin, il est superflu et presque dangereux d'avoir aussi la raison du plus fort. Un critique du *Moniteur*, qui s'escrimerait avec trop d'esprit contre de pauvres diables condamnés au maigre régime des *Regrets* et exposés à toutes les intempéries, n'aurait plus ni les émotions du combat, ni les jouissances du succès. Il ressemblerait à un maître d'armes qui, à chacun de ses assauts, se ferait escorter par un tigre du Bengale ou un lion de Numidie. Être trop bien protégé, c'est être presque compromis; c'est risquer d'entendre ceux qu'on a battus attribuer leur défaite à des causes autres que l'infériorité de leur talent. On a remarqué que l'épopée antique, malgré toutes ses perfections, enlevait à ses héros une partie de leur mérite et au lecteur un peu trop de ses incertitudes, en intéressant les dieux dans les batailles homériques. Encore les poëtes, pour atténuer cet inconvénient, avaient ils la ressource de balancer les influences célestes, d'opposer, pour ou contre leur client, tel dieu à telle déesse. Mais ici Jupiter, Mercure, Minerve, Vénus et Vulcain étaient du même parti.

On put donc croire — et je dois affirmer que l'on a cru, en voyant M. Sainte-Beuve reprendre ses *Lundis* dans *le Constitutionnel* — qu'il voulait surtout régler ses

comptes avec ceux de ses confrères ou de ses collègues dont il pensait avoir à se plaindre. C'était, il faut bien en convenir, faire descendre la critique de quelques étages. Mais que voulez-vous? M. Sainte-Beuve, de progrès en progrès, était logiquement amené à ne plus reconnaître d'autre loi que sa fantaisie. Quand cette fantaisie rencontre sur son chemin un grief à venger, une revanche à prendre, un ressentiment à assouvir, une représaille à exercer, une malice à commettre, un adversaire à fustiger, elle règne en souveraine, et elle est à la fois tellement pleine et tellement maîtresse de son *sujet*, qu'il en résulte des injustices, des inexactitudes, des arguties, des mièvreries, des puérilités, des minuties, des misères, qui rappetissent le débat en l'envenimant, et que tous les prestiges du talent ne réussissent ni à déguiser, ni à relever. Alors même que sa *personnalité* cesse d'être en jeu, et qu'il s'agit de générations disparues, tel est le pli désormais pris par M. Sainte-Beuve, telle est sa passion d'incrédulité, de négation et de vide, qu'il en arrive, lui, l'enfant du romantisme, à se déclarer ouvertement pour Garat, pour Ginguené, pour Morellet, c'est-à-dire pour les plus froides momies de ce voltairianisme sans esprit et de cette littérature sans âme, dont le triomphe, s'il eût été possible, eût indéfiniment ajourné la renaissance du spiritualisme, de la liberté, de la poésie, de l'art, de tout ce qui prépara le public à accepter M. Sainte-Beuve et ses amis, M. Sainte-Beuve et ses œuvres, M. Sainte-Beuve et ses succès. Oui, ces pâles figures de cire, dépaysées d'un siècle à l'autre, survivant à leur temps et à elles-mêmes, essayant de donner à leurs rides quelque chose de l'im-

mortelle grimace du maître, rabâchant l'athéisme à un monde affamé de Dieu, voilà les patronnes que M. Sainte-Beuve convoque au seuil de sa vieillesse. Franchement, j'aimais mieux les fées qui ont souri à ses jeunes années. Si l'espace ne me manquait, je lui montrerais, par des citations textuelles, ce que c'était que Garat et Morellet dans l'opinion, non pas des dévôts, mais des lettrés, qui, sous le Consulat et l'Empire, tenaient le sceptre de la critique; je lui ferais voir avec quel dédain les écrivains du *Journal des Débats*, — les Sainte-Beuve d'alors! — traitaient ces mauvais radoteurs qui n'avaient pas même l'esprit de se tenir tranquilles, et dont on ne saurait se moquer aujourd'hui sans être rangé par lui parmi les voltigeurs d'ancien régime ou les rhéteurs de sacristie [1].

Je constate la tendresse d'arrière-saison que M. Sainte-Beuve a vouée aux Ginguené, aux Garat, aux Morellet, d'abord parce qu'elle peut servir à se rendre compte des incroyables évolutions de ce brillant esprit; ensuite parce qu'elle me donne le droit de demander si l'homme qui, jusqu'à vingt-six ans, a été un romantique enthousiaste avec une nuance de mysticité, qui, à trente ans et plus, s'est chargé de l'entreprise des girandoles et bouquets d'artifice après chaque lecture de M. de Châteaubriand,

[1] Voir notamment, dans la collection de 1806 (que j'ai sous les yeux), des artices de Geoffroy et d'un autre rédacteur, que je crois être Saint-Victor, à l'adresse de l'abbé Morellet et de sa coterie. Rien de plus curieux : cela donne le ton de la polémique d'alors, qui, franchement, ne valait pas la nôtre. Pour que de pareils articles pussent paraître impunément, pour que le public leur fît accueil, il fallait, — je me sers d'une périphrase polie, — que l'abbé Morellet et ses amis fussent pris bien peu au sérieux.

et qui, à cinquante-huit, se prend d'un beau feu pour les plus ridicules fruits-secs du plus arriéré sensualisme, si cet homme peut, en conscience, être appelé un critique.

On le voit, tout élément de discussion générale nous manque avec M. Sainte-Beuve. A défaut d'une idée-mère, d'une doctrine quelconque, c'est par le détail qu'on doit l'aborder. Aussi bien, il nous en donne l'exemple : dans ceux de ses chapitres où s'accuse le mieux sa nouvelle manière, « et qui ne se sont pas faits, nous dit-il, sans quelque cri et quelque révolte de la part des intéressés, » c'est à l'aide de détails très-spirituellement choisis qu'il *exécute* ses victimes et met les railleurs de son côté. Suivons-le donc sur ce terrain et tâchons d'être aussi impersonnel que possible, de peur que M. Sainte-Beuve, qui ne croit pas à l'Évangile, s'en souvienne pourtant assez pour nous appliquer la parabole de la poutre et de la paille.

Afin que nul ne pût se méprendre sur ses intentions, l'auteur a ouvert cette nouvelle série par un chapitre sur M. de Laprade. Nous n'avons pas à intervenir entre les deux adversaires, et nous aimons à croire que M. Sainte-Beuve, quoi qu'il en puisse dire, a déploré comme nous les suites, sinon immédiates, au moins indirectes, de ses malicieuses espièglerie contre un collègue. Raison de plus pour rester exclusivement littéraire. Il cite des strophes de Laprade, qui, lues par M. Villemain, furent applaudies « *sous la coupole de l'Institut* » (plus simplement à l'Académie), et qui finissent par ces vers :

Oui, si les bois, l'ombrage aimé du chêne,
Ont trop caché la lumière à mes yeux,

Soufflez, ô vents que Dieu sitôt déchaîne,
Feuilles, tombez, laissez-moi voir les cieux.

— Pas mal ! nous dit M. Sainte-Beuve ; cependant il manque quelque chose à la justesse du symbole, en ce sens que le ciel n'est bon à voir qu'au printemps, c'est-à-dire quand les arbres sont touffus, et que, lorsque les feuilles tombent ou sont tombées, le ciel est gris, sombre, brumeux et rabaissé.

Nous ne croyons pas qu'une critique de parti-pris puisse entasser, en quelques lignes, plus d'idées fausses et de puérilités. En vérité, il faut que M. Sainte-Beuve ait été mordu par un matérialiste enragé pour supposer qu'un poëte chrétien ou simplement amoureux d'idéal et d'infini s'informe de la saison, de l'état atmosphérique, du plus ou moins de pureté du ciel, avant de lever les yeux vers cette patrie de son âme et d'aimer à la contempler. Cette façon de prendre ici le mot *ciel* dans une acception toute matérielle, pour chicaner un adversaire que l'on veut absolument trouver en faute, nous montre comment M. Sainte-Beuve traite aujourd'hui les questions de poésie et de goût. Si l'erreur est *voulue*, elle nous dispense de tout commentaire ; si la critique est sincère, elle nous prouve jusqu'où le spirituel écrivain peut être mené par son *dada*.

Mais, il y a plus : même en acceptant le mot *ciel* dans le sens exclusif que lui attribue M. Sainte-Beuve, la chicane n'en serait pas moins puérile. Lui qui reproche aux gens de ne pas passer à Paris les douze mois de l'année et qui plaisante sur cette condition d'infériorité intellectuelle et de provincialisme, il aurait bien besoin de quit-

ter quelquefois ses chers trottoirs, de voyager quelque peu dans les pays aimés du soleil, chers aux peintres et aux poëtes. Il y apprendrait, avec grand profit pour ses facultés paysagistes, que les ciels d'automne sont justement les plus beaux, les plus poétiques, les *meilleurs à voir*.

On me dira que j'insiste trop sur une vétille; mais cette vétille est à la première page, et elle donne une exacte idée du procédé de M. Sainte-Beuve dans ces deux volumes. C'est par un article trié parmi des centaines, c'est par deux ou trois phrases habilement soulignées, par deux ou trois gaucheries relevées dans toute une existence littéraire, par quelques expressions vagues ou impropres, récoltées dans une œuvre considérable, que le malin causeur organise, pour ses victimes désignées, des enterrements de première ou de sixième classe. La masse du public est ignorante, le lecteur spirituel est distrait, le prestidigitateur est adroit; enlevée la muscade! et le tour est fait.

Voici pourtant qui est plus grave. Je lis à la page 3 du même chapitre : « M. de Laprade disait à son arbre:

Pour ta sérenité je t'aime entre nos frères;

suit une piquante anecdote, d'où il résulte qu'Augustin Thierry, après avoir entendu lire ce vers, s'amusa à le parodier, sous prétexte qu'il n'y avait pas de raison pour ne pas dire à une citrouille :

Pour ta rotondité je t'aime entre nos sœurs.

Au bas de la même page, autre citation. Cette fois, c'est

Alfred de Musset, qui, se trouvant à l'Académie à côté de l'auteur des *Nouveaux Lundis*, se penche à son oreille et lui dit, à propos d'un des recueils de M. de Laprade : « Est-ce que vous trouvez que c'est un poëte, çà ? »

A coup sûr, ces deux détails sont de peu d'importance, Augustin Thierry, paralytique et aveugle, avait bien le droit de se divertir à sa guise ; MM. Clairville et Siraudin auraient pu même lui donner, pour ses menus plaisirs, des leçons de parodie, et nous voudrions savoir ce qui resterait de *Port-Royal*, de *Volupté* et des *Pensées d'août*, après qu'on leur aurait appliqué quelques-uns de ces nobles exercices. Quant au pauvre Alfred de Musset, celui que nous avons tous vu à l'Académie, personnifiant son propre spectre, d'abord M. Sainte-Beuve sait très-bien et il a dit mieux que personne comment les poëtes se jugent entre eux. Ensuite, n'est-il pas maladroit de nous rappeler que « Musset n'habitait pas volontiers les sommets humides et blanchâtres, » — lorsque l'on a soi-même sur sa conscience de prosateur et de ci-devant poëte tant de sommets humides et blanchâtres, entrecoupés de *côteaux modérés*, de ravins et de fondrières ?

Mais, encore une fois, il ne s'agit ni de la plaisanterie d'Augustin Thierry, ni de la boutade d'Alfred de Musset. Ce que je signale, c'est ce procédé dont M. Sainte-Beuve a déjà usé dans son livre sur Chateaubriand, et qui consiste à faire parler les morts pour le plaisir d'être désagréable aux vivants. C'est très-commode. Il semble que ces voix sorties de la tombe aient plus d'autorité et d'impartialité que celle du critique intéressé dans la querelle. On laisse aux morts la responsabilité de leurs malices ;

ils ne peuvent pas réclamer, et les vivants ne peuvent s'en prendre qu'à des ombres. Pourtant, que dirait M. Sainte-Beuve si l'on retournait cette méthode contre lui-même? Je choisis un trait entre mille. Il n'a pas craint de raconter que M. de Chateaubriand, un jour de mauvaise humeur, voyant M. de Lamartine sortir de chez madame Récamier, s'était écrié : « *Grand dadais!* » Eh bien, j'arrange à mon tour la petite scène suivante : Je suppose un ami de Chateaubriand et de Lamartine, M. de Marcellus, par exemple, ou M. Ampère, habitué du salon de l'Abbaye-au-Bois, et nous racontant ceci : « Un jour, M. de Chateaubriand était plus sombre encore et plus agacé que d'habitude ; M. Sainte-Beuve vint : il fut charmant comme toujours ; mais son joli marivaudage n'eut pas le privilége de dérider l'illustre vieillard. L'auteur de *Volupté*, en sortant, frétilla suivant son usage, se dandina sur ses petites jambes et tourna sur lui-même. A peine avait-il disparu, que M. de Chateaubriand, impatienté, s'écria : « Oh! *l'ennuyeux carlin!* » — Assurément, ce serait absurde; M. Sainte-Beuve n'est pas plus un ennuyeux carlin que M. de Lamartine n'était un grand dadais. Voilà cependant où nous mènerait son système, trop largement appliqué!

J'ai nommé Chateaubriand. Le débat soulevé autour de ce grand nom est épuisé pour le moment ; peut-être sera-t-il remis à l'ordre du jour quand l'Académie couronnera l'Eloge de l'auteur des *Martyrs*. Aujourd'hui je dois me borner à un seul point qui se rattache à l'ensemble de cette étude. On s'est trompé, selon moi, en attribuant à de vulgaires motifs de rancune, d'amour-propre ou de

calcul l'acharnement bizarre de M. Sainte-Beuve contre le caractère public et la vie privée de M. de Chateaubriand. S'il est allé, vis-à-vis de son ancienne idole, du fanatisme au dénigrement, ce n'est pas, malgré les apparences, parce que l'entourage et le patronage du grand écrivain, nécessaires à une candidature académique, devenaient superflus après le succès; — M. Sainte-Beuve, en dépit ou à cause de ses défauts, est un de ces hommes dont les Académies ne peuvent se passer; — ce n'est pas, comme on l'a dit, parce que Chateaubriand a oublié de parler de lui, ou en a parlé trop légèrement dans ses *Mémoires* ou ailleurs; — M. Sainte-Beuve n'ignore pas que les écrits de nos illustres, surtout de cette trempe-là, sont les derniers renseignements à consulter touchant leurs rivaux ou leurs successeurs: — c'est uniquement parce qu'il n'a pas désormais de plaisir plus vif que de relever des défauts de caractère, des fautes de conduite ou des faiblesses morales chez les défenseurs des doctrines qui lui sont devenues odieuses. Mathan voulait anéantir le Dieu qu'il avait quitté: M. Sainte-Beuve veut convaincre de mauvaise foi les serviteurs de ce Dieu, et prouver qu'ils ne croient à rien, parce qu'ils ne sont pas impeccables. C'est ainsi que plus tard, à propos d'un écrivain aussi chétif que Chateaubriand était immense, il s'emparera avec ravissement d'une imprudence commise et s'écriera, sans même se donner la peine de dissimuler les transports de sa haine satisfaite: «Ne prenez donc plus des tons d'oracle... ne venez plus nous dire, etc., etc.» —Pardon, monsieur; il faut, au contraire, le dire bien haut, — et tant pis pour celui dont les pratiques n'ont pas été en rapport avec ses

maximes : les vérités qu'il exprime ne sont pas, Dieu merci! responsables du tribut qu'il a payé à l'humaine faiblesse. Quand vous paraissez croire le contraire, savez-vous à qui vous faites songer, vous si spirituel, si raffiné, si ennemi du lieu commun? A ces commis voyageurs que l'on rencontrait jadis dans les diligences, et qui vous disaient gravement : « La religion catholique est une fable absurde, et la preuve c'est que j'ai connu un vicaire soupçonné de relations coupables avec sa servante. »

On peut maintenant juger les raisons dont je m'appuie pour affirmer que M. Sainte-Beuve n'est pas ou n'est plus un critique; je les résume ainsi : l'ensemble constamment sacrifié au détail; le fait personnel sans cesse substitué à l'idée générale. Quelquefois, soit distraction, soit erreur volontaire, M. Sainte-Beuve prend ce fait à contresens. Ainsi, dans le chapitre sur madame Swetchine, je lis cette note (il est question des injures que ce chapitre lui a values). « On s'en fera quelque idée en cherchant dans le numéro du journal religieux *le Monde*, du 29 avril 1862, un article signé Roger de Sezeval. Le fanatisme y brille de tout son beau : M. de Falloux a là *de jolis amis!...* » M. Sainte-Beuve en est-il encore à apprendre, ce que personne, hélas! n'ignore, que *le Monde* et ses rédacteurs ne sont nullement des amis de M. de Falloux?

Que serait-ce si revenant à la littérature, je montrais, en ce genre, les *abdications* partielles de M. Sainte-Beuve, le désarroi de ses doctrines, désormais livrées à tous les hasards, la nonchalance avec laquelle il abandonne toutes les brèches de la place? Dans un article d'hier, rendant

un juste hommage aux tours de force pittoresques de M. Théophile Gautier, mais ne voulant pas se refuser le divertissement d'un coup de griffe contre M. Cousin, il ajoute : « Théophile Gautier a rendu impossibles après lui les descriptions vagues et ternes dont on se contentait auparavant... Toutes ces qualifications indécises et si chères au grand siècle, à mademoiselle de Scudéry et à son admirateur, M. Cousin, ne sont plus de mise aujourd'hui. »

C'est exactement le contraire qu'il faudrait dire pour être dans le vrai. Mademoiselle de Scudéry n'a rien à y voir : si elle est illisible, c'est par d'autres défauts que le vague des épithètes. Théophile Gautier est une *curiosité*, une exception sans précédents, un modèle dont les copies ne sont et ne peuvent être que déplorables. Qu'une réaction s'opère contre ces excès de pittoresque, qu'un écrivain survienne qui, se préoccupant un peu moins de la forme et de la couleur, un peu plus du monde intérieur et de l'âme, nous raconte, dans cette prose simple, nette, qui est la vraie prose française, une histoire où l'étude des sentiments relègue au second plan la peinture des objets ; je lui promets un succès auquel M. Sainte-Beuve sera forcé d'applaudir ; on lui pardonnera même, s'il le faut absolument, les descriptions vagues et les qualifications indécises.

Je pourrais multiplier ces citations à l'infini : je m'arrête ; j'ai dépassé, sinon la mesure, au moins la limite. Il me tarde d'ailleurs de rendre justice au travail et au talent. Une fois qu'il est bien avéré que rien ne ressemble moins à de la vraie critique que les nouveaux volumes de

M. Sainte-Beuve, je suis prêt à avouer que rarement cette plume infatigable s'était montrée plus ingénieuse, plus souple, plus fine, plus variée, plus jeune. Pourvu que l'on soit un peu du métier, on admire malgré soi, et parfois à ses dépens, cet art étonnant à qui il suffit de déplacer légèrement une question, de transposer un mot, d'encadrer une citation, d'habiller de neuf une vieillerie, de grossir une vétille, de donner à un paradoxe des airs d'innocence, pour faire de l'adversaire un patient et du lecteur un complice. Dans les chapitres où l'esprit peut se dégager de tout intérêt personnel, de toute passion contemporaine, que de justesse ! que de charme ! Louvois, madame de Sévigné, Perrault, Montaigne, Halévy, Louis XIV, ont inspiré à M. Sainte-Beuve des pages excellentes, parfaitement appropriées à ce genre d'ouvrages, composés de morceaux épars, et dont le mérite, j'allais dire l'excuse, est d'offrir, en abrégé, aux lecteurs pressés, aux hommes du monde, une somme d'idées suffisante pour connaître un livre sans l'avoir lu ou pour avoir envie de le lire.

En saluant dans les *Nouveaux Lundis* ces qualités brillantes, on comprend tout ce qu'aurait pu être M. Sainte-Beuve dans la littérature de son temps, s'il avait un peu plus pratiqué ce *sursùm corda* qu'il a agréablement persifflé chez M. Cousin ; si, tout en modifiant ses opinions de détail, il fût resté fidèle à quelques principes placés trop haut pour être atteints par les variations du goût, les vicissitudes publiques et le sentiment personnel. Au risque de faire sourire M. Sainte-Beuve qui m'accuse de ne pas savoir le latin, je me servirai d'un mot lourd, mais

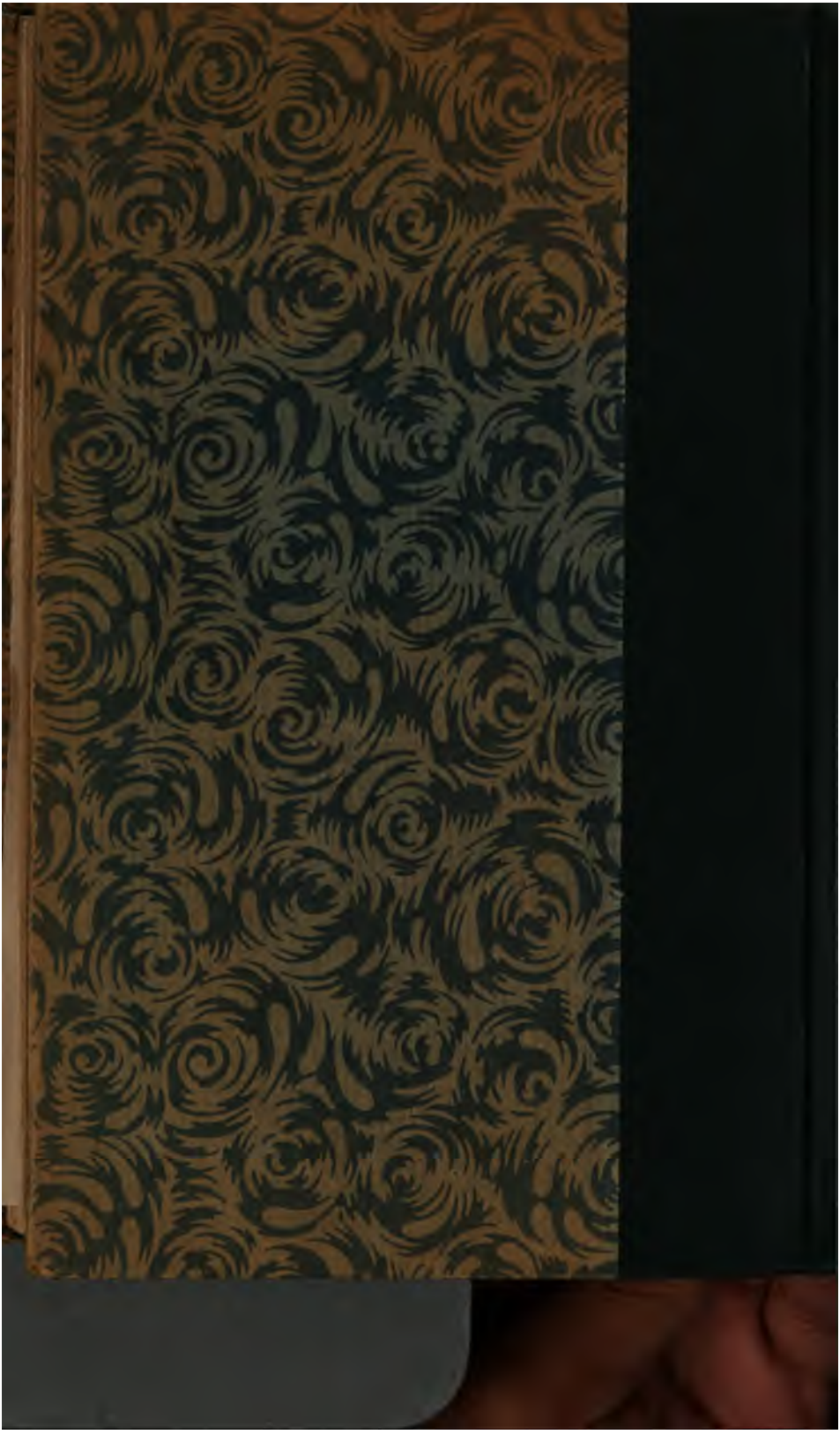
qui exprime une idée de quelque valeur; je dirai que ce qui lui a manqué pour être ou pour demeurer un *critique*, c'est le *criterium*, ou du moins que ce qu'il en possédait d'abord s'est graduellement altéré, falsifié ou perverti sous de fâcheuses influences. Je sais bien ce qu'il répondra; que c'est avec ce *criterium*, avec ces grands mots de doctrines, de principes, de généralités, que l'on fait les pédants et les ennuyeux; que, s'il avait plus de conviction, d'autorité et de consistance, il serait moins agréable et moins lu, que c'est pitié de demander aux gens d'être le contraire de ce qu'ils sont, et qu'il perdrait tout son charme s'il y avait chez lui ombre de dogmatisme ou de fanatisme.

Eh bien, pour lui prouver qu'il se trompe, je veux lui rappeler, en finissant, le nom d'un grand poëte, d'un grand artiste, d'un grand critique, qui a été, lui aussi, le contraire d'un fanatique. Dans les sujets si variés qu'il traite, M. Sainte-Beuve est souvent amené à nommer ou à citer Goëthe : ce nom n'éveille-t-il pas en lui un sentiment d'envie? Goëthe, on ne peut se le dissimuler, fut, à sa manière, un sceptique. Pourtant, quelle différence! Le scepticisme de Goëthe est fécond; celui de M. Sainte-Beuve est dissolvant et stérile : le scepticisme de Goëthe fait l'effet d'un immense désintéressement intellectuel; celui de M. Sainte-Beuve ressemble à un énorme enjeu de personnalisme et de passion. Il y a dans l'éclectisme compréhensif du patriarche de Weimar, une sérénité olympienne qui donne au doute même quelque chose des grandeurs et des certitudes de la foi. Il y a, dans les ondulations insaisissables du causeur du lundi, une curio-

sité affairée, inquiète, sournoise, qui donne à la mobilité de ses opinions quelque chose des petitesses du commérage. Le premier a pu prendre sa part — une part léonine — d'un grand mouvement de création dans l'art, la poésie et les lettres ; le second s'est associé et a contribué à un mystérieux travail de décomposition littéraire. Décomposition ! Je chercherais vainement un autre mot pour résumer l'idée définitive que je me fais du talent et de l'influence de M. Sainte-Beuve : il est, il devait être, à tous les titres, le causeur privilégié et l'oracle d'une littérature qui se décompose.

FIN DE LA TROISIÈME SÉRIE DES CAUSERIES LITTÉRAIRES

TABLE

I. — F. Halévy, littérateur et romancier. 1
II. — M. Guizot. 16
III. — M. H. Mercier de Lacombe. 29
IV. — M. Louis Veuillot. 42
V. — M. Octave Feuillet à l'Académie française. 64
VI. — Madame Acarie et madame Swetchine. 78
VII. — M. N. V. de Latena. 91
VIII. — Madame Marie Gjertz. 104
IX. — M. Frédéric Béchard. 118
X. — M. X. Marmier. 132
XI. — M. Ernest Feydeau 146
XII. — M. de Lamartine. 159
XIII. — Madame Sand. 172
XIV. — Maurice et Eugénie de Guérin. 186
XV. — M. A. Grenier. 234
XVI. — M. Ernest Renan. 251
XVII. — M. Victor Hugo. 265
XVIII. — M. Viennet. 291
XIX. — MM. Victor Fournel et Édouard Fournier. 304
XX. — M. de Renusson. 317
XXI. — Le comte Alfred de Vigny. 332
XXII. — M. Sainte-Beuve. 349

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.